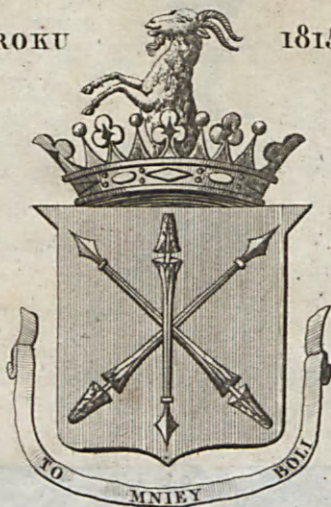


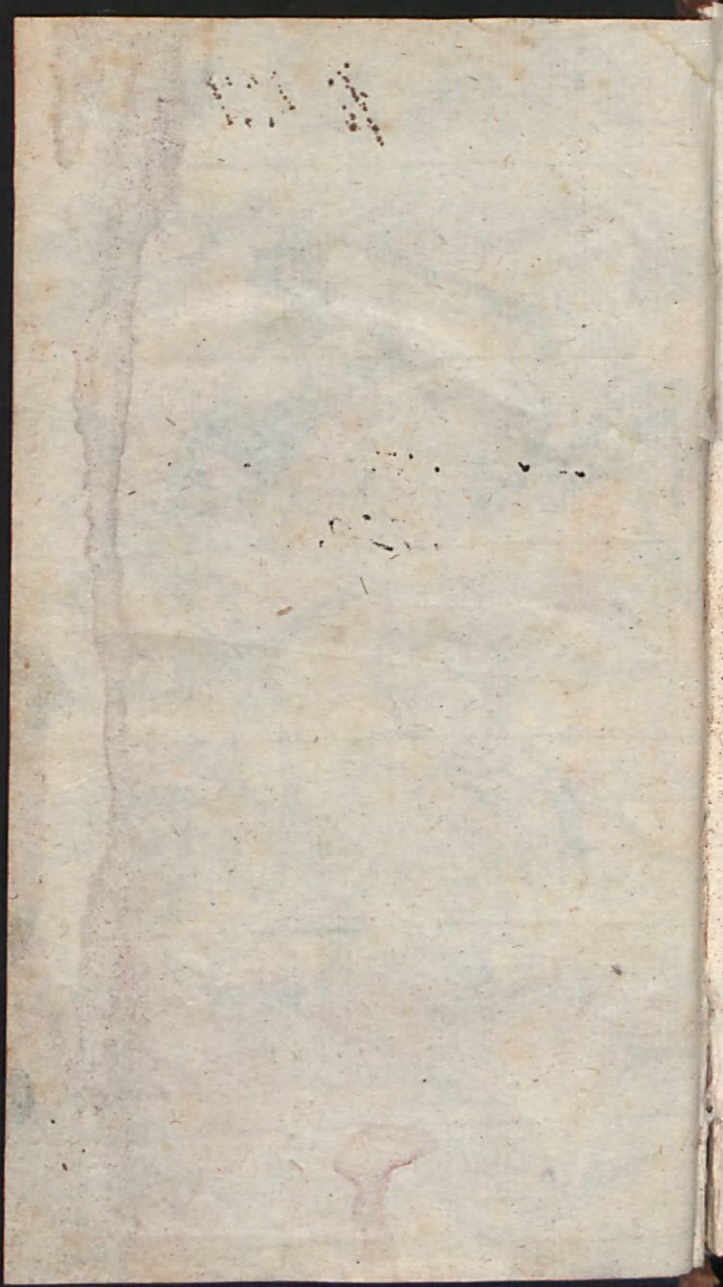


Z BIBLIOTEKI
ORDYNACYI ZAMOYSKIEY
ROKU 1815



STANISŁAW ORDYNAT ZAMOYSKI.





~~# 411~~

~~Ex Bibliotheca P. S. C.~~

~~1750.~~

ATWILL BROS

DE
LA MANIERE
D'ENSEIGNER
ET
D'ETUDIER
LES BELLES LETTRES.

Par rapport à l'esprit & au cœur.

Par M. ROLLIN, ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collège Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles Lettres.

TOME SECOND.

Nouvelle Edition.



A PARIS,
Chez la Veuve ESTIENNE, Libraire,
rue saint Jacques, à la Vertu.

M. DCC. XLI.

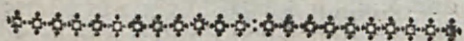
Avec Approbation & Privilege du Roi.



0-18-0-1116 II
80-6151



DE LA MANIERE
D'ENSEIGNER
ET D'ETUDIER
LES BELLES LETTRES.



LIVRE TROISIEME.
DE LA RHETORIQUE.



UOIQUE les qualités naturelles soient le principal fondement de l'éloquence, & que quelquefois elles fussent seules pour y réussir ; on ne peut nier cependant que l'art & les préceptes ne puissent être d'un grand secours à l'orateur ;^a soit pour lui

^a Ego in his præceptis hanc vim & hanc utilitatem esse arbitror, non ut ad reperiendum quid dicamus arte ducamur, sed ut ea quæ natura, quæ studio, quæ exercitatio-

ne consequimur, aut recta esse confidamus, aut prava intelligamus, cum, quo referenda sint, didicerimus. Cic. 2. de orat. n. 232.

2 DE LA RHETORIQUE.

servir de guides en lui donnant des règles sures , qui apprennent à discerner le bon du mauvais , soit pour cultiver & perfectionner les avantages qu'il a reçus de la nature.

^a Ces préceptes , fondés sur les principes du bon sens & de la droite raison, ne sont autre chose que des observations judicieuses, faites par d'habiles gens sur les discours des meilleurs orateurs, qu'on a ensuite rédigées par ordre, & réunies sous de certains chefs : ce qui a donné lieu de dire que l'éloquence n'étoit pas née de l'art , mais que l'art étoit né de l'éloquence.

Il est aisé par là de comprendre que la rhétorique, sans la lecture des bons écrivains , est une science stérile & muette, & qu'ici , comme dans tout le reste, ^b les exemples ont infiniment plus de force que les préceptes. En effet, au lieu que le rhéteur se contente de montrer comme de loin aux

^a Ego hanc vim intelligo esse in præceptis omnibus, non ut ea secuti oratores eloquentiæ laudem sint adepti : sed , quæ sua sponte homines eloquentes facerent , ea quosdam observasse ; atque id egisse. Sic esse

non eloquentiam ex artificio, sed artificium ex eloquentia natum. 1. de Orat. n. 146.

^b In omnibus ferè minùs valent præcepta, quàm experimenta. Quintil. lib. 2. cap. 5.

jeunes gens la route qu'ils doivent tenir, l'orateur semble les prendre par la main, & les y faire entrer.

Comme donc le but qu'on se propose dans la classe de rhétorique est de leur apprendre à mettre eux-mêmes en œuvre les règles qu'on leur a données, & à imiter les modèles qu'on leur a mis devant les yeux : tout le soin des maîtres, par rapport à l'éloquence, se réduit à trois choses, aux préceptes de rhétorique, à la lecture des auteurs, & à la composition.

Quintilien nous apprend que de son tems la seconde de ces trois parties étoit absolument négligée, & que les rhéteurs donnoient tout leur tems aux deux autres. Pour ne point parler ici du genre de composition qui régnoit alors, qu'on appelloit déclamation, & qui fut une des principales causes de la corruption de l'éloquence, ils entroient dans un détail de préceptes très long, & dans des questions très épineuses, & souvent assez inutiles : & c'est ce qui fait que la rhétorique même de Quintilien, si excellente d'ailleurs, paroît en plusieurs endroits fort ennuyeuse. Il avoit le goût trop bon pour ne pas sentir que la lecture

4 DE LA RHETORIQUE.

des^a auteurs est une des parties les plus essentielles de la rhétorique, & la plus capable de former l'esprit des jeunes gens. Mais quelque bonne volonté qu'il eût, il ne lui fut pas possible de résister au torrent, & il se vit obligé malgré lui de se conformer en public à une coutume qu'il avoit trouvé généralement établie, se réservant à suivre en particulier la méthode qu'il jugeoit la meilleure.

C'est celle qui domine maintenant dans l'Université de Paris, & à laquelle on n'est parvenu que par degrés. Je m'arrêterai principalement sur cette partie, qui regarde la lecture & l'explication des auteurs, après que j'aurai traité en peu de mots les deux autres, qu'on peut dire en un certain sens être renfermées dans celle-ci.

a Ceterum, sentientibus jam tum optima, duæ res impedimento fuerunt: quòd & longa consuetudo aliter docendi fecerat legem, &c. Quintil. l. 2. c. 5.





CHAPITRE PREMIER.

DES PRECEPTES

D E

RHETORIQUE.

LA BONNE manière d'apprendre la rhétorique, feroit de la puiser dans les sources mêmes, je veux dire dans Aristote, Denys d'Halicarnasse, Longin, Cicéron, & Quintilien. Mais comme la lecture de ces Auteurs, surtout des Grecs, est beaucoup au-dessus de la portée des écoliers, tels qu'on les reçoit maintenant en rhétorique, les professeurs peuvent se réserver le soin de leur expliquer de vive voix les solides principes qui se trouvent dans ces grands maîtres d'éloquence, dont ils doivent avoir fait une étude particulière, & se contenter de leur indiquer les plus beaux endroits de Cicéron & de Quintilien, où seront traitées les matières qu'ils leur expliqueront. Car il feroit ce me semble honteux, qu'on sortît de rhétorique

6 DES PRECEPTES

sans avoir quelque idée & quelque connoissance des auteurs qui ont écrit de cet art avec tant de succès.

CE qu'il y a de plus important dans la rhétorique, ne consiste pas tant dans les préceptes en eux-mêmes, que dans les réflexions qui les accompagnent, & qui en montrent l'usage. On peut connoître le nombre des différentes parties du discours, celui des Tropes & des Figures, en savoir très exactement les définitions, & n'en être pas pour cela plus habile dans la composition. Cela est utile, & nécessaire même jusqu'à un certain point, mais ne suffit pas : ce n'est là que comme le corps & l'extérieur de la rhétorique. Si l'on n'y ajoute les observations qui rendent raison & qui montrent l'effet de chaque précepte, c'est un corps sans ame. Quelques exemples éclairciront ma pensée.

C'EST UNE des règles de l'Exorde, que l'orateur, pour se concilier la bienveillance des Juges, doit parler fort modestement de lui-même, ne point trop montrer son éloquence, & rendre même suspecte, s'il le peut, celle de l'avocat qui plaide contre

lui. Ce précepte est fort bon, & très nécessaire : mais les réflexions que Quintilien y ajoute, sont d'un bien plus grand prix. ^a » Il est naturel, dit-il, qu'on se sente porté d'inclination pour ceux qui sont les plus foibles : & un Juge religieux écoute volontiers un avocat qu'il regarde comme incapable de surprendre sa religion, & dont il ne croit point devoir se défier. De là, ajoute-t-il, le soin qu'avoient les Anciens de cacher leur éloquence, bien différent de la vanité des orateurs de notre siècle, qui ne songent qu'à la montrer & à l'étaler.

Il en raporte ailleurs une autre raison encore plus belle, puisée dans la nature même, & fondée sur la connoissance du cœur de l'homme. ^b » Il ne sied jamais à personne, dit-il, de se vanter soi-même : mais un

^a In his quoque commendatio tacita, si nos infirmos & impares ingenii contrâ agentium dixerimus. . . . Est enim naturalis favor pro laborantibus ; & judex religiosus libentissimè patronum audit, quem justitiæ suæ minimè timet. Inde illa veterum circa

occultandam eloquentiam simulatio, multum ab hac nostrorum temporum jactatione diversa. *Quintil. l. 4. c. 1.*

^b Omnis sui vitiosa jactatio est, eloquentiæ tamen in oratore præcipuè ; affertque audientibus non fastidium modò, sed plerumque etiam

8 DES PRECEPTES

„ orateur sur-tout a mauvaise grace
 „ de tirer vanité de son éloquence.
 „ Cela rebute ses auditeurs, & sou-
 „ vent même le rend odieux. Car il
 „ y a naturellement dans le cœur de
 „ l'homme je ne fai quoi de grand,
 „ de noble, d'élevé, qui fait qu'il ne
 „ peut rien souffrir au-dessus de lui.
 „ C'est pourquoi nous relevons volon-
 „ tiers ceux que nous trouvons abba-
 „ tus, ou qui s'abaissent eux-mêmes ;
 „ parce que cela nous donne un air
 „ de supériorité, & que cet état d'a-
 „ baissement ne laissant plus de lieu à
 „ la jalousie, un sentiment naturel de
 „ bonté en prend aussitôt la place.
 „ Au contraire, celui qui se fait trop
 „ valoir, blesse notre orgueil, en ce
 „ que nous croions qu'il nous rabaisse
 „ & nous méprise, & qu'il ne semble
 „ pas tant s'élever lui-même, que
 „ faire descendre les autres au-dessous
 „ de lui.

ON MET ordinairement la brié-

odium. Habet enim mens
 nostra sublime quiddam,
 & erectum, & impatiens
 superioris. Ideoque ab-
 jectos, aut summitten-
 tes se, libenter alleva-
 mus, quia hoc facere tan-
 quam majores videmur ;

& quoties discessit æmu-
 latio, succedit humani-
 tas. At, qui se supra mo-
 dum extollit, premere ac
 despicere creditur : nec
 tam se majorem, quam
 minores ceteros facere.
Quintil. l. 11. c. 1.

veté entre les qualités que doit avoir la Narration, & on la fait consister à ne dire que ce qu'il faut : *quantum opus sit*. Si ce précepte n'est développé, il n'éclaire pas beaucoup l'esprit, & peut induire en erreur. Mais ce qu'ajoute Quintilien, le met dans tout son jour. » Quand j'avertis que » la brièveté consiste à ne dire que ce » qu'il faut, je ne prétens pas que » l'orateur doive se borner à ce qui » suffit pour exposer simplement le fait. » La narration, pour être courte, ne » doit pas manquer de graces : autrement elle seroit sans art, & ennuyeroit. Car le plaisir trompe & amuse, » & ce qui plaît paroît moins durer ; » de même qu'un chemin riant & uni, » quoique plus long, fatigue moins » qu'un chemin plus court qui seroit » escarpé ou desagréable.

ON SENT bien^b que de telles réflexions peuvent beaucoup contribuer à donner le vrai goût de l'élo-

^a Quantum opus est autem, non ita solum accipi volo, quantum ad judicandum sufficit: quia non inornata debet esse brevitās, alioqui sit indocta. Nam & fallit voluptas, & minus longa quæ delectant videntur: ut amœnum ac molle iter, etiamsi est spatii amplioris, minus fatigat quam durum arduumque compendium. *Quintil. lib. 4. cap. 2.*

^b His omnibus admis-

quence, & servent même à former & à nourrir le stile : au lieu que les préceptes, quand on les traite d'une manière si nue & si subtile, ne sont propres qu'à dessécher l'esprit, & qu'à décharner le discours, en ne lui laissant ni force, ni agrément.

M^r Hersan, ancien Professeur au Collège du Plessis, sous qui j'ai eu le bonheur d'étudier trois années entières, & qui a contribué à former plusieurs des plus habiles maîtres qui ont paru depuis lui dans l'Université, avoit composé dans ce genre une excellente rhétorique, où il avoit fait entrer tout ce qu'il y a de plus exquis dans les Anciens. Mais il faudroit un tems trop considérable pour la dicter, ce qui est un grand inconvénient : & d'ailleurs j'avoue qu'il me paroitroit plus utile de faire lire les plus beaux endroits des anciens rhéteurs dans la source même.

IL ME semble donc que pour ménager le tems, qui est fort précieux

cebitur dicen li ratio
quæ alere facundiam, vi-
res augere eloquentiæ
possit. Nam plerumque
nuda illæ artes, nimia
subtilitatis affectatione

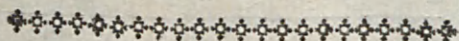
frangunt atque concidunt quicquid est in oratione generosius, & omnem succum ingenii bibunt, & ossa detegunt.
Quintil. Proem. l. 1.

dans les études , il seroit à souhaiter qu'on se servît dans l'Université d'une rhétorique imprimée , qui fût courte , nette , précise ; qui donnât des définitions bien exactes ; qui joignît aux préceptes quelques réflexions & quelques exemples ; & qui indiquât sur chaque matière les beaux endroits de Cicéron , de Quintilien , & même de Longin , dont on a une si bonne traduction. On liroit aux jeunes gens dans la classe une partie de ces endroits , & ils pourroient eux-mêmes consulter les autres.

Je sens bien qu'il est difficile , pour ne pas dire impossible , de bien faire tout cela dans le cours d'une année : & le meilleur conseil qu'on puisse donner aux parens qui souhaiteront que leurs enfans fassent un solide progrès dans cette classe , qui peut leur être d'une utilité infinie pour le reste de leur vie quelque profession qu'ils doivent embrasser , c'est de les y faire rester pendant deux ans. Quel moien en effet que des écoliers , presque encore enfans , peu avancés pour le jugement , peu formés dans la connoissance & dans l'usage de la langue latine , & pour l'ordinaire peu

laborieux , puissent dans un espace si court saisir les préceptes d'un art si important ?

Les Romains avoient bien une autre idée de cette étude. Comme chez eux l'éloquence menoit à tout ce qu'il y avoit de plus grand , la Jeunesse dont on prenoit quelque soin s'y appliquoit sérieusement , & passoit plusieurs années sous les maîtres de rhétorique , comme on le voit dans Quintilien. Mais dès-lors même , comme s'en plaint un ancien , on se relâchoit quelquefois de cette excellente discipline , & des peres ambitieux , uniquement occupés du soin d'avancer leurs enfans , les pouffoient précipitamment dans le barreau avec des études mal digérées , comme s'il étoit aussi facile de leur donner le mérite que la robe d'avocat. Au lieu que s'ils les avoient fait passer par les différens degrés des études ordinaires , s'ils leur avoient laissé le tems de se mûrir l'esprit par une lecture solide des auteurs , de se remplir des principes de la bonne philosophie , de se former un stile exact & correct ; ils les auroient mis en état de soutenir dignement tout le poids & toute la majesté de l'éloquence.



CHAPITRE SECOND.

DE LA

COMPOSITION.

C'EST sur-tout en rhétorique que les jeunes gens s'appliquent à produire quelque chose d'eux-mêmes, & qu'on les forme avec plus de soin à cette partie des études la plus difficile, la plus importante, & qui est comme le but de toutes les autres. Pour être en état d'y réussir, ils doivent avoir fait dans les autres classes, par la lecture des auteurs, un amas & une provision des termes & des manières de parler de la langue dans laquelle ils entreprennent d'écrire, en sorte que, lorsqu'il s'agira d'exprimer quelque pensée, & de la revêtir de termes convenables, ils trouvent dans leur mémoire, comme dans un riche trésor, toutes les expressions dont ils auront besoin.



ARTICLE PREMIER.

Des matières de Composition.

LES MATIERES de composition sont une espèce de plan que le maître trace aux écoliers, pour leur indiquer ce qu'ils doivent dire sur le sujet qu'on leur donne à composer.

On peut donner ce plan, ou de vive voix, en proposant dans la classe aux écoliers un sujet à traiter sur le champ, & les aidant à trouver des pensées, à les arranger, à les exprimer: ou par écrit, en dictant sur quelque sujet une matière de composition qui soit digérée, qui fournisse plusieurs pensées, qui en prescrive l'ordre, & qui ne demande presque que d'être étendue & ornée.

De ces deux manières, la première est la moins pratiquée, mais elle n'est pas la moins utile; & je suis persuadé que pour peu qu'on en veuille faire l'essai, on reconnoitra par l'expérience que rien n'est plus propre à donner aux jeunes gens de la facilité pour l'invention, que de les faire ainsi composer de tems en tems en sa présence, en les in-

terrogeant de vive voix , & leur faisant trouver ce que l'on peut dire sur un sujet. Je donnerai dans la suite quelques modèles de ces sortes de matières de composition.

IL EST naturel de commencer par les matières les plus faciles , & le plus à la portée des jeunes gens , telles que sont les fables : & pour cela il ne sera pas inutile de leur faire lire pendant les premières semaines celles de Phèdre , qui sont un modèle parfait pour cette sorte de composition.

On pourra y joindre quelques-unes de celles de la Fontaine , qui leur apprendront à faire entrer dans leurs fables plus de pensées qu'il n'y en a dans celles de Phèdre , comme Horace a fait dans celle qu'il nous a laissée sur le rat de ville & le rat de campagne.

On fera succéder à ces fables de petites narrations , d'abord très simples , ensuite plus ornées : des lieux communs : des parallèles , soit entre de grands hommes d'un caractère différent dont on leur aura appris l'histoire ; soit entre différentes professions , comme on voit que Cicéron dans son plaidoyer pour Muréna compare en-

semble l'art militaire & la jurisprudence ; soit entre différentes actions , comme le même Cicéron , dans le beau discours qu'il fit pour Marcellus , compare les vertus guerrières de César avec sa clémence. Ces sortes de matières fournissent beaucoup , & donnent lieu de trouver bien des pensées.

Les discours , les harangues , sont ce qu'il y a de plus difficile dans la rhétorique ; & par cette raison il est juste de les réserver pour la fin.

LES MATIERES de composition ; soit latines soit françoises , que le maître donnera , doivent être travaillées avec soin , & c'est de là que dépend principalement le succès des écoliers. Il faut , comme le remarque Quintilien , leur applanir dans le commencement toutes les difficultés , & leur donner des matières proportionnées à leurs forces ; & qui soient presque toutes digérées. Après qu'ils auront été pendant quelque tems exercés de la sorte , il ne faudra plus que les mettre , pour parler ainsi , sur la voie , & leur tracer légèrement le plan de ce qu'ils auront à dire , pour les accoutumer peu à peu à marcher seuls & sans secours. Ensuite on ne fera pas

mal de les abandonner entièrement à leur propre génie, de peur qu'en prenant l'habitude de ne rien faire qu'avec l'aide d'autrui, ils ne contractent une sorte de paresse & d'engourdissement, qui les empêche de faire aucun effort, & de rien trouver d'eux-mêmes. ^a C'est à peu près ce que nous voyons que font les oiseaux. Tant que leurs petits sont tendres & foibles, ils leur apportent à manger. Quand ils sont devenus un peu plus forts, la mere les accoutume à sortir du nid, & leur apprend à voler en voltigeant elle-même à l'entour. Enfin quand elle a essayé leurs forces, elle leur fait prendre l'effor, & les abandonne à eux-mêmes.

ENTRE les devoirs du Professeur de rhétorique, la manière de corriger les compositions des écoliers est un des plus importants, & n'est pas des moins difficiles. Les réflexions que fait Quintilien sur cette matière, sont tout-à-fait judicieuses, & peuvent beaucoup servir

Lib. 2. c. 4.

a Cui rei simile quiddam facientes aves certamus; quæ teneris infirmisque fortibus cibos ore suo collatos partiuntur: et cum visi sunt adulti, paululum egredi nidis, &

circumvolare sedem illam præcedentes ipsæ docent: tum expertas vires libero cælo suæque ipsorum fiduciæ permittunt. *Quintil. l. 2. c. 7.*

aux maîtres. Ils y apprendront sur-tout à éviter un défaut essentiel dans leur profession, & d'autant plus à craindre, qu'il vient de trop d'esprit & de trop de délicatesse, qui est de pousser trop loin l'exactitude & la sévérité en corrigeant les compositions des jeunes gens.

Quintilien avoit parlé de deux fortes de narrations : l'une sèche & sans grace ; l'autre trop abondante, trop fleurie, trop chargée d'ornemens.^a C'est un défaut, dit-il, de part & d'autre : » le premier pourtant, qui marque di- » fette & stérilité, est pire que le der- » nier, qui est causé par trop d'abon- » dance & de richesse. Car il ne faut » ni exiger ni attendre un discours par- » fait d'un enfant : mais j'augurerai » bien d'un esprit fécond, d'un esprit

^a Vitium utrumque : pejus tamen illud quod ex inopia, quam quod ex copia venit. Nam in pueris oratio perfecta nec exigi, nec sperari potest : melior autem est indoles lata generosique conatus, & vel plura justo concipiens interim spiritus. Nec unquam me in his discentis annis offendat, si quid superfuerit. Quum ipis doctoribus hoc

esse curæ velim, ut teneras adhuc mentes more nutricum mollius alant, & satiari veluti quodam jucundioris disciplinæ late patiantur. . . . Audeat hæc ætas plura, & inveniatur, & inventis gaudet, sint licet illa interim non satis sicca & severa. Facile remedium est ubertatis : sterilia nullo labore vincuntur. . . .
Quint. l. 2. c. 4.

» qui fait produire de lui-même, &
 » faire de nobles efforts, dût-il quel-
 » quefois se laisser emporter. Je ne hai-
 » point que dans cet âge il y ait quel-
 » que chose à retrancher. Je veux mê-
 » me qu'un maître comme une bon-
 » ne nourrice, plein d'indulgence pour
 » ses tendres élèves, leur donne une
 » douce nourriture, & les laisse se
 » remplir de ce qu'il y a de plus agréa-
 » ble & de plus fleuri comme d'un
 » lait délicieux Permettons-leur
 » de s'égaier un peu, de prendre quel-
 » ques hardiesses, d'inventer, & de
 » se plaire dans ce qu'ils inventent,
 » quoique leurs productions ne soient
 » encore ni châtiées, ni justes. On re-
 » médie facilement au trop d'abon-
 » dance, mais la stérilité est un mal
 » sans remède.

» ^a Ceux qui ont lu Cicéron, ajoute
 » Quintilien, savent bien que je ne fais
 » ici que suivre son sentiment. Voici

a Quod me de his æta-
 tibus sentire nemo mira-
 bitur, qui apud Cicero-
 nem legerit: *Volo enim se*
efferrat in adolescente fa-
cunditas. Quapropter in-
 primis evitandus, & in
 pueris præcipuè, magi-
 ster aridus, non minus

quam teneris adhuc plan-
 tis siccum & sine humore
 ullo solum. Inde fiunt
 humiles statim, & velut
 terram spectantes, qui ni-
 hil supra quotidianum
 sermonem attollere au-
 deant. Macies illis pro fa-
 nitate, & judicii loco in-

„ comme il s'en explique au second
 „ livre de l'Orateur : *Je veux*, dit-il,
 „ *qu'un jeune homme donne carrière à*
 „ *son esprit, & qu'il montre de la fécon-*
 „ *dité.* La sécheresse dans les maîtres
 „ n'est donc pas moins à craindre, sur-
 „ tout pour les enfans, que ne le sont
 „ des terres arides & brûlées pour de
 „ jeunes plantes. Un jeune homme en-
 „ tre leurs mains rampe toujours, &
 „ n'ose rien hasarder au-dessus de la
 „ portée la plus commune. Ce qui n'est
 „ que maigreur, leur paroît santé ; &
 „ ce qu'ils appellent jugement, est pu-
 „ re foiblesse. Ils se persuadent qu'il
 „ suffit d'être exempt de défauts : mais
 „ par là même ils tombent dans un
 „ grand défaut, qui est de manquer
 „ de perfections.

„ Je ^a dois avertir aussi que rien n'ab-
 „ bat si fort l'esprit des enfans, que
 „ d'avoir un maître trop sévère &
 „ trop difficile à contenter. Car ils se
 „ chagrinent, ils désespèrent du suc-

firmitas est : & dum satis
 putant vitio carere, in
 idipsum incidunt vitium,
 quod virtutibus carent.
Ibid.

a Ne illud quidem
 quod admoneamus in-
 dignum est, ingenia pue-

rorum nimiam interim
 emendationis severitate
 deficere. Nam & despe-
 rant, & dolent, & novis-
 simè oderunt : & quod
 maximè nocet, dum om-
 nia timent, nihil cona-
 tur. *Ibid.*

« cès, & ils prennent enfin l'étude en
 « aversion : ou, ce qui leur nuit autant,
 « la fraieur qu'ils ont de dire mal les
 « glace à tel point, qu'ils ne tentent
 « pas même de bien dire.

„ Qu'un ^a maître, sur-tout par rapport
 « à cet âge, s'applique donc particulié-
 « rement à se rendre agréable, afin
 « d'adoucir par des manières insinuan-
 « tes ce qu'il y a de dur dans la corre-
 « ction. Louer un endroit, trouver un
 « autre supportable, changer celui-ci,
 « & dire pourquoi il le change ; rac-
 « commodér celui-là en y mettant
 « un peu du sien : voila comme il doit
 « s'y prendre.

„ La ^b différence de l'âge en doit
 « mettre aussi dans la manière de cor-
 « riger les compositions, & l'on doit
 « demander plus ou moins, selon que
 « les écoliers sont plus ou moins avan-

^a Jucundus ergo tum
 maximè debet esse præ-
 ceptor : ut, quæ alioqui
 naturâ sunt aspera, mol-
 li manu leniantur : lau-
 dare aliqua, ferre quæ-
 dam, mutare etiam,
 reddita cur id fiat ratio-
 ne; illuminare interpo-
 nendo aliquid sui. *Ibid.*

^b Aliter autem alia æ-
 tas emendanda est, &

præ modo virium exi-
 gendum & corrigendum
 opus. Solebam ego dice-
 re pueris aliquid aus-
 licentius aut laxius, lau-
 dare illud me adhuc :
 venturum tempus, quo
 idem non permetterem.
 Ita & ingenio gaude-
 bant, & judicio non
 fallebantur. *Ibid.*

» cés. Pour moi, quand je voiois des
 » enfans qui égaioient un peu trop leur
 » stîle, & dont les pensées étoient plus
 » hardies que solides : Quant à présent,
 » leur disois-je, cela est bien : mais il
 » viendra un tems que je ne vous pas-
 » serai pas la même chose. Par là ils
 » se trouvoient flatés du côté de l'es-
 » prit ; & n'étoient point trompés du
 » côté du jugement.

Je n'ai rien à ajouter à de si excel-
 lentes réflexions, sinon ce que Quin-
 tilien lui-même y ajoute dans un autre
 endroit, où il traite des devoirs & des
 qualités d'un bon maître. ^a » Qu'il ne
 » refuse point aux jeunes gens, dit-
 » il, la louange qu'ils méritent ; mais
 » aussi qu'il ne la prodigue pas : car
 » l'un jette dans le découragement,
 » & l'autre donne une sécurité dan-
 » gereuse. Quand il trouvera quelque
 » chose à corriger, qu'il ne soit ni
 » amer, ni offensant. Rien ne leur
 » donne tant d'aversiion pour l'étude,
 » quede se voir continuellement repris

^a In laudandis disci- | non acerbus, minimé-
 pulorum dictionibus nec | que contumeliosus. Nam
 malignus, nec effusus : | id quidem multos à pro-
 quia res altera tedium | posito studendi fugat ;
 laboris, altera securita- | quòd quidam sic objur-
 tem parit. In emendan- | gant, quasi oderint.
 do quæ corrigenda erunt, | Quintil. lib. 2. cap. 2. 1

» avec un air chagrin qui semble venir
 » d'un esprit de haine.

On voit par cet admirable endroit de Quintilien, dont je n'ai rapporté qu'une partie, que le devoir du maître en corrigeant les compositions de ses écoliers, est de ne se pas contenter de blâmer les expressions & les pensées qui lui paroîtront mauvaises, mais d'en rendre en même tems la raison, & d'y en substituer d'autres; de leur fournir sur le champ quelques phrases, quelques périodes, qui relèvent & embellissent leurs compositions; de les leur faire retoucher une seconde fois, quand il n'en aura pas d'abord été content; de leur dicter de tems en tems des matières corrigées au moins en partie, qui leur servent de modèles; & sur-tout de ne les point rebuter par un air trop sévère, mais de les animer & de les encourager par l'espérance du succès, par des louanges dispensées à propos & avec mesure, & par tous les moïens qui peuvent exciter parmi les jeunes gens l'émulation & l'amour du travail.

CETTE émulation est un des grands avantages des collèges: & Quintilien ne manque pas de le faire valoir com-

me une des plus fortes raisons qui doivent faire préférer l'éducation publique à celle qui se fait en particulier.

» Un^a enfant, dit-il, ne peut ap-
 » prendre chez lui que ce qu'on lui
 » enseigne, mais dans les écoles il
 » apprend encore ce qu'on enseigne
 » aux autres. Il verra tous les jours
 » son maître approuver une chose,
 » corriger l'autre, blâmer la paresse
 » de celui-ci, louer la diligence de
 » celui-là. Tout lui servira : l'amour
 » de la gloire lui donnera de l'émula-
 » tion : il aura honte de céder à ses
 » égaux : il voudra même surpasser les
 » plus avancés. Voilà ce qui donne
 » de l'ardeur à de jeunes esprits : &
 » quoique l'ambition soit un vice, on
 » en peut tirer du bien, & la rendre
 » utile.

Il parle ensuite de la coutume de distribuer les places dans la classe une fois chaque mois, & il ne manque

^a Adde quòd domi ea sola discere potest, quæ ipsi præcipiuntur : in schola, etiam quæ aliis. Audiet multa quotidie probari, multa corrigi : proderit alicujus objur- gata desidia, proderit laudata industria : exci-	tabitur laude æmulatio ; turpe ducet cedere pari, pulcrum superasse majores. Accendunt omnia hæc animos ; & licet ip- sa vitium sit ambitio, frequenter tamen causa virtutum est. <i>Quintil.</i> <i>lib. 1. c. 3.</i>
---	---

pas de jeter à son ordinaire de l'agrément & de l'esprit dans des choses qui paroissent si petites & si communes.

» On^a établissoit, dit-il, régulièrement des examens pour juger du progrès des écoliers : & quels efforts ne faisons-nous point pour remporter la palme ? Mais d'être le premier de la classe & à la tête des autres, c'étoit sur-tout ce qui faisoit l'objet de notre ambition. Au reste ce n'étoit point une affaire décidée sans retour & pour toujours. A la fin du mois, celui qui avoit été vaincu pouvoit prendre sa revanche, & renouveler la dispute, qui n'en devenoit que plus échauffée. Car l'un dans l'attente d'un nouveau combat n'oublioit rien pour conserver son avantage, & l'autre trouvoit dans sa honte & dans sa douleur des forces pour se relever de sa défaite. Je puis

^a Hujus rei judicia præbebantur. Ea nobis ingens palmæ contentio. Ducere verò classem multo pulcherrimum. Nec de hoc semel decretum erat : tricesimus dies reddebat victo certaminis potestatem. Ita nec superior successu curam remittebat ; & dolor vi-

ctum ad depellendam ignominiam concitabat. Id nobis acriores ad studia dicendi faces subdidisse, quàm exhortationes docentium, prædicatorum custodiam, vota parentum, quantum animi mei conjectura colligere possum, contenderim. *Ibid.*

» assurer que cela nous donnoit plus de
» courage & d'envie d'apprendre , que
» ni les exhortations de nos maîtres , ni
» la vigilance de nos surveillans , ni les
» vœux empressés de nos parens.

Me seroit-il permis de mêler mes réflexions & mes pratiques à celles d'un aussi grand maître que Quintilien ? A la coutume de donner régulièrement les places chaque mois , dont il parle ici , & qui ne doit jamais être négligée , même dans les classes les plus avancées , j'en avois ajouté une qui m'étoit d'un grand secours. C'étoit de proposer des prix pour un ou deux écoliers qui auroient le mieux réussi dans une composition ordinaire, mais sans avertir du jour. Quelquefois pour remporter le prix il falloit avoir surpassé deux fois ses compagnons. Pour donner aussi de l'émulation aux médiocres , je les séparois des plus forts , & leur proposois aussi des récompenses. Par-là je tenois toujours la classe en haleine : toutes les compositions étoient travaillées comme celles où il s'agissoit des places : & les écoliers étoient comme des soldats qui attendent à chaque instant le signal du combat , & qui s'y tiennent toujours prêts.

ARTICLE SECOND.

ESSAI de la manière dont on peut former les jeunes gens à la Composition, soit de vive voix, soit par écrit.

LE MOIEN le plus facile d'apprendre aux jeunes gens l'art de composer, c'est de les exercer d'abord de vive voix à la composition sur des matières traitées par de bons auteurs, soit latins, soit françois. Comme le maître aura bien lu auparavant l'endroit qu'il aura choisi, qu'il en aura bien étudié l'ordre, l'économie, les preuves, les pensées, les tours, & les expressions; il lui sera facile, en aidant les écoliers par quelques ouvertures, de leur faire trouver à eux-mêmes sur le champ une partie de ce qu'il faudra dire, & la manière même à peu près dont chaque pensée devra être tournée. Après qu'ils auront fait quelque effort sur chaque partie, on leur lira l'endroit de l'auteur, dont on tâchera de leur développer tout l'art & toutes les beautés. Quand on les aura ainsi exercés de vive voix pendant quelque tems, on leur donnera par écrit des matières de composition, tirées aussi, s'il se peut, des

bons auteurs, pour les travailler au logis avec plus de loisir.

J'en proposerai quelques modèles dans l'un & dans l'autre genre. Jen'apporterai ici qu'un seul endroit tiré des auteurs latins, parce qu'on en trouvera plusieurs autres dans la suite. Le récit de l'aventure arrivée à Canius, cité au nombre VI. de l'Article premier, où l'on traite du Genre simple; & le combat des Horaces & des Curiaces, qui sera rapporté Art. II. du §. II. où il s'agit des pensées; pourront servir de modèles pour les Narrations.

1. Eloge de la clémence de César.

Marcellus en toute occasion s'étoit déclaré contre César d'une manière tout-à-fait injurieuse, & sans garder aucun ménagement. Néanmoins quand ce dernier fut revenu vainqueur à Rome, il voulut bien, à la prière du Sénat, pardonner à Marcellus, & lui rendre ses bonnes grâces.

Il s'agit de faire valoir cette action. Pour cela il est assez naturel de la comparer avec les victoires de César, & de lui donner la préférence. Ce sera donc là comme la PROPOSITION, à laquelle tout ce lieu commun se rapportera :

La clémence que César vient de faire paroître en pardonnant à Marcellus, l'emporte de beaucoup sur toutes ses victoires.

Mais cette proposition doit être traitée avec beaucoup d'art & de délicatesse. On demande aux écoliers s'il n'est point à craindre que cette comparaison, qui va, ce semble, à diminuer l'éclat des victoires, ne blesse un conquérant, fort jaloux ordinairement de cette gloire. On leur fait entendre que le moien de prévenir ce mauvais effet, est de commencer par accorder de grandes louanges aux actions guerrières de César. Et c'est ce que Cicéron fait d'une manière merveilleuse. Cette règle de rhétorique sera expliquée dans la suite sous le titre de *Précautions oratoires*.

* *Nullius tantum est flumen ingenii, Pro Marcell. nulla dicendi aut scribendi tanta vis tantae copia, quae, non dicam exornare, sed enarrare, C. Caesar, res tuas gestas* n. 4-10.

» * Jamais l'éloquence » avec toutes ses richesses » & toute sa pompe, ja- » mais les plus beaux gé- » nies ne pourront, Cé- » sar, soutenir la gran- » deur de vos exploits, » loin d'y pouvoir ajou- » ter un nouveau lustre » par la manière de les » raconter. J'ose cepen-	dant assurer, & vous me permettrez de le dire ici en votre pré- sence, que parmi tant d'actions si éclatantes il n'en est point qui vous soit plus glorieuse que celle dont nous venons d'être les té- moins. Je pense sou- vent en moi-même, &
--	--

possit : tamen hoc affirmo, & hoc pace dicam tua, nullam in his esse laudem amplio- rem, quam eam, quam hodierno die consecutus es. Soleo sæpe ante oculos ponere, idque libenter crebris usurpare sermonibus, omnes nostrorum Imperatorum, omnes exterarum gentium potentissimorumque populorum, omnes clarissimorum Regum res gestas, cum tuis nec contentionum magnitudine, nec numero præliorum, nec varietate regionum, nec celeritate conficiendi, nec dissimilitudine bel- lorum posse conferri : nec verò disjunctis- simas terras citius cujusquam passibus po- tuisse peragrari, quam tuis, non dicam cursibus, sed victoriis illustrata sunt. (aliàs, lustrata sunt.) Quæ quidem ego

» & je me fais un vrai
 » plaisir de le publier,
 » que les hauts faits de
 » nos plus célèbres guer-
 » riers, ceux des plus il-
 » lustres Potentats, ceux
 » des plus belliqueuses
 » nations de l'univers,
 » ne peuvent entrer en
 » comparaison avec les
 » vôtres, soit qu'on exa-
 » mine la grandeur des
 » guerres, ou la multi-
 » tude des batailles, ou
 » la variété des pays, ou
 » la rapidité du succès,
 » ou la diversité des en-
 » treprises. Vous avez sou-
 » mis par vos victoires

un grand nombre de ré- ce
 gions séparées les unes ce
 les autres par de vastes ce
 espaces; & vous les avez ce
 parcourues en conquê- ce
 rant avec autant de vi- ce
 tesse qu'auroit pu faire ce
 un voyageur. Il faudroit ce
 s'aveugler volontaire- ce
 ment pour ne pas con- ce
 venir que de tels ex- ce
 ploits ont une grandeur ce
 qui passe presque tout ce
 ce que nos idées nous en ce
 peuvent représenter. Il ce
 y a néanmoins enco- ce
 re quelque chose de plus ce
 grand & de plus admi- ce
 rable.

nisi ita magna esse fatear, ut ea vix cuiusquam mens aut cogitatio capere possit, amens sim : sed tamen sunt alia majora.

Après qu'on a pris cette précaution, on vient à comparer les actions guerrières de César avec la clémence qu'il a fait paroître en rétablissant Marcellus ; & l'on préfère celle-ci aux autres par trois raisons, qui peuvent aisément venir dans l'esprit des jeunes gens, du moins les deux premières.

I. RAISON. Un Général n'a pas seul toute la gloire d'une victoire, au lieu que celle de la clémence que César vient de montrer, lui est propre & personnelle. Voila la proposition simple. L'éloquence consiste à l'étendre, à la développer, & à la mettre dans tout son jour. Par des interrogations faites à propos, on conduit les jeunes gens à trouver eux-mêmes plusieurs choses qui partagent avec le Général la gloire des combats : & ils ajoutent qu'il n'en est pas ainsi de celle que César s'est acquise en pardonnant à Marcellus.

* *Nam bellicas laudes solent quidam*

» * Car pour ce qui est | minuer l'éclat, en sou-
 » des actions guerrières, | tenant que le soldat en ce
 » il se trouve des gens | partage la gloire avec ce
 » qui prétendent en di- | le Chef, qui des-là ne ce

extenuare verbis, easque detrahere ducibus, communicare cum militibus, ne propria sint imperatorum. Et certè in armis militum virtus, locorum opportunitas, auxilia sociorum, classes, commeatus, multum juvant. Maximam verò partem quasi suo jure Fortuna sibi vindicat, & quicquid est prosperè gestum, id penè omne ducit suum.

** At verò hujus glorie, C. Cæsar, quam es paulo antè adeptus, socium habes neminem. Totum hoc, quantumcumque est, quod certè maximum est, totum est, inquam, tuum. Nihil sibi ex ista laude cen-*

» peut se l'approprier. En
 » effet la valeur des trou-
 » pes, l'avantage des lieux,
 » les secours des alliés, les
 » armées navales, la fa-
 » cilité des convois, tout
 » cela sans doute contri-
 » bue beaucoup à la vi-
 » ctoire. La Fortune sur-
 » tout se croit en droit de
 » s'en attribuer la plus
 » grande partie, & se re-
 » garde presque comme
 » la seule & unique cau-
 » se des heureux suc-
 » cès.

» * Mais ici vous n'a-
 » vez point de compa-
 » gnon ni de concurrent
 » qui puisse vous dispu-
 » ter la gloire que votre
 » clémence vient de vous
 » acquérir. Quelque bril-

lante qu'elle soit, & ce
 elle l'est infiniment, &
 vous la possédez seul &
 toute entière. Ni le sol-
 dat, ni l'officier, ni les
 troupes de pié, ni cel-
 les de cavalerie, n'y
 peuvent prétendre. La
 Fortune même, cette
 fiere maitresse des évé-
 nemens humains, ne
 peut rien vous déro-
 ber de cet honneur: &
 elle vous le cede en-
 tièrement, & avoue
 qu'il vous appartient
 en tout & en propre; &
 puisque la témérité &
 le hazard ne se trou-
 vèrent jamais où pré-
 sident la sagesse & la
 prudence.

turio, nihil præfectus, nihil cohors, nihil turma decerpit. Quin etiam illa ipsa rerum humanarum domina Fortuna, in istius se societatem gloriæ non offert. Tibi cedit: tuam esse totam & propriam fateatur. Nunquam enim temeritas cum sapientia commiscetur, nec ad consilium casus admittitur.

2. RAISON. Il est moins difficile de vaincre des ennemis, que de surmonter ses passions.

** Domuisti gentes immanitate barbaras, multitudine innumerabiles, locis infinitas, omni copiarum genere abundantes: sed tamen ea vicisti quæ & naturam & conditionem ut vinci possent habebant. Nulla est enim tanta vis, tanta copia, quæ non ferro*

» * Vous avez soumis
» des peuples innombrables, répandus en beaucoup de pays différens, formidables par leur ferocité, pourvus abundantement de tout ce qui est nécessaire pour se défendre. Mais après tout vous n'avez vaincu pour lors que ce qui étoit de nature & de condition à être vaincu: car il n'est rien de si puissant ni de si redoutable, dont le fer & la force ne puissent enfin venir à bout. Mais se domter

soi-même, étouffer son ressentiment, mettre un frein à la violence; relever un ennemi abbattu, un ennemi considérable par sa naissance, par son esprit, par son courage, & non seulement le relever, mais le faire monter à un plus haut point de fortune qu'il n'étoit avant sa chute: ce n'est se contempler en user ainsi, c'est se rendre, je ne dis pas comparable aux plus grands hommes, mais presque semblable aux dieux.

ac viribus debilitari frangique possit. Verum animum vincere, iracundiam cohibere, victoriam temperare, adversarium nobilitate, ingenio, virtute præstantem, non modò extollere jacentem, sed etiam amplificare ejus pristinam dignitatem: hæc qui faciat, non ego eum cum summis viris comparo, sed simillimum Deo judico.

3. RAISON. Il y a dans les combats quelque chose de tumultueux, qui même dans le récit qu'on en entend faire, cause je ne sai quel trouble: au lieu que les actions de bonté & de clémence flatent agréablement l'esprit & gagnent le cœur de tous ceux qui en entendent parler.

** Itaque, C. Cæsar, bellicæ tuæ laudēs, celebrabuntur illæ quidem non solum nostris, sed penè omnium gentium literis at-*

» * Vos conquêtes, César, se liront à la vérité
 » dans nos annales, & dans celles de presque
 » tous les peuples, & la postérité la plus reculée
 » ne se taira jamais sur vos louanges. Mais
 » lorsqu'on lit ou qu'on entend le récit des guerres & des batailles, il
 » arrive je ne sai comment que l'admiration
 » qu'elles excitent, est en quelque sorte troublée
 » par le cri tumultueux des soldats, & par le son éclatant des trompettes. Au contraire le récit d'une action où paroissent la clémence, la douceur, la justice, la modération, la sagesse, principalement si elle est faite malgré la colère toujours ennemie des réflexions, & dans la victoire naturellement superbe & insolente, le récit, dis-je, de cette action, même dans des histo-

que linguis ; neque nulla unquam etas de
tuis laudibus conticescet : sed tamen ejus-
modi res , etiam dum audiuntur aut dum
leguntur , obstrepi clamore militum vi-
dentur & tubarum sono. At verò cum ali-
quid clementer , mansuetè , justè , mode-
ratè , sapienter factum , in iracundia præ-
sertim quæ est inimica consilio , & in vi-
ctoria quæ naturâ insolens & superba est ,
aut audimus aut legimus : quo studio in-
cendimur , non modò in gestis rebus , sed
etiam in fictis , ut cos saepe , quos nun-
quam vidimus , diligamus ?

* Te verò , quem præsentem intuemur ,
cujus mentem sensusque & os cernimus , ut ,
quicquid belli fortuna reliquum reipublicæ

res qui sont feintes ,
produit en nous une si
douce & si vive impres-
sion d'estime & d'a-
mour pour ceux qui en
sont les auteurs , que
nous ne pouvons nous
empêcher de les chérir ,
quand bien même nous
ne les aurions jamais
connus.

* Vous donc , que
nous avons le bonheur
de voir de nos yeux ,
dont nous connoissons
les dispositions & les
sentimens les plus inti-
mes ; vous , dont tous
les desseins ne tendent
qu'à conserver à la

République tout ce que
la fureur de la guerre
a épargné : par quelles
louanges , par quelles
démonstrations de zèle
& de respect pourrons-
nous vous témoigner
notre reconnoissance ?
Oui , César , tout est
sensible ici à une telle
générosité , même ces
murailles , qui vou-
droient , ce semble ,
marquer leur allégresse
de ce que vous allez
leur rendre leur ancien
éclat , & rétablir le
Sénat dans son ancienne
autorité.

fecerit, id esse saluum velis, quibus laudibus efferemus? quibus studiis prosequemur? qua benevolentia complectemur? Parietes medius fidius, C. Caesar, ut mihi videtur, hujus curia tibi gratias agere gestiunt, quòd brevi tempore futura sit illa auctoritas in his majorum suorum & suis sedibus.

MATIERE de Composition françoise donnée par écrit.

IL S'AGIT de faire voir combien M. de Turenne faisoit paroître de pieté & de religion au milieu même des combats & des victoires.

L'Orateur commencera par un lieu commun, où il montrera combien il est difficile à un Général qui se trouve à la tête d'une armée nombreuse, de ne pas s'élever par l'orgueil, & de ne se pas croire infiniment au-dessus des autres. Les dehors même de la guerre, le bruit des armes, les cris, &c. contribuent à lui faire oublier ce qu'il est, & ce qu'est Dieu. C'est pour lors que les Salmonées, les Antiochus, les Pharaons, ont l'audace & l'impiété de se regarder comme des divinités. Mais aussi la religion & l'humilité ne paroissent jamais avec plus d'éclat que lorsque dans ces occasions elles ren-

dent l'homme soumis à Dieu.

C'est dans ces occasions que M. de Turenne faisoit paroître plus de piété. On l'a vû souvent s'écarter dans les bois, & malgré la pluie & la boue se prosterner par terre pour adorer Dieu. Il faisoit dire la Messe tous les jours dans son camp, & y assistoit avec une singulière dévotion.

Dans le feu même du combat, dans le tems où le succès paroissoit infaillible, & où de toutes parts on lui annonçoit une victoire assurée, il réprimoit la joie des Officiers, en leur disant :
 » Si Dieu ne nous soutient, & s'il n'a-
 » cheve son ouvrage, il y a encore assez
 » de tems pour être battus.

En faisant relire cette matière, on avertit les jeunes gens des endroits qu'il faut étendre, & on leur donne des ouvertures pour les aider à trouver des pensées.

*MATIERE précédente traitée par
 M. Mascaron dans l'oraison funé-
 bre de M. de Turenne.*

» NE PENSEZ PAS, Messieurs, que
 » notre Héros perdît à la tête des ar-
 » mées, & au milieu des victoires, ces
 » sentimens de religion. Certes, s'il y a

» une occasion au monde où l'ame plei-
» ne d'elle-même soit en danger d'ou-
» blier son Dieu , c'est dans ces postes
» éclatans, où un homme par la sagesse
» de sa conduite, par la grandeur de son
» courage , par la force de son bras , &
» par le nombre de ses soldats , devient
» comme le Dieu des autres hommes ;
» & rempli de gloire en lui-même ,
» remplit tout le reste du monde d'a-
» mour , d'admiration , ou de fraieur.
» Les dehors même de la guerre , le son
» des instrumens , l'éclat des armes ,
» l'ordre des troupes , le silence des sol-
» dats , l'ardeur de la mêlée , le com-
» mencement , le progrès , & la con-
» sommation de la victoire , les cris
» différens des vaincus & des vain-
» queurs,attaquent l'ame par tant d'en-
» droits , qu'enlevée à tout ce qu'elle a
» de sagesse & de modération , elle ne
» connoit ni Dieu, ni elle-même. C'est
» alors que les impies Salmonées osent
» imiter le tonnerre de Dieu, & répon-
» dre par les foudres de la terre aux fou-
» dres du ciel. C'est alors que les sacri-
» légés Antiochus n'adorent que leurs
» bras & leurs cœurs ; & que les info-
» lens Pharaons , enflés de leur puissan-
» ce , s'écrient : C'est moi qui me suis

„ fait moi-même. Mais aussi la religion
 „ & l'humilité paroissent-elles jamais
 „ plus majestueuses, que lorsque dans
 „ ce point de gloire & de grandeur elles
 „ retiennent le cœur de l'homme dans
 „ la soumission & la dépendance où la
 „ créature doit être à l'égard de son
 „ Dieu ?

„ M. de Turenne n'a jamais plus vive-
 „ ment senti qu'il y avoit un Dieu au
 „ dessus de sa tête, que dans ces occa-
 „ sions éclatantes, où presque tous les
 „ autres l'oublient. C'étoit alors qu'il
 „ redoubloit ses prières. On l'a vû mê-
 „ me s'écarter dans les bois, où la pluie
 „ sur la tête, & les genoux dans la boue,
 „ il adoroit en cette humble posture ce
 „ Dieu, devant qui les légions des an-
 „ ges tremblent & s'humilient. Les
 „ Israélites, pour s'assurer la victoire,
 „ faisoient porter l'Arche d'alliance
 „ dans leur camp : & M. de Turenne
 „ croioit que le sien seroit sans force &
 „ sans défense, s'il n'étoit tous les jours
 „ fortifié par l'oblation de la divine
 „ victime qui a triomphé de toutes les
 „ forces de l'enfer. Il y assistoit avec
 „ une dévotion & une modestie capable
 „ d'inspirer du respect à ces âmes du-
 „ res, à qui la vûe des terribles mysté-
 „ res n'en inspiroit pas.

» Dans le progrès même de la victoi-
 » re, & dans ces momens d'amour pro-
 » pre, où un Général voit qu'elle se dé-
 » clare pour son parti, sa religion étoit
 » en garde, pour l'empêcher d'irriter
 » tant soit peu le Dieu jaloux par une
 » confiance trop précipitée de vaincre.
 » En vain tout retentissoit des cris de
 » victoire autour de lui : en vain les
 » Officiers se flatoient, & le flatoient
 » lui-même de l'assurance d'un heureux
 » succès. Il arrêtoit tous ces emporte-
 » mens de joie, où l'orgueil humain a
 » tant de part, par ces paroles si dignes
 » de sa piété : *si Dieu ne nous soutient,*
 » *& s'il n'acheve son ouvrage, il y a en-*
 » *core assez de tems pour être battus.*

MEME MATIERE tirée de
 M. Fléchier.

L'ORATEUR commencera par dire
 que M. de Turenne a montré par son
 exemple que la piété attire les bons
 succès, & qu'un guerrier est invinci-
 ble, quand il a beaucoup de foi. Il
 raportoit à Dieu seul la gloire de ses
 victoires, & ne mettoit sa confiance
 qu'en lui.

Il citera un fait. Ce grand homme
 avec peu de troupes avoit attaqué tou-

tes les forces de l'Allemagne. Le combat fut rude & douteux. Enfin l'ennemi commençoit à plier. Les François crient que la victoire est assurée. M. de Turenne alors leur dit : *Arrêtez, notre sort n'est pas en nos mains, & nous serons nous-mêmes vaincus, si le Seigneur ne nous favorise : & levant les yeux vers le ciel, il attend la victoire de Dieu eul.*

L'Orateur ajoutera ici un petit lieu commun, pour montrer combien il est difficile d'être victorieux, & d'être humble tout ensemble. Deux pensées, dont chacune sera tournée en différentes manières, & montrée sous différentes faces, formeront ce lieu commun. Il est ordinaire que le vainqueur s'attribue à lui-même le gain de la bataille, & s'en regarde comme l'auteur. Et quand même il en rend à Dieu de publiques actions de grâces, il est à craindre qu'il ne retienne en secret pour lui-même une partie de la gloire qui n'est dûe qu'à Dieu.

M. de Turenne n'agissoit pas ainsi. S'il marche, s'il défend des places, s'il se retranche, s'il combat, s'il triomphe, il attend tout de Dieu, & lui rapporte tout. Il faudra à cha-

cune des parties mettre une pensée particulière.

» M. DE TURENNE a fait voir
 » que le courage devient plus ferme ,
 » quand il est soutenu par des princi-
 » pes de religion ; qu'il y a une pieuse
 » magnanimité, qui attire les bons suc-
 » cès malgré les périls & les obstacles ;
 » & qu'un guerrier est invincible ,
 » quand il combat avec foi , & quand
 » il prête des mains pures au Dieu des
 » batailles qui les conduit.

*Combat.
 d'Eintzen.*

» Comme il tient de Dieu toute sa
 » gloire, aussi la lui raporte-t-il toute
 » entière, & ne conçoit autre con-
 » fiance que celle qui est fondée sur
 » le nom du Seigneur. Que ne puis-
 » je vous représenter ici une de ces
 » importantes occasions où il attaque
 » avec peu de troupes toutes les forces
 » de l'Allemagne ! Il marche trois jours,
 » passe trois rivières, joint les enne-
 » mis, les combat, & les charge. Le
 » nombre d'un côté, la valeur de l'au-
 » tre, la fortune est longtemps dou-
 » teuse. Enfin le courage arrête la mul-
 » titude, l'ennemi s'ébranle, & com-
 » mence à plier. Il s'élève une voix ,
 » qui crie : Victoire. Alors ce Général
 » suspend toute l'émotion que donne

„ l'ardeur du combat ; & d'un ton
 „ sévère : *Arrêtez* , dit-il : *notre sort*
 „ *n'est pas en nos mains ; & nous serons*
 „ *nous-mêmes vaincus , si le Seigneur ne*
 „ *nous favorise*. A ces mots il leve les
 „ yeux au ciel , d'où lui vient son
 „ secours ; & continuant à donner ses
 „ ordres , il attend avec soumission ,
 „ entre l'espérance & la crainte , que
 „ les ordres du ciel s'exécutent.

„ Qu'il est difficile , Messieurs ,
 „ d'être victorieux , & d'être humble
 „ tout ensemble ! Les prospérités mili-
 „ taires laissent dans l'ame je ne sai
 „ quel plaisir touchant , qui la rem-
 „ plit & l'occupe toute entière. On
 „ s'attribue une supériorité de puis-
 „ sance & de force : on se couronne
 „ de ses propres mains : on se dresse
 „ un triomphe secret à soi-même : on
 „ regarde comme son propre bien ces
 „ lauriers qu'on cueille avec peine ,
 „ & qu'on arrose souvent de son sang.
 „ Et lors même qu'on rend à Dieu de
 „ solennelles actions de grâces , &
 „ qu'on pend aux voutes sacrées de
 „ ses temples des drapeaux déchirés
 „ & sanglans qu'on a pris sur les enne-
 „ mis , qu'il est dangereux que la va-
 „ nité n'étouffe une partie de la re-

» connoissance, qu'on ne mêle aux
» vœux qu'on rend au Seigneur des
» applaudissemens qu'on croit se de-
» voir à soi-même, & qu'on ne re-
» tienne au moins quelques grains de
» cet encens qu'on va bruler sur ses
» autels!

» C'est en ces occasions que M. de
» Turenne, se dépouillant de lui-mê-
» me, renvoioit toute la gloire à celui
» à qui seul elle appartient légitime-
» ment. S'il marche, il reconnoit que
» c'est Dieu qui le conduit & qui le
» guide. S'il défend des places, il fait
» qu'on les défend en vain, si Dieu
» ne les garde. S'il se retranche, il
» lui semble que c'est Dieu qui lui
» fait un rempart, pour le mettre à
» couvert de toute insulte. S'il com-
» bat, il fait d'où il tire toute sa for-
» ce; & s'il triomphe, il croit voir
» dans le ciel une main invisible qui
» le couronne.

J'AJOUTERAI ici quelques en-
droits tirés des meilleurs auteurs, &
qui me paroissent fort propres à for-
mer le goût des jeunes gens, soit
pour la lecture, soit pour la compo-
sition. Ce qui fait ordinairement la
plus grande beauté des discours com-

posés dans le genre démonstratif, sont les descriptions, les parallèles, les lieux communs. Pour en connoître tout l'art & toute la délicatesse, il ne faut que les dépouiller de tous leurs ornemens, & les exprimer d'une manière commune & ordinaire : c'est ce que j'appelle réduire les choses à une proposition simple. J'essaierai d'en donner quelques modèles dans chaque genre.

DESCRIPTIONS.

I. *VIE PRIVE'E de M. de Lamoignon à la campagne pendant les vacations.*

PROPOSITION SIMPLE. Je foudraiterois pouvoir vous le représenter tel qu'il étoit, lorsqu'après les travaux du Palais, il alloit passer les vacations à Basville. Vous le verriez tantôt s'appliquant à l'agriculture : tantôt méditant les discours qu'il devoit prononcer à la rentrée du Palais : tantôt accommodant dans quelque allée de son jardin les différens des payfans.

» QUE ne puis-je vous le représenter tel qu'il étoit, lorsqu'après un long & pénible travail, loin du bruit de la ville, & du tumulte des affai-

Oraison funèbre de M. de Lamoignon par M. Fléchier.

» res, il alloit se décharger du poids
 » de sa dignité, & jouir d'un noble
 » repos dans sa retraite de Basville !
 » Vous le verriez, tantôt s'adonnant
 » aux plaisirs innocens de l'agricul-
 » ture, élevant son esprit aux choses
 » invisibles de Dieu par les merveilles
 » visibles de la nature. Tantôt médi-
 » tant ces éloquens & graves discours,
 » qui enseignoient & inspiroient tous
 » les ans la justice, & dans lesquels
 » formant l'idée d'un homme de bien,
 » il se décrivait lui-même sans y pen-
 » ser. Tantôt accommodant les diffé-
 » rens que la discorde, la jalousie, ou
 » le mauvais conseil font naître parmi
 » les habitans de la campagne; plus
 » content en lui-même, & peut-être
 » plus grand aux yeux de Dieu, lors-
 » que dans le fond d'une sombre allée,
 » & sur un tribunal de gazon, il avoit
 » assuré le repos d'une pauvre famille,
 » que lorsqu'il decidoit des fortunes
 » les plus éclatantes sur le premier
 » trône de la Justice.

2. *MODESTIE de M. de Turenne:*
sa vie privée.

PROPOSITION SIMPLE, Per-

onne n'a parlé de lui-même plus modestement que M. de Turenne. Il racontoit ses victoires les plus éclatantes, comme s'il n'y avoit point eu de part. Au retour de ses campagnes les plus glorieuses, il fuioit les applaudissemens, & craignoit de paroître devant le Roi de peur d'en être loué. C'est alors que dans une condition privée, & parmi un petit nombre d'amis, il s'exerçoit aux vertus civiles. Il se cache, il marche sans suite & sans équipage : mais tout le monde le remarque & l'admire.

» QUI FIT jamais de si grandes
 » choses ? qui les dit avec plus de rete-
 » nue ? Remportoit-il quelque avan-
 » tage : à l'entendre, ce n'étoit pas
 » qu'il fût habile, mais l'ennemi s'étoit
 » trompé. Rendoit-il compte d'une
 » bataille : il n'oublioit rien, sinon
 » que c'étoit lui qui l'avoit gagnée.
 » Racontoit-il quelques-unes de ces
 » actions qui l'avoient rendu si célé-
 » bre : on eût dit qu'il n'en avoit été
 » que le spectateur, & l'on doutoit si
 » c'étoit lui qui se trompoit, ou la
 » renommée. Revenoit-il de ces glo-
 » rieuses campagnes qui rendront son
 » nom immortel : il fuioit les accla-

*Oraison fun-
 nébre de M.
 de Turenne,
 par M. Flé-
 chier.*

» mations populaires ; il rougissoit de
» ses victoires ; il venoit recevoir des
» éloges comme on vient faire des
» apologies , & n'osoit presque abor-
» der le Roi , parce qu'il étoit obligé
» par respect de souffrir patiemment
» les louanges dont Sa Majesté ne
» manquoit jamais de l'honorer.

» C'est alors que dans le doux re-
» pos d'une condition privée, ce Prince
» se dépouillant de toute la gloire qu'il
» avoit acquise pendant la guerre , &
» se renfermant dans une société peu
» nombreuse de quelques amis choi-
» sis , s'exerçoit sans bruit aux vertus
» civiles : sincère dans ses discours ,
» simple dans ses actions , fidèle dans
» ses amitiés , exact dans ses devoirs ,
» réglé dans ses desirs , grand même
» dans les moindres choses. Il se ca-
» che : mais sa réputation le décou-
» vre. Il marche sans suite & sans
» équipage : mais chacun dans son
» esprit le met sur un char de triom-
» phe. On compte , en le voiant , les
» ennemis qu'il a vaincus , non pas
» les serviteurs qui le suivent. Tout
» seul qu'il est , on se figure autour
» de lui ses vertus & ses victoires qui
» l'accompagnent. Il y a je ne sai quoi
» de

» de noble dans cette honnête simpli-
 » cité; & moins il est superbe, plus il
 » devient vénérable.

3. *RE'CEPTION honorable de
 M. de Turenne par le Roi au retour
 de ses campagnes. Sa modestie.*

PROPOSITION SIMPLE. Autre-
 fois, sous les Empereurs, les plus grands
 Capitaines au retour de leurs campa-
 gnes étoient obligés d'éviter la rencon-
 tre de leurs amis, & de rentrer de nuit
 dans la ville, de peur de blesser la ja-
 lousie du Prince, qui les recevoit très
 froidement, après quoi ils demeu-
 roient confondus dans la foule. M. de
 Turenne a eu le bonheur de vivre sous
 un Roi qui le combloit de louanges, &
 l'auroit comblé de bienfaits, s'il l'a-
 voit voulu souffrir. Il revenoit de ses
 campagnes comme un simple particu-
 lier qui retournoit d'une promena-
 de. Les regards, les louanges, les ap-
 plaudissemens de tout le peuple, ne
 faisoient aucune impression sur lui.

» PERMETTEZ-MOI de rappeler
 » dans votre mémoire ces siècles fu-
 » nestes de l'empire Romain, où il
 » n'étoit pas permis aux particuliers
 » d'être vertueux & illustres, parce

*Oraison fu-
 nèbre de M.
 de Turenne
 par M. Mascaron.*

„ que les vices des Princes ne laissoient
 „ ni vertu ni gloire impunies. Après
 „ avoir conquis des provinces & des
 „ roiaumes, bien loin d'aspirer à l'hon-
 „ neur du triomphe, il falloit à son
 „ retour éviter la rencontre de ses
 „ amis, prendre la nuit de peur de
 „ trop arrêter les yeux du public. Une
 „ embrassade froide, sans entretien,
 „ & sans discours, étoit tout l'accueil
 „ que le Prince faisoit à un homme
 „ qui venoit de sauver l'Empire. Du
 „ cabinet de l'Empereur où il ne fai-
 „ soit que passer, il étoit rejeté &
 „ confondu dans la foule des autres
 „ esclaves : *Exceptusque brevi osculo,*
 „ *nullo sermone, turbæ servientium im-*
 „ *mixtus est.*

Tacite.

„ M. de Turenne a eu le bonheur
 „ de vivre & de servir sous un Mo-
 „ narque dont la vertu ne laisse rien
 „ à craindre à celle de ses sujets. Il
 „ n'y a point de grandeur ni de gloire
 „ qui puisse faire ombre à celle du
 „ soleil qui nous éclaire ; & l'impor-
 „ tance des services n'est jamais à char-
 „ ge à un Prince convaincu par sa pro-
 „ pre magnanimité qu'il les mérite.
 „ Ainsi les distinctions d'estime & de
 „ confiance de la part du Roi, valaient

» à M. de Turenne la gloire d'un
 » triomphe. Les récompenses fussent
 » allées aussi loin que ces distin-
 » ctions , si le Roi eût trouvé en
 » lui un sujet docile à recevoir des
 » graces. Mais ce qui étoit l'effet
 » d'une sage politique dans les tems
 » malheureux où la vertu n'avoit rien
 » tant à craindre que son éclat , étoit
 » en lui l'effet d'une modestie natu-
 » relle & sans art.

» Il revenoit de ses campagnes triom-
 » phantes avec la même froideur & la
 » même tranquillité que s'il fût revenu
 » d'une promenade , plus vuide de sa
 » propre gloire , que le public n'en
 » étoit occupé. En vain les peuples
 » s'empressoient pour le voir. En vain
 » dans les assemblées ceux qui avoient
 » l'honneur de le connoître le mon-
 » troient des yeux , du geste , & de
 » la voix à ceux qui ne le connois-
 » soient pas. En vain sa seule présen-
 » ce , sans train & sans suite , faisoit
 » sur les ames cette impression pres-
 » que divine , qui attire tant de res-
 » pect , & qui est le fruit le plus doux
 » & le plus innocent de la vertu hé-
 » roïque. Toutes ces choses , si pro-
 » pres à faire rentrer un homme en

» lui-même par une vanité raffinée, ou
 » à le faire répandre au dehors par
 » l'agitation d'une vanité moins ré-
 » glée, n'altéroient en aucune ma-
 » nière la situation tranquille de son
 » ame; & il ne tenoit pas à lui qu'on
 » oubliât ses victoires & ses triomphes.
 [Je crois qu'il faut, qu'on n'oublie. Ce
 peut être une faute d'impression.]

4. *F U I T E de la Reine d'Angleterre
 sur la mer.*

PROPOSITION SIMPLE. La Reine fut obligée à se retirer de son royaume. Elle partit des ports d'Angleterre à la vue des vaisseaux des rebelles qui la poursuivoient de fort près. Ce voyage étoit bien différent de celui qu'elle avoit fait sur la même mer, lorsqu'elle alloit prendre possession du sceptre de la Grande Bretagne. Pour lors tout lui étoit favorable : ici tout lui est contraire.

Oraison funèbre de la Reine d'Angleterre par M. Bossuet.

» LA REINE fut obligée à se re-
 » tirer de son royaume. En effet elle
 » partit des ports d'Angleterre à la
 » vue des vaisseaux des rebelles, qui
 » la poursuivoient de si près, qu'elle
 » entendoit presque leurs cris & leurs

„menaces insolentes. O voyage bien
 „différent de celui qu'elle avoit fait
 „sur la même mer , lorsque venant
 „prendre possession du sceptre de la
 „Grande-Bretagne, elle voioit pour
 „ainsi dire les ondes se courber sous
 „elle, & soumettre toutes leurs va-
 „gues à la dominatrice des mers !
 „Maintenant chassée, poursuivie par
 „ses ennemis implacables qui avoient
 „eu l'audace de lui faire son procès ,
 „tantôt sauvée, tantôt presque prise ,
 „changeant de fortune à chaque quart
 „d'heure, n'ayant pour elle que Dieu
 „& son courage inébranlable , elle
 „n'avoit ni assez de vents ni assez de
 „voiles pour favoriser sa fuite pré-
 „cipitée.

PARALLELES.

J'appelle ainsi les endroits où l'or-
 rateur rapproche & compare ensemble
 des objets contraires ou différens. Ces
 sortes de peintures plaisent extrême-
 ment à l'esprit par la variété des ima-
 ges qu'elles lui présentent, & donnent
 beaucoup d'agrément au discours. On
 en a déjà remarqué dans les descri-
 ptions précédentes : j'en rapporterai
 encore quelques exemples.

*1. PARALLELE de M. de Tu-
renne & de M. le Cardinal
de Bouillon.*

PROPOSITION SIMPLE. Pen-
dant que M. de Turenne prenoit des
places , & vainquoit les ennemis ; M.
le Cardinal de Bouillon convertissoit
les hérétiques , & rétablissoit les tem-
ples.

*Oraison fu-
nébre de M.
de Turenne ,
par M. Fle-
schier.*

» QUELLE étoit sa joie , lorsqu'a-
» près avoir forcé des villes , il voioit
» son illustre Neveu , plus éclatant
» par ses vertus que par sa pourpre ,
» ouvrir & réconcilier des Eglises ?
» Sous les ordres d'un Roi aussi pieux
» que puissant , l'un faisoit prospérer
» les armes , l'autre étendoit la reli-
» gion : l'un abbattoit des rempars ,
» l'autre redressoit des autels : l'un
» ravageoit les terres des Philistins ,
» l'autre portoit l'Arche autour des
» pavillons d'Israël. Puis unissant en-
» semble leurs vœux , comme leurs
» cœurs étoient unis , le Neveu avoit
» part aux services que l'Oncle ren-
» doit à l'Etat , & l'Oncle avoit part
» à ceux que le Neveu rendoit à
» l'Eglise,

2. P A R A L L E L E des maux violens, & des maladies de langueur.

» IL EST VRAI qu'elle n'a pas souffert de ces cruelles pointes de douleur
 » qui percent le corps , qui déchirent l'ame , & qui épuisent en un moment
 » toute la constance d'un malade
 » Mais si la miséricorde de Dieu a adouci la rigueur de sa pénitence , sa justice en a augmenté la durée; & il n'a pas
 » falu moins de force à soutenir cette longue épreuve , que si elle avoit été
 » plus courte & plus rigoureuse.
 » En effet dans les maux violens la nature se recueille toute entière, le cœur se munit de toute sa constance. On sent beaucoup moins, à force de trop sentir ; & si l'on souffre beaucoup, on a toujours la consolation d'espérer qu'on ne souffrira pas longtemps. Mais les maladies de langueur sont d'autant plus rudes que l'on n'en prévoit pas la fin. Il faut supporter & les maux, & les remèdes , aussi fâcheux que les maux mêmes. La nature est tous les jours plus accablée : les forces diminuent à tous momens , & la patience s'affoiblit aussi bien que celui qui souffre,

Oraison funèbre de M. de Montausier, par M. Fléchier.

3. *P A R A L L E L E . L A R E I N E*
servant les pauvres à l'Hopital , &
prenant part à la gloire & aux
triumphes du Roi.

Oraison fu-
nèbre de la
Reine , par
M. Fléchier.

„ *C O M P A G N E S* fidèles de sa piété
 „ qui la pleurez aujourd'hui , vous la
 „ suiviez quand elle marchoit dans cet-
 „ te pompe chrétienne ; plus grande
 „ dans ce dépouillement de sa gran-
 „ deur , & plus glorieuse lorsqu'entre
 „ deux rangs de pauvres , de malades ,
 „ ou de mourans , elle participoit à
 „ l'humilité & à la patience de JESUS-
 „ CHRIST , que lorsqu'entre deux
 „ haies de troupes victorieuses , dans
 „ un char brillant & pompeux , elle
 „ prenoit part à la gloire & aux triom-
 „ phes de son Epoux.

4. *P A R A L L E L E d'un Juge mé-*
chant & d'un Juge ignorant.

Oraison fu-
nèbre de M.
de Lamoign.
par M. Flé-
schier.

„ *I L A U R O I T* cru manquer à la
 „ partie la plus essentielle de son état ,
 „ si , comme il sentoit ses intentions
 „ droites , il ne les rendoit éclairées.
 „ Aussi disoit-il ordinairement , qu'il
 „ y avoit peu de différence entre un
 „ Juge méchant , & un Juge ignorant.
 „ L'un au moins a devant les yeux

» les règles de son devoir , & l'image
 » de son injustice : l'autre ne voit ni
 » le bien ni le mal qu'il fait. L'un
 » pèche avec connoissance ; & il est
 » plus inexcusable : mais l'autre pèche
 » sans remords , & il est plus incorri-
 » gible. Mais ils sont également cri-
 » minels à l'égard de ceux qu'ils con-
 » dannent ou par erreur, ou par malice.
 » Qu'on soit blessé par un furieux ,
 » ou par un aveugle , on ne sent pas
 » moins sa blessure : & pour ceux qui
 » sont ruinés , il importe peu que ce
 » soit ou par un homme qui les trompe,
 » ou par un homme qui s'est trompé.

LIEUX COMMUNS.

COMME j'en ai déjà cité plusieurs,
 je n'en rapporterai ici qu'un seul, où
 l'on fait voir combien l'emploi de
 Lieutenant de Police dans Paris est
 important & difficile.

» LES citoyens d'une ville bien po- *M. de Fon-*
 » licée jouissent de l'ordre qui y est *renelle.*
 » établi , sans songer combien il en
 » coûte de peines à ceux qui l'établif-
 » sent ou le conservent ; à peu près
 » comme tous les hommes jouissent de
 » la régularité des mouvemens célestes

» fans en avoir aucune connoissance:
» & même , plus l'ordre d'une Police
» ressemble par son uniformité à celui
» des corps célestes , plus il est insen-
» sible ; & par conséquent il est tou-
» jours d'autant plus ignoré , qu'il est
» plus parfait. Mais qui voudroit le
» connoître & l'approfondir , en feroit
» effraïé. Entretenir perpétuellement
» dans une ville telle que Paris une
» consommation immense , dont une
» infinité d'accidens peuvent toujours
» tarir quelques sources ; réprimer la
» tyrannie des marchands à l'égard du
» public , & en même tems animer
» leur commerce ; empêcher les usur-
» pations mutuelles des uns sur les
» autres , souvent difficiles à démêler ;
» reconnoître dans une foule infinie
» tous ceux qui peuvent si aisément
» y cacher une industrie pernicieuse ,
» en purger la société , ou ne les
» tolérer qu'autant qu'ils peuvent lui
» être utiles par des emplois dont
» d'autres qu'eux ne se chargeroient
» pas , ou ne s'acquitteroient pas si
» bien ; tenir les abus nécessaires dans
» les bornes précises de la nécessité
» qu'ils sont toujours prêts à franchir ,
» les renfermer dans l'obscurité à

„laquelle ils doivent être condan-
 „nés, & ne les en tirer pas même
 „par des châtimens trop éclatans ;
 „ignorer ce qu'il vaut mieux ignorer
 „que punir, & ne punir que rarement
 „& utilement ; pénétrer par des con-
 „duits souterrains dans l'intérieur des
 „familles, & leur garder les secrets
 „qu'elles n'ont pas confiés, tant qu'il
 „n'est pas nécessaire d'en faire usage ;
 „être présent par tout sans être vû ;
 „enfin mouvoir ou arrêter à son gré
 „une multitude immense & tumultueuse,
 „& être l'ame toujours agissante & presque inconnue de ce
 „grand corps ; voilà quelles sont en
 „général les fonctions du Magistrat de
 „la Police. Il ne semble pas qu'un
 „homme seul y puisse suffire, ni par
 „la quantité des choses dont il faut
 „être instruit, ni par celle des vûes
 „qu'il faut suivre, ni par l'application
 „qu'il faut apporter, ni par la variété
 „des conduites qu'il faut tenir,
 „& des caractères qu'il faut prendre.
 „Mais la voix publique répondra si
 „M. d'Argenson a suffi à tout.

ON sent bien que des modèles
 si beaux, si parfaits dans leur genre,
 proposés aux jeunes gens, soit pour

objet de leur lecture, soit pour matière de leurs compositions, sur tout quand ils sont expliqués & développés par un maître habile, sont fort capables de leur élever l'esprit, & de leur donner beaucoup de fécondité & d'invention. Et c'est une des raisons qui m'a porté à choisir ces exemples dans le genre démonstratif, qui est plus susceptible d'ornemens.

Quand ils auront lu un nombre assez considérable de ces endroits choisis des bons auteurs, il sera utile de leur y faire remarquer la différence des stiles & des caractères, & même les défauts, s'il s'y en rencontre, soit pour le langage, soit pour le stile.

Je n'ai cité jusqu'ici que quatre auteurs; non qu'il n'y en ait encore plusieurs dont je pouvois tirer de pareils exemples: mais j'ai dû me borner à un certain nombre; & ceux-ci se sont trouvés sous ma main. Ils sont tous excellens: mais aucun d'eux ne ressemble aux autres, & ils ont chacun un caractère particulier qui les distingue; & peut-être ne sont-ils pas exemts de tout défaut.

CE QUI domine dans M. Fléchier, est une pureté de langage, une élé-

gance de stile, une richesse d'expressions brillantes & fleuries, une grande beauté de pensées, une sage vivacité d'imagination, & ce qui en est une suite, un art merveilleux de peindre les objets, & de les rendre comme sensibles & palpables.

Mais il me semble qu'on voit régner dans tous ses écrits une sorte de monotonie & d'uniformité. Presque par tout mêmes tours, mêmes figures, mêmes manières. L'antithèse saisit presque toutes ses pensées; & souvent les affoiblit, en voulant les orner. Cette figure, quand elle est rare, & placée à propos, produit un bel effet. Ainsi elle termine heureusement le magnifique éloge que M. Fléchier fait du

Roi Louis XIV. *Toujours Roi par autorité, & toujours Pere par tendresse.* Oraison funèbre de M. le Tellier

Quand elle roule sur un jeu de mots, elle est moins estimable: *Heureux qui n'allapàs après les richesses! Plus heureux qui les refusa quand elles allèrent à lui!* Oraison funèbre de M. de Lamoig.

Elle peut même devenir ennuyeuse, quelque solide qu'elle soit, quand elle est trop souvent répétée: *Qui ne sait qu'elle fut admirée dans un âge où les autres ne sont pas encore connues: qu'elle eut de la sagesse en un tems où* Oraison funèbre de M. de Montau-ger.

*l'on n'a presque pas encore de la raison . . .
& qu'elle fut capable de donner des
conseils en un tems où les autres sont à
peine capables d'en recevoir !*

M. BOSSUET écrit d'une manière toute différente. Peu occupé des graces légères du discours, & quelquefois même négligeant les règles gênantes de la pureté du langage, il tend au grand, au sublime, au pathétique. Il est vrai qu'il est moins égal, & se soutient moins; & c'est le caractère du stile sublime: mais en récompense il enlève, il ravit, il transporte. Les figures les plus vives lui sont ordinaires & comme naturelles.

*Oraison funèbre de la
Reine d'An-
gleterre.*

„ O mere, ô femme, ô reine admi-
„ rable, & digne d'une meilleure for-
„ tune, si les fortunes de la terre étoient
„ quelque chose ! Enfin il faut céder
„ à votre sort.

„ Elle vit avec étonnement, que
„ quand l'heure fut arrivée, Dieu alla
„ prendre comme par la main le Roi
„ son fils pour le conduire à son trône.
„ Elle se soumit plus que jamais à
„ cette main souveraine, qui tient du
„ plus haut des cieus les rênes de tous
„ les empires; & dédaignant les trônes
„ qui peuvent être usurpés, elle attacha

» son affection au royaume où l'on ne
 » craint point d'avoir des égaux ,^a &
 » où l'on voit sans jalousie ses con-
 » currens.

Il fait ainsi le portrait de Cromwel.
 » Un homme s'est rencontré d'une
 » profondeur d'esprit incroyable, hy-
 » pocrite raffiné autant qu'habile poli-
 » tique, capable de tout entreprendre
 » & de tout cacher, également actif
 » & infatigable dans la paix & dans
 » la guerre, qui ne laissoit rien à la
 » fortune de ce qu'il pouvoit lui ôter
 » par conseil & par prévoiance; mais
 » au reste si vigilant, & si prêt à tout,
 » qu'il n'a jamais manqué les occasions
 » qu'elle lui a présentées: enfin un de
 » ces esprits remuans & audacieux,
 » qui semblent être nés pour changer
 » le monde.

Il décrit dans un autre endroit la
 manière dont la Princesse Henriette
 Anne d'Angleterre fut délivrée com-
 me par miracle des mains des rebelles.

» Malgré les tempêtes de l'océan, &
 » les agitations encore plus violentes
 » de la terre, Dieu la prenant sur ses
 » ailes, comme l'aigle prend ses petits,

*Oraison fu-
 nèbre de Ma-
 dame la Du-
 chesse d'Or-
 leans.*

^a Plus amant illud re- | ment habere consortes.
 gnium, in quo non ti- | S. Augustin.

» la porta lui-même dans ce royaume;
 » lui-même la posa dans le sein de
 » la Reine sa mere, ou plutôt dans
 » le sein de l'Eglise Catholique.

*Oraison fun-
 nébre de Ma-
 rie Tereſe
 d'Autriche.*

» Que dirai-je davantage? Ecoutez
 » tout en un mot. Fille, Femme,
 » Mere, Maitresse, Reine, telle que
 » nos vœux l'auroient pu faire, plus
 » que tout cela Chrétienne, elle ac-
 » complit tous ses devoirs sans pré-
 » somption, & fut humble non seu-
 » lement parmi toutes les grandeurs,
 » mais encore parmi toutes les vertus.
 » Glaive du Seigneur, quel coup
 » vous venez de fraper! Toute la
 » terre en est étonnée.

*Oraison fun-
 nébre de la
 Reine d'An-
 gleterre.*

Il emploie quelquefois les antithé-
 ses, mais elles deviennent sublimes
 dans son discours. » Malgré le mau-
 » vais succès de ses armes infortu-
 » nées, (il s'agit de Charles I. Roi
 » d'Angleterre) si on a pu le vaincre,
 » on n'a pu le forcer: & comme il
 » n'a jamais refusé ce qui étoit raison-
 » nable étant vainqueur, il a toujours
 » rejeté ce qui étoit foible & injuste
 » étant captif.

M. MASCARON tient quelque
 chose du caractère des deux Auteurs
 dont je viens de parler, sans pour-

tant leur ressembler entièrement. Il a en même tems beaucoup d'élégance, & beaucoup de noblesse : mais il est, ce me semble, moins orné que l'un, & moins sublime que l'autre. L'art se montre chez lui avec moins d'ostentation que dans le premier, ce qui est un grand art ; peut-être aussi la nature y est-elle moins riche & moins hardie que dans le second.

„ Rome profane lui eût dressé des *Oraisons funé-
statues sous l'empire des Césars ; & nébre de M.
de Turenne.*
„ Rome sainte trouve de quoi l'admi-
„ rer sous les Pontifes de la religion
„ de Jesus-Christ.

„ M. de Turenne vainqueur des en-
„ nemis de l'Etat, ne causa jamais à
„ la France une joie si universelle & si
„ sensible, que M. de Turenne vaincu
„ par la vérité, & soumis au joug de
„ la foi.

„ Anges du premier ordre, Esprits
„ destinés par la Providence à la garde
„ de cette grande Ame, dites-nous
„ quelle fut la joie de l'Eglise du ciel
„ à la conversion de ce Prince, &
„ avec quelles réjouissances furent re-
„ çus les premiers parfums des oraisons

» de ce nouveau Catholique , lorsque
» du pié des autels de l'Agneau sacrifié
» vous les portâtes au pié de l'autel de
» l'Agneau régnant dans la gloire.

» Jamais homme ne fut plus pro-
» pre à donner de grands spectacles
» à l'univers : mais jamais homme ne
» songea moins aux applaudissemens
» des spectateurs.

» Sa manière , sans avoir rien de
» dur , mettoit pourtant sur son visage
» tout le ressentiment d'une modestie
» indignée.

» Aussi éloigné dans ses récits du
» faste de la modestie , que de celui de
» l'orgueil.

» Que ne peut pas un grand Maî-
» tre , lorsqu'il trouve un génie du
» premier ordre à former ? A peine
» M. de Turenne a-t-il donné ses pre-
» miers conseils , qu'il se voit hors
» d'état d'en donner d'autres , pré-
» venu par les lumières , par la péné-
» tration , & par l'heureuse & sage
» impétuosité du courage de ce grand
» Monarque. (Louis XIV.) Comme
» on voit la foudre conçue presque en
» un moment dans le sein de la nue ,
» briller , éclater , fraper , abattre ;

» ces premiers feux d'une ardeur mi-
 » litaire sont à peine allumés dans le
 » cœur du Roi, qu'ils brillent, écla-
 » tent, frappent partout.

L'AUTEUR du lieu commun sur les fonctions du Lieutenant de Police a un caractère tout différent des trois autres. Le morceau que j'en ai rapporté est d'un goût exquis, & doit paroître d'autant plus beau, que les beautés y paroissent moins affectées, quoique la matière fût fort susceptible de ces tours brillans & fleuris, auxquels on a mieux aimé substituer la solidité des choses & des pensées.

Les Eloges Académiques, composés par le même Auteur, étant dans le genre d'éloquence que les latins appellent *tenue & subtile*, le stile en est plus simple, comme il a dû l'être, mais c'est une simplicité qui est jointe avec beaucoup d'esprit. On en jugera par quelques endroits choisis que j'en vais citer. Ils feront connoître, pour me servir des termes mêmes que l'Auteur emploie en parlant de l'un de ses confreres, que » tout ce qu'il dit lui appartient: j'ajouterois volontiers, » & la manière dont il le dit.

On y trouve des portraits peints d'après nature, & des descriptions très naïves, mais très vives.

„M. Dodart, dit-il dans l'éloge
„de cet illustre Académicien, étoit
„né d'un caractère sérieux; & l'at-
„tention chrétienne avec laquelle il
„veilloit perpétuellement sur lui-mê-
„me, n'étoit pas propre à l'en faire
„sortir. Mais ce sérieux, loin d'avoir
„rien d'austère ni de sombre, laissoit
„paroître assez à découvert un fonds
„de cette joie sage & durable, qui
„est le fruit d'une raison épurée, &
„d'une conscience tranquille. Cette
„disposition ne produit pas les em-
„portemens de la gaieté, mais une
„douceur égale, qui cependant peut
„devenir gaieté pour quelques mo-
„mens, & par une espèce de surprise.
„Et de tout cela ensemble se forme
„un air de dignité qui n'appartient
„qu'à la vertu, & que les dignités
„même ne donnent point.

„M. DE VAUBAN méprisoit cette
„politesse superficielle dont le monde
„se contente, & qui couvre souvent
„tant de barbarie: mais sa bonté,
„son humanité, sa libéralité, lui

» compofoient une autre politeffe plus
 » rare, qui étoit toute dans fon cœur.
 » Il feïoit bien à tant de vertus de né-
 » gliger des dehors, qui, à la vérité,
 » lui appartiennent naturellement, mais
 » que le vice emprunte avec trop de
 » facilité.

» A LA FORME de dialogue, &
 » à cette manière de traiter la philoso-
 » phie, on reconnoit que Cicéron a
 » fervi de modèle: (il s'agit de la phi-
 » losophie de M. du Hamel.) Mais on
 » le reconnoit encore à une latinité
 » pure & exquise; &, ce qui est plus
 » important, à un grand nombre d'ex-
 » pressions ingénieuses & fines, dont
 » ces ouvrages sont semés. Ce sont des
 » raisonnemens philosophiques, qui
 » ont dépouillé leur sécheresse natu-
 » relle, ou du moins ordinaire, en
 » passant au travers d'une imagination
 » fleurie & ornée, & qui n'y ont pris
 » cependant que la juste dose d'agré-
 » ment qui leur convenoit. Ce qui ne
 » doit être embelli que jusqu'à une
 » mesure précise, est ce qui coute le
 » plus à embellir.

» IL REGNE en cet ouvrage (la
 » recherche de la vérité du Pere Malle-

branche) „ un grand art de mettre des
„ vérités abstraites dans leur jour , de
„ les lier ensemble , de les fortifier
„ par leur liaison.... La diction ,
„ outre qu'elle est pure & châtiée , a
„ toute la dignité que les matières de-
„ mandent , & toute la grace qu'elles
„ peuvent souffrir. Ce n'est pas qu'il
„ eût apporté aucun soin à cultiver
„ les talens de l'imagination : au con-
„ traire il s'est toujours fort attaché à
„ les décrier. Mais il en avoit natu-
„ rellement une fort noble & fort vive ,
„ qui travailloit pour un ingrat mal-
„ gré lui , & qui ornoit la raison en se
„ cachant d'elle.

„ LA BOTANIQUE n'est pas une
„ science sédentaire & paresseuse , qui
„ se puisse acquérir dans le repos &
„ dans l'ombre d'un cabinet.... Elle
„ veut que l'on coure les montagnes
„ & les forêts , que l'on grave contre
„ des rochers escarpés , que l'on s'ex-
„ pose aux bords des précipices. Les
„ seuls livres qui peuvent nous in-
„ struire à fond dans cette matière ,
„ ont été jettés au hazard sur toute
„ la surface de la terre ; & il faut se
„ résoudre à la fatigue & au péril de

» les chercher & de les ramasser.
 » Son inclination dominante (de M. de
 » Tournefort) lui faisoit tout sur-
 » monter. Ces rochers affreux & pres-
 » que inaccessibles qui l'environnoient
 » de toutes parts *dans les Pyrénées* ,
 » s'étoient changés pour lui en une
 » magnifique bibliothèque où il avoit
 » le plaisir de trouver tout ce que sa
 » curiosité demandoit , & où il passoit
 » des journées délicieuses.

L'auteur des Eloges fait employer à
 propos certains traits d'histoire &
 d'antiquité, fort propres à apprendre
 aux jeunes gens l'usage sobre & rai-
 sonnable qu'on en doit faire dans la
 composition.

» On lui a reproché (à M. Parent)
 » d'être obscur dans ses écrits. Car
 » nous ne dissimulons rien , & nous
 » suivons en quelque sorte une loi de
 » l'ancienne Egypte , où l'on discutoit
 » devant des Juges les actions & le
 » caractère des morts , pour régler ce
 » qu'on devoit à leur mémoire.

» Un roi d'Arménie demanda à Né-
 » ron un acteur excellent , & propre
 » à toutes sortes de personnages , pour
 » avoir, disoit-il, en lui seul une Troupe

» entière. On eût pu dire de même
» avoir en M. de la Hire seul une Aca-
» démie entière de sciences.

En parlant de M. Leibnitz qui avoit
embrassé presque toutes les sciences :

» Nous sommes obligés de le partager
» ici, & pour parler philosophique-
» ment, de le décomposer. De plu-
» sieurs Hercules l'antiquité n'en a fait
» qu'un : & du seul M. Leibnitz, nous
» ferons plusieurs savans.

» Il alla (M. Fagon) en Auvergne,
» en Languedoc, en Provence, sur les
» Alpes & sur les Pyrénées, & n'en re-
» vint qu'avec de nombreuses colonies
» de plantes destinées à repeupler ce
» désert : « c'est-à-dire, le Jardin Royal,
qui étoit si dénué de plantes, que ce
n'étoit presque plus un jardin.

S'il étoit permis de chercher quel-
que tache parmi tant de beautés, on
pourroit peutêtre en soupçonner
quelqu'une dans un certain tour de
pensées un peu trop uniforme, quoi-
que les pensées soient fort diversifiées,
qui termine la plupart des articles par
un trait court & vif en forme de sen-
tence, & qui semble avoir ordre de
s'emparer de la fin des périodes com-
me

me d'un poste qui lui appartient à l'exclusion de tout autre.

Ce qui élève l'esprit, devrait toujours aussi élever l'ame.

La même piété qui le rendoit digne d'entrer dans l'Eglise, l'en éloignoit.

La même cause qui l'éloignoit, l'en rendoit digne.

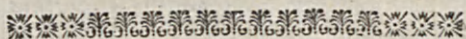
Plus les yeux ont vu, plus la raison voit elle-même.

Ce qu'il croioit, il le voioit; au lieu que les autres croient ce qu'ils voient. &c.

Je craindrois qu'un modèle si autorisé ne fît un jour dégénérer l'éloquence dans ces sortes de traits, appelés dans Sénèque, *stimuli quidam & subiti ictus sententiarum*; qui, selon le même auteur, semblent par leur affectation étudiée mandier l'applaudissement, & qui étoient inconnus à la saine antiquité. *Apud antiquos nondum captabatur plausibilis oratio.* Epist. 100.

Il ne s'ensuit pas pour cela qu'ils doivent être entièrement rejettés: ils peuvent donner beaucoup de grace, & même beaucoup de force au discours, comme on le voit souvent dans les ouvrages de l'Auteur dont il s'agit, & comme je le dirai ailleurs. Mais l'abus qu'on en peut faire est à craindre, &

74 DE LA LECTURE ET DE L'EXP.
c'est cette raison qui m'oblige à insister
souvent & fortement sur ce point.



CHAPITRE TROISIEME.

DE LA LECTURE ET DE L'EXPLICATION DES AUTEURS.

J'AI déjà remarqué, en parlant des différens devoirs du Professeur de rhétorique par rapport à l'éloquence, que l'explication des auteurs en étoit une des parties les plus essentielles, & qu'on pouvoit dire en un sens qu'elle renfermoit toutes les autres. En effet c'est en expliquant les auteurs que le maître fait l'application des préceptes, & qu'il apprend aux jeunes gens à en faire eux-mêmes usage dans la composition.

Les règles qui regardent l'explication des auteurs conviennent sans doute jusqu'à un certain point à toutes les classes: mais cependant elles appartiennent d'une manière plus particulière à la Rhétorique, parce qu'alors les jeunes gens aiant l'esprit plus formé, sont aussi plus en état d'en profiter. Jusques-là on s'est plus appliqué à leur appren-

dre les règles & les principes de la grammaire , & à leur faire remarquer l'exactitude, la pureté, & l'élégance du langage.^a Mais le devoir propre du Rhéteur , c'est de leur faire sentir l'économie d'un discours , les beautés qui s'y trouvent, & les défauts mêmes qui peuvent s'y rencontrer.

»^b Il fera observer comment dans
 » l'exorde on se rend les auditeurs fa-
 » vorables : quelle clarté il y a dans
 » la narration , quelle brièveté, quel
 » air de sincérité, quel dessein caché
 » quelquefois , & quel artifice ; car ici
 » le secret de l'art n'est gueres connu
 » que des maîtres de l'art : quel ordre
 » ensuite & quelle justesse dans la
 » division : comment l'orateur fait trou-
 » ver avec esprit & entasser les uns sur
 » les autres un grand nombre de moiens
 » & de raisonnemens ; comment il est

^a Demonstrare virtutes, vel, si quando ita incidat, vitia, id professionis ejus atque promissi, qui se magistrum eloquentiæ pollicetur, maxime proprium est. *Quintil. lib. 2. cap. 5.*

^b Quæ in procæmio conciliandi Judicis ratio : quæ narrandi lux, brevitæ, fides, quod aliquando consilium &

quàm occulta calliditas ; (namque ea sola in hoc ars est quæ intelligi nisi ab artifice non possit :) quanta deinceps in dividendo prudentia : quàm subtilis & crebra argumentatio ; quibus viribus inspirer, qua jucunditate permulceat, quanta in maledictis asperitas, in jocis urbanitas : ut denique dominetur in

76 DE LA LECTURE ET DE L'EXP.
 » tantôt véhément & sublime , tantôt
 » au contraire doux & insinuant ; quelle
 » force & quelle violence il met dans
 » ses invectives , quel sel & quel agré-
 » ment dans ses railleries : enfin com-
 » ment il remue les passions , comment
 » il se rend maître des cœurs , & tourne
 » les esprits selon qu'il lui plaît. De là
 » passant à l'élocution , il leur fera re-
 » marquer la propriété , l'élégance , la
 » noblesse des expressions : en quelle
 » occasion l'amplification est louable ,
 » & quelle est la vertu opposée : la
 » beauté des métaphores , & les dif-
 » férentes figures : ce que c'est qu'un
 » stile coulant & périodique , mais
 » pourtant mâle & nerveux.

On peut regarder cet endroit de
 Quintilien comme un excellent abrégé
 des préceptes de Rhétorique , & des
 devoirs du maître en expliquant les
 auteurs. Tout ce que je dirai dans
 la suite ne servira qu'à le développer &
 à le mettre dans un plus grand jour.

affectibus , atque in pe- ctora irruunt , animum- que judicium similem iis quæ dicit efficiat. Tum in ratione eloquendi , quod verbum proprium , ornatum , sublime : ubi	amplificatio laudanda , quæ virtus ei contraria : quid speciosè translatus : quæ figura verborum. quæ lenis & quadrata , virilis tamen compositio. <i>Quin-</i> <i>til. l. 2. c. 5.</i>
--	---

Je commencerai par donner une idée des trois genres ou caractères d'éloquence, & j'établirai dans cet article quelques règles générales de Rhétorique qui me paroîtront les plus propres à former le goût, ce qui est proprement le but que je me propose dans cet ouvrage. Je passerai ensuite aux observations principales que je croi que l'on doit faire dans la lecture des auteurs. Enfin je finirai ce Traité par quelques réflexions sur l'éloquence du barreau, de la chaire, & sur celle de l'Ecriture sainte.

AVANT tout je dois avertir que la lecture des auteurs, pour être utile, ne doit pas être superficielle & rapide.
 a Il faut revoir souvent les mêmes endroits, sur tout les plus beaux : les relire avec attention : les comparer les uns avec les autres : en approfondir le sens & les beautés : se les rendre familiers presque jusqu'à les savoir par cœur. Le moien le plus assuré de profiter de cette lecture, qu'on doit

a Optimus quisque le- | dimittimus, quo faci-
 gendus est, sed diligen- | lius digerantur; ita lectio
 ter, ac penè ad scribendi | non cruda, sed multa
 sollicitudinem. . . . Repe- | iteratione mollita, & ve-
 tamus autem, & tracte- | lut confecta, memoriae
 mus: & ut cibos man- | imitationique tradatur.
 ds ac prope liquefactos | *Quintil. l. 10. c. 1.*

78 DES TROIS GENRES

regarder comme la nourriture de l'esprit, est de la digérer à loisir, & de la convertir par là, pour ainsi dire, en sa propre substance.

Pour cela ^a il ne faut pas se piquer de lire un grand nombre d'auteurs, mais de bien lire ceux qui sont les plus estimés. On peut dire d'une trop grande lecture, ce que ^b Sénèque dit d'une vaste bibliothèque, qu'au lieu d'enrichir & d'éclairer l'esprit, elle ne sert le plus souvent qu'à y jeter le desordre & la confusion. Il vaut bien mieux s'attacher à un petit nombre d'auteurs choisis, & les étudier à fond, que de promener sa curiosité sur une multitude d'ouvrages qu'on ne peut qu'effleurer & parcourir rapidement.

ARTICLE PREMIER
DES TROIS DIFFERENS
genres ou caractères d'éloquence.

COMME ^c il y a trois devoirs principaux de l'orateur, qui sont

^a Tu memineris cuiusque generis auctores diligenter eligere. Aiunt enim multum legendum esse, non multa. *Plin. Epist. 9. l. 7.*

^b Quo mihi innumera-
biles libros & biblio-

the cas? . . . Onerat discen-
tem turba, non instruit:
multoque satius est pau-
cis te auctoribus tradere,
quàm errare per multos.

Senec. de Tranq. an. c. 9.

^c Erit eloquens is qui
ita dicet, ut probet, ut

d'instruire, de plaire, & de toucher ; il y a aussi trois genres d'éloquence qui y répondent, & qu'on appelle ordinairement le genre simple, le genre sublime, & le genre tempéré.

Le premier^a paroît convenir plus particulièrement à la Narration & à la Preuve. Son caractère principal est la clarté, la simplicité, la précision. Il n'est pas ennemi des ornemens, mais il n'en peut souffrir que de simples, & rejette ceux qui sentent l'affectation

delectat, ut flectat. Probare necessitatis est ; delectare, suavitatis ; flectere, victoriæ... sed quot officia oratoris, tot sunt genera dicendi : subtile, in probando ; modicum, in delectando ; vehemens, in flectendo. *Orat. n. 69.*
a Illo subtili præcipue ratio narrandi probandique consistit. *Quint. l. 12. c. 10.*

Ut mulieres esse dicuntur nonnullæ inornatæ, quas idipsum deceat, sic hæc subtilis oratio etiam incompta delectat. Fit enim quiddam in utroque, quo sit venustius, sed non ut appareat. Tum removebitur omnis insignis ornatus, quasi margaritarum : nec calamiistri quidem adhibebuntur, Fucati verò me-

dicamenta candoris & ruboris omnia repellentur : elegantia modò & munditia remanebit. Sermo purus & latinus : dilucidè planèque dicetur. *Orat. n. 78. 79.*

Verecundus erit usus oratoriæ quasi suppellectilis. *n. 80.*

Figuras adhibet quidem hic subtilis, sed paulo parcius. Nam sic, ut in epularum apparatu, à magnificentia recedens, non se parcum solum, sed etiam elegantem videri volet ; eliget quibus utatur... Aberunt quæ sitæ venustates, ne elaborata concinnitas, & quoddam aucupium delectationis manifestè deprehensum appareat. *Ibid. n. 84.*

80 DES TROIS GENRES

& le fard. Ce n'est pas une beauté vive & éclatante, mais douce & modeste, accompagnée quelquefois d'une certaine négligence qui en relève encore le prix. La naïveté des pensées, la pureté du langage, & je ne sais quelle élégance qui se fait plus sentir qu'elle ne paroît, en font tout l'ornement. On n'y voit point de ces figures étudiées qui montrent l'art à découvert, & qui semblent annoncer que l'orateur cherche à plaire. En un mot, il en est de ce genre d'écrire comme de ces tables servies proprement & simplement, dont tous les mets sont d'un goût excellent, mais d'où l'on bannit tout raffinement, toute délicatesse étudiée, tout ragoût recherché.

^a Il y a un autre genre d'écrire, tout différent du premier; noble, riche, abondant, magnifique: c'est ce qu'on appelle le grand, le sublime. Il met en usage tout ce que l'éloquence

^a Tertius est ille amplius, copiosus, gravis, ornatus: in quo profectò vis maxima est. Hic est enim, cujus ornatum dicendi & copiam admiratæ gentes eloquentiam in civitatibus plurimum valere passæ sunt, sed hanc eloquentiam,

quæ cursu magno sonituque ferretur, quam si ðicerent omnes, quam admit arentur, quam se assequi posse diffiderent. Hujus eloquentiæ est tractare animos; hujus omni modo permovere. *Orat.* n. 97.

Nam & grandiloquy

a de plus relevé, de plus fort, de plus capable de fraper les esprits : la noblesse des pensées, la richesse des expressions, la hardiesse des figures, la vivacité des mouvemens. C'est cette sorte d'éloquence qui dominoit autrefois souverainement à Athènes & à Rome, & qui s'y étoit rendu maitresse absolue des délibérations publiques. C'est elle qui enleve & qui ravit l'admiration & les applaudissemens. C'est elle qui tonne, qui foudroie, & qui^a, semblable à un fleuve rapide & impétueux, entraîne & renverse tout ce qui lui résiste.

Enfin il y a un troisième^b genre, qui tient comme le milieu entre les deux autres : qui n'a ni la simplicité du premier, ni la force du second : qui en approche, mais sans leur ressem-

ut ita dicam, fuerant, cum ampla & sententiarum gravitate, & majestate verborum ; vehementes, varii, copiosi, graves, ad permovendos & convertendos animos instructi & parati. *Orat.* n. 20.

^a At ille qui saxa devolvat, & pontem indigneatur, & ripas sibi faciat, multus & torrens, judicem vel nitentem contra feret, cogetque

ire quâ rapit. *Quintil. lib. 12. cap. 10.*

^b Est quidam interjectus intermedius, & quasi temperatus, nec acumine posteriorum, nec fulmine utens superiorum ; vicinus amborum, in neutro excellens ; utriusque particeps, vel utriusque, si verum quarimus, potius expers. Isque uno tenore, ut aiunt, in dicendo fluit, nihil afferens

bler ; qui participe de l'un & de l'autre , ou , pour parler plus juste , qui s'en éloigne également. Il a plus de force & d'abondance que le premier , mais moins d'élévation que le second. Il admet tous les ornemens de l'art , la beauté des figures , l'éclat des métaphores , le brillant des pensées , l'agrément des digressions , l'harmonie du nombre & de la cadence. Il coule doucement néanmoins , semblable à une belle rivière , dont l'eau est claire & pure , & que de vertes forêts ombragent des deux côtés.

§. I.

Du Genre simple.

I. DE ces trois genres d'écrire , le premier , qui est le simple , n'est pas le plus facile , quoiqu'il le paroisse.

præter facilitatem & æqualitatem. *Orat. n. 20.*

Uberius est aliquantoque robustius quàm hoc humile , summissius autem quàm illud amplissimum. . . Huic omnia dicendi ornamenta conveniunt , plurimumque est in hac orationis forma suavitatis. *Ibid. n. 91*

Medius hic modus & translationibus crebrior ,

& figuris erit jucundior ; egressionibus amœnus , compositione aptus , sententiis dulcis : lenior tamen , ut amnis lucidus quidam , & virentibus utrinque sylvis inumbra- tus. *Quintil. l. 12. c. 10.*

a Summissus est & humilis , consuetudinem imitans , ab indifertis re- plus quàm opinione dif- ferens , Itaque eum qui

Comme le stile qu'on y emploie est fort naturel, & qu'il s'écarte peu de la manière commune de parler, on s'imagine qu'il ne faut pas beaucoup d'habileté ni de génie pour y réussir; & quand on lit ou qu'on entend un discours de ce genre, les moins éloquens se croient capables de l'imiter. On le croit, mais on se trompe; & pour s'en^a convaincre, il ne faut qu'en faire l'essai: car après bien des efforts, on sera contraint souvent d'avouer qu'on n'a pas pu y parvenir.^b Ceux qui ont quelque gout de la vraie éloquence, & qui y sont le plus versés, reconnoissent qu'il n'y a rien de si difficile que de parler avec justesse & solidité, & cependant d'une manière si simple & si naturelle, que chacun se flate d'en pouvoir faire autant.

audiunt, quamvis ipsi
infantes sint, tamen il-
lo modo confidunt se
posse dicere. Nam ora-
tionis subtilitas, imita-
bilis quidem illa videtur
esse existimanti, sed ni-
hil est experiendi minus.
Orat. n. 76.

^a Ut sibi quisvis Speret
idem, sudet multum,
frustra que labore Ausus
idem. *Horat.*

^b Rem. indicare ser-
monis quotidiani, & in

quemcumque etiam in-
doctiorum cadentis esse
existimant: cum inte-
rim, quod tanquam fa-
cile contemnuat, nes-
cias præstare minus ve-
lint, an possint. Neque
enim aliud in eloquen-
tiâ cuncta experti diffi-
cilius reperient, quàm id
quod se dicturos fuisse
omnes putant, postquam
audierunt. *Quintil. l. 4.*
c. 2.

84 DU GENRE SIMPLE.

II. Cicéron, dans son premier livre de l'orateur, fait remarquer^a que dans les autres arts ce qui est le plus excellent, est le plus éloigné de l'intelligence & de la portée du vulgaire; au lieu qu'en matière d'éloquence c'est un défaut essentiel de s'écarter de la manière ordinaire de parler. Il ne prétend pas par là que le stile de l'orateur doive être semblable à celui du peuple, ou à celui qui régné dans les conversations: mais il veut que l'orateur évite avec soin les expressions, les tours, les pensées, qui par trop de raffinement, ou par trop d'élévation, rendroient le discours obscur & intelligible. Comme il ne parle que pour se faire entendre, il est certain que le plus grand de tous les défauts où il puisse tomber est de parler de telle sorte qu'on ne l'entende point. Ce qui distingue donc son stile de celui de la conversation, n'est point à proprement parler la différence des termes.
^b Car ils sont, à peu de chose près,

^a In ceteris artibus id maximè excellit, quod longissimè sit ab imperitorum intelligentia sensuque disjunctum: in dicendo autem virium vel maximum est, à vulgari

genere orationis atque à consuetudine communis sensus abhorreere. *Lib. 1. de Orat. n. 12.*

^b Non sunt alia sermonis, alia contentionis verba; neque ex alto

les mêmes de part & d'autre ; & soit pour le langage ordinaire, soit pour le discours le plus pompeux, ils sont puisés dans la même source : mais l'orateur fait par l'usage qu'il en fait, & par l'arrangement qu'il leur donne, les tirer, pour ainsi dire, du commun, & leur prêter une grace & une élégance toute particulière, qui cependant est si naturelle, que chacun croiroit pouvoir facilement parler de la même sorte.

III. Quintilien, en expliquant une contradiction apparente qui se trouve entre deux passages de Cicéron sur la matière que nous traitons ici, fait une réflexion très judicieuse. « Cicéron, » a dit-il, a écrit quelque part » que la perfection consiste à dire de » ces choses qu'il semble que tout le » monde pourroit aisément dire de » même, à quoi néanmoins on trouve

genere ad usum quotidianum, alio ad scenam pompamque sumuntur : sed ea nos cum jacentia sustulimus è medio, sicut mollissimam ceram ad nostrum arbitrium formamus & fingimus. *Lib. 3. de Orat. n. 177.*

a Cicero quodam loco scribit id esse optimum,

quod cum te facile crederis consequi imitatione, non possis. Alio verò, non se id egisse, ut ita diceret quomodo se quilibet posse confideret, sed quomodo nemo. Quod potest pugnare inter se videri. Verum utrumque, ac merito laudatur. Causa enim mo-

„ plus de difficulté qu'on ne pensoit
 „ quand on vient à le tenter. Et dans
 „ un autre endroit il dit qu'il ne s'est
 „ point étudié à parler comme chacun
 „ s'imagineroit pouvoir le faire, mais
 „ comme personne n'oseroit l'espérer :
 „ en quoi il semble se contredire.
 „ Cependant l'un & l'autre est fort
 „ juste : car de l'un à l'autre il n'y a
 „ de distance que le sujet que l'on
 „ traite. En effet cette simplicité, &
 „ cet air négligé d'un stile naturel où
 „ il n'y a rien d'affecté, sied admira-
 „ blement bien aux petites causes ; &
 „ le grand, le merveilleux convient
 „ fort aux grandes. Cicéron excelle
 „ en ces deux qualités ; dont l'une, à
 „ ce qu'il semble aux ignorans, est
 „ fort aisée à attraper ; mais au juge-
 „ ment des connoisseurs ni l'une ni
 „ l'autre ne l'est. « On voit par là que
 le stile simple doit être employé quand
 on parle de choses simples & commu-
 nes ; & qu'il convient surtout aux
 récits, & aux parties du discours où

doque distat : quia sim- | con enit. In utroque
 plicitas illa, & velut secu- | eminet Cicero : ex quibus
 ritas in affectatæ orationis, | alterum imperitise posse
 mirè tenues causas decet ; | consequi credent, neu-
 majoribus illud admira- | trum qui intelligunt.
 bile dicendi genus magis | *Quintil. l. 11. c. 1.*

L'orateur ne songe qu'à instruire ses auditeurs, ou à s'insinuer doucement dans leurs esprits.

IV.^a De là venoit cette attention des Anciens à cacher l'art, qui cesse en effet de l'être s'il est visible, bien différente de l'ostentation & du faste de ces écrivains qui ne cherchent qu'à faire montre de leur esprit.^b De là certaines négligences qui ne choquent point & ne déplaisent point, parce qu'elles marquent un orateur plus occupé des choses que des mots.^c De là enfin cet air de modestie & de retenue que les Anciens avoient soin ordinairement de faire paroître dans l'exorde & dans la narration, pour le stile, pour l'expression, pour les pensées, pour le ton même & le geste. L'orateur n'est pas encore admis dans

a Inde illa veterum circa occultandam eloquentiam simulatio: multum ab hac temporum nostrorum jactatione diversa *Quintil. l. 4. c. 1.*

b Habet ille stilus quidam quod indicet non ingratam negligentiam, de re hominis magis quam de verbis laborantis *Orat. n. 77.*

c Frequentissime proœmium decebit & sententiarum, & compositio-

nis, & vultus modestia... Diligenter ne suspecti simus in illa parte vitandum: propter quod minime ostentari debet in principiis cura, quia videretur ars omnis dicentis contra judicem adhiberi... Nondum recepti sumus, & custodit nos recens audientium attentio. Magis conciliariis animis, & jam calentibus hæc libertas feretur. *Quintil. l. 4. c. 1.*

les esprits. On l'observe avec attention. Alors tout ce qui sent l'art est suspect à l'auditeur, & le met en défiance, en lui faisant craindre qu'on ne veuille lui dresser des embûches. Dans la suite il est moins sur ses gardes, & laisse plus de liberté.

^a Cicéron remarque que Démosthène a suivi cette règle dans son beau plaidoyer pour Ctésiphon, où il parle d'abord d'un ton doux & modeste, & ne passe à ce stile vif & véhément qui régné dans la suite, qu'après s'être infinué peu à peu & comme par degrés dans les esprits, & s'en être rendu le maître. Il veut par la même raison que l'on marque quelque timidité en commençant, & ^b il relève dans Crassus ce caractère de modestie & de retenue, qui bien loin de nuire à son discours, rendoit l'orateur même plus aimable & plus estimable par

^a Demosthenes in illa
pro Ctésiphonte oratione
longè optima, summis-
sus à principio; deinde,
dum de legibus disputat,
pressus: post sensum in-
cedens, judices ut vidit
ardentes, in reliquis exul-
tavit audaciùs *Orat.* n. 26.

Principia verecunda,

non elatis intensa verbis.
Ibid. n. 124.

^b Fuit mirificus qui-
dam in Crasso pudor,
qui tamen non modo
non obesset ejus ora-
tioni, sed etiam pro-
bitatis commendatione
prodesset. 1. de *Orat.*
n. 122.

l'idée avantageuse qu'il donnoit de sa personne.

Homère & Virgile, dont la poésie est si noble & si sublime, ont commencé l'un & l'autre leurs poèmes par un début fort simple, & très éloigné de l'enflure de ce vers qu'Horace critique avec raison dans un poète de son tems.

Fortunam Priami cantabo, & nobile bellum.

^a Il est ridicule en effet de crier si haut, & de promettre de si grandes choses dès le premier vers. L'exorde ordinairement doit être simple & sans affectation. ^b Ce feu, cet éclat si vif, dégénèrent souvent en fumée; au lieu qu'un stile plus simple d'abord & moins éclatant plait extrêmement, quand il est suivi d'une grande lumière.

Cette règle, que l'exorde doit être simple & modeste, n'est point générale, ni pour la prose, ni pour la poésie. Il y a des harangues dont le sujet souffre, & demande même, que l'orateur commence d'un air noble &

^a Quid dignum tanto
feret hic promissor hia-
tu? *Horat. de art. poet.*

^b Non fumum ex ful-
gore, sed ex fumo dare
lucem cogitat. *Ibid.*

grand ; & le début le plus sublime convient parfaitement à l'Ode , au lieu qu'il pourroit blesser ailleurs. M. de la Mothe , dans le discours qui est à la tête de ses Odes , apporte une bonne raison de cette différence , pour ce qui regarde la poésie. » C'est , dit-il , » que le Poème étant un ouvrage de » longue haleine , il est dangereux de » commencer d'un ton difficile à soutenir : au lieu que l'Ode étant resserrée dans d'étroites bornes , on ne court aucun risque à échauffer d'abord le lecteur , qui n'aura pas le tems de se refroidir par la longueur de l'ouvrage. Ainsi un homme qui auroit à faire une longue course , devroit se ménager d'abord , pour ne pas épuiser trop tôt ses forces : & au contraire , celui qui n'auroit à fournir qu'une petite carrière , pourroit par un premier effort augmenter sa légèreté naturelle , & en achever plus rapidement sa course.

V. On ne peut trop faire remarquer aux jeunes gens le caractère de simplicité qui régne dans les Anciens. Il faut les accoutumer à étudier en tout la nature , & leur répéter souvent que la meilleure éloquence est celle

qui est la plus naturelle & la moins recherchée. Celle dont il s'agit ici consiste dans une certaine naïveté & dans une élégance qui plaît extrêmement par cette raison là même qu'elle ne cherche point à plaire. Les Grecs lui donnent ^a un nom qui est fort expressif : c'est ἀφελεια. Αφελής, se dit d'un genre de vie simple, frugale, modeste, honnête, sans luxe, sans faste, à qui rien ne manque, mais qui n'a rien aussi de superflu. C'est à peu près ce qu'Horace appelle *simplex munditiis* : une élégante simplicité.

VI. Le récit de l'aventure arrivée à Canius est de ce genre. Il se trouve dans le troisième livre des Offices de Cicéron : je le rapporterai tout entier, avec la traduction qu'en a fait M. Dubois.

* C. Canius, eques Romanus nec in-facetus, & satis literatus, cum se Syracusas, otiaandi, ut ipse dicere solebat, non

^a Ipsa illa ἀφελεια simplex & inaffectata habet quemdam purum, qualis etiam in feminis amatorum, ornatum. *Quintil. l. 8. c. 3.*

» * C. Canius, Che-
valier Romain, hom-
me agréable & de bon

esprit, & qui n'étoit ce point sans étude, étant ce allé à Syracuse, non ce pour affaire, mais pour ce ne rien faire, comme ce il avoit accoutumé de ce dire, fit savoir qu'il ce seroit bien aise d'ache- ce ter une maison de ce

*negotiandi causa, contulisset; dictitabat se hortulos aliquos velle emere, quò invitare amicos, & ubi se oblectare sine interpellatoribus posset. Quelle élégance dans ces mots, nec infacetus, & satis literatus ! Le françois en rend très bien le sens, mais n'est ni si court ni si vif. Il y a un agrément dans cette espèce de jeu de mots, *otiandi, negotiandi*; & dans ces diminutifs, *dictitabat, hortulos*, qui ne peut se transporter dans une langue étrangère.*

* *Quod cum percrebuisse, Pythius ei quidam, qui argentariam faceret Syracusis, dixit venales quidem se hortos non habere, sed licere uti Canio, si vellet, ut suis; & simul ad cœnam hominem in hortos invitavit in posterum diem. Cum ille promississet, tùm Pythius, qui esset, ut argentarius, apud omnes ordines graciosus,*

» plaifance proche de la
» ville, pour y aller quel-
» quefois se divertir avec
» ses amis, & se dérober
» aux visites.

» * Ce bruit s'étant ré-
» pandu dans la ville, un
» certain Pythius, qui fai-
» soit la banque à Syra-
» cuse, lui dit qu'il en
» avoit une qui à la vérité
» n'étoit point à vendre,
» mais qu'il la lui offroit
» pour en user comme si

elle étoit à lui, & le
» pria d'y venir manger
» le lendemain. Canius
» l'aïant promis, l'autre,
» qui par son commerce
» s'étoit acquis toutes sor-
» tes de gens, fit venir
» les pêcheurs, les pria
» de venir le lendemain
» pêcher devant sa mai-
» son, & leur donna
» quelques autres ordres
» qui convenoient à son
» dessein.

piscatores ad se convocavit, & ab his petivit ut ante suos hortulos postridie piscarentur, dixitque quid eos facere vellet.

Un petit mot fait la beauté de ce récit. *Pythius, qui esset, ut argentarius, apud omnes ordines graciosus.* Elle n'est pas si bien rendue dans le françois, qui ne fait pas assez entendre que sa caisse lui donnoit un grand crédit dans tous les corps, & parmi les personnes de toute condition. Il y a auparavant, *hominem invitavit*, qui est bien plus élégant, que s'il avoit mis, *illum*.

* *Ad coenam tempore venit Canius. Opiarè à Pythio apparatus convivium. Cybarum ante oculos multitudo. Pro se quisque quod ceperat, afferebat: ante pedes Pythii pisces abjiciebantur.* Le stile concis, où les verbes sont supprimés, est fort gracieux. On fait remarquer aux jeunes gens que c'est une beauté, dont notre langue est rarement susceptible. Il y a ce me semble dans ces derniers mots, *ante pedes Pythii pisces abjiciebantur*, une belle image de gens

» * Canius ne manqua » pas au rendez-vous Il » trouva un festin magni- » fique, & toute la mer » couverte de barques de » pêcheurs, qui venoient	l'un après l'autre ap- porter à Pythius une grande quantité de poissons, comme s'ils fussent venus de les prendre devant lui.
---	--

qui s'empressoient de jeter aux piés de Pythius une grande quantité de poissons. Je ne sai pourquoi le Traducteur y a substitué une autre pensée qui n'est point dans le latin.

* *Tum Canius : Quæso , inquit , quid est hoc , Pythi ? Tantumne piscium , tantumne cymbarum ? Et ille : Quid mirum , inquit ? Hoc loco est , Syracusis quidquid est piscium : hîc aquatio : hac villa isti carere non possunt.*

** *Incensus Canius cupiditate , contendit à Pythio ut venderet. Gravate illo primò. Quid multa ? Impetrat : emit homo cupidus & locuples tanti , quanti Pythius voluit , & emit instructos : nomina facit : negotium conficit.* Rien n'est plus admirable que tout ce récit. Mais ces

» * Canius , tout surpris
» de ce qu'il voioit: Quoi,
» dit-il à Pythius , y a-t-il
» donc ici tant de pois-
» sons , & y voit-on tous
» les jours tant de barques
» de pêcheurs ! Tous les
» jours , dit Pythius. Il
» n'y a que ce seul en-
» droit autour de Syra-
» cuse où l'on trouve du
» poisson , & où les pê-
» cheurs puissent même
» venir prendre de l'eau,
» & tous ces gens-là ne
» sauroient se passer de
» cette maison.

» ** Voilà Canius a-cc
» moureux de la maison. cc
» Il presse Pythius de la cc
» lui vendre. Pythius pa-cc
» roit avoir bien de la cc
» peine à s'y résoudre : cc
» il s'en fait beaucoup cc
» prier ; enfin il y con-cc
» sent. Canius , homme cc
» riche , qui aimoit son cc
» plaisir , l'achette tout cc
» ce que l'autre voulut , cc
» & l'achette même tou-cc
» te meublée. On fait le cc
» contrat : voilà l'affaire cc
» consommée.

deux mots, *homo cupidus & locuples* : sont d'un goût exquis. Ils renferment les deux raisons qui déterminèrent Canius à acheter si cher cette petite maison : c'est qu'il en avoit grande envie, & qu'il étoit fort riche. Le traducteur n'a pas bien pris le sens du premier mot : *Canius, homme riche, qui aimoit son plaisir*. C'en est pas ce que signifie, *homo cupidus*.

* *Invitat Canius postridie familiares suos : venit ipse mature. Scalmum nullum videt. Querit ex proximo vicino, num seria quadam piscatorum essent, quod eos nullos videret. Nulla, quod sciam, inquit ille : sed hic piscari nulli solent. Itaque heri mirabar quid accidisset. Stomachari Canius. Sed quid faceret ? Nondum enim Aquillius, collega & familiaris meus, protulerat de dolo malo formulas : in*

» * Canius prie de ses
 » amis de l'y venir voir
 » dès le lendemain. Il s'y
 » rend lui-même de fort
 » bonne heure. Mais il
 » ne voit ni pêcheurs,
 » ni barques. Il demande
 » à quelque voisin s'il
 » étoit fête ce jour-là
 » pour les pêcheurs. Nulle
 » fête, que je sache, dit
 » le voisin. Jamais on
 » ne pêche ici : & hier
 » je ne savois ce que tout
 » cet appareil vouloit

dire. Voila Canius en ce
 grande colère. Mais ce
 que faire ? Car Aquil-
 lius, mon collègue & ce
 mon ami, n'avoit pas ce
 encore établi ses for-
 mules contre le dol & ce
 la mauvaise foi. Or ce
 ce qu'on appelle *dol*, ce
mauvaise foi, c'est, ce
 disoit le même Aquil-
 lius, donner lieu à quel-
 qu'un de s'attendre à ce
 une chose, & en faire ce
 une autre.

quibus ipsis, cum ex eo quareretur quid esset dolus malus, respondebat, cum esset aliud simulatum, aliud actum.

Qu'on ôte à ce récit certains tours, & certain nombre de pensées & d'expressions, on ne changera rien au fonds, & l'on n'aura omis aucune des circonstances nécessaires, ^a mais l'on en ôtera tout l'agrément & toute la délicatesse, c'est-à-dire, tout ce qui rend le discours orné.

*Plin. lib. 18.
cap. 6.*

VII. Je ne puis m'empêcher de rapporter encore ici une petite histoire que Pline le naturaliste nous a conservée, où l'on verra dans un seul mot, ce que c'est que cet ornement simple & naturel dont nous parlons. Un esclave, qui s'étoit tiré de servitude, ayant acheté un petit champ, le cultiva avec tant de soin, qu'il devint le plus fertile de tout le pays. Un tel succès lui attira la jalousie de tous ses voisins, qui l'accusèrent d'user de magie, & d'employer des sortilèges, pour procurer à son petit champ une si étonnante fertilité, & pour rendre leurs terres stériles. Il fut appelé en

a Caret ceteris lenociniis expositio; & nisi commendetur hac venu- | state, jaceat necesse est.
Quintil l. 4. c. 2.

jugement

jugement devant le peuple Romain. Le jour de l'assignation étant venu, il comparut. On fait que l'assemblée du peuple se tenoit dans la place publique. ^a Il amena avec lui sa fille, qui étoit une grosse payfanne très laborieuse, bien nourrie & bien vêtue, dit l'historien de qui ce fait est tiré. Il fit apporter tous ses instrumens de labour, qui étoient en fort bon état, des hoiaux très pesans, une charrue bien équipée & bien entretenue, & fit aussi venir ses bœufs qui étoient gros & gras. Puis se tournant vers les Juges: Voila, dit-il, mes sortilèges, & la magie que j'emploie pour rendre mon champ fertile. *Ven ficia mea, Quirites, hæc sunt,* Je ne puis pas, continua-t-il, vous produire ici mes sueurs, mes veilles, mes travaux de jour & de nuit: *Nec possum vobis ostendere, aut in forum adducere, lucubrationes meas, vigiliasque & sudores.* Les suffrages ne furent point partagés, & il fut absous d'une commune voix.

Il n'y a personne qui à la simple

^a Instrumentum rusticum omne in forum attulit, & adduxit filiam validam, atque (ut ait Piso) bene curatam ac vestitam, ferramenta egregie facta, graves ligones, vomeres ponderosos, boves saturos.

lecture de ce récit ne soit frappé de la beauté de cette réponse, *veneficia mea, Quirites, hæc sunt* : Voila mes fortilèges. Mais en quoi donc consiste cette beauté ? Y a-t-il dans ce peu de mots quelque pensée extraordinaire, quelque expression brillante, quelque métaphore hardie, quelque figure sublime ? Rien de tout cela. C'est la naïveté seule de cette réponse & une ingénieuse simplicité, puisée dans la nature même, qui plaît & qui charme. Qu'on substitue à ce peu de paroles si simples & si peu recherchées le discours le plus spirituel & le plus orné qu'il soit possible d'imaginer, on ôte à la réponse du payfan toute sa grace. C'est ainsi, comme le rapporte le même Pline, que Néron par un mauvais goût qui lui faisoit préférer le brillant à la simplicité, gâta une des plus belles statues de Lyssippe, en la faisant dorer, parce qu'elle n'étoit que d'airain. Il falut lui ôter cette dorure qui avoit altéré toute la beauté de l'art : *cum pretio perisset gratia artis, detractum est aurum* : & ce ne fut qu'en perdant ce nouvel éclat que la statue recouvra son ancien prix.

Plin. lib.
34. cap. 8.

§. II.

Du Genre Sublime.

LE SUBLIME, le merveilleux, est ce qui fait la grande & véritable éloquence. M. de la Mothe le définit ainsi dans le discours qui est à la tête de ses Odes : *Je croi, dit-il, que le sublime n'est autre chose que le vrai & le nouveau réunis dans une grande idée, & exprimés avec élégance & précision.* Il rend ensuite raison de chacune des parties de cette définition. L'endroit mérite bien d'être lu, & renferme des réflexions fort judicieuses. Je ne fais pourtant si la dernière partie de cette définition est bien juste : *exprimés avec élégance & précision.* Ces deux qualités sont-elles donc si essentielles au sublime, que sans elles il ne puisse subsister? Je croiois que l'élégance, bien loin de faire le caractère propre du sublime, souvent lui étoit opposée; & j'avoue que je n'en découvre point dans les deux exemples que cite M. de la Mothe. L'un est de Moyse : *Dieu dit, que la lumière se fasse, & la lumière se fit;* l'autre d'Homère : *Grand Dieu, rends-nous le jour, & combats contre nous,*

Pour la *précision*, ou *brièveté*, elle convient quelquefois au sublime, lorsqu'il consiste dans une pensée courte & vive, comme dans les deux exemples précédens : mais il me semble qu'elle n'en fait pas l'essence. * Il y a dans Démosthène & dans Cicéron beaucoup d'endroits fort étendus, fort amplifiés, qui sont pourtant très sublimes, quoique la brièveté ne s'y rencontre point. J'use de la liberté que M. de la Mothe donne à ses lecteurs dans l'endroit même dont il s'agit, & j'expose simplement mes doutes, mais en les soumettant à ses lumières. L'admirable traité de Longin sur cette matière seroit seul capable de former le goût des jeunes gens. Je ne ferai presque ici qu'en extraire quelques réflexions, qui seront pour eux comme autant de règles & de principes.

M. Despreaux prétend que par sublime, ce Rhéteur n'entend pas ce que les orateurs appellent le style sublime : mais cet extraordinaire & ce merveilleux qui frappe dans le discours, & qui fait qu'un ouvrage enlève, ravit, transporte. Le style sublime,

* Ce n'est point apparemment cette espèce de sublime qu'on définit ici.

dit-il, veut toujours de grands mots : mais le sublime se peut trouver dans une seule pensée, dans une seule figure, dans un seul tour de paroles. Sans entrer dans l'examen de cette remarque qui souffre plusieurs difficultés, je me contente d'avertir que par sublime j'entens ici également & celui qui a plus d'étendue, & se trouve dans la suite du discours ; & celui qui est plus court, & consiste dans des traits vifs & frapans : parce que dans l'une & dans l'autre espèce, j'y trouve également une manière de penser & de s'exprimer avec noblesse & grandeur, ce qui fait proprement le sublime.

I. Le stile simple dont j'ai d'abord parlé, quoique parfait dans son genre, & rempli de graces souvent inimitables, est bon pour instruire, pour prouver, & même pour plaire : mais il ne produit point ces grands effets, sans lesquels ^a Cicéron compte l'éloquence pour rien. Comme ces beautés simples & naturelles n'ont rien de grand, & qu'on y voit un orateur toujours tranquille, cette égalité de stile n'échauffe & ne remue point l'ame. Au lieu que le

Longin. chap
1.

^a Eloquentiam, quæ | bet, nullam iudico, Cic.
admirationem non ha- | in *Epist. ad Brut.*

genre sublime produit en nous une certaine admiration mêlée d'étonnement & de surprise, qui est toute autre chose que de plaire seulement, ou de persuader. Nous pouvons dire à l'égard de la persuasion, que pour l'ordinaire elle n'a sur nous qu'autant de puissance que nous voulons. Il n'en est pas ainsi du sublime. Il donne au discours une vigueur noble, une force invincible, qui enleve l'ame de quiconque nous écoute ... Par ce ton de majesté & de grandeur, par ces mouvemens vifs & animés, par cette force & cette véhémence qui y régnerent, il enleve l'auditeur, & le laisse comme abbattu & ébloui, pour ainsi dire, de ses tonnerres & de ses éclairs.

II. C'est ce que ^a Quintilien remarque au sujet d'un endroit sublime & éclatant du plaidoyer de Cicéron pour Cornelius Balbus, où il avoit inséré un éloge magnifique du grand Pompée. Il fut interrompu, non seulement

*Pro Cornel.
Balbo n. 9.
16.*

^a Nec fortibus modò sed etiam fulgentibus armis præliatus in causa est Cicero Cornelii : qui non assécutus esset docendo judicem tantum, & utiliter demum ac latinè perspicuè dicendo, ut populus Romanus admirationem suam non acclamatione tantum, sed etiam plausu confiteretur. Sublimitas profectò, & magnificentia, & nitor, & auctoritas, expressit illum fragorem. Nec tam

par des acclamations, mais même par des battemens de mains extraordinaires, qui sembloient peu convenir à la majesté du lieu : ce qui ne seroit point arrivé, dit notre Rhéteur, s'il n'avoit eu en vûe que d'instruire les Juges, & s'il s'étoit contenté d'un stile simple & élégant. Ce fut sans doute la grandeur, la pompe, & l'éclat de son éloquence qui arrachèrent à tout son auditoire ces cris & ces applaudissemens qui ne furent point libres & volontaires, ni la suite des réflexions, mais l'effet subit d'une espèce de ravissement & d'enthousiasme, qui les enleva hors d'eux-mêmes, sans leur laisser le tems de songer, ni à ce qu'ils faisoient, ni au lieu où ils étoient.

III. Voila proprement la différence qu'il y a entre les effets du genre médiocre ou orné, dont nous parlerons bientôt, & du genre sublime. Celui-ci remue, agite, élève l'ame au-dessus d'elle-même, & fait d'abord sur les lecteurs ou sur les auditeurs une im-

Longin. chap.

insolita laus esset profecta dicentem, si usitata & ceteris similis fuisset oratio. Atque ego illos credo, qui aderant, nec sensisse quid facerent, nec

sponte judicioque plausisse, sed velut mente captos, & quo essent in loco ignaros, erupisse in hunc voluntatis affectum.
Quintil. l. 8. c. 3.

pression , à laquelle il est difficile , pour ne pas dire impossible , de résister , & dont le souvenir dure , & ne s'efface qu'avec peine : au lieu que le stile commun & ordinaire , quoique rempli de beautés & de graces , ne touche pour ainsi dire , que la surface de l'ame , & la laisse dans sa situation tranquille & naturelle. En un mot , l'un plait & flatte , l'autre ravit & transporte . C'est ainsi que nous n'admirons pas naturellement de petits ruisseaux , bien que l'eau en soit claire & transparente , & utile même pour notre usage : mais nous sommes véritablement surpris quand nous regardons le Danube , le Nil , le Rhin & l'Océan sur tout.

IV. On distingue plusieurs sortes de sublime. Il n'est pas toujours véhément & impetueux. Le stile de Platon ne laisse pas d'être élevé , bien qu'il coule sans être rapide , & sans faire de bruit. Démosthène est grand , quoique ferré & concis ; & Cicéron l'est aussi , quoique diffus & étendu. On peut comparer Démosthène à cause de la violence , de la rapidité , de la force , & de la véhémence avec laquelle il ravage , pour ainsi dire , &

Chap. 29.

Chap. 10.

emporte tout, à une tempête & à un foudre. Pour Cicéron, on peut dire que comme un grand embrasement il dévore & consume tout ce qu'il rencontre avec un feu qui ne s'éteint point, qu'il répand diversément dans ses ouvrages, & qui à mesure qu'il s'avance prend toujours de nouvelles forces. Au reste, continue Longin, le sublime de Démosthène vaut sans doute bien mieux dans les exagérations fortes, & dans les violentes passions, quand il faut, pour ainsi dire, étonner l'auditeur. Au contraire, l'abondance est meilleure, lorsqu'on veut, si j'ose me servir de ces termes, répandre une rosée agréable dans les esprits.

V. Le vrai sublime consiste dans une manière de penser noble, grande, magnifique; & il suppose par conséquent dans celui qui écrit ou qui parle un esprit qui n'ait rien de bas ni de rampant, mais qui soit au contraire rempli de hautes idées, de sentimens généreux, & de je ne sai quelle noble fierté qui se fasse sentir en tout. Cette élévation d'esprit & de stile doit être l'image & l'effet de la grandeur d'ame. Darius offroit la moitié de l'Asie avec

Chap. 7.

sa fille en mariage à Alexandre. *Pour moi*, lui disoit Parménion, *si j'étois Alexandre, j'accepterois ces offres. Et moi aussi*, répliqua ce Prince, *si j'étois Parménion*. N'est-il pas vrai qu'il fa-
loit être Alexandre pour faire cette
réponse ?

Je rapporterai ici quelques exemples
de pensées sublimes, qui en feront
mieux sentir la beauté & le caractère
que tous les préceptes.

Æn. l. 6. Excudent alii spirantia mollius æra....

v. 847. &c. Orabunt causas melius, &c.

Tu regere imperio populos, Romane, me-
mento.

Hæ tibi erunt artes ; pacisque imponere
morem,

Parcere subjectis, & debellare superbos.

Horat. Od.

l. lib. 2.

Et cuncta terrarum subacta

Præter atrocem animum Catonis.

M. de Pelisson dans l'éloge du Roi
parle ainsi : Ici il détruiſoit le duel....
Ici il ſavoit pardonner nos fautes, ſup-
porter nos foibleſſes, deſcendre du plus
haut de ſa gloire dans nos moindres inté-
rêts ; tout a ſes peuples, Général, Légif-
lateur, Juge, Maître, Bienfaiteur, Père,

c'est-à-dire, véritablement Roi.

Tout étoit Dieu, excepté Dieu même ; *Bossuet, hist. univ.*
 & le monde, que Dieu avoit fait pour
 manifester sa puissance, sembloit être de-
 venu un temple d'idoles.

Il restoit environ cinq cens ans jusques
 aux jours du Messie. Dieu donna à la
 majesté de son fils de faire taire les Pro-
 phètes durant tout ce tems, pour tenir son
 peuple en attente de celui qui devoit être
 l'accomplissement de tous leurs oracles.

Que peuvent contre lui (contre Dieu) tous Rois. *Esth.*
 les Rois de la terre ?

En vain ils s'uniroient pour lui faire la guerre,
 Pour dissiper leur ligue il n'a qu'à se montrer.
 Il parle, & dans la poudre il les fait tous
 rentrer.

Au seul son de sa voix la mer fuit, le ciel
 tremble.

Il voit comme un néant tout l'univers en-
 semble.

Et les foibles mortels, vains jouets du trépas,
 Sont tous devant ses yeux comme s'ils n'é-
 toient pas.

Cet autre trait du même poëte n'est
 pas moins grand, quoiqu'en un seul
 vers,

Je crains Dieu, cher Abner, & n'ai point
d'autre crainte.

Dans tous ces endroits le sublime vient de la noblesse & de la grandeur des pensées. Mais il faut avouer que ce qui est dit de Dieu efface tout le reste. Aussi est-il juste que devant lui tout disparoisse & s'anéantisse.

VI. La noblesse des pensées entraîne ordinairement après elle celle des paroles, qui à leur tour servent beaucoup à relever les pensées. Mais il faut bien se donner de garde de prendre pour sublime une apparence de grandeur bâtie ordinairement sur de grands mots assemblés au hazard, & qui n'est, à la bien examiner, qu'une vaine enflure de paroles, plus digne de mépris que d'admiration. En effet l'enflure n'est pas moins vicieuse dans le discours que dans le corps. Elle n'a que de faux dehors & une apparence trompeuse : mais au dedans elle est creuse & vuide.... Ce défaut n'est pas facile à éviter. Car comme en toutes choses naturellement nous cherchons le grand, & que nous craignons sur tout d'être accusés de sécheresse ou de peu de force, il arrive, je ne sai comment, que la plupart tombent dans ce vice, fon-

Longin. ch. 5.

Cap. 2.

dés sur cette maxime commune :

Dans un noble projet on tombe noblement.

On a de la peine à s'arrêter où il faut, comme fait Cicéron, qui au rapport de ^a Quintilien, ne prend jamais un vol trop haut ; ou comme fait Virgile, qui est sage jusques dans son enthousiasme... Ces déclamateurs latins dont Senèque le pere rapporte les sentimens dans la délibération que fait Alexandre pour savoir s'il doit pousser ses conquêtes au delà de l'Océan, sont outrés & excessifs. Les uns disent, ^b qu'Alexandre se doit contenter d'avoir vaincu où l'astre du jour se contente de luire ; ^c qu'il est tems qu'Alexandre cesse de vaincre où le monde cesse d'être, & le soleil d'éclairer : ^d les autres, que la fortune met à ses victoires les mêmes limites, que la nature met au monde ; qu'Alexandre ^e est grand pour le monde, & que le monde est petit pour Alexandre ; ^f qu'il n'y a rien

^a Nom supra modum elatus Tullius. *Quintil. l. 12. c. 10.*

^b Satis sit hætenus vixisse Alexandro, quæ mundo lucere satis est.

^c Tempus est Alexandrum cum orbe & cum sole definere.

^d Eundem fortuna

victoriæ tuæ, quem natura, finem facit.

^e Alexander orbimagnus est ; Alexandro orbis angustus est.

^f Non magis quicquam ultra Alexandrum novimus, quàm ^g ultra oceanum. *Suaſor. 1.*

au delà d'Alexandre, non plus qu'au delà de l'Océan.

Ce que dit un Historien au sujet de Pompée n'est gueres moins outré. *Telle fut, dit-il, la fin de Pompée, après trois Consulats & autant de triomphes, ou plutôt après avoir dompté l'univers; la fortune s'accordant si peu avec elle-même à l'égard de ce grand homme, que la terre qui venoit de lui manquer pour ses victoires, lui manqua pour sa sépulture.*

L'endroit suivant de Malherbe l'est encore plus. Il parle de la pénitence de S. Pierre.

C'est alors que ses cris en tonnerres s'éclatent :

Ses soupirs se font vents qui les chênes combattent ;

Et ses pleurs qui tantôt descendoient mollement ,

Ressembtent un torrent qui des hautes montagnes

Ravageant & noiant les voisines campagnes ,
Veut que tout l'univers ne soit qu'un élément.

Hic post tres confusus & totidem triumphos, domitumque terrarum orbem, vitæ fuit exitus : in tantum in illo | *viro à se discordante fortuna, ut, cui modò ad victoriam terra defuerat, deesset ad sepulturam.*
Vellei. Patere. lib. 2.

DUGENRE SUBLIME. III

Cet excellent Poète sort ici visiblement de son caractère , & nous montre combien il est aisé que l'enflure prenne la place du grand & du sublime. Cette pièce étoit sans doute un ouvrage de la jeunesse de Malherbe , que ses autres compositions semblent desavouer.

VII. Les figures ne font pas une *Longin.ch.14.*
des moindres parties du sublime , & ce sont elles qui donnent le plus de vivacité au discours. Démosthène , après la perte de la bataille de Chéronée , veut justifier sa conduite , & rendre le courage aux Athéniens intimidés & abbattus par cette défaite. *Non , Messieurs , leur dit-il , non vous n'avez point failli. J'en jure par les mânes de ces grands hommes qui ont combattu pour la même cause dans les plaines de Marathon , à Salamine , devant Platée.* Il pouvoit dire simplement que l'exemple de ces grands hommes justifie leur conduite. Mais en changeant l'air naturel de la preuve en cette grande & pathétique manière d'affirmer par des sermens si extraordinaires & si nouveaux , il élève ces anciens citoiens au dessus de la condition humaine , il inspire à ses audi-

teurs l'esprit & le sentiment de ces illustres mots, & il égale en quelque sorte la bataille qu'ils ont perdue contre Philippe aux victoires remportées autrefois à Marathon & à Salamine.

Cicéron attribue la mort de Clodius à une juste colère des deux, qui ont enfin vengé leurs temples & leurs autels profanés par les crimes de cet impie. Il le fait d'une manière fort sublime, en apostrophant & les autels & les dieux, & employant les plus grandes figures de Rhétorique * *Vos Albani tumuli atque luci, vos, inquam imploro atque obtestor, vosque Albanorum obruta ara, sacrorum populi Romani socia & aequales, quas ille praeceps amentia, castis prostratisque sanctissimis lucis, substructionum insanis molibus oppresserat: vestra tum ara, vestra religiones viguerunt,*

Pro Mil. n.
85.

» * Je vous atteste &	vos mystères pollus, «
» vous implore, saintes	vos dieux outragés, «
» Collines d'Albe, que	ont enfin fait éclater «
» Clodius a profanées :	leur pouvoir & leur «
» Bois respectables, qu'il	vengeance. Et vous, «
» a abbatu : sacrés Au-	divin Jupiter Larial, «
» tels, lien de notre u-	dont il avoit souillé les «
» nion & aussi ancien	lacs & les bois par tant «
» que Rome même, sur	de crimes & d'impure- «
» les ruines desquels cet	tés, du sommet de vo- «
» impie avoit élevé ces	tre sainte montagne «
» masses énormes de bâti-	vous avez enfin ouvert «
» mens : votre religion	les yeux sur ce scélérat «
» violée, votre culte aboli,	pour le punir. C'est à «

vestra vis valuit, quam ille omni scelere polluerat. Tuque, ex tuo edito monte, Latialis sancte Jupiter, cujus ille lacus, nemora, finesque, sæpe omni nefario stupro & scelere macularat, aliquando ad eum puniendum oculos aperuisti. Vobis illa, vobis, vestro in conspectu, sera, sed juste tamen & debita pœna soluta sunt.

Mr. Fléchier décrit une mort bien différente d'une manière fort sublime, en faisant usage aussi des plus vives figures. O Dieu terrible, mais juste en vos conseils sur les enfans des hommes, vous disposez & des vainqueurs, & des victoires ! Pour accomplir vos volontés, & faire craindre vos jugemens, votre puissance renverse ceux que votre puissance avoit élevés. Vous immolez à votre souveraine grandeur de grandes victimes, & vous frappez, quand il vous plait, ces têtes illustres, que vous avez tant de fois couronnées. Cet endroit est grand certainement, & le seroit peutêtre encore plus, s'il y avoit moins d'antitheses.

N'attendez pas, Messieurs, que j'ouvre ici une scène tragique ; que je représente ce grand homme étendu sur ses propres

Oraison funèbre de M. de Turenne

» vous, & sous vos | vengeance, a immolé ce
 » yeux, c'est à vous | cette victime, dont le
 » qu'une lente, mais juste | sang vous étoit dû.

114 DU GENRE TEMPERÉ.

*trophées, que je découvre ce corps pâle
& sanglant, auprès duquel fume encore
la foudre qui l'a frappé; que je fasse crier
son sang comme celui d'Abel, & que j'ex-
pose à vos yeux les tristes images de la
Religion & de la Patrie éplorées.*

§. III.

Du Genre Tempéré.

ENTRE les deux genres d'élo-
quence dont nous avons parlé jus-
qu'ici, savoir le simple & le sublime,
il y en a un troisième, qui tient comme
le milieu entre les deux autres, & que
nous pouvons appeller le genre orné &
fleuri, parce que c'est celui où l'élo-
quence étale ce qu'elle a de plus beau
& de plus brillant. Il nous reste à faire
sur cette sorte de stile quelques ré-
flexions, qui aideront les jeunes gens à
discerner les ornemens solides de ceux
qui n'ont qu'un vain éclat. Je n'y ajou-
terai point d'exemples, parce que ceux
que j'ai cités ci-devant en parlant de la
composition, & plusieurs de ceux que
je citerai encore dans la suite, sont
dans le genre fleuri, & peuvent servir
pour la matière que je traite ici.

I. On appelle ornement en matière
d'éloquence, certains tours, certaines

manières, qui contribuent à rendre le discours plus agréable, plus insinuant, & même plus persuasif. L'orateur ne parle pas seulement pour se faire entendre, auquel cas il suffiroit de dire les choses d'une manière toute simple, pourvu qu'elle fût claire & intelligible. Son principal but est de convaincre & de toucher : à quoi il ne peut réussir, s'il ne trouve le moyen de plaire. Il veut aller à l'esprit & au cœur : mais il ne le peut faire qu'en passant par l'imagination, à laquelle par conséquent il faut parler son langage, qui est celui des figures & des images, parce qu'elle n'est frappée & remuée que par les choses sensibles. C'est ce qui fait dire à Quintilien^a que le plaisir aide à la persuasion, & que l'auditeur est tout disposé à croire vrai ce qu'il a trouvé agréable. Il ne suffit donc pas que le discours soit clair & intelligible, ni qu'il soit plein de raisons & de pensées solides. L'éloquence ajoute à cette clarté & à cette solidité certain agrément, certain éclat :

^a Multum ad fidem
adjuvat audientis volu-
ptas. *Quintil. l. 5. c. 14.*
Nescio quomodo etiam | credit facilius quæ au-
dienti jucunda sunt, &
voluptate ad fidem du-
citur. *lib. 4. cap. 2.*

& c'est ce qu'on appelle ornement. Par là l'orateur satisfait en même tems l'esprit & l'imagination. Il donne à l'esprit la vérité & la solidité des pensées & des preuves, qui est comme sa nourriture naturelle; & il accorde à l'imagination la beauté, la délicatesse, l'agrément des expressions & des tours, qui sont plus de son ressort, & lui appartiennent plus particulièrement.

II. ^a Il y a des gens ennemis de tout ornement du discours, qui ne trouvent d'éloquence naturelle que celle dont le stile simple & nud ressemble à celui de la conversation, qui regardent comme surperflu tout ce qu'on ajoute à la pure nécessité, & qui croient que c'est deshonorer la vérité que de lui prêter une parure étrangère, dont, selon eux, elle n'a pas besoin, & qui ne peut que la défigurer. Si l'on n'avoit à parler que devant des Philosophes, ou devant des personnes exemptes de toute pas-

^a Quidam nullam esse naturalem eloquentiam putant, nisi quæ sit quotidiano sermoni simillima, . . . contenti promere animi voluntatem, nihilque accersiti & elaborati requirentes: quicquid huc sit adjectum, id esse affectationis, & ambitiosæ in loquendo jactantiae, remorumque veritate. *Quintil. lib. 12. c. 10.*

sion & de toute prévention, peut-être ce sentiment pourroit-il paroître raisonnable. Mais il s'en faut bien que cela ne soit ainsi; & si l'orateur ne savoit gagner ses auditeurs par le plaisir, & les entraîner par une douce violence, la justice & la vérité succomberoient souvent sous les efforts des méchans. C'est ce qu'autrefois Rutilius, le plus juste & le plus homme de bien qui fut à Rome, éprouva dans le jugement qui fut prononcé contre lui; parce que, comme s'il eut été dans la République imaginaire de Platon, il ne voulut point qu'on employât d'autres armes pour sa défense que celles de la simple vérité. Il n'en auroit pas été ainsi, dit Antoine à Crassus dans un des dialogues de Cicéron, si vous l'aviez défendu, non à la manière des philosophes, mais à la votre: & quelque corrompus

^a Cum esset ille vir (Rutilius) exemplum, ut scitis, innocentia... noluit ne ornatius quidem aut libetius causam dici suam, quam simplex ratio veritatis ferebat... Quod si tibi, Crasse, pro P. Rutilio, non philosophorum more, sed tuo licuisset dicere; quamvis scelerati illi fuissent, si-

cuti fuerunt pestiferi cives supplicisque digni, tamen omnem eorum importunitatem ex intimis mentibus evellisset vis orationis tuæ. Nunc talis vir amissus est, dum causa ita dicitur, ut si in illa commentitia Platonis civitate res ageretur. *Orat.* n. 229. 239.

118 DU GENRE TEMPERÉ.

que fussent les Juges , votre éloquence victorieuse auroit surmonté leur méchanceté, & auroit arraché à leur injustice un citoien , si digne d'être conservé.

III. C'est cette habileté à orner & à embellir un discours , qui met de la différence entre un homme disert , & un homme éloquent.^a Le premier se contente de dire sur une matière ce qu'il en faut dire : mais pour être véritablement éloquent , il en faut parler avec toutes les graces & tous les ornemens convenables. L'homme disert , c'est-à-dire , qui s'explique seulement avec clarté & solidité , laisse son auditeur froid & tranquille ; & n'excite point en lui ces sentimens d'admiration & de surprise , qui,^b selon Cicéron , ne peuvent être l'effet que d'un discours orné & enrichi de ce que l'éloquence a de plus brillant , soit pour les pensées , soit pour les expressions.

^a M. Antonius ait (l. 1. de Orat. n. 94.) à se disertos visos esse multos, eloquentem autem neminem. Disertis satis putat, dicere quæ oporteat ; ornatè autem dicere , proprium esse eloquentissimi. *Quintil. Proam. l. 2.*

^b In quo igitur homines exhorrescunt ? Quem stupefacti dicentem audiunt ? . . . qui distinctè , qui explicatè , qui abundanter , qui illuminatè & rebus & verbis dicunt : id est , quod dico ornatè. l. 3. de Orat. n. 53.

IV. Il y a un genre d'éloquence qui est uniquement pour l'ostentation, & qui n'a d'autre but que le plaisir de l'auditeur, comme les discours Académiques, les complimens qu'on fait aux Puissances, certains panégyriques, & d'autres pièces semblables; ^a où il est permis de déployer toutes les richesses de l'art, & d'en étaler toute la pompe. Pensées ingénieuses, expressions frappantes, tours & figures agréables, métaphores hardies, arrangement nombreux & périodique; en un mot, tout ce que l'art a de plus magnifique & de plus brillant, l'orateur ^b peut non seulement le montrer, mais même en quelque sorte en faire parade, pour remplir l'attente d'un auditeur qui n'est venu que pour entendre un beau discours, & dont il ne peut enlever les suffrages qu'à force d'élégance & de beautés.

^a Illud genus ostentationi compositum solam petit audientium voluptatem, ideoque omnes dicendi artes aperit, ornatumque orationis exponit. . . Quare quicquid erit sententiis populare, verbis nigrum, figuris jucundum, translationibus magnificum, compositione elaboratum,

velut institor quidam eloquentiæ, intuumdum & penè pertractandum dabit. *Quintil. l. 8. c. 3.*

^b In hoc genere permittitur adhibere plus cultus, omnemque artem, quæ latere plerumque in judiciis debet, non confiteri modò, sed ostentare etiam hominibus in hoc advocatis. *Quintil. l. 2. c. 1. & 2.*

V.^a Il est pourtant nécessaire, même dans ce genre, que les ornemens soient dispensés avec une sorte de sobriété & de sagesse, & l'on doit surtout y jeter une grande variété. Cicéron insiste beaucoup sur ce principe, comme sur une des règles de l'éloquence les plus importantes. Il faut dit-il, choisir un genre d'écrire, qui soit agréable & qui plaise à l'auditeur, de sorte néanmoins que cet agrément & ce plaisir ne viennent point enfin à lui causer du dégoût. Car c'est l'effet que produisent ordinairement les choses qui frappent d'a-

a Ut conspersa sit quasi verborum sententiarumque floribus, id non debet esse fustum aquibilibiter per omnem orationem, sed ita distinctum, ut sint quasi in ornatu disposita quædam insignia & lumina. Genus dicendi est eligendum, quod maxime teneat eos qui audiant, & quod non solum delectet, sed etiam sine satietate delectet... Difficile enim dictu est, quænam causa sit, cur ea, quæ maxime sensus nostros impellunt voluptate, & specie prima acerrimè commovent, ab his celerrimè fastidio quodam & satietate abalienantur... Omnibus in re-

bus, voluptatibus maximis fastidium finitimum est: quo hoc minus in oratione miremur, in qua vel ex poetis, vel ex oratoribus, possumus judicare, cinnam, distinctam, ornatam, festivam, sine intermissione, sine reprehensione, sine varietate, quamvis claris sit coloribus picta vel poetis vel oratio, non posse in delectatione esse diuturna... Habeat itaque illa in dicendo admiratio ac summa laus umbram aliquam & recessum, quo magis id, quod erit illi in inatum, extare atque eminere videatur. 3. de Orat. n. 96. 97. 98. 100. 101.

bord les sens par un vif sentiment de plaisir, sans qu'on puisse trop en rendre la raison. Il en apporte plusieurs exemples, tirés de la peinture, de la musique, des odeurs, des liqueurs, des viandes; & après avoir établi ce principe, que le dégoût & le rassasiement suivent de près les grands plaisirs, & que c'est ce qu'il y a de plus doux qui devient le plutôt fade & insipide, il en conclut qu'il n'est pas étonnant que soit en prose, soit en vers, un ouvrage, quelque grace & quelque élégance qu'il ait d'ailleurs, s'il est trop uniforme, & toujours sur le même ton, ne se fasse pas longtemps goûter. Un discours qui est par tout ajusté & peigné, sans mélange & sans variété, où tout frappe, tout brille; un tel discours cause plutôt une espèce d'éblouissement, qu'une véritable admiration: il lasse & il fatigue par trop de beautés, & il déplaît à la longue à force de plaire. Il faut dans l'éloquence, comme dans la peinture, des ombres pour donner du relief, & tout ne doit pas être lumière.

VI. Si cela est vrai, même dans ces sortes de discours qui ne sont que pour l'apparat & pour la cérémonie, com-

bien plus ce précepte doit-il être observé dans ceux où l'on traite d'affaires sérieuses & importantes, telles que sont celles dont se charge l'éloquence de la chaire & celle du barreau ? Quand il s'agit des biens, du repos, de l'honneur des familles, & , ce qui est bien plus considérable, du salut éternel ; est-il permis à un orateur de s'occuper du soin de sa réputation, & de chercher à faire paroître de l'esprit ? ^a Ce n'est pas qu'on prétende bannir de ces discours les graces & la beauté du stile. Mais les ornemens qu'il est permis d'y employer, doivent être plus graves, plus modestes, plus sévères, ^b & partir plutôt du fonds de la matière même, que du génie de l'orateur. J'aurai occasion de traiter ce sujet avec plus d'étendue. ^c On ne peut trop le répéter : il faut que cette parure soit mâle, noble, & chaste. Il faut une éloquence ennemie de tout fard & de toute affecterie ; qui brille

^a Neque hoc eò pertinet, ut in his nullus sit ornatus, sed uti pressior, & severior. *Q. l. 8. c. 3.*

^b Omnia potius à causa, quam ab oratore, profecta credantur. *Quint. l. 4. c. 2.*

^c Sed hic ornatus (repetam enim) virilis, fortis, & sanctus sit : nec effeminatam levitatem, nec fucò eminentem colorem amet. Sanguine & viribus niteat. *Quint. l. 8. c. 3.*

pourtant, mais de santé, s'il faut ainsi dire, & qui ne doive sa beauté qu'à ses forces.^a Car il en doit être du discours, comme du corps humain, qui tire ses véritables agrémens de sa bonne constitution: au lieu que le fard & l'artifice ne servent qu'à gâter le visage par le soin même qu'on prend de l'embellir.

VII. ^b C'est un grand principe, qui se vérifie également dans les ouvrages de la nature & dans ceux de l'art, que les choses qui ont le plus d'utilité en elles-mêmes, ont aussi pour l'ordinaire plus de dignité & de grace.^c Qu'on fasse quelque attention sur la symétrie &

^a Corpora sana, & integri sanguinis, & exercitatione firmata, ex iisdem his speciem accipiunt, ex quibus vires: namque & colorata, & adstricta, & lacertis expressa sunt. Sed eadem si quis vulsa atque fucata muliebriter comat, foedissima sint ipso formæ labore. *Quintil. Proem. l. 8.*

^b Ut in plerisque rebus incredibiliter hoc natura est ipsa fabricata, sic in oratione, ut ea, quæ maximam in se utilitatem continerent, eadem haberent plurimum vel dignitatis, vel sæpe etiam

venustatis. 3. de Orat. n. 178.

^c Singula hanc habent in specie venustatem, ut non solum salutis, sed etiam voluptatis causâ inventa esse videantur... Habent non plus utilitatis, quàm dignitatis... Capitoli fastigium illud, & cæterarum ædium, non venustas, sed necessitas ipsa fabricata est. n. 180.

Hoc in omnibus item partibus orationis evenit, ut utilitatem, ac propè necessitatem, suavis quædam ac lepos consequatur. n. 181.

l'arrangement des différentes parties qui composent un édifice ou un vaisseau, qui entrent dans la structure du corps humain, qui forment dans l'univers cette harmonie qu'on ne se lasse point d'y admirer; on reconnoitra que chacune de ces parties, dont l'utilité seule ou la nécessité sembleroit avoir fait naître l'idée, contribue aussi beaucoup à la beauté du tout. Il en est ainsi du discours, dont la ^a vraie beauté n'est jamais séparée de l'utilité.

VIII. Ce principe peut beaucoup servir pour distinguer les ornemens vrais & naturels, de ceux qui sont faux & étrangers: il n'y a qu'à examiner s'ils sont utiles ou nécessaires au sujet que l'on traite. ^b Il y a un stile éblouissant, qui impose par le vain éclat de l'expression, ou qui court sans cesse après de petites pensées froides & pueriles, ou qui est toujours monté sur des échasses, ou qui s'égare en des lieux communs vuides de sens, ou qui brille de je ne

^a Nunquam vera species ab utilitate dividitur.

Quintil. l. 8. c. 3.

^b Vitiosum est & corruptum dicendi genus, quod aut verborum licentia resultat, aut puerilibus sententiosis lasci-

vit, aut immodico tumore turgescit, aut inani-
bus locis bacchatur, aut
casuris si leviter excu-
tiantur flosculis nitet,
aut præcipitia pro subli-
mibus habet. *Quintil.*
l. 12. c. 10.

faï quelles petites fleurs qui tombent dès qu'on vient à les secouer, ou qui se guinde enfin jusqu'aux nues pour attraper le sublime. Tout cela n'est point vraie éloquence, mais vaine & ridicule parure : & pour le bien faire sentir aux jeunes gens, il faut les rendre extrêmement attentifs à cette exacte sévérité des bons écrivains, soit anciens, soit modernes, qui ne sortent point de leur sujet, & n'outrent rien.^a Car ces fausses graces, & ces fausses beautés disparoissent, quand on leur en oppose de solides.

IX. Je dirois volontiers des graces du stile fleuri par rapport aux beautés d'un stile plus solide & plus mâle, ce que Pline remarque des fleurs en les comparant aux arbres.^b La nature, dit-il, semble avoir voulu se jouer & comme s'égaier dans cette variété de fleurs dont elle orne les champs &

^a Evanescent hæc atque emoriuntur comparatione meliorum : ut lana tincta fucis citra purpuram placet. . . Si verò judicium his corruptis acrius adhibeas ; jam illud quod sefellera, exuat mentitum colorem, & quadam vix enarrabili sorditate pallefcit, *Ibid.*

^b Inenarrabilis florum varietas ; quando nulli potest facilius esse loqui, quàm rerum naturæ pingere, lascivienti præsertim, & in magno gaudio fertilitatis tam variè ludenti. Quippe reliqua usus alimentique gratia genuit, ideoque sæcula annosque tribuit iis. Flores verò

les jardins : variété incompréhensible ; & que nulle description ne peut exprimer ; parce que la nature est bien plus habile à peindre , que l'homme à parler. Mais comme elle ne produit les fleurs que pour le plaisir , aussi ne leur donne-t-elle souvent pour durée que le court espace d'un jour : au lieu que pour les arbres destinés à la nourriture de l'homme & aux usages de la vie , elle leur accorde plusieurs années , & quelquefois des siècles entiers ; sans doute pour nous avertir que ce qui est fort brillant passe bien vite , & perd bientôt sa vivacité & son éclat. Il est aisé de faire l'application de cette pensée aux beautés du stile dont nous parlons ici , auxquelles on fait que les orateurs donnent ordinairement le nom de ^a fleurs.

odoresque in diem gignit : magna (ut palam est) admonitione hominum, quæ spectatissimè floreat, celerimè marcescere. *Pl. hist. nat. l. 21. c. 1.*

a Ut conspersa sit verborum sententiarumque floribus , id non debet esse fufum æquabiliter per omnem orationem. *3. de Orat. n. 26.*



§. IV.

Réflexions générales sur les trois Genres d'Eloquence.

IL SEROIT inutile d'examiner lequel de ces trois genres d'éloquence convient le mieux à l'orateur , puisqu'il doit les embrasser tous , ^a & que son habileté consiste à savoir les employer à propos selon la différence des matières qu'il traite, de sorte qu'il puisse les tempérer l'un par l'autre, & mêler également tantôt la force à la douceur, & tantôt la douceur à la force. ^b D'ailleurs ces trois genres, dans la diversité de styles qui les distingue, ont pourtant quelque chose de commun qui les réunit, savoir un certain goût de beauté solide & naturelle, ennemie de tout fard & de toute affectation.

Mais je ne puis m'empêcher de remarquer que cette éloquence fleurie

^a Magni judicii, summa etiam facultatis esse debet moderator ille & quasi temperator hujus tripartitæ varietatis. Nam & judicabit quid cuique opus sit, & poterit, quocumque modo postulabit causa, dicere. *Orat. n. 70.*

^b Si habitum etiam orationis & quasi colorem aliquem requiritis, est pe-

na quædam, & tamen teres; & tenuis, & non sine nervis ac viribus: & ea, quæ particeps utriusque generis, quadam mediocritate laudatur. His tribus figuris insidere quidam venustatis non fucos illitus, sed sanguine diffus debet color. 3. *de Orat. n. 199.*

& brillante, qui, pour ainsi dire, petille par tout d'esprit, qui prodigue sans mesure les graces & les beautés, dont on fait pour l'ordinaire tant de cas, à laquelle on donne assez souvent la préférence sur toutes les autres, qui paroît si fort du goût de notre siècle, & qui étoit presque inconnue aux bons écrivains de l'antiquité, est pourtant d'un très médiocre usage, & renfermée dans des bornes très étroites. Cette sorte d'éloquence n'est point certainement celle qui convient ou à la chaire, ou au barreau. Elle n'est pas propre non plus pour les écrits de piété & de morale, pour les livres de controverse, pour les dissertations savantes, les réfutations, les apologies, ni pour une infinité de pareils ouvrages de littérature. L'histoire, qui doit être écrite naturellement, ne s'accommoderoit pas d'un stile si affecté; & il paroîtroit encore plus insupportable dans les lettres, dont la simplicité fait le principal caractère. A quoi se trouvera donc réduite cette éloquence si vantée? Je laisse au lecteur le soin de parcourir les endroits & les occasions où elle peut être raisonnablement admise, & de juger si elle mérite tous nos soins & toute notre estime.

Ce n'est pas que tous ces autres ouvrages soient ennemis de l'ornement. Cicéron en est une grande preuve, & il peut seul nous suffire pour nous former dans tous les genres d'éloquence. Ses lettres peuvent nous donner une juste idée du stile épistolaire. Il y en a de pur compliment, de recommandation, de remercement, de louange. Quelques-unes sont gaies & enjouées, où il badine avec esprit; d'autres graves & sérieuses, où il examine des questions importantes: dans d'autres il traite des affaires publiques; & celles-là ne sont pas à mon sens les moins belles. Celles, par exemple, où il rend compte, d'abord au Sénat & au peuple Romain, puis en particulier à Caton, de la conduite qu'il a gardée dans le gouvernement de sa province, sont un parfait modèle de la netteté, de l'ordre, & de la précision qui doivent régner dans des mémoires & dans des relations; & l'on doit sur tout y remarquer la manière adroite & insinuante qu'il emploie pour se concilier les bonnes grâces de Caton, & pour se le rendre favorable dans la demande qu'il devoit faire de l'honneur du triomphe. Sa

*Epist. 1. &
4. lib. XV.
ad Famil.*

Epist. 11.
lib. V. ad
Famil.

fameuse lettre à Lucceius, où il le prie d'écrire l'histoire de son Consulat, sera toujours regardée avec raison comme un monument éclatant de son éloquence, aussi bien que de sa vanité. J'ai parlé ailleurs de la belle lettre qu'il écrivit à son frere Quintus, où toutes les graces & toutes les finesses de l'art sont mises en usage. Ses traités de Rhétorique & de Philosophie sont des chef-d'œuvres dans leur genre; & les derniers montrent comment les matières les plus subtiles & les plus épineuses peuvent être traitées avec élégance & délicatesse. Pour ses harangues, elles renferment tous les genres d'éloquence, toutes les différentes sortes de stiles, le simple, l'orné, le sublime.

Que dirai-je des Auteurs Grecs? Le caractère propre d'Homère n'est-ce pas d'exceller également dans les petites & dans les grandes choses, & de joindre à une sublimité merveilleuse une simplicité qui n'est pas moins admirable? Y a-t-il un stile plus délicat, plus élégant, plus nombreux, plus élevé, que celui de Platon? Est-ce sans raison que parmi cette foule d'orateurs qui parurent en même tem

SUR LES 3. GENRES D'ELOQ. 131
à Athènes, ^a Démosthène a eu le premier rang, & a été regardé presque comme la règle de l'éloquence? Enfin, pour ne point parler de tous les anciens historiens, est-il un homme sensé qui se lasse de la lecture de Plutarque? Or de tous ces auteurs si anciennement & si généralement estimés, y en a-t-il un seul qui ait donné dans ce goût de pointes, de pensées brillantes, de figures recherchées, de beautés entassées les unes sur les autres? Et combien ce stile, qui est banni de presque tous les discours sérieux, doit-il paroître quelque chose de petit, de mince, de puérile, en comparaison de cette noble simplicité, ou de cette sage grandeur, qui font le caractère de tous les bons ouvrages, & qui sont d'usage pour toutes les matières, pour tous les tems, & pour toutes les conditions?

MAIS pour en juger ainsi, il ne faut que consulter la nature. On ne peut nier que ces jardins si peignés, si ajustés, si enrichis de tout ce que l'art a de plus éclatant; ces parterres d'un goût si délicat, ces jets-d'eau,

^a Quorum longe prin- | penè lex orandi fuit.
cipis Demosthenes, ac | *Quintil. l. 10. c. 1.*

ces cascades, ces bosquets n'aient beaucoup d'agrément. Mais oseroit-on comparer tout cela au magnifique spectacle que présente une belle ^a campagne, où l'on ne fait ce qu'on doit le plus admirer : ou le cours tranquille d'un fleuve qui roule ses eaux avec majesté ; ou ces longues & agréables prairies que les nombreux troupeaux qui y paissent sans cesse rendent comme vivantes & animées ; ou ces gazons naturels qui semblent inviter au repos, ^b & dont l'éclatante verdure n'est point ternie par des ouvrages de marbre ; ou ces riches coteaux si merveilleusement diversifiés par des maisons, des arbres, des vignes, & encore plus par un champêtre inculte ; ou ces hautes montagnes qui semblent se perdre dans les nues ; ou enfin ces grandes forêts, dont les arbres, presque aussi anciens que le monde, ne doivent leur beauté qu'à celui

^a Terra vestita floribus, herbis, arboribus, frugibus. Quorum omnium incredibilis multitudo insatiabili varietate distinguitur. Adde huc fontium gelidas perennitates, liquores perlucidos annuum, riparum vestitus viridissimos, speculancarum concavas al-

tudines, Saxorum asperitates, impendentium montium altitudines, immensitatesque camporum. *Lib. 2. de nat. deor.* n. 98.

^b Viridi si margine clauderet undas Herba, nec ingenuum violarent marmora tophum. *Juven. l. 1. Satyr. 3.*

SUR LES 3. GENRES D'ELOQ. 133
qui en est le créateur ! Voila ce qu'est le
fille le plus fleuri auprès de la grande
& sublime éloquence.

Le célèbre Atticus , si connu par
les lettres que Cicéron lui a écrites ,
se promenant avec lui dans une île
fort agréable près de l'une des mai-
sons de campagne que ce fameux
Orateur ^a aimoit plus que toutes les
autres , parce que c'étoit le lieu de sa
naissance ; lui disoit , en admirant
la beauté du paysage , que la magni-
ficence des plus superbes maisons de
campagne , ces sales pavées de mar-
bre , ces lambris dorés , ces vastes
pièces d'eau qui faisoient l'admiration
des autres , que tout cela lui paroissoit
petit & méprisable , quand il le com-
paroit avec cette île , ce ruisseau ,
cette campagne si riante qu'il avoit
pour lors devant les yeux : & il re-

^a Hoc ipso in loco . .
scito me esse natum.
Quare id est nescio quid ,
& latet in animo ac sensu
meo , quo me plus hic
locus fortasse delectet.
2. de leg. n. 3.

Equidem , qui nunc
primum huc venerim ,
satiari non queo : ma-
gnificasque villas , &
pavimenta marmorea ,
& laqueata tecta con-

temno. Ductus verò a-
quarum , quos isti tubos
& euripos vocant , quis
non , cum hæc videat ,
irriserit. Itaque , ut tu
paulo antè de lege & jure
differens , ad naturam
referebas omnia ; sic in
his ipsis rebus , quæ ad
quietem animi delecta-
tionemque queruntur ,
natura dominatur. *Ibid.*
n. 2.

134 REFLEXIONS GENERALES
marque judicieusement que ce sentiment n'est point l'effet d'une bizarre prévention, mais qu'il est dans la nature même.

Il en faut dire autant des ouvrages de l'esprit; & l'on ne peut trop le répéter aux jeunes gens, pour les mettre en garde contre un mauvais goût de pensées brillantes & de tours ingénieux & recherchés, qui semble vouloir prendre le dessus, & qui a toujours été l'avant-coureur de la chute & de la décadence prochaine de l'éloquence. Quintilien avoit raison de dire que s'il falloit nécessairement choisir entre la simplicité encore grossière des anciens écrivains, & la licence démesurée des nouveaux, il préféreroit sans hésiter les premiers aux seconds.

Je terminerai cet article par quelques extraits d'un discours, que l'on peut, ce me semble, proposer comme un modèle achevé de cette éloquence noble & sublime, & en même tems naturelle & sans affectation, dont j'ai tâché de marquer ici les caractères. Ce discours fut prononcé par M. Ra-

a Si necesse sit, vete- | istam novam licentiam.
rem illum horrorem di- | Quintil. l. 8. c. 5.
cedendi malim, quam

cine dans l'Académie Française à la réception de deux Académiciens, dont l'un étoit Thomas Corneille, qui succédoit au célèbre Pierre Corneille son frere. M. Racine après avoir comparé ce dernier aux Eschyles, aux Sophocles, aux Euripides, dont la fameuse Athènes ne s'honore pas moins que des Thémistocles, des Périclès, des Alcibiades, qui vivoient en même tems qu'eux, continue ainsi :

„ Oui, Monsieur, que l'ignorance
„ rabaisse tant qu'elle voudra l'élo-
„ quence & la poésie, & traite les
„ habiles écrivains de gens inutiles
„ dans les Etats; nous ne craindrons
„ point de le dire à l'avantage des let-
„ tres, & de ce corps fameux dont
„ vous faites maintenant partie : du
„ moment que des esprits sublimes,
„ passant de bien loin les bornes com-
„ munes, se distinguent, s'immortali-
„ sent par des chef-d'œuvres comme
„ ceux de Monsieur votre frere; quel-
„ que étrange inégalité que durant
„ leur vie la fortune mette entre eux
„ & les plus grands Héros, après leur
„ mort cette différence cesse. La po-
„ stérité, qui se plaît, qui s'instruit
„ dans les ouvrages qu'ils lui ont

» laissés , ne fait point de difficulté de
» les éгалer à tout ce qu'il y a de plus
» considérable parmi les hommes , fait
» marcher de pair l'excellent Poète
» & le grand Capitaine. Le même
» siècle qui se glorifie aujourd'hui d'a-
» voir produit Auguste , ne se glorifie
» guères moins d'avoir produit Ho-
» race & Virgile. Ainsi , lorsque dans
» les âges suivans on parlera avec
» étonnement des victoires prodigieu-
» ses , & de toutes les grandes choses ,
» qui rendront notre siècle l'admira-
» tion de tous les siècles à venir , Cor-
» neille , n'en doutons point , Cor-
» neille tiendra sa place parmi tou-
» tes ces merveilles. La France se sou-
» viendra avec plaisir , que sous le
» règne du plus grand de ses Rois a
» fleuri le plus grand de ses poètes.
» On croira même ajouter quelque
» chose à la gloire de notre auguste
» Monarque , lorsqu'on dira qu'il a
» estimé , qu'il a honoré de ses bien-
» faits cet excellent génie : que même
» deux jours avant sa mort , & lors-
» qu'il ne lui restoit plus qu'un raion
» de connoissance , il lui envoya encore
» des marques de sa libéralité ; &
» qu'enfin les dernières paroles de Cor-

neille ont été des remerciemens pour
LOUIS LE GRAND.

A l'occasion de M. Bergeret, Secrétaire du Cabinet, qui fut reçu ce même jour à l'Académie Française, M. Racine fit un éloge magnifique de LOUIS XIV. dont j'insérerai ici une partie.

„ Qui l'eût dit au commencement de
„ l'année dernière, & dans cette même
„ me saison où nous sommes, lorsqu'on
„ voioit de toutes parts tant de
„ haines éclater, tant de ligue se former,
„ & cet esprit de discorde & de défiance
„ qui souffloit la guerre aux quatre coins
„ de l'Europe : qui l'eût dit, qu'avant la fin
„ du printemps tout seroit calme ? Quelle
„ apparence de pouvoir dissiper sitôt tant
„ de ligue ? Comment accorder tant d'intérêts
„ si contraires ? Comment calmer cette foule
„ d'Etats & de Princes, bien plus irrités de
„ notre puissance, que des mauvais traitemens
„ qu'ils prétendoient avoir reçus ? N'eût-on
„ pas cru que vingt années de conférences
„ ne suffisoient pas pour terminer toutes ces
„ querelles ? La diète d'Allemagne, qui
„ n'en devoit examiner qu'une par-

„ tie, depuis trois ans qu'elle y étoit
 „ appliquée, n'en étoit encore qu'aux
 „ préliminaires. Le Roi cependant,
 „ pour le bien de la chrétienté, avoit
 „ résolu dans son cabinet qu'il n'y eût
 „ plus de guerre. La veille qu'il doit
 „ partir pour se mettre à la tête d'une
 „ de ses armées, il trace six lignes,
 „ & les envoie à son ambassadeur à la
 „ Haie. Là dessus les Provinces déli-
 „ bèrent, les Ministres des Hauts Alliés
 „ s'assemblent : tout s'agite, tout se
 „ remue. Les uns ne veulent rien céder
 „ de ce qu'on leur demande : les au-
 „ tres redemandent ce qu'on leur a
 „ pris : mais tous ont résolu de ne point
 „ poser les armes... Le Roi cepen-
 „ dant, d'un côté fait prendre Luxem-
 „ bourg, de l'autre s'avance lui-même
 „ aux portes de Mons : ici il envoie
 „ des Généraux à ses Alliés, là il fait
 „ foudroier Gènes : il force Alger à lui
 „ demander pardon : il s'applique mê-
 „ me à régler le dedans de son royaume,
 „ soulage les peuples, & les fait jouir
 „ par avance des fruits de la paix :
 „ & enfin, comme il l'avoit prévu,
 „ voit ses ennemis, après bien des
 „ conférences, bien des projets, bien
 „ des plaintes inutiles, contraints d'ac-

» cepter ces mêmes conditions qu'il
 » leur a offertes, fans avoir pu en rien
 » retrancher, y rien ajouter; ou pour
 » mieux dire, fans avoir pu, avec
 » tous leurs efforts, s'écarter d'un seul
 » pas du cercle étroit qu'il lui avoit
 » plu de leur tracer.

Il y a certainement dans ces deux endroits du beau, du grand, du sublime. Tout y plait, tout y frappe; & ce n'est point par des graces affectées, par des antitheses bien mesurées, par des pensées éblouissantes: rien de tout cela ne s'y trouve. C'est la solidité & la grandeur des choses mêmes & des idées qui enleve, ce qui fait le caractère de la vraie & de la parfaite éloquence, telle qu'on l'a toujours admirée dans Démosthène. L'éloge du Roi est terminé par une image tout-à-fait noble, qui renferme une allusion délicate à un fait célèbre de l'histoire Romaine, & laisse beaucoup plus à découvrir qu'elle ne montre. *Sans avoir pu s'écarter d'un seul pas du cercle étroit qu'il lui avoit plu de leur tracer.* On s'imagine assister à l'entrevue où le fier Romain Popilius aiant prescrit de la part du Sénat des conditions de paix à Antiochus, &

140 REFLEX. GEN. DES 3. GENR. &c.
voiant que ce Roi cherchoit à éluder ,
l'enferma dans un cercle qu'il traça
autour de lui avec la baguette qu'il
avoit à la main , & l'obligea de lui
rendre une réponse positive avant que
d'en sortir. Ce trait d'histoire , dont on
laisse au lecteur le soin & le plaisir de
faire lui-même l'application , a beau-
coup plus de grace , que si l'on avoit
cité l'endroit d'où il est tiré.

ARTICLE SECOND.

*De ce que l'on doit principalement obser-
ver en lisant ou en expliquant les
Auteurs.*

J E R E' D U I R A I ces observations
à sept ou huit chefs , qui sont le rai-
sonnement & les preuves , les pensées ,
le choix des mots , leur arrangement ,
les figures , certaines précautions ora-
toires , les passions. Je mêlerai quel-
quefois à ces observations des exem-
ples tirés des meilleurs Auteurs , qui
serviront à éclaircir les préceptes , &
apprendront l'art de composer.

a Popilius virga quam in manu gerebat circum- scripsit regem , ac : Prius- quam hoc circulo excedas , inquit , redde responsum , senatui quod referam. Ob-	stupefactus tam violento imperio , parumper cum hæsitasset : Faciam , in- quit , quod censet senatus. Liv. lib. 45. n. 12.
---	--

§. I.

Du Raisonnement & des Preuves.

C'EST ici la partie de l'art oratoire la plus nécessaire, la plus indispensable, qui en est comme le fondement, & à laquelle on peut dire que toutes les autres se raportent. Car les expressions, les pensées, les figures, & toutes les autres sortes d'ornemens dont nous parlerons dans la suite, viennent au secours des preuves, & ne sont employées que pour les faire valoir, & pour les mettre dans un plus grand jour. ^a Elles sont au discours ce que sont au corps la peau & la chair, qui en font la beauté & l'agrément, mais non la force & la solidité; qui couvrent & embellissent les os & les nerfs, mais qui les supposent, & n'en peuvent tenir lieu. ^b Je ne disconviens pas qu'il ne faille s'étudier à plaire, &

^a Cetera, quæ continuo orationis tractu magis decurrunt, in auxilium atque ornamentum argumentorum comparantur, nervisque illis, quibus causa continetur, adjiciunt superinducti corporis speciem. *Quintil. l. 5, c. 8.*

^b Nec abnuerim esse aliquid in delectatione, multum verò in commovendis affectibus. Sed hæc ipsa plus valent, cum se didicisse judex putat: quod consequi nisi argumentatione, aliâque omni fide rerum, non possumus. *Ibid.*

encore plus à toucher : mais on fera l'un & l'autre avec bien plus de succès, lorsqu'on aura instruit & convaincu les auditeurs ; à quoi l'on ne peut parvenir que par la force du raisonnement & des preuves.

Il faut donc que les jeunes gens, quand ils examinent un discours, une harangue, un ouvrage, se rendent sur tout attentifs aux preuves & aux raisons ; qu'ils les séparent de tout l'éclat extérieur qui les environne, dont ils pourroient se laisser éblouir ; qu'ils les pesent & les considèrent en elles-mêmes ; qu'ils examinent si elles sont solides, si elles sont au sujet, & si elles sont à leur place. Il faut que toute la suite, toute l'économie du discours soit bien présente à leur esprit ; & qu'après qu'on le leur aura expliqué, ils soient en état de rendre raison du dessein de l'auteur, & de dire sur chaque endroit : Ici il veut prouver telle chose, & il la prouve par telles raisons.

^a P A R M I les preuves il y en a de fortes & de convaincantes, sur cha-

^a Firmissimis argumentorum singulis instandum, infirmiora congreganda sunt : quia illa per	se fortiora non oportet circumstantibus obscurare, ut qualia sunt appareant ; hæc imbecilla
--	--

cune desquelles il faut insister, & qu'il faut montrer séparément, de peur qu'elles ne soient obscurcies & confondues dans la foule. Il y en a d'autres au contraire plus foibles & plus légères, qu'il faut entasser ensemble; afin qu'elles se prêtent un mutuel secours, en suppléant à la force par le nombre. Quintilien donne un exemple fort sensible de ces dernières. Il s'agissoit d'un homme accusé d'avoir tué un de ses proches pour recueillir sa succession: & voici les preuves qu'on en apportoit: *Hereditatem sperabas, & magnam hereditatem; pauper eras, & tum maxime à creditoribus appellabaris, & offenderas eum cujus heres eras, & mutaturum tabulas sciebas.* C'est-à-dire: „ Vous espériez une suc-
 „ cession, & une grande succession:
 „ vous étiez pauvre, & actuellement
 „ pressé par vos créanciers: vous aviez
 „ offensé celui qui vous avoit nommé
 „ son héritier; & vous saviez qu'il de-
 „ voit changer son testament. „ Ces
 preuves, considérées séparément, sont

naturâ, mutuo auxilio a Singula levia sunt
 sustinentur. Itaque si non & communia, universa
 possunt valere quia magna verò nocent, etiam si non
 sunt, valebunt quia mul- ut fulmine, tamen ut
 ta sunt. *Quintil. lib. 5.* grandine. *Ibid.*

légères & communes, mais jointes ensemble elles ne laissent pas de fraper, non comme la foudre qui renverse, mais comme la grêle dont les coups redoublés se font sentir.

Il faut éviter de trop insister sur des choses qui ne le méritent pas : ² car alors nos preuves, outre qu'elles sont ennuyeuses, deviennent encore suspectes par le soin même que nous prenons d'en accumuler un trop grand nombre, qui semble marquer que nous nous en défions nous-mêmes.

Quintil. l. 1.
l. 6. 12. On demande s'il faut placer les meilleures preuves au commencement, pour s'emparer tout d'un coup des esprits ; ou à la fin, pour y laisser une plus forte impression ; ou partie au commencement, partie à la fin, selon l'ordre de

Iliad. l. 4.
v. 297. bataille que nous voyons dans Homère ; ou enfin s'il n'est pas mieux de commencer par les plus foibles, afin qu'elles

Cic. l. 2. de
Orat. n. 314.
& in Orat.
n. 50. aillent toujours en augmentant. Cicéron semble dire dans quelques endroits qu'il faut commencer & finir par ce que l'on a de plus fort, & jeter entre deux ce qu'on a de plus foible :

a Nec tamen omnibus semper quæ invenerimus argumentis onerandus est	judex : quia & tadium afferunt, & fidem detrahunt, <i>Ibid.</i>
---	---

mais

mais dans ses Partitions Oratoires ^a il avoue qu'on ne peut pas toujours ranger ses preuves comme on le voudroit, & qu'un Orateur sage & prévoiant doit sur cela consulter la disposition de ses auditeurs, & se régler sur leur goût. Quintilien aussi, sans rien décider, marque que l'ordre & l'arrangement des preuves doit être différent selon l'exigence des matières que l'on traite, de sorte pourtant que jamais le discours n'aille en déclinant, & ne finisse par de minces & de foibles raisons, après qu'on en a employé d'abord de fortes.

LA liaison des preuves entr'elles n'est pas une chose indifférente, & elle contribue beaucoup à la clarté & à l'ornement du discours. Elle dépend de la justesse & de la délicatesse des transitions, ^b qui sont comme un nœud dont on se sert pour unir des parties & des propositions, qui souvent pa-

^a Semperne ordinem collocandi, quem volumus, tenere possumus? Non sanè. Nam auditorum aures moderantur oratori prudenti & provido, & quod respuit immutandum est. *In Partition. Orat. n. 15.*

^b Ita res diversæ differentibus ex locis, quasi

invicem ignotæ, non collidentur, sed aliqua societate cum prioribus ac sequentibus se copulaque tenebunt. . . . Ita ut corpus sit, non membra. . . . Ac videbitur non solum composita oratio, sed etiam continua. *Quintil. lib. 7. cap. 1.*

roissent n'avoir aucun rapport, qui sont indépendantes & comme étrangères à l'égard les unes des autres, & qui sans ce lien commun s'entre-heurteroient mutuellement, & ne pourroient quadrer ensemble. L'art de l'orateur consiste donc alors à savoir par de certains tours, & de certaines pensées ménagées adroitement, mettre entre ces différentes preuves une union si naturelle, qu'elles semblent faites les unes pour les autres, & que toutes ensemble elles forment, non des membres & des morceaux détachés, mais un corps & un tout continu.

M. Fléchier avoit commencé l'éloge de M. de Turenne par celui de l'ancienne & illustre Maison de la Tour-d'Auvergne, qui a mêlé son sang à celui des Rois & des Empereurs; qui a donné des Maîtres à l'Aquitaine, des Princesses à toutes les Cours de l'Europe, & des Reines même à la France.

Il veut ensuite parler du malheur qu'a eu ce Prince de naître dans l'hérésie. Pour joindre cette partie avec la précédente, il emploie une figure nommée par les Rhéteurs *Correction*, qui lui fournit une transition toute naturelle. „Mais que dis-je? Il ne faut pas

» l'en louer ici , il faut l'en plaindre.
 » Quelque glorieuse que fût la source
 » dont il sortoit , l'hérésie des derniers
 » tems l'avoit infectée.

IL Y A encore une observation plus importante.^a Il ne suffit pas d'avoir trouvé des preuves solides, de les avoir rangées dans l'ordre qui leur convient, de les avoir bien unies ensemble: il faut savoir les développer, & leur donner une juste étendue pour en faire sentir tout le poids, & pour en tirer tout l'avantage possible. C'est ce qu'on appelle ordinairement amplification. C'est en cela que consiste principalement la force de l'éloquence, & l'art de l'orateur: & c'est en quoi Cicéron a sur tout réussi. J'en rapporterai un seul exemple, tiré de son plaidoyer pour Milon.

A plusieurs preuves, par lesquelles Cicéron avoit montré que Milon étoit bien éloigné d'avoir formé le dessein de tuer Clodius, il ajoute une réflexion tirée de la circonstance du tems, & il demande s'il est vraisemblable qu'à la veille presque des assemblées du peuple Romain où se devoient donner les charges, Milon, qui son-

^a Quædam argumenta | juvanda sunt. *Quintil.*
 ponere satis non est, ad- | lib. 5. cap. 12.

geoit à demander le Consulat, eût été assez imprudent pour aliéner de lui tous les esprits par un si lâche assassinat. *Præsertim, Judices, cum honoris amplissimi contentio & dies comitiorum subesset.* Cette réflexion est fort sensée : mais si l'orateur s'étoit contenté de la montrer simplement, sans lui prêter le secours de l'éloquence, elle n'auroit pas fort touché les Juges. Il la fait donc valoir d'une manière merveilleuse, en montrant comment dans une telle conjoncture on est circonspect & attentif jusqu'au scrupule à ménager les bonnes grâces & les suffrages des citoyens. » Je fais, dit Cicéron, jusqu'où va la timidité de ceux qui briguent les charges, & combien la demande du Consulat entraîne avec elle de soins & d'inquiétudes. Nous craignons, non-seulement ce qu'on peut nous reprocher ouvertement, mais ce qu'on peut penser de nous en secret & dans le fond du cœur. Le moindre bruit, la fable la plus vaine & la moins fondée nous allarme & nous déconcerte. Nous étudions avec inquiétude les yeux, les regards, les paroles de tout le monde, Car rien

„ n'est si délicat , si fragile , si incer-
 „ tain , ni si variable que la volonté
 „ des citoyens à l'égard de quiconque
 „ prétend aux charges publiques. Non
 „ seulement ils s'irritent & s'offen-
 „ sent de la faute la plus légère : ils
 „ conçoivent même souvent de capri-
 „ cieux & d'injustes dégoûts pour les
 „ plus belles actions. *Quo quidem tem-*
 „ *pore (scio enim quàm timida sit ambi-*
 „ *tio , quantaque & quàm sollicita cupidi-*
 „ *tas Consulatus) omnia , non modo quæ*
 „ *reprehendi palam , sed etiam quæ obscure*
 „ *cogitari possunt , timemus : rumorem ,*
 „ *fabulam fictam , falsam perhorrescimus :*
 „ *ora omnium atque oculos intuemur.*
 „ Nihil enim est tam molle , tam tene-
 „ rum , tam aut fragile aut flexibile ,
 „ quàm voluntas erga nos sensusque civium ,
 „ qui non modò improbitati irascuntur can-
 „ didatorum , sed etiam in rectè factis
 „ sepe fastidiunt. Est-il possible de mieux
 „ peindre , d'un côté la bizarre légèreté
 „ du peuple , de l'autre les craintes &
 „ les inquiétudes continuelles de ceux
 „ qui briguoient ses suffrages ? Il con-
 „ clud ce raisonnement d'une manière
 „ encore plus vive , en demandant s'il
 „ y a la moindre vraisemblance que
 „ Milon , uniquement occupé depuis si

lontems de l'attente de ce grand jour, eût osé se présenter devant l'auguste assemblée du peuple les mains encore fumantes du sang de Clodius, & portant sur son front & dans toute sa contenance l'orgueilleux aveu de son crime. *Hunc diem igitur campi spectatum atque exoptatum sibi proponens Milo, cruentis manibus scelus & facinus præ se ferens & confitens, ad illa augusta centuriarum auspicia veniebat? Quàm hoc non credibile in hoc! Quàm idem in Clodio non dubitandum, qui se, interfecto Milone, regnaturum putaret!*

Il faut avouer que ce sont ces sortes d'endroits qui convainquent, qui touchent, qui enlèvent l'auditeur. On doit pourtant prendre garde de ne les pas pousser trop loin, & se défier d'une imagination trop vive, qui s'abandonnant à ses faillies, s'arrête mal à propos sur des choses étrangères au sujet, ou de peu de conséquence, ou qui insiste trop lontems sur les choses mêmes qui méritent quelque attention. Cicéron avoue de bonne foi qu'il étoit autrefois tombé dans ce dernier défaut. En plaidant pour Roscius, il fait de longues réflexions sur le supplice des parricides, qui étoient

enfermés tout vivans dans un sac, & ensuite jettés dans la mer. ^a L'auditoire fut enlevé par la beauté de cet endroit, & interrompit l'orateur par ses applaudissemens. En effet il est difficile de rien trouver de plus lumineux ni de plus brillant. ^b Cependant Cicéron, dont le goût & le jugement s'étoient perfectionnés par un long usage, & dont l'éloquence, comme il le dit lui-même, avoit acquis par l'âge une espèce de maturité, reconnu dans la suite que si cet endroit avoit été si fort approuvé, ce n'étoit pas tant pour des beautés solides & réelles, que dans l'espérance de celles qu'il promettoit pour un âge plus avancé.

C'EST, comme je l'ai déjà remarqué, un exercice fort utile pour faciliter aux jeunes gens l'invention des preuves, que de leur proposer un sujet traité par quelque bon auteur, & de leur faire trouver sur le champ ce qu'on

^a Quantis illa clamoribus adolescentuli diximus de supplicio parricidarum! *Cic. in Orat. n. 107.*

^b Cum ipsa oratio jam nostra canesceret, haberetque suam quandam maturitatem, & quasi senectutem. *Brut. n. 8.*

Quæ nequaquam satis

deserbuisset post aliquando sentire cepimus... Sunt enim omnia sicut adolescentis, non tam re & maturitate, quam spe & expectatione laudati. *Orat. n. 107.*

Illà pro Roscio juvenilis redundantia. *Ibid. n. 108.*

peut dire sur ce sujet , en les interrogeant de vive voix , & en les aidant par des ouvertures qu'on leur donne.

Sext. Roscius, pour qui Cicéron plaïda, étoit accusé d'avoir tué son pere , & l'accusateur n'apportoît aucune preuve solide contre lui. On demandera aux jeunes gens ce qu'ils auroient à dire contre cet accusateur. Ils répondront sans doute que pour donner quelque vraisemblance à une telle accusation, il faut que les preuves soient en grand nombre , bien convaincantes , & toutes à fait incontestables. On doit faire voir quel fruit le fils pouvoit tirer de la mort de son pere : montrer dans sa vie précédente des déréglemens & des desordres qui préparent à croire un tel crime : & quand tout cela seroit démontré , produire des preuves certaines d'un fait si incroyable , marquer le lieu , le tems , les témoins , les complices ; sans quoi l'on ne pourra croire un fils coupable d'une action si noire , qui suppose un monstre qui a étouffé tous les sentimens de la nature. On aura pris soin auparavant de leur raconter l'histoire de deux enfans qu'on trouva endormis auprès de leur pere qui avoit été tué , & que les Juges renvoïé-

rent absous , persuadés de leur innocence par cette tranquillité où on les avoit trouvés : & les jeunes gens ne manqueront pas de faire ici usage de cette histoire. La fable même viendra à leur secours , en leur montrant des enfans qui avoient trempé leurs mains dans le sang de leurs meres , livrés par l'ordre des dieux aux furies vengeresses. Enfin la nature du supplice que les Romains avoient établi contre les paricides , en faisant voir l'énormité de ce crime , montrera aussi la nécessité où est un accusateur d'en apporter des preuves bien évidentes , & bien certaines. De jeunes gens trouveront par eux-mêmes une partie de ces raisons : & des interrogations faites à propos leur feront dire le reste. Après cela on leur fera lire l'endroit même de Cicéron , qui leur apprendra comment chaque preuve en particulier a dû être traitée.

Les discours de Cicéron , & les harangues de Tite-Live , peuvent fournir une infinité de pareils exemples. Je choisis dans ce dernier une harangue fort courte , mais fort éloquente , & qui suffira seule pour montrer aux jeunes gens la manière dont il faut lire les au-

154 DU RAISONNEMENT
teurs, & celle dont ils doivent composer.

*EXPLICATION d'une harangue
de Tite-Live.*

*Tit. Liv. l.
23. n. 9.*

JE SUPPOSE qu'on donne à un jeune homme pour matière de composition le discours de Pacuvius à son fils Perolla. Voici quel en est le sujet. Capoue, par les intrigues de Pacuvius, & malgré l'opposition de Magius qui tenoit pour les Romains, & avec qui Perolla étoit uni d'amitié & de sentimens, s'étoit rendue à Annibal, qui bientôt après y fit son entrée. Cette journée se passa en joie & en festins. Deux freres, qui étoient les plus considérables de la ville, donnèrent à manger à Annibal. Taurea & Pacuvius seuls de tous les Capouans furent admis à ce repas; & le dernier obtint avec beaucoup de peine cette grace pour son fils Perolla, dont les engagemens avec Magius n'étoient pas inconnus à Annibal, qui voulut bien pourtant lui pardonner tout le passé à la prière de son pere. Après le repas Perolla conduisit son pere dans un endroit écarté, & là tirant de dessous sa robe un poignard, il lui déclara le dessein qu'il avoit formé de tuer An-

nibal, & de sceller par son sang le traité fait avec les Romains. Pacuvius tout hors de lui-même entreprend de détourner son fils d'une si funeste résolution. Ce discours, dans de telles circonstances, doit être fort court, & n'avoir que douze ou quinze lignes tout au plus.

Il faut commencer par chercher en soi-même des motifs capables de convaincre & de toucher le fils. Il s'en présente trois assez naturellement. Le premier se tire du danger où il s'expose en attaquant Annibal au milieu de ses gardes. Le second regarde le pere même, qui est résolu de se mettre entre Annibal & son fils, & qu'il faudra par conséquent percer le premier. Un troisiéme se tire de ce que la religion a de plus sacré, la foi des traités, l'hospitalité, la reconnoissance. Voilà le premier pas qu'il faut faire en composant, qui est de trouver des preuves & des moiens: & c'est ce qui s'appelle en Rhétorique *Invention*, & qui en est la première partie.

Après qu'on a trouvé des raisons, on songe à l'ordre qu'il faut leur donner: & cet ordre demande, dans une harangue aussi courte que celle-ci, qu'elles

aillent toujours en croissant, & que les plus fortes soient mises à la fin. La religion n'est pas pour l'ordinaire ce qui touche le plus un jeune homme du caractère de celui dont il s'agit : c'est donc par là qu'il faut commencer. Son propre intérêt, son danger personnel, le touchent bien plus vivement : ce motif doit tenir la seconde place. Le respect & la tendresse pour un pere qu'il faudra égorger avant que d'arriver à Annibal, passent tout ce qu'on peut imaginer : c'est donc par où il faudra finir. Voila ce qui s'appelle en Rhétorique *Disposition*, & qui en est la seconde partie.

Reste l'*Elocution*, qui fournit les expressions & les tours, & qui par la variété & la vivacité des figures contribue le plus à l'agrément & à la force du discours. Voions comment Tite-Live traite chaque partie.

L'entrée, qui tient lieu d'EXORDE, est courte, mais vive & touchante.

* *Per ego te, fili, quacumque jura liberos jungunt parentibus, precor quæso-*

» Mon fils, je vous » prie & vous conjure par » tous les droits les plus » sacrés de la nature & » du sang, de ne point » entreprendre de com-	mettre sous les yeux de ce votre pere une action également criminelle en elle-même, & fune- ste par les suites qu'elle aura pour vous.
---	---

que, *ne ante oculos patris facere & pati omnia infanda velis*. Cet arrangement confus, *per ego te*, convient fort au trouble d'un pere qui est tout hors de lui-même : *amens metu*, dit Tite-Live. Ces mots, *quacumque jura liberos jungunt parentibus*, renferment ce qu'il y a de plus fort & de plus tendre. Cette proposition, *ne ante oculos patris facere & pati omnia infanda velis*, qui représente le crime & les suites funestes d'un tel meurtre, est comme l'abrégé de tout le discours. Il pouvoit dire simplement, *ne occidere Annibalem in conspectu meo velis*. Quelle différence !

I. MOTIF, tiré de la religion. Il se subdivise en trois autres, qui ne sont presque que montrés, mais d'une manière fort vive & fort éloquente, sans qu'il y ait aucune circonstance omise, ni aucun mot qui ne porte.

1. La foi des traités confirmée par le serment & les sacrifices. 2. Les droits sacrés & inviolables de l'hospitalité.

3. L'autorité d'un pere sur son fils.

* *Pauca hora sunt, intra quas jurantes quicquid decorum est, dextra dextras*

» * Il n'y a que peu de | solennels, que nous ce-
 » momens que nous | avons donné à Anni-
 » nous sommes liés par | bal les marques les ce-
 » les sermens les plus | plus saintes d'une am- ce-

158 DU RAISONNEMENT

*jungentes, fidem obstrinximus, ut sacra-
tas fide manus digressi ab colloquio ex-
templo in eum armaremus? Surgis ab
hospitali mensa, ad quam tertius Cam-
panorum adhibitus ab Annibale es, ut
eam ipsam mensam cruentares hospitis
sanguine? Annibalem pater filio meo po-
tui placare: filium Annibali non possum?*

II. MOTIF. * *Sed sit nihil sancti;
non fides, non religio, non pietas: au-
deantur infanda, si non perniciem nobis
cum scelere afferunt.* Ce n'est là qu'une
transition: mais combien est-elle or-
née! Quelle justesse & quelle élégance
dans cette distribution, qui reprend en
trois mots les trois parties du premier
motif! *fides*, pour le traité: *religio*,

» tié inviolable: & for-
» tis à peine de cet en-
» tretien, nous arme-
» rions contre lui cette
» même main, que nous
» lui avons présentée
» pour gage de notre fi-
» delité! Cette table, où
» président les dieux ven-
» geurs des droits de
» l'hospitalité, où vous
» avez été admis par une
» faveur que deux seuls
» Campaniens partagent
» avec vous, vous ne la
» quittez cette table sa-
» crée que pour la souil-
» ler un moment après
» du sang de votre hôte?

Hélas! après avoir ob-
tenu d'Annibal la gra-
ce de mon fils, seroit-il
bien possible que je ne
pûsse obtenir de mon
fils celle d'Annibal?
* Mais ne respectons
rien, j'y consens, de
tout ce qu'il y a de
plus sacré entre les
hommes: violons tout
ensemble la foi, la re-
ligion, la pitié: ren-
dons-nous coupables
de l'action du monde
la plus noire si notre
perte ne se trouve pas
ici infailliblement join-
te avec le crime.

pour l'hospitalité : *pietas*, pour le respect qu'un fils doit à son pere. *Audeantur infanda, si non perniciem nobis cum scelere afferunt.* Cette pensée est fort belle, & conduit naturellement du premier motif au second.

* *Unus aggressurus es Annibalem ? Quid illa turba tot liberorum servorumque ? Quid in unum intenti omnium oculi ? Quid tot dextra ? Torpescant ne in amantia illa ? Vultum ipsius Annibalis, quem armati exercitus sustinere nequeunt, quem horret populus Romanus, tu sustinabis ?* Quelle foule de pensées, de figures, d'images ! & cela pour dire qu'il ne peut pas attaquer Annibal, sans s'exposer à un danger certain de mourir. Quelle admirable opposition entre des armées entières qui ne peuvent soutenir le visage d'Annibal, le peuple Romain même que ses regards

» * Seul vous prétendez attaquer Annibal ?	meurent glacés & immobiles au moment
» Mais quoi ! Cette foule d'hommes libres & d'esclaves qui l'environnent ; tous ces yeux attachés sur lui pour veiller sans cesse à sa sûreté ; tant de bras toujours prêts à s'employer à sa défense :	que vous vous porterez à cet excès de fureur ? soutiendrez-vous ce regard d'Annibal, ce regard redoutable, que ne peuvent soutenir les armées entières, & qui fait trembler le peuple Romain ?
» espérez-vous qu'ils de-	

160 DU RAISONNEMENT
font trembler , & un foible parti-
culier ! tu.

III. MOTIF. * *Et, alia auxilia desint,
me ipsum ferire, corpus meum oppo-
nentem pro corpore Annibalis sustinebis?
Atqui per meum pectus petendus ille tibi
transfigendusque est.*

Je n'admire pas moins la simplicité &
la brièveté de ce dernier motif, que la
vivacité du précédent. Un jeune hom-
me feroit bien tenté d'ajouter ici quel-
ques pensées, & d'étendre cet endroit.
Pourrez-vous tremper vos mains dans
le sang d'un pere ? arracher la vie à celui
de qui vous l'avez reçue, &c. Mais un
maître comme Tite-Live sent bien qu'il
ne faut que montrer un tel motif, & que
vouloir l'amplifier, c'est l'affoiblir.

PERORAISON. ** *Deterreri hic sine
te potius, quam illic vinci. Valeant preces
apud te mea, sicut pro te hodie valuerunt.*

» * Et quand même » tout autre secours lui » manqueroit, aurez- » vous le courage de me » fraper moi-même lors- » que je le couvrirai de » mon corps, & que je » me présenterai entre » lui & vos coups ? Car, » je vous le déclare, ce » n'est qu'en me perçant » le flanc que vous pou-	vez aller jusqu'à lui. » » * Laissez-vous flé- » » chir en ce moment » » plutôt que de vouloir » » périr dans une entre- » » prise si mal concertée. » » Souffrez que mes prié- » » res aient sur vous quel- » » que pouvoir, après » » qu'elles ont été au- » » jourd'hui si puissantes » » en votre faveur. »
--	--

Jusqu'ici Pacuvius avoit employé les figures les plus vives & les plus pressantes : tout étoit animé & plein de feu : ses yeux , son visage , ses mains en disoient sans doute encore plus que sa langue. Tout d'un coup il s'adoucit : il prend un ton plus tranquille , & finit par les prières , qui dans la bouche d'un pere sont plus fortes que toutes les raisons. Aussi le fils ne put-il tenir contre cette dernière attaque. Les larmes , qui commencèrent à couler de ses yeux , firent voir qu'il étoit ébranlé. Les baisers du pere , qui le tint lontems tendrement embrassé , & ses prières redoublées avec instance , achevèrent de le persuader. *Lacrymantem inde juvenem cernens , medium complectitur , atque osculo herens , non antè precibus abstinit , quàm pervicit ut gladium poneret , fidemque daret nihil facturum tale.*

§. II.

Des Pensées.

PENSÉE est un mot fort vague & fort général , qui a plusieurs significations bien différentes , aussi bien que le mot latin *sententia*. On voit assez que ce que nous examinons ici sont les pensées qui entrent dans les ouvrages d'es-

prit, & qui en font une des principales beautés.

C'est ici proprement ce qui fait le fonds, & comme le corps du discours :
^a car l'élocution n'en est que le vêtement & la parure. Il faut donc inculquer de bonne heure aux jeunes gens ce grand principe, si souvent répété dans Cicéron & dans Quintilien, ^b que les mots ne sont que pour les choses : qu'ils ne sont destinés qu'à mettre au jour, & tout au plus à embellir nos pensées : ^c que les expressions les plus choisies & les plus brillantes, si elles sont dépourvues de sens, ne doivent être regardées que comme un son vuide & méprisable, qui n'a rien que de ridicule & d'insensé. Qu'au contraire il faut faire cas des pensées & des raisons solides, quoique destituées de tout ornement, parce que la vérité par elle-même, de quelque manière qu'elle se montre, est tou-

^a Quorumdam elocutio res ipsas effeminat; quæ illo verborum habitu vestiuntur. *Quintil. Proem. l. 8.*

^b Sit cura elocutionis quam maxima, dum sciamus tamen nihil verborum causa esse faciendum, cum verba ipsa rerum gratia sint reperta. *Quintil. Proem. l. 8.*

Quibus (verbis) solum à natura sit officium attributum, servire sensibus. *Quintil. l. 12. c. 10.*

^c Quid est tam furiosum quam verborum vel optimorum atque ornatissimorum sonitus inanis, nulla subiecta sententia nec scientia. 1. de Orator. n. 51.

jours estimable : en un mot que^a l'orateur peut donner quelque soin aux mots , mais qu'il doit sa principale attention aux choses.

On fera remarquer aussi aux jeunes gens que dans les bons auteurs les pensées dont ils embellissent leur discours sont simples , naturelles , intelligibles : qu'elles ne sont point affectées ni recherchées , & comme amenées par force , pour faire montre d'esprit , mais qu'elles naissent toujours du fonds même de la matière qui y est traitée , dont elles paroissent si inséparables , qu'on ne voit pas comment les choses auroient pu se dire autrement , & que chacun s'imagine qu'il les auroit dites de la même manière. Un exemple rendra ces observations plus sensibles.

COMBAT DES HORACES
& des Curiaces.

LA DESCRIPTION de ce combat est , sans contestation , un des plus beaux endroits de Tite-Live , & des plus propres à apprendre aux jeunes gens comment il faut embellir un récit par des pensées naturelles & ingénieuses. Pour en bien connoître l'art & la délicatesse ,

^a Curam ergo verborum, | nem. *Quintil. Pream. 1.*
rerum volo esse sollicitudi- | 8.

il ne faut que la réduire à un récit tout simple, en n'omettant aucune des circonstances essentielles, mais les dépouillant de tout ornement. J'en marquerai les différentes parties par différens chiffres pour les mieux distinguer, & pour les pouvoir ensuite plus facilement comparer avec la narration même de Tite-Live.

1. *Fœdere icto trigemini, sicut convenerat,*
2. *arma capiunt. Statim in medium inter*
3. *duas acies procedunt. Confederant utrinque pro castris duo exercitus, in hoc spe-*
4. *ctaculum totis animis intenti. Datur signum, infestisque armis terni juvenes*
5. *concurrunt. Cum aliquandiu inter se aquis viribus pugnassent, duo Romani, super alium alius, vulneratis tribus*
6. *Albanis, expirantes corruerunt. Illi superstitem Romanum circumstant. Fortè is integer fuit. Ergo, ut segregaret pugnam eorum, capessit fugam, ita ratus secuturos, ut quemque vulnere affe-*
7. *ctum corpus sinceret. Jam aliquantum spatii ex eo loco, ubi pugnatum est, auferat, cum respiciens videt magnis intervallis sequentes: unum haud procul ab sese abesse; in eum magno impetu*
8. *redit, eumque interficit. Mox properat ad secundum, eumque pariter necidat.*

Jam equato Marte singuli supererant, 9.
numero pares, sed longè viribus diver-
si. Romanus exultans, DUOS inquit, 10.
 FRATRUM MANIBUS DEDI, TERTIUM
 CAUSÆ BELLII HUIUS-CE, UT ROMA-
 NUS ALBANO IMPERET, DABO. Tum
gladium superne illius jugulo defigit: ja- 11.
centem spoliat. Romani ovantes ac gra- 12.
tulantes Horatium accipiunt. Inde ex
utraq; parte suos sepeliunt.

Il s'agit d'étendre ce récit, & de l'enrichir de pensées & d'images qui intéressent & qui frappent vivement le lecteur, & lui rendent cette action si présente, qu'il s'imagine, non la lire, mais la voir de ses propres yeux, en quoi consiste la principale force de l'éloquence. Il ne faut pour cela que consulter la nature; en bien étudier les mouvemens; examiner attentivement ce qui a dû se passer dans le cœur des Horaces, des Curiaces, des Romains, des Albains; & peindre chaque circonstance avec des couleurs si vives, mais si naturelles, qu'on s'imagine assister à ce combat. C'est ce que Tite-Live fait d'une manière merveilleuse.

Fœdere isto trigemini, sicut conven- 1.
rat, arma capiunt. Cum sui utrosque ad- 2.

» 1. Le traité conclu, les | mes comme on en étoit »
 » trois frères de côté & | convenu. »
 » d'autre prennent les ar- | 2. Pendant que cha, »

hortarentur, Deos patrios, patriam, ac parentes, quicquid civium domi, quicquid in exercitu sit, illorum tunc arma, illorum intueri manus; feroces & sнопte ingenio, & pleni adhortantium vocibus, in medium inter duas acies procedunt.

Il étoit naturel que chaque parti exhortât les siens, & leur représentât que la patrie entière étoit attentive à leur combat. Cette pensée est fort belle, mais le devient bien plus par la manière dont elle est tournée. Une exhortation plus longue seroit froide & languissante. En lisant les derniers mots on croit voir ces généreux combattans s'avancer au milieu des deux armées avec une noble & intrépide fierté.

3. *Conjederant utrinque pro castris duo exercitus, periculi magis presentis quam*

» que parti exhorte les siens à bien faire leur devoir, en leur représentant que les dieux, la patrie, leurs peres & leurs meres, tout ce qu'il y avoit de citoyens dans la ville & dans l'armée, ont les yeux attachés sur leurs armes & sur leurs bras. ces généreux Athletes, pleins de courage par eux mêmes, & animés encore par de si puissantes exhortations, s'avancent au milieu de des deux armées. »

3. Elles étoient rangées de côté & d'autre autour du champ de bataille, exhortant à la vérité du péril présent, mais non pas d'inquiétude, parce qu'il s'agissoit de savoir lequel des deux peuples commanderait à l'autre, & que la valeur d'un si petit nombre de combattans alloit décider de leur sort. Occupés

cura expertes: quippe imperium agebatur, in tam paucorum virtute atque fortuna positum. Itaque ergo erecti suspensique in minimè gratum spectaculum animo intenduntur. Rien ne convenoit mieux ici que cette pensée, *periculi magis presentis quàm cura expertes: & Tite-Live en apporte aussitôt la raison. Quelle image ces deux mots, erecti suspensique, peignent à l'esprit!*

Datur signum; infestisque armis, velut acies, terni juvenes, magnorum exercituum animos gerentes, concurrunt. Nec his, nec illis periculum suum, publicum imperium servitiumque obversatur animo, futuraque ea deinde patria fortuna quam ipsi fecissent. Ut primo statim concursu in- 4.

de ces pensées, & dans l'attente inquiète de ce qui alloit arriver, ils donnent donc toute leur attention à un spectacle qui ne pouvoit pas ne les point allarmer.

4. On donne le signal: & ces braves héros, marchent trois à trois les uns contre les autres, portant en eux six le courage de deux grandes armées. Insensibles de part & d'autre à leur propre péril, ils n'ont devant les yeux que la servitude ou la liberté de leur patrie, dont le sort désormais dépend uniquement de leur courage. Dès qu'on entendit le choc de leurs armes, & qu'on vit briller leurs épées, les spectateurs saisis de crainte & d'allarme, sans que l'espérance panchât encore de part ou d'autre, restèrent tellement immobiles, qu'on eût dit qu'ils avoient perdu l'usage de la voix & de la respiration.

crepuere arma, micantesque fulsere gladii, horror ingens spectantes perstringit; & neutro inclinata spe, torpebat vox spiritusque. On ne peut rien ajouter à la noble idée que nous donne ici Tite-Live des combattans. Ces trois freres étoient de part & d'autre comme des armées entières, & en avoient le courage: insensibles à leur propre péril, ils ne s'occupoient que de la destinée publique, confiée uniquement à leurs bras. Deux pensées magnifiques, & puisées dans le vrai. Mais peut-on lire ce qui suit, sans se sentir encore saisi d'horreur, & de frissonnement, aussi bien que les spectateurs du combat? Ici les expressions sont toutes poétiques; & l'on fait remarquer aux jeunes gens que ces expressions poétiques, dont il ne faut user que rarement & avec sobriété, étoient appelées par la grandeur même du sujet, & par la nécessité d'égaliser par les termes le merveilleux du spectacle.

Ce morne & triste silence, qui les tenoit tous comme suspendus & immobiles, se changea bientôt en cris de joie du côté des Albains, quand ils virent tomber morts deux des Horaces. De l'autre côté les Romains demeurèrent sans espérance, mais non sans inquiétude.

tude. Allarmés & tremblans pour celui des Horaces qui restoit seul contre trois, ils n'étoient plus occupés que de son péril. N'étoit-ce pas là la véritable disposition des deux armées après la chute des deux Romains ; & le tableau qu'en fait Tite-Live n'est-il pas copié d'après nature ?

Consertis deinde manibus, cum jam non motus tantum corporum, agitatioque anceps telorum armorumque, sed vulnera quoque & sanguis spectaculo essent; duo Romani super alium alius, vulneratis tribus Albanis, expirantes corruerunt. Ad quorum casum cum conclamasset gaudio Albanus exercitus, Romanas legiones jam spes tota, nondum tamen cura deseruerat, exanimis vice unius quem tres Curiatii circumsteterant.

Je rapporterai le reste de ce récit sans presque y faire aucune réflexion,

» 5. Ensuite, lorsqu'en
 » étant venus aux mains, l'armée ennemie poussa
 » ce ne fut plus seulement le mouvement
 » des bras & l'agitation de grands cris de joie,
 » des armes qui servirent pendant que de l'autre
 » de spectacle, mais qu'on côté les légions Romaines
 » aperçut des blessures, demeurent sans
 » & qu'on vit couler le sang, deux Romains sans
 » tombèrent morts aux pieds des Albains, qui espérance, mais
 » tous trois avoient été té. non sans inquiétude,
 » seul, & que les trois
 » Albains avoient entouré.

pour éviter une ennuyeuse longueur. Je dois seulement avertir que ce qui fait la principale beauté de cette narration, aussi bien que de l'histoire en général, selon la judicieuse remarque de ^a Cicéron, c'est la merveilleuse variété qui y régit par tout, & les divers mouvemens de crainte, d'inquiétude, d'espérance, de joie, de désespoir, de douleur, causés par des changemens subits & des vicissitudes inopinées, qui réveillent l'attention par une agréable surprise, qui tiennent jusqu'à la fin l'esprit du lecteur comme en suspens, & qui par cette incertitude même lui procurent un plaisir incroyable, sur-tout quand le récit se termine par un événement intéressant & singulier. Il sera facile d'appliquer ces principes à tout ce qui suit.

6. *Fortè is integer fuit ; ut univèrsis solus nequaquam par , sic adversùs singulos*

a Multam casus nostri tibi varietatem in scribendo suppeditabunt, plenam cujusdam voluptatis, quæ vehementer animos hominum in legendo scripto retinere possit. Nihil est enim aptius ad delectationem lectoris, quam temporum varietates fortunæque vicissitudines. Ancipites

variique casus habent admirationem, expectationem, lætitiâ, mortem, spem, timorem. Si verò exitu notabili concluduntur, expletur animus jucundissimæ lectionis voluptate. Cic. Ep. 12. l. c. ad famil.

c. Heureusement il étoit sans blessure ; ainsi ce n'est point pour moi le contre tous c.

ferox. Ergo, ut segregaret pugnam eorum, capessit fugam, ita ratus secuturos, ut quemque vulnere affectum corpus sineret.

Jam aliquantum spatii ex eo loco, ubi pugnatum est, aufugerat, cum respiciens videt magnis intervallis sequentes : unum haud procul ab sese abesse. In eum magno impetu redit. Et, dum Albanus exercitus inclamat Curiatis ut opem ferant fratri, jam Horatius caeso hoste victor secundam pugnam petebat.

Tum clamore, qualis ex insperato fa- ventium solet, Romani adjuvant militem suum : & ille defungi prælio festinat. Prius itaque quam alter, qui nec procul aberat, consequi posset, & alterum Curium conficit.

» ensemble, mais plus
 » fort que chacun d'eux,
 » il use d'un stratagème
 » qui lui réussit. Pour di-
 » viser ses ennemis, il
 » prend la fuite, persuadé
 » qu'ils le suivroient plus
 » ou moins vite, selon
 » qu'il leur restoit plus
 » ou moins de force.
 » 7. Déjà il étoit assez
 » loin de l'endroit où
 » l'on avoit combattu,
 » lorsque tournant la tête
 » il voit les Curiaces à
 » une assez grande di-
 » stance les uns des au-
 » tres, & l'un d'eux tout
 » proche de lui. Il re-

vient sur celui-ci de ce
 toute sa force : & tan-
 dis que l'armée d'Albe
 crie à ses freres de le
 secourir, déjà Horace, &
 vainqueur de ce pre-
 mier ennemi, court à ce
 une seconde victoire.
 8. Alors les Romains
 animent leur guerrier
 par des cris, tels que
 le mouvement subit
 d'une joie inespérée en
 fait pousser, & lui de
 son côté se hâte de met-
 tre fin au second com-
 bat. Avant donc que
 l'autre qui n'étoit pas
 fort éloigné, eût pu

9. *Jamque equato Marte singuli supererant, sed nec spe nec viribus pares. Alterum intactum ferro corpus, & geminata victoria, ferocem in certamen tertium dabant: alter, fessum vulnere, fessum cursu trahens corpus, victusque fratrum ante se strage, victori objicitur hosti. Nec illud praelium fuit.*

Quelle beauté d'expressions & de pensées ! Quelle vivacité d'images & de descriptions !

10. *Romanus exultans, Duo s, inquit, Fratrum manibus dedi: tertium causæ belli hujus-ce, ut Romanus Albano imperet, dabo. Malè sustinenti arma, gladium supernè jugulo defigit: jacentem spoliat.*

» l'atteindre, il couche
» son ennemi par terre.

» 9. Il ne restoit plus
» de chaque côté qu'un
» combattant : mais si le
» nombre étoit égal, les
» forces & l'espérance ne
» l'étoient pas. Le Ro-
» main sans blessure, &
» fier d'une double vi-
» ctoire, marche plein de
» confiance à ce troisié-
» me combat. L'autre au-
» contraire, affoibli par
» le sang qu'il a perdu,
» & épuisé par la cour-
» se, se traîne à peine,
» & déjà vaincu par la
» mort de ses freres,

comme une victime »
sans défense, présente »
la gorge à son vain- »
queur. Aussi ne fut-ce »
point un combat.

10. Horace, triom- »
phant déjà par avance : »
j'ai immolé, dit-il, »
les deux premiers aux »
mânes de mes freres, »
j'immolerai le troisié- »
me à ma patrie, afin que »
Rome devienne maitres- »
se d'Albe, & lui fasse la »
loi. A peine Curiace »
pouvoit-il soutenir ses »
armes: il lui enfonce son »
épée dans la gorge, & »
ensuite le dépouille.

Romani ovantes ac gratulantes Horatium accipiunt, eo majore cum gaudio, quo propius metum res fuerat.

Ad sepulturam inde suorum nequam paribus animis vertuntur; quippe imperio alteri aucti, alteri ditionis alienae facti.

Je ne sai s'il y a rien plus capable de former le goût des jeunes gens & pour la lecture des auteurs, & pour la composition, que de leur proposer de pareils endroits, & de les accoutumer à en découvrir eux-mêmes toute la beauté, en les dépouillant de leurs ornemens, & les réduisant, comme nous avons fait ici, à des propositions simples. On leur apprend par là, comment il faut trouver des pensées, & comment il les faut exprimer.

J'ajouterai ici plusieurs réflexions du P. Bouhours, accompagnées la plupart d'exemples latins & françois, & qui sont tirées de son livre sur la manière de bien penser.

» 11. Les Romains re- parti songe à ensevelir ce
 » çoivent Horace dans les siens, mais avec des ce
 » leur camp avec une dispositions bien diffé- ce
 » joie & une reconnois- rentes, les Romains étant ce
 » sance d'autant plus vi- devenus maîtres de leurs ce
 » ves, qu'ils avoient été ennemis, & les Albains ce
 » plus près du danger. se voiant soumis à une ce
 » 12. Après cela, chaque domination étrangère. ce

¹
DIFFERENTES REFLEXIONS
sur les pensées.

I. LA VERITE¹ est la première qualité, & comme le fondement des pensées. Les plus belles sont vicieuses, ou plutôt celles qui passent pour belles, & qui semblent l'être, ne sont pas en effet, si ce fonds leur manque. *pag. 9.*

Les pensées sont les images des choses, comme les paroles sont les images des pensées : & penser, à parler en général, c'est former en soi la peinture d'un objet ou spirituel ou sensible. Or les images & les peintures ne sont véritables, qu'autant qu'elles sont ressemblantes. Ainsi une pensée est vraie, lorsqu'elle représente les choses fidèlement ; & elle est fautive, quand elle les fait voir autrement qu'elles ne sont en elles-mêmes. *Ibid.*

La vérité, qui est indivisible ailleurs, ne l'est pas ici. Les pensées sont plus ou moins vraies, selon qu'elles sont plus ou moins conformes à leur objet. La conformité entière fait ce que nous appelons la justesse de la pensée. C'est-à-dire, que comme les

habits sont justes quand ils viennent bien au corps , & qu'ils sont tout à fait proportionnés à la personne qui les porte ; les pensées sont justes aussi , quand elles conviennent parfaitement aux choses qu'elles représentent : de forte qu'une pensée juste est , à parler proprement , une pensée vraie de tous les côtés & dans tous les jours qu'on la regarde. *page 41.*

Nous en avons un bel exemple dans l'Epigramme latine de Didon , qui a été traduite si heureusement en notre langue. Pour la bien entendre il faut supposer ce que raconte l'histoire , que Didon se sauva en Afrique avec toutes ses richesses après que Sichée eut été tué ; & ce que feint la poésie , qu'elle se tua elle-même après qu'Enée l'eut quittée.

Infelix Dido , nulli bene nupta marito :

Auson.

Hoc pereunte , fugis ; hoc fugiente , peris.

Pauvre Didon , où t'a * reduite

De tes maris le triste sort ?

L'un , en mourant , cause ta fuite :

L'autre , en fuyant , cause ta mort.

* On a remarqué ici une faute contre la langue , qui demande réduit au masculin parce que le nominatif est après le verbe.

Il ne faut pourtant pas s'imaginer que ces retours si justes soient essentiels à la justesse. Elle ne demande pas toujours

tant de symmétrie, ni tant de jeu : il suffit que la pensée soit vraie dans toute son étendue, & que rien ne s'y démente de quelque côté qu'on la prenne. pages 41. 42.

Plutarque, qui étoit un esprit solide, condamne la pensée fameuse d'un historien sur l'incendie du temple d'Ephèse : *Qu'il ne falloit pas s'étonner que ce temple magnifique consacré à Diane eût été brûlé la nuit même qu' Alexandre vint au monde : parce que la déesse ayant voulu assister aux couches d'Olympias, fut si occupée qu'elle ne put éteindre le feu.* Il est surprenant que ^a Cicéron trouve cette pensée jolie, lui qui pense & juge toujours sainement. Mais il est encore plus surprenant que Plutarque, ce censeur si austère, ait oublié sa sévérité, en ajoutant que la réflexion de l'historien est si froide, qu'elle suffisoit pour éteindre l'incendie. pages 49. & 50.

Quintilien se moque avec raison de quelques Orateurs qui disoient comme quelque chose de beau, *Que les grands fleuves étoient navigables à leur*

^a Concinnè, ut multa, Timæus : qui cùm in historia dixisset, quæ nocte natus Alexander esset, eadem Dianæ Ephesiæ templum deflagavisse : adjunxit, minimè id esse mirandum, quòd Diana, cùm in partu Olympiadis adesset, voluisset, abfuisset domo. De nat. deor. l. 2. n. 69.

source, & que les bons arbres portoient du fruit en naissant. (Ces ^a comparaisons peuvent éblouir d'abord, & elles étoient fort vantées du tems de Quintilien : mais quand on les examine de près, on en reconnoit le faux.)
page 72.

II. Pour penser bien, il ne suffit pas que les pensées n'aient rien de faux. Les pensées, à force d'être vraies, sont quelquefois triviales : & pour ce sujet Cicéron louant celles de Crassus, après avoir dit qu'elles sont si saines & si vraies, ajoute qu'elles sont si nouvelles & si peu communes :

Sententia Crassi tam integra, tam vera, cDe orat. lib. 2. n. 188.
tam nova. C'est-à-dire, qu'outre la vé-

rité qui contente toujours l'esprit, il faut quelque chose qui le frappe & qui le surprenne... La vérité est à la pensée ce que les fondemens sont aux édifices ; elle la soutient, & la rend solide. Mais un bâtiment qui ne seroit que solide, n'auroit pas de quoi plaire à ceux qui se connoissent en architecture. Outre la solidité, on veut de la grandeur, de l'agrément,

^a Quorum utrumque in
iis est, quæ me juvene
ubique cantari. solebant :
Magnorum fluminum na-
vigabiles fontes sunt : &
generosioris arboris sta-
tim planta cum fructu est.
Quintil. l. 8. c. 4.

& même de la délicatesse dans les maisons bien bâties : & c'est aussi ce que je voudrois dans les pensées dont nous parlons. La vérité, qui plait tant ailleurs sans nul ornement, en demande ici ; & cet ornement n'est quelquefois qu'un tour nouveau qu'on donne aux choses. Les exemples vous feront comprendre ce que je veux dire.

La mort n'épargne personne. Voila une pensée fort vraie : mais c'est une pensée bien simple & bien commune. Pour la relever, & la rendre nouvelle en quelque façon, il n'y a qu'à la tourner de la manière qu'Horace & Malherbe l'ont fait. Le premier la tourne ainsi, comme vous savez :

Pallida mors æquo pulsat pede pauperum tabernas,

Regumque turres. Carm. lib. 1. Od. 4.

» La mort renverse également les pa-
» lais des Rois, & les cabanes des pau-
» vres. « Le second prend un autre tour.

Le pauvre en sa cabane où le chaume le
couvre

Est sujet à ses loix,

Et la Garde qui veille aux barrières d'un
Louvre.

N'en défend pas nos Rois.

Le tour du poëte latin est plus figuré, & plus vif ; celui du poëte françois est plus naturel & plus fin : il y a de la noblesse dans l'un & dans l'autre. *pages 75. 78. 79.*

1. [Ce qui relève sur-tout un discours,] ce sont les pensées qui ont de l'élevation, & qui ne représentent à l'esprit que de grandes choses. La sublimité, la grandeur dans une pensée, est justement ce qui emporte & ce qui ravit, pourvu que la pensée convienne au sujet. Car c'est une règle générale, qu'il faut penser selon la matière qu'on traite ; & rien n'est moins raisonnable^b que d'avoir des pensées sublimes dans un petit sujet qui n'en demande que de médiocres. Il vaudroit presque mieux n'en avoir que de médiocres dans un grand sujet qui en demanderoit de sublimes. *page 80.*

^c Vous n'avez reçu rien de plus grand.

^a Non ad persuasivem, sed ad stuporem rapiunt grandia. *Long. de sublim. sect. 1.*

^b A sermone tenui sublime discordat, fitque corruptum, quia in pla-

no tumet. *Q. l. 8. c. 3.*

^c Nihil habet nec fortuna tua majus, quam ut possis, nec natura tua melius quam ut velis conservare quam plurimos. *Orat. pro Lig. n. 38.*

H. v. j.

de la fortune, que le pouvoir de conserver la vie à une infinité de personnes ; ni rien de meilleur de la nature, que la volonté de le faire. C'est à César que parle ainsi l'Orateur Romain ; & voici comme un historien parle de ce dernier : ^a Il n'a dû son élévation qu'à lui-même ; & son grand génie a empêché que les nations vaincues n'eussent par l'esprit autant d'avantage sur les Romains, que les Romains en avoient sur elles par la valeur. Mais le vieux Sénèque dit quelque chose de plus magnifique, en disant que ^b Cicéron est le seul esprit qu'ait eu le peuple Romain égal à son empire. pages 83. & 84.

Cicéron parle bien noblement de César, ^c en disant qu'il n'étoit pas nécessaire d'opposer les Alpes aux Gaulois, ni le Rhin aux Allemans ; que quand les montagnes les plus hautes seroient applanies, quand les fleuves les plus profonds seroient à sec,

^a Omnia incrementa sua sibi debuit : vir ingenio maximus, qui fecit ne, quorum arma viceramus, eorum ingenio vinceremur. *Velleius Paterculus*, lib. 2.

^b Illud ingenium quod solum populus Romanus

par imperio suo habuit. *Controv. lib. 1.*

^c Perfecit ille, ut, si montes resedissent, amnes exaruisissent, non naturæ præsidio, sed victoria sua rebusque gestis Italiam munitam habeamus. *Contra Pis. n. 82.*

l'Italie n'auroit rien à craindre ; & que les belles actions, les victoires de César la défendroient beaucoup mieux que les remparts dont la nature l'a fortifiée elle-même. *pag. 87.*

Pompée aiant défait Tigrane roi d'Arménie, ne le souffrit pas longtemps à ses piés, & lui remit sa couronne sur la tête. ^a *Il le rétablit en sa première fortune, dit un historien, jugeant qu'il étoit aussi beau de faire des Rois, que d'en vaincre.* page 88.

L'Oraison funebre de la Reine d'Angleterre Henriette de France, & celle de la Duchesse d'Orleans Henriette Anne d'Angleterre (par M. Bossuet,) sont pleines de ces pensées qu'Hermogène nomme majestueuses.

„ Son grand cœur a surpassé sa naissance : toute autre place qu'un trône eût été indigne d'elle.

„ Douce, familière, agréable autant que ferme & vigoureuse, elle savoit persuader & convaincre aussi bien que commander, & faire valoir la raison non moins que l'autorité.

„ Malgré les mauvais succès de ses

^a In pristinum fortunæ habitum restituit, æquè pulchrum esse judicans, & vincere reges, & facere. *Val. Max. lib. 5. c. 1.*

» armes infortunées, (*C'est de Charles*
 » *I. roi d'Angleterre dont parle l'auteur*)
 » si on a pu le vaincre, on n'a pas pu
 » le forcer; & comme il n'a jamais refusé
 » ce qui étoit raisonnable étant vain-
 » queur, il a toujours rejeté ce qui étoit
 » foible & injuste étant captif. p. 105.

Ces sortes de pensées portent la conviction avec elles, entraînent comme par force notre jugement, remuent nos passions, & nous laissent l'équilibre dans l'ame.

2. Voila donc une première espèce de pensées, qui ne gagnent pas seulement la créance comme vraies, mais qui attirent l'admiration comme nouvelles & extraordinaires. Celles de la seconde espèce sont les agréables, qui surprennent & qui frappent quelquefois autant que les nobles & les sublimes; mais qui sont par l'agrément ce que sont les autres par la noblesse & par la sublimité.... Les pensées sublimes sont aussi agréables, mais ce n'est pas l'agrément qui en fait le caractère. Elles plaisent, parce qu'elles ont du grand, qui charme toujours l'esprit; au lieu que celles-ci ne plaisent que parce qu'elles sont agréables. Ce qu'il y a de charmant

en elles, est comme en certaines peintures, quelque chose de doux, de tendre, & de gracieux. C'est en partie ce *molle atque facetum* qu'Horace donne à Virgile, & qui ne consiste pas dans *Satyr. 101. lib. 1.* ce que nous appellons plaisant, mais dans je ne sai quelle grace qu'on ne sauroit définir en général, & dont il y a plus d'une sorte. p. 131. & 132.

Les comparaisons tirées des sujets fleuris & délicieux font des pensées agréables, de même que celles qu'on tire des grands sujets font des pensées nobles. Il me paroît, dit Costar, que c'est un grand avantage d'être porté au bien sans nulle peine; & il me semble que c'est un ruisseau tranquille, qui suivant sa pente naturelle, coule sans obstacle entre deux rives fleuries. Je trouve au contraire que ces gens vertueux par raison, qui font quelquefois de plus belles choses que les autres, sont de ces jets d'eau où l'art fait violence à la nature, & qui après avoir jailli jusqu'au ciel, s'arrêtent bien souvent par le moindre obstacle. C'est encore penser joliment que de dire, avec Balzac d'une petite rivière: Cette belle eau aime tellement ce pays.

» qu'elle se divise en mille branches,
 » & fait une infinité d'îles & de tours
 » afin de s'y amuser davantage. p. 137.
 138.

Les fictions ingénieuses ne font point un moins bel effet en prose qu'en vers. Ce sont pour l'esprit autant de spectacles divertissans, qui ne manquent point de plaire aux personnes éclairées. . . Pline le jeune exhortant par son exemple Corneille Tacite à étudier jusques dans la chasse, lui dit ^a que l'exercice du corps réveille l'esprit : que les bois, la solitude, le silence même qu'on garde en certaines chasses aident fort à bien penser : & enfin que s'il porte toujours avec lui des tablettes, il éprouvera que Minerve n'habite pas moins les forêts & les collines que Diane. Voilà une petite fiction en deux mots. Pline avoit dit d'abord ^b qu'à une chasse où l'on prit trois sangliers dans

^a Mirum est ut animus agitatione motuque corporis excitetur. Jam undique sylvarum, & solitudo, ipsumque illud silentium quod venationi datur, magna cogitationis incitamenta sunt. . . Experientis non Dianam magis in montibus quam Minervam inerrare. *Lib. 1. ep. 6.*
^b Ad retia sedebam : erant in proximo non venabulum aut lancea, sed stylus & pugillares. Meditabar aliquid, enotabamque, ut, si manus vacuas, plenas tamen ceras reportarem. *Ibid.*

les toiles, il étoit assis près des toiles mêmes, les tablettes à la main, révant & marquant ce qui lui venoit de bon en l'esprit, afin que s'il s'en retournoit les mains vuides, il rapportât au moins ses tablettes pleines. Cela est pensé joliment: mais il y a encore plus d'agrément en ce qu'il imagine que Minerve est comme Diane hôtesse des bois, qu'on la trouve dans les vallons & sur les montagnes. *pages*
139. 140.

L'agrément naît d'ordinaire de l'opposition, sur-tout dans les pensées doubles qui ont deux sens, & comme deux faces: car cette figure, qui semble nier ce qu'elle établit, & qui se contredit en apparence, est très élégante. Sophocle dit que les présens des ennemis ne sont pas des présens, & qu'une mere inhumaine n'est pas mere. Sénèque, ^a qu'une grande fortune est une grande servitude: Tacite, ^b qu'on fait quelquefois toutes sortes de bassesses & d'actions serviles pour régner. Horace ^c parle d'une folle sa-

^a Magna servitus est magna fortuna. *de Consol.*
ad Polyb.

^b Omnia serviliter pro dominatione. *Hist. lib. 1.*

^c Infanientis dum sapientia consultus erro...
Strenua nos exercet inertia... Rerum concordia discors. *Horat.*

gesse, d'une paresse empressée, & d'une concorde discordante. Quelqu'un a dit, que les Rois sont esclaves sur le trône; que le corps & l'ame sont deux ennemis qui ne se peuvent quitter, & deux amis qui ne se peuvent souffrir. Selon Voiture, le secret pour avoir de la santé & de la gaieté, est que le corps soit agité, & que l'esprit se repose. Le même dit, en parlant d'une personne de qualité qui avoit de l'esprit infiniment, & avec laquelle il étoit en commerce: Je ne me trouve jamais si glorieux que quand je reçois des lettres, ni si humble que lorsque j'y veux répondre. *page 146.*

Cependant il ne faut pas croire qu'une pensée ne puisse être agréable que par des endroits brillans, & qui aient du jeu: la seule naïveté en fait quelquefois tout l'agrément. Elle consiste cette naïveté dans je ne sai quel air simple & ingénu, mais spirituel & raisonnable, tel qu'est celui d'un villageois de bon sens, ou d'un enfant qui a de l'esprit. *page 150.*

3. Il y a une troisième espèce de pensées, qui avec de l'agrément ont de la délicatesse, ou plutôt dont tout l'agrément, toute la beauté, tout le

prix, vient de ce qu'elles sont délicates. . . On peut dire qu'une pensée délicate est la plus fine production, & comme la fleur de l'esprit. . . Il faut, à mon avis, raisonner de la délicatesse des pensées qui entrent dans les ouvrages d'esprit, par rapport à celle des ouvrages naturels. Les^a plus délicats sont ceux où la nature prend plaisir à travailler en petit, & dont la matière presque imperceptible fait qu'on doute si elle a dessein de montrer ou de cacher son adresse. Tel est un insecte parfaitement bien formé, & d'autant plus digne d'admiration, qu'il tombe moins sous la vûe, selon l'auteur de l'histoire naturelle. page 158.
 & 160.

Difons par analogie qu'une pensée où il y a de la délicatesse a cela de propre, qu'elle est renfermée en peu de paroles, & que le sens qu'elle contient n'est pas si visible ni si marqué.^b Il semble d'abord qu'elle le cache en

^a Rerum natura nusquam magis, quam in minimis, tota. *Plin. lib. 11. c. 2.*

In arcum coacta rerum natura majestas, multis nulla sui parte mirabilior. *Idem, l. 37. Proem.*

^b Auditoribus grata sunt hæc, quæ cum intellexerint, acumine suo delectantur, & gaudent, non quasi audiverint, sed quasi invenerint. *Quintil. l. 8. c. 2.*

partie, afin qu'on le cherche & qu'on le devine : ou du moins elle le laisse seulement entrevoir, pour nous donner le plaisir de le découvrir tout à fait quand nous avons de l'esprit. Car comme il faut avoir de bons yeux, & employer même ceux de l'art, je veux dire les lunettes & les microscopes, pour bien voir les chef-d'œuvres de la nature : il n'appartient qu'aux personnes intelligentes & éclairées de pénétrer tout le sens d'une pensée délicate. Ce petit mystère est comme l'ame de la délicatesse des pensées : en sorte que celles qui n'ont rien de mystérieux ni dans le fonds, ni dans le tour, & qui se montrent toutes entières à la première vûe, ne sont pas délicates proprement, quelque spirituelles qu'elles soient d'ailleurs. D'où l'on peut conclure que la délicatesse ajoute je ne sai quoi au sublime & à l'agréable. Des exemples rendront la chose plus claire. *pages 160. 161.*

Pline le Panégyriste dit à son Prince, qui avoit refusé lontems le titre de pere de la patrie, & qui ne voulut le recevoir que quand il crut l'avoir mérité : *a Vous êtes le seul à qui il est ar-*

*a Soli omnium contritæ esset, antequam
tigit tibi, ut pater patriæ fieres.*

rivé d'être Pere de la patrie, avant que de le devenir. page 162.

Le fleuve qui rendoit l'Egypte fertile par ses inondations réglées, ne s'étant point débordé une fois, Trajan envoya des blés en abondance au secours des peuples qui n'avoient pas de quoi vivre.^a *Le Nil, dit Pline, n'a jamais coulé plus abondamment pour la gloire des Romains.* page 163.

Le même auteur dit sur l'entrée de Trajan dans Rome :^b *Les uns publioient après vous avoir vu, qu'ils avoient assez vécu ; les autres, qu'ils devoient encore vivre.* page 165.

Il y a beaucoup de délicatesse dans la réflexion de Virgile sur l'imprudence ou la foiblesse d'Orphée, qui en ramenant sa femme des enfers, la regarda, & la perdit au même moment :^c *Folie pardonnable à la vérité, si les dieux des enfers s'avoient pardonner!* pag. 178.

Il n'y en a pas moins dans la louange que Cicéron donne à César :^d *Vous avez coutume de n'oublier rien que les injures.* page 209.

^a Nilus Aegypto quidem sæpe, sed gloriæ nostræ nunquam largior fluxit.

^b Alii se satis vixisse, te viso, te recepto : alii nunc magis esse vivendum prædicabant.

^c Cum subita incautum dementia cepit amantem : Ignoscenda quidem, scirent si ignoscere manes. *Georg. lib. 4.*

^d Oblivisci nihil soles, nisi injurias. *Orat. pro Ligar. n. 35.*

Outre la délicatesse des pensées qui sont purement ingénieuses, il y en a une qui vient des sentimens, & où l'affection a plus de part que l'intelligence. ^a *Je ne vous verrai plus jamais*, dit un poëte au sujet de la mort d'un frere qu'il aimoit passionnément : *Je ne vous verrai plus jamais, mon cher frere, vous qui m'étiez plus cher que la vie : mais je vous aimerai toujours.* Un autre parle ainsi d'une personne qui lui étoit extrêmement chere : ^b *Dans les lieux les plus solitaires & les plus déserts vous êtes pour moi une grande compagnie.* Mais rien n'est plus délicat que les plaintes d'une Tourterelle qu'on fait parler dans un petit dialogue en vers. Le dialogue est entre un Passant & la Tourterelle.

LE PASSANT.

Que fais-tu dans ce bois plaintive Tourterelle ?

LA TOURTERELLE.

Je gémis : j'ai perdu ma compagne fidèle.

LE PASSANT.

Ne crains tu point que l'Oïseleur

Ne te fasse mourir comme elle ?

^a Nunquam ego te, | tē semper amabo. *Carul.*
vita frater amabilior, | ^b In solis tu mihi turba
Aspiciam posthac : at cer- | locis. *Tibul.*

Si ce n'est lui, ce sera ma douleur.

pages 213. 216. & 217.

Je finirai cet extrait par une réflexion également sentée & spirituelle du Pere Bouhours, qui se trouve dans un autre livre qui a pour titre, PENSE'ES INGENIEUSES. *Ce qu'il y a, dit-il, de plus délicat dans les pensées & dans les expressions des auteurs qui ont écrit avec beaucoup de justesse (& de délicatesse) se perd quand on les veut mettre dans une autre Langue : à peu près comme ces essences exquisés, dont le parfum subtile s'évapore quand on les verse d'un vase dans un autre.* page 195.

DES PENSE'ES BRILLANTES.

IL Y A une sorte de pensées, peu connues chez les écrivains du bon siècle, & qui n'ont commencé à avoir du cours & du crédit que dans le déclin de l'éloquence. Elles consistent dans une manière de s'exprimer courte, vive, brillante, qui plait sur tout par une certaine pointe d'esprit, qui frappe par une nouveauté hardie, & par un tour ingénieux, mais peu commun & peu ordinaire. Sénèque contribua

beaucoup à introduire à Rome ce mauvais goût : ^a & du tems de Quintilien il y étoit si général & si dominant, que les Orateurs se faisoient une loi de terminer presque chaque période par quelque pensée éclatante, qui fît que l'auditoire applaudît & se récriât.

Les réflexions de Quintilien sur ce sujet sont tout-à-fait sensées. ^b Il ne condamne pas ces sortes de pensées en elles-mêmes, qui peuvent annoblir le discours, & lui donner en même tems de la force, de la grace, & de l'élévation : il en condamne seulement l'abus & la trop grande affectation. ^c Il veut qu'on les regarde comme les yeux du discours : & les yeux ne doivent pas être répandus dans tout le corps. ^d Il consent qu'on ajoute à la manière d'écrire des Anciens cette nouvelle grace,

^a Nunc illud volunt, ut omnis locus, omnis sensus, in fine sermonis feriat aurem. Turpe autem ac prope nefas du cunt, respirare ullo loco, qui acclamationem non petierit. *Quintil. lib. 8. c. 5.*

dicentem commendat ?
Ibid.

^c Ego hæc lumina orationis velut oculos quosdam eloquentiæ esse credo : sed neque oculos esse toto corpore velim. *Ibid.*

^b Quod tantum in sententia bona crimen est ? Non causæ prodest ? non judicem movet ? non

^d Patet media quædam via : sicut in cultu victu- que accessit aliquis citra reprehensionem nitor, quem, sicut possumus adjiciamus virtutibus. *Ib.*

comme

comme il a été permis d'ajouter à l'ancienne manière de vivre une certaine propreté & une élégance, qu'on ne peut condamner, & dont même on doit tâcher de faire une sorte de vertu. Mais il faut éviter l'excès. ^a Car, après tout, l'ancienne simplicité seroit encore plus estimable que cette nouvelle licence.

^b En effet, lorsque ces pensées sont en trop grand nombre, elles s'entre-nuisent & s'étouffent mutuellement, comme il arrive à des arbres qui sont plantés trop près les uns des autres : & elles causent la même obscurité & la même confusion dans le discours, que la trop grande multitude de personnages dans un tableau.

^c D'ailleurs, comme ces sortes de pensées, dont la beauté consiste à être

^a Si necesse sit, verem illum horrorem dicendi malim, quam istam novam licentiam.

^b Densitas earum obstat invicem, ut in satis omnibus fructibusque arborum nihil ad justam magnitudinem adlescere potest, quod loco, in quem crescat, caret. Nec pietura, in qua nihil circumlitum est, eminet: ideoque artifices etiam, cum plura in unam tabulam opera contulerunt,

spatiis distinguunt. . . ne umbræ in corpora cadant. *Ibid.*

^c Facit res eadem concisam quoque orationem. Subsistit enim omnis sententia; ideoque post eam utique aliud est initium. Unde soluta ferè oratio, & è singulis non membris sed frustis collata, structura caret; cum illa rotunda & undique circumcisa insistere invicem nequeant. *Ibid.*

courtes & vives, sont détachées les unes des autres, & qu'elles forment chacune un sens complet, il arrive de là que le discours est extrêmement coupé & concis, sans liaison & comme décousu, composé plutôt de pièces & de morceaux, que de membres & de parties qui fassent un tout. Or une telle composition paroît entièrement opposée au nombre & à l'harmonie du discours, qui demande plus de suite & plus d'étendue.

^a On peut dire aussi que ces pensées brillantes ressemblent moins à une flamme lumineuse, qu'à ces étincelles de feu qui échappent au travers de la fumée.

^b Enfin, comme on n'est attentif qu'à les entasser, on devient peu délicat dans le discernement & le choix, & il ne se peut faire que parmi ce grand nombre il ne s'en trouve beaucoup de froides, de puériles, de ridicules.

Pour peu qu'on ait lu Sénèque, on sent bien que ce que je viens de dire est son portrait, & le caractère propre de

^a Lumina illa non flammæ, sed scintillis inter fumum emicantibus, similia dixeris. *Ibid.*

^b Hoc quoque accidit, quod solas captanti sen-

tentias, multas necesse est dicere leves, frigidas, ineptas. Non enim potest esse delectus, ubi numero laboratur. *Ibid.*

ses ouvrages : & Quintilien le marque clairement dans un autre endroit ,^a où après avoir rendu justice au mérite & à l'érudition de ce grand homme, & avoir reconnu qu'on trouve dans ses écrits beaucoup de belles pensées & de maximes solides pour les mœurs, il ajoute que par rapport à l'éloquence ils sont d'un goût dépravé & corrompu presque en tout, & d'autant plus dangereux qu'ils sont pleins de défauts agréables, & qu'on ne peut s'empêcher d'aimer. C'est pourquoi il dit qu'il auroit été à souhaiter qu'un si beau génie, capable de ce qu'il y a de plus grand dans l'éloquence, si riche & si fertile pour l'invention, eût eu un goût plus épuré, & un discernement plus exact; qu'il eût été moins amoureux de toutes ses productions; qu'il eût su en faire le choix, & surtout qu'il n'eût

a Multa in eo clara-
que sententia, multa
etiam morum gratia le-
genda: sed in eloquendo
corrupta pleraque, atque
eo perniciosissima, quod
abundant dulcibus vitiis.
Velles eum suo ingenio
dixisse, alieno iudicio.
Nam... si non omnia
sua amasset, si rerum pon-
dera minutissimis senten-
tiis non fregisset, con-
sensu potius eruditorum,
quam puerorum amo-
re comprobaretur...
Multa probanda in eo,
multa etiam admiranda
sunt, eligere modò curæ
sit: quod utinam ipse fe-
cisset! Digna enim fuit
illa natura, quæ meliora
vellet, quæ quod voluit
effecit. *Quintil. l. 10. c. 1.*

point affoibli l'importance des matières qu'il traite par un amas de petites pensées, ^a qui peuvent flater d'abord par une apparence & une lueur d'esprit, mais que l'on trouve froides & puériles quand on les examine avec quelque attention.

Je rapporterai quelques endroits de cet auteur, afin que les jeunes gens puissent comparer son stile avec celui de Cicéron & de Tite-Live, & voir si le jugement qu'en porte Quintilien est fondé sur de bonnes raisons, ou s'il n'est que l'effet de sa prévention contre Sénèque.

1. *Entretien de Démarate avec Xerxès.*

*Senece. de
Benef. lib. 6.
cap. 31.*

* *Cum bellum Græciæ indiceret Xerxes, animum tumentem, oblitumque quàm caducis consideret, nemo non impulit. Alius aiebat, non laturos nuncium*

^a Plerique minimis etiam inventiunculis gaudent, quæ excussæ risum habent, inventæ facie ingenii blandiuntur. *Quintil. lib. 8. c. 5.*

» * Dans le tems que
» Xerxès, enflé d'orgueil,
» & aveuglé par une vai-
» ne confiance en ses for-
» ces, songeoit à porter
» la guerre contre la Grèce

ce, tous les courtisans ce
qui l'environnoient tra-
vaillèrent à l'envi à le ce
pousser par des flateries ce
outrées dans le précipice ce
où son ambition l'en-
traînoit. L'un disoit que ce
la nouvelle seule de la ce
guerre jetteroit le trou-
ble parmi les Grecs, ce
& qu'au premier bruit ce
de sa marche ils pren-
-

belli, & ad primam adventus famam terga versuros. Alius, nihil esse dubii quin illa mole non vinci solum Græcia, sed obrui posset: magis verendum ne vacuas desertasque urbes invenirent, & profugis hostibus vasta solitudines relinquerentur, non habituris ubi tantas vires exercere possent. Alius, illi vix rerum naturam sufficere: angusta esse classibus maria, militi castra, explicandis equestribus copiis campestria: vix patere cælum satis ad emittenda omni manu tela.

* Cum in hunc modum multa undique jactarentur, quæ hominem nimia æstimatione sui furentem concitarent; Demaratus Lacedæmonius solus dixit, ipsam

droient la fuite : un autre, qu'avec une armée si nombreuse il étoit sûr, non seulement de vaincre la Grèce, mais de l'accabler : & que tout ce qu'il avoit à craindre étoit de trouver à son arrivée les villes désertes, & les campagnes réduites en solitudes par la retraite précipitée des habitans, & de n'avoir plus de quoi employer de si grandes forces. D'un autre côté on lui faisoit entendre qu'à peine la nature entière lui suffiroit-elle : que les mers étoient trop étroites pour contenir ses flottes ; que nul camp ne pourroit renfermer ses trou- pes de pié ; qu'il n'y avoit point de plaine assez étendue pour sa cavalerie : & qu'à peine l'air suffiroit-il pour les traits qu'on auroit à lancer.

* Parmi tous ces discours, si capables de faire tourner la tête à un Prince déjà enivré de l'idée de sa grandeur, Démarate Lacédémonien fut le seul qui osât représenter au Roi, que ce qui faisoit

illam qua sibi placeret multitudinem, indigestam & gravem, metuendam esse ducenti; non enim vires, sed pondus habere: immodica nunquam regi posse; nec diu durare, quicquid regi non potest.

** In primo, inquit, statim monte Lacones objecti dabunt tibi sui experimentum. Tot ista gentium millia trecenti morabuntur: harebunt in vestigio fixi, & commissas sibi angustias tuebuntur, & corporibus obstruent. Tota illos Asia non movebit loco. Tantas minas belli, & penè totius humani generis ruinam paucissimi sustinebunt. Cum te mutatis legibus suis*

» le sujet de sa confiance
» étoit ce qui devoit lui
» inspirer le plus de
» crainte : Que ce vaste
» corps d'armée, cette
» masse énorme & mon-
» strueuse, n'avoit que
» de la pesanteur, & non
» de la force : Qu'il n'est
» pas possible de gouver-
» ner ce qui n'a ni borne
» ni mesure, & que ce
» qui ne peut être gou-
» verné, ne peut subsister
» longtemps.

» * Une poignée de
» gens que vous rencon-
» trerez d'abord à une
» première montagne,
» vous fera connoître ce
» que sont les citoyens de
» Sparte. Trois cens Spar-
» tiates arrêteront ces

millions d'hommes que
vous traînez avec vous.
Inébranlables dans le
poste qu'on leur aura
confié, ils le défen-
dront jusqu'au dernier
soupir, & feront une
barrière & un rempart
de leurs corps. Toutes
les forces de l'Asie ne
leur feront pas faire un
pas en arrière. Seuls ils
soutiendront le choc
formidable de presque
tout l'univers réuni
contre eux. Après avoir
forcé la nature à chan-
ger toutes ses loix pour
vous ouvrir un passage,
vous demeurerez tout
court à un défilé. Vous
pourrez juger des per-
tes que vous ferez dans

natura transmiserit, in semita harebis, & aestimabis futura damna, cum putaveris quanti Thermopylarum angusta constiterint. Scies te fugari posse, cum scieris posse retineri.

** Cedent quidem tibi pluribus locis, velut torrentis modo ablati, cujus cum magno terrore prima vis defluit: deinde hinc atque illinc coorientur, & tuis te viribus prement.*

*** Verum est quod dicitur, majorem belli apparatus esse, quam qui recipi ab his regionibus possit, quas oppugnare constituis. Sed hac res contra nos est. Ob hoc ipsum, te Gracia vincet, quia non capit. Uti toto te non potes.*

**** Præterea, quæ una rebus salus est,*

» la suite, par ce que
» vous aura coûté le
» passage des Thermopy-
» les. En voyant qu'on
» peut vous arrêter, vous
» comprendrez qu'on
» pourra aussi vous met-
» tre en fuite.

» * Vos armées, com-
» me un torrent impé-
» tueux dont rien ne peut
» soutenir le premier
» effort, pourront d'a-
» bord tout dissiper: mais
» bientôt vos ennemis se
» rallieront, & vous at-
» taquant de divers côtés,
» vous détruiront par vos
» propres forces.

» * On dit vrai, quand ce
» on avance que le pays ce
» que vous voulez atta-
» quer n'a pas un espace ce
» suffisant pour un appa-
» reil de guerre si im-
» mense: mais c'est pré-
» cisément ce qui fait ce
» contre nous. La Grèce ce
» vous vaincra, parce ce
» qu'elle ne peut vous ce
» contenir. Vous ne pou-
» vez faire usage que ce
» d'une partie de vous-
» même.

» *** D'ailleurs, ce qui ce
» fait la sûreté & la res-
» source d'une armée, vous ce
» devient absolument im-
» possible.

occurrere ad primos rerum impetus, & inclinatis opem ferre non poteris, nec fulcire ac firmare labantia. Multo antè vinceris, quàm victum esse te sentias.

** Ceterum, non est quòd exercitum tuum ob hoc sustineri putes non posse, quia numerus ejus Duci quoque ignotus est. Nihil tam magnum est, quod perire non possit, cui nascitur in perniciem, ut alia quiescant, ex ipsa magnitudine sua causa.*

*** Acciderunt quæ Demaratus prædixerat. Divina atque humana impellentem, & mutantem quicquid obstiterat, trecenti stare jusserunt: stratusque per*

praticable. Vous ne
pourrez ni donner les
ordres à propos, ni
vous trouver à tems au
premier mouvement,
ni soutenir ceux qui
plient, ni rassurer ceux
qui commencent à s'é-
branler. Vous serez
vaincu longtems avant
que d'être à portée de
vous en apercevoir.

* Au reste, ne vous
flâchez pas que vos trou-
pes ne puissent rien
trouver qui leur résiste,
parce que le nombre
prodigieux en est in-
connu même à leur
Chef. Il n'y a rien de
si grand qui ne puisse
périr: puisqu'au défaut
de tout autre obstacle,
sa grandeur même est

une cause de ruine.

** Tout ce que Dé-
marate avoit prédit à
Xerxès, arriva. Ce
Prince, qui se piquoit
de surmonter tous les
obstacles que les dieux
& les hommes met-
toient à ses entrepri-
ses, qui changeoit &
renversoit tout ce qui
s'opposoit à son passa-
ge, fut arrêté par trois
cens hommes: & bien-
tôt Xerxès, voyant les
débris de ses formi-
dables armées répan-
dus dans toutes les par-
ties de la Grèce, com-
prit quelle différence
il y avoit entre une
foule d'hommes, &
une armée.

totam passim Graciam Xerxes intellexit,
quantum ab exercitu turba distaret.

* Itaque Xerxes, pudore quàm damno
miserior, Demarato gratias egit, quòd
solus sibi verum dixisset, & permisit pe-
tere quod vellet. Petit ille ut Sardes, ma-
ximam Asia civitatem, curru vectus in-
traret, rectam capite tiaram gerens : id
solis datum regibus. Dignus fuerat præ-
mio, antequam peteret. Sed quàm mi-
serabilis gens, in qua nemo fuit qui ve-
rum diceret regi, nisi qui non dicebat sibi!

Il faut avouer que ce morceau de
Sénèque est fort beau, & que le dis-
cours de Démarate est plein de sens &
de réflexions solides : mais il me sem-
ble que le stile en est trop uniforme,
& que l'antithèse s'y montre trop sou-
vent. Les pensées sont trop serrées &

» * Alors ce Prince, » plus malheureux enco- » re par la honte d'une » si folle expédition, que » par la perte qu'il y fit, » remercia Démarate de » ce que seul il lui avoit » dit la vérité, & lui per- » mit de lui demander » telle grace qu'il vou- » droit. Celui-ci demanda » d'entrer à Sardes, l'une » des plus grandes villes » d'Asie, monté sur un	char, portant la tiare ec- droite sur la tête, pri- vilège qui n'étoit ac- cordé qu'aux rois. Il au- roit mérité cette ré- compense, s'il ne l'a- voit pas demandée. Mais que doit-on pen- ser d'une nation, où il ne se trouva personne pour dire la vérité au Roi, qu'un homme qui ne se la disoit pas à lui- même ?
---	---

trop entassées. ^a Elles sont toutes détachées l'une de l'autre, & par cette raison rendent le stile trop concis & sautillant. ^b Une espèce de pointe finit presque chaque période. *Scies te fugari posse, cum scieris posse retineri..... Ob hoc ipsum te Gracia vincet, quia non capit..... Multò antè vinceris, quàm victum esse te sentias.* Cela choque moins quand on ne lit qu'un endroit séparé; mais quand tout un ouvrage est sur ce ton, il est difficile d'en soutenir sans peine une lecture un peu longue & suivie, au lieu que celle de Cicéron & de Tite-Live ne fatigue jamais. D'ailleurs un stile si coupé & si brusque peut-il être employé dans les discours où il s'agit d'instruire & de toucher les auditeurs; & par cette raison convient-il à l'éloquence du barreau & de la chaire?

On trouve quelquefois dans Cicéron de ces sortes de pensées qui terminent la période d'une manière courte & vive: mais il fait employer avec discrétion & sobriété ces graces du discours, qui en font le sel & l'affaisson-

^a Unde soluta ferè oratio, & è singulis non membris sed frustis collata.

^b Nunc illud volunt, ut omnis locus, omnis sensus, in fine sermonis feriat aurem.

nement, & qui par cette raison ne doivent pas être prodiguées.

* *Leviculus sanè noster Demosthenes, Lib. 5. Tuscul. n. 103.*
qui illo susurro delectari se dicebat aquam ferentis muliercula, ut mos in Gracia est, insusurrantisque alteri: Hic est ille Demosthenes. Quid hoc levius? at quantus orator! Sed apud alios loqui videlicet didicerat, non multum ipse secum. Cette pensée a beaucoup de rapport avec celle de Sénèque: Quàm miserabilis gens, in qua nemo fuit qui verum diceret regi, nisi qui non dicebat sibi!

2. *Réflexion de Sénèque sur une parole d'Auguste.*

Sénèque rapporte une parole d'Auguste, qui se repentant extrêmement d'avoir lui-même divulgué les désordres de sa fille, disoit que cette imprudence ne lui seroit pas échappée, si Agrippa ou Mécène eussent vécu. *De Benef. l. 6. c. 32.*

» * Il falloit que Démosthène, que nous
 » admirons tant, fût le petitesse! Et cependant
 » bien vain, d'être aussi quel grand orateur
 » sensible qu'il avoue lui-même que Démosthène? Mais
 » même qu'il l'étoit à c'est qu'il avoit appris à
 » ce petit mot flatteur parler aux autres, & qu'il
 » d'une porteuise d'eau, se parloit rarement
 » qui le montrant à lui-même.
 » doit, disoit à sa voi-

Horum nihil mihi accidisset, si aut Agrippa, aut Mecenas vixisset. Sénèque, pour relever cette parole, ajoute une réflexion très sensée: * *Adeo tot habenti millia hominum, duos reparare difficile est! Cæsa sunt legiones, & protinus scripta: fracta classis, & intra paucos dies natavit nova: sævitum est in opera publica ignibus, surrexerunt meliora consumptis. Tota vita, Agrippa & Mecenatis vacavit locus.* Rien n'est plus beau ni plus solide que cette pensée, Toutes les pertes se réparent excepté celle d'un ami: mais il falloit en demeurer là.

** *Quid putem?* ajoute Sénèque. *De-
fuisse similes qui assumrentur, an ipsius
vitium fuisse, qui maluit queri quàm qua-
rere? Non est quod existimemus Agrippam*

» * Tant il est difficile cut Auguste, la place «
» de trouver parmi tant d'Agrippa & de Mécé- «
» de millions d'hommes ne demeura toujours «
» de quoi en remplacer vacante.
» deux! Des légions ont » * Que penserai-je de «
» été taillées en pièces, cette parole d'Auguste? «
» on en a bientôt levé Dois-je croire qu'en «
» d'autres: une flotte a effèt il ne restoit plus «
» été brisée, en peu de dans tout l'Empire de «
» jours on en bâtit une tels hommes qu'il pût «
» nouvelle: le feu a choisir pour amis, «
» consumé des édifices ou si c'étoit la faute «
» publics, on en voit du Prince, qui aimoit «
» d'autres plus somptueux mieux se plaindre, que «
» que les premiers sortir d'en chercher? Il n'y «
» presque aussitôt de ter- a pas d'apparence «
» re. Mais, tant que vé- qu'Agrippa & Mécène «

Et Mecenatem solitos illi vera dicere : qui, si vixissent, inter dissimulantes fuissent. Regalis ingenii mos est, in presentium contumeliam amissa laudare, & his virtutem dare vera dicendi, à quibus jam audiendi periculum non est.

Outre que rien n'est plus petit que ce jeu de mots, *maluit quæri quam quærere* ; la seconde réflexion ruine absolument la première. Celle-ci suppose qu'il est fort difficile de remplacer de bons amis, & l'autre dit tout le contraire. D'ailleurs pourquoi Sénèque fait-il cette injure à Auguste, ou plutôt à ses deux amis, d'avancer qu'ils n'avoient pas coutume de dire la vérité à ce Prince, & qu'ils n'auroient pas osé le faire dans l'occasion dont il s'agit ? Mécène étoit de tout tems en possession de lui parler librement ; & l'on fait que dans un jugement où Auguste paroissoit pancher vers la cruauté, ce favori ne pouvant approcher de lui à cause de la presse, lui jetta un billet

» eussent coutume de lui	bien des morts pour ce
» dire la vérité ; & s'ils	faire honte & peine »
» avoient vécu, ils au-	aux vivans ; & de louer »
» roient dans cette occa-	dans les premiers une »
» sion gardé le silence	liberté courageuse de »
» comme les autres. Mais	dire la vérité, dont »
» le caractère des Princes	ils n'ont plus rien à »
» est d'aimer à dire du	craindre,

Surge tan-
dem carnifex

où il avoit écrit: *Levez-vous, & ne faites point le bourreau.* Pour Agrippa, lorsqu'Auguste, maître de l'Empire, délibéra sur le parti qu'il devoit prendre, il osa bien lui conseiller de rétablir la République dans son ancienne liberté.

Satyr. 10.
lib. 1.

On voit par là que Sénèque manquoit d'une qualité essentielle à l'orateur, qui est de savoir se tenir dans les bornes du vrai & du beau; & de retrancher impitoyablement tout ce qui est au delà du parfait, selon cette belle règle d'Horace: *Recideret omne quod ultra Perfectum traheretur.*^a Il étoit trop amateur de son génie: il ne pouvoit se résoudre à perdre ni à sacrifier aucunes de ses productions: & souvent par de petites & minces pensées il affoiblissoit la force & avilissoit la noblesse des choses dont il parloit.

3. *Autre pensée de Sénèque sur la rareté des vrais amis.*

Senec. de
Benef. 1. 6.
ce 34.

On trouve dans le même endroit une autre pensée au sujet des amis qui

a Si aliqua contem-
pisset. . . . Si non om-
nia sua amasset, si re-
rum pondera minutissi-
mis sententiis non fregis-

set, consensu potius erudi-
torum quam puerorum
amore comprobaretur.
Quintil. l. 10. c. 1.

est fort belle. Sénèque parle de cette foule de personnes qui font leur cour aux grands Seigneurs. * *Ad quemcumque istorum veneris, dit-il, quorum salu- tatio urbem concutit, scito, etiamsi ani- madverteris obsessos ingenti frequentia vicis, & commeantium in utramque par- tem catervis itinera compressa, tamen venire te in locum hominibus plenum, amicis vacuum. In pectore amicus, non in atrio quaritur. Illo recipiendus est, illic retinendus, & in sensus recondendus.* On ne peut nier qu'il n'y ait une gran- de beauté & une grande vivacité dans cette pensée & dans ce tour, *venire te in locum hominibus plenum, amicis va- cuum.* Après tout ce qui a été dit du fra- cas que cause dans la ville ce concours incroiable de citoiens qui s'empres- sent d'aller chez les grands, & qui rem- plissent leur maison, cette opposition

» * Si vous allez pendant vous venez ce
 » chez quelqu'un de ces dans un lieu rempli ce
 » grands Seigneurs chez d'hommes, & vuide ce
 » qui toute la Ville abon- d'antis. C'est dans le ce
 » de pour leur faire la cœur qu'il faut cher- ce
 » cour, sachez que bien chet l'ami, & non ce
 » que vous trouviez les dans l'antichambre. ce
 » rues assiégées & les C'est là où il faut le ce
 » chemins bouchés par recevoir & le retenir, ce
 » une foule innombrable & l'y mettre comme ce
 » de personnes qui vont en dépôt & en sûreté. ce
 » & qui retournent, ce-

est fort belle, *in locum hominibus plenum, amicis vacuum* : foule de courtisans, solitude d'amis. Mais que signifie ce qui suit : *in pectore amicus, non in atrio queritur* ? » Il faut chercher l'ami » dans le cœur, & non dans l'antichambre. « J'y voi une antithèse, mais je n'y découvre rien de plus, & j'avoue que je n'ai pu en comprendre le sens.

Le P. Bouhours n'a pas manqué de nous apprendre quel jugement il falloit porter de cet auteur. » De tous les écrivains vains ingénieux, dit-il, celui qui fait le moins réduire ses pensées à la mesure que demande le bon sens, c'est Sénèque. Il veut toujours plaire, & il a si peur qu'une pensée belle d'elle-même ne frappe pas, qu'il la propose dans tous les jours où elle peut être vûe, & qu'il la pare de toutes les couleurs qui peuvent la rendre agréable : de sorte qu'on peut dire de lui ce que son pere disoit d'un orateur de leur tems : ^a *En répétant la même pensée, & la tournant de plusieurs façons, il la gâte : n'étant pas content d'avoir bien dite une chose une fois, il fait en*

^a Haber hoc Montanus vitium, sententias suas repetendo corrumpit : dum non est contentus unam rem semel bene dicere, efficit ne bene dixerit. *Controver. 9. lib. 2.*

sorte qu'il ne l'a pas bien dite. « Il cite un mot du Cardinal Palavicin, qui sent bien le stile Italien, mais qui a du sens. » Sénèque, dit ce Cardinal, parfume ses pensées avec un ambre & une civette qui à la longue donnent dans la tête : elles plaisent au commencement, & laissent fort dans la suite.

Un autre auteur fort célèbre porte le même jugement de Sénèque ; & donne en peu de mots d'excellentes règles sur les pensées.

M. Nicole
dans l'éduc.
d'un Prince,
2. part. n. 22.
& 40.

« Il y a, dit-il, deux fortes de beautés dans l'éloquence, auxquelles il faut tâcher de rendre les enfans sensibles. L'une consiste dans les pensées belles & solides, mais extraordinaires & surprenantes. Lucain, Sénèque, & Tacite sont remplis de ces fortes de beautés. L'autre, au contraire, ne consiste nullement dans les pensées rares ; mais dans un certain air naturel, dans une simplicité facile, élégante, & délicate, qui ne bande point l'esprit, qui ne lui présente que des images communes, mais vives & agréables, & qui fait si bien le suivre dans ses mouvemens, qu'elle ne manque jamais de lui proposer sur

„ chaque sujet les objets dont il peut
 „ être touché, & d'exprimer toutes
 „ les passions & les mouvemens, que
 „ les choses qu'elle représente y doi-
 „ vent produire. Cette beauté est celle
 „ de Térence & de Virgile. Et l'on
 „ voit par là qu'elle est encore plus
 „ difficile que l'autre, puisqu'il n'y a
 „ point d'auteurs dont on ait moins
 „ approché que de ces deux là.

„ Si l'on ne fait mêler cette beauté
 „ naturelle & simple avec celle des
 „ grandes pensées, on est en danger
 „ d'écrire & de parler d'autant plus
 „ mal, que l'on s'étudiera davantage
 „ à bien écrire & à bien parler : &
 „ plus on aura d'esprit, plus on tom-
 „ bera dans un genre vicieux. Car c'est
 „ ce qui fait qu'on se jette dans le stile
 „ des pointes, qui est un très mauvais
 „ caractère. Quand même les pensées
 „ seroient solides & belles en elles-
 „ mêmes, néanmoins elles lassent &
 „ accablent l'esprit, si elles sont en
 „ trop grand nombre, & si on les em-
 „ ploie en des sujets qui ne les deman-
 „ dent point. Sénèque, qui est admi-
 „ rable étant considéré par parties,
 „ lasse l'esprit quand on le lit tout de
 „ suite ; & je croi que si Quintilien

» a dit de lui avec raison, qu'il est rem-
 » pli de défauts agréables, *abundat dul-*
 » *cibus vitiis*, on en pourroit dire avec
 » autant de raison, qu'il est rempli de
 » beautés defagréables par leur multi-
 » tude, & par ce dessein qu'il paroît
 » avoir eu de ne rien dire simplement,
 » & de tourner tout en forme de poin-
 » te. Il n'y a point de défaut qu'il faille
 » plus faire sentir aux enfans, lorsqu'ils
 » sont un peu avancés, que celui-là :
 » parce qu'il n'y en a point qui fasse
 » plus perdre le fruit des études en ce
 » qui regarde le langage & l'éloquence.

^a Cela n'empêche pas que la lecture
 de Sénèque ne puisse être fort utile aux
 jeunes gens, quand ils commenceront
 à avoir le goût & le jugement formés
 par celle de Cicéron. Sénèque est un
 esprit original, propre à donner de
 l'esprit aux autres, & à leur faciliter
 l'invention. On peut tirer du traité de
 la clémence, & de celui de la brièveté
 de la vie, beaucoup d'endroits, qui
 accoutumeront les jeunes gens à trou-
 ver d'eux-mêmes des pensées. Cette
 lecture leur servira aussi à faire le

^a Verùm sic quoque jam | dus, vel ideo, quòd exer-
 robustis, & severiore ge- | cere potest utrinque judi-
 nere satis firmatis, legen- | cium. *Quintil. l. 10. c. 1.*

discernement du bon & du mauvais. Mais le maître doit les conduire dans cette étude, & ne les pas abandonner à eux-mêmes, de peur qu'ils ne prennent pour vertus les vices mêmes de Sénèque, d'autant plus dangereux pour eux, qu'ils ont plus de conformité au caractère de leur âge, & que d'ailleurs, comme nous l'avons déjà remarqué, ils sont mêlés de charmes capables de séduire les plus clairvoians.

§. III.

Du choix des Mots.

ON A vû dans tous les exemples que j'ai cités jusqu'ici, combien le choix des mots sert à mettre les pensées & les preuves dans leur jour, & à en faire sentir la beauté & la force. Ce sont en effet les expressions qui donnent aux choses une nouvelle grace, & qui leur prêtent ce vif colori si propre à faire de riches peintures & des tableaux parlans, de sorte que par le changement, & quelquefois par le dérangement seul des expressions, presque toute la beauté du discours disparaît & s'évanouit.

Il semble que le principal usage que l'homme devoit faire de sa raison, seroit de n'être attentif qu'aux choses mêmes qu'on lui dit, sans se mettre en peine de la manière dont elles lui sont présentées. Cependant nous éprouvons tous les jours le contraire : & c'est peut-être une des suites de la corruption & de la dégradation de notre nature, qui fait que plongés dans les sens nous ne sommes presque touchés que de ce qui les frappe & les remue, & que souvent nous ne jugeons des pensées aussi bien que des hommes, que par le vêtement & la parure.

Ce n'est pas que je regarde comme un défaut en soi-même de préférer ce qui est orné & embelli à ce qui nel'est pas. Nous portons en nous un attrait, non seulement pour le bon & le vrai, mais aussi pour le beau. Et cet attrait, ce sentiment, nous vient de l'auteur même de la nature, qui n'y a presque rien offert à nos yeux qui ne soit gracieux & aimable. Le desordre consiste en ce que l'on est plus touché de l'ornement que de la vérité, ou même de ce qu'on est uniquement touché des embellissemens, sans faire attention

aux choses mêmes. Mais il est dans l'ordre, & c'est le premier dessein du Créateur, que la beauté & l'agrément extérieur servent à faire valoir & à faire aimer ce qui d'ailleurs est bon & vrai.

C'est donc une nécessité absolue à l'orateur de donner un soin particulier à l'élocution, ^a qui le met en état de produire ses pensées au dehors, sans quoi tous ses autres talens, quelque grands qu'ils fussent, deviendroient inutiles. Il faut que cette partie soit bien essentielle à l'éloquence, puisqu'elle lui a donné son nom. ^b Aussi voyons-nous que c'est elle qui décide principalement du mérite des orateurs, qui fait la différence des styles, d'où dépend pour l'ordinaire le succès d'un discours, & qui est à proprement parler ce que nous enseigne l'art : car le reste dépend plus du génie & de la nature.

^a Eloqui, hoc est omnia quæ mente conceperis promere, atque ad audientes perferre : sine quo supervacua sunt priora, & similia gladio condito, atque intra vaginam suam hærenti. *Quintil. in Proëm. lib. 8.*

^b Hoc maximè docetur : hoc nullus nisi arte assequi potest : hoc maxime orator oratore præstantior : hoc genera ipsa dicendi alia aliis poriora ; ut appareat in hoc & vitium & virtutem esse dicendi. *Ibid.*

Il a été parlé ailleurs de la propriété & de la clarté des mots : il s'agit maintenant de leur élégance & de leur force. C'est une chose merveilleuse comment des mots qui sont entre les mains de tout le monde, & qui par eux-mêmes n'ont aucune beauté particulière, maniés avec art, & appliqués à certains usages, acquièrent tout d'un coup un éclat qui les rend tout autres. *Ædificare*, quand il signifie *bâtir une maison*, est un mot simple. Quand le poète l'emploie pour exprimer ces parures à différens étages, dont les dames ornoient leurs têtes :

Tot premit ordinibus, tot adhuc compagibus altum

Juvenal. *Sat.*
tyr. 7. v. 5006

Ædificat caput :

c'est comme un diamant qui brille d'une vive lumière. M. Despreaux a bien su profiter de la pensée & de l'expression de Juvenal :

Et qu'une main savante, avec tant d'artifice
Bâtit de ses cheveux l'élégant édifice.

On peut dire que les mots ne valent que ce qu'on les fait valoir, & que c'est l'art de l'ouvrier qui y donne le prix. Comme ils sont destinés pour exprimer les pensées, c'est d'elles qu'ils

doivent naître ; ^a car les bonnes expressions sont ordinairement attachées aux choses mêmes , & les suivent comme l'ombre suit le corps. C'est une erreur de croire qu'il faille toujours les chercher hors de son sujet , comme si elles se déroboient à nous & qu'il fallût leur faire une espèce de violence pour les employer. Les plus naturelles sont les meilleures. ^b Je suppose , comme je l'ai déjà dit ailleurs , qu'on a étudié à fond la langue dans laquelle on écrit , que par une lecture exacte &

^a Res & sententiæ vi suâ verba parient , quæ semper satis ornata mihi quidem videri solent , si ejusmodi sunt ut ea res ipsa peperisse videatur. 2. *de Orat. n. 146.*

Resum copia , verborum copiam gignit. *Cic. 3. de Orat. n. 125.*

Cum de rebus grandioribus dicas , ipsæ res verba rapiunt. *Lib. 3. de fin. n. 19.*

Verba erunt in officio. . . sic ut semper sensibus inhærere videantur , atque ut umbra corpus sequi. *Quintil. in Proam. l. 8.*

Plerumque optima resibus cohærent , & cernuntur suo lumine. At nos quærimus illa , tanquam lateant semper ,

seque subducant. . . Optima sunt minimè accersita , & simplicibus atque ab ipsa veritate profectis similia. *Ibid.*

^b Qui rationem loquendi primum cognoverit , tum lectione multa & idonea copiosam sibi verborum suppellectilem compararit. . . ei res cum nominibus suis occurrent. Sed opus est studio præcedente , & acquisita facultate & quasi reposita. *Ibid.*

Onerandum completumque pectus maximarum rerum & plurimarum suavitate , copia , varietate. *Lib. 3. de Orat. n. 121.*

Celeritatem dabit consuetudo. Paulatim res faciliùs se ostendent , ver-
sérieuse

ſérieuſe des bons auteurs on ſ'eſt fait un amas de riches expreſſions , mais ſur tout qu'on ſ'eſt rempli l'eſprit de toutes les connoiſſances néceſſaires à l'orateur : pour lors la diction ne coute preſque rien. Quand on compoſe , il en eſt des mots comme des domeſtiques dans une maiſon bien réglée : ils n'attendent pas qu'on les appelle , ils ſe préſentent d'eux-mêmes , & ſont toujours prêts au beſoin. Il ne ſ'agit que d'en faire le choix , & de ſavoir les employer chacun dans leur place.

Ce choix coute d'abord plus de tems & de peine , parce qu'alors il faut examiner , peſer , comparer : mais dans la ſuite il devient ſi facile & ſi naturel , que ^a les mots ſ'offrent d'eux-mêmes , & naiſſent ſous la plume , preſque ſans qu'on y penſe. ^b Un ſoin ſcrupuleux & exact eſt bon pour les commencemens : mais il doit diminuer & diſparoître à meſure qu'on

ba respondebunt , compoſitio ſequetur : cuncta denique , ut in familia bene inſtituta in officio erunt . . . ſic ut non requiſita reſpondere , ſed ut ſemper ſenſibus inhaerere videantur. *Quintil. l. 10. c. 3. & l. 8. in Proam.*

^a Verba omnia , quæ ſunt cujuſque generis maxime illuſtria , ſub acumen ſtyli ſubeant & ſuccedant necelle eſt. *Lib. 1. de Orat. n. 151.*

^b Iſta quærendi , judicandi , comparandi anxietas , dum diſcimus adhibenda eſt , non cum

avance. Cependant il y a des orateurs qui toujours mécontents d'eux-mêmes & ingénieux à se tourmenter, rejettent toutes les expressions qui se présentent d'abord à eux, quelque bonnes qu'elles soient, pour en chercher de plus belles, de plus éclatantes, de plus extraordinaires; & qui perdent le tems à se donner ainsi à eux-mêmes la torture en disputant avec chaque mot & presque avec chaque syllabe. ^a Travail infructueux, délicatesse mal entendue, qui n'aboutit qu'à éteindre le feu de l'imagination, & à rendre l'orateur malheureux! L'art de bien parler ne seroit pas fort estimable, s'il coutoit toujours tant de peine, & s'il

dicimus... Quibusdam tamen nullus finis calumniandi est, & cum singulis penè syllabis commorandi: qui, etiam cum optima sint reperta, quærunt aliquid quod sit magis antiquum, remotum, inopinatum.... increduli quidam, & de ingenio suo pessimè meriti, qui diligentiam putant facere sibi scribendi difficultatem. *Quint. in Proem. l. 8.*

^a Abominanda hæc infelicitas erat, quæ & cursum dicendi refrenat, & calorem cogitationis extinguit mora & diffidentia. *Ibid.*

Neque enim vis summa dicendi est admiratione digna, si infelix usque ad ultimum sollicitudo persequitur, ac oratorem macerat & coquit, ægrè verba vertentem, & perpendendis coagmentandisque eis intabescentem. Nitidus ille, & sublimis, & locuples, circumfluentibus undique eloquentiæ copiis imperat. *Quintil. l. 12. c. 10.*

faloit être condamné toute sa vie à l'ennuyeuse occupation de chercher, de peser, d'ajuster des mots. L'orateur, s'il est digne de ce nom, possédera tous les trésors de l'éloquence; & les maniera en maître qui dispose de son bien comme il lui plaît.

On trouvera dans l'article, où j'ai traité de l'élégance & de la délicatesse du latin, plusieurs exemples qui regardent le choix des mots. Je me contenterai d'en ajouter encore ici un petit nombre.

Appius, pour exhorter les Romains à continuer le siège de Veies pendant l'hiver, se sert d'une comparaison tirée de la chasse, & il dit que le plaisir qu'on y trouve fait oublier les plus rudes fatigues, & entraîne les hommes malgré la rigueur des saisons dans les lieux les plus âpres & les plus escarpés. *Obsecro vos, venandi studium ac voluptas homines per nives ac pruinās in montes sylvasque rapit: bellinecessitatibus eam patientiam non adhibebimus, quam vel lusus ac voluptas eliceret solet?* Quelle force n'a point cette expression *rapit*? Pour la bien sentir, il ne faut que la comparer avec une autre expression que Sénèque emploie

Liv. lib 5.
n. 1.

De brevité.
vita, c. 2.

dans une pensée à peu près semblable. Il s'agit des marchands à qui l'ardeur insatiable du gain fait entreprendre de longs & dangereux voyages par terre & par mer. *Alium mercandi praeceptum cupiditas circa omnes terras, omnia maria, spe lucri ducit.* Ce mot, *ducit*, a trop de lenteur pour une passion aussi violente que l'avarice : *praeceptum cupiditas.*

Salluste décrit l'acharnement des soldats contre les vaincus, & en apporte la raison. *Igitur hi milites, postquam victoriam adepti sunt, nihil reliqui victis fecere. Quippe secundae res sapientium animos fatigant : ne illi, corruptis moribus, victoria temperarent.* Je ne m'arrête qu'à cette expression, *fatigant*. Est-il possible de marquer d'une manière plus courte & plus vive les rudes épreuves que les plus gens de bien ont à essuier dans la prospérité ? Elle les attaque, elle les poursuit sans relâche, elle leur livre une guerre continuelle, elle ne leur donne ni trêve ni repos qu'elle ne leur ait enlevé leur vertu ; & si elle ne peut venir à bout de les vaincre par la force, elle semble espérer qu'au moins ils rendront les armes de fatigue & de lassitude. *Secundae res sapientium animos fatigant.*

Cette expression m'en rappelle une autre de Tacite , qui n'est pas moins énergique. *An cum Tiberius , post tantam rerum experientiam , vi dominationis convulsus & mutatus sit , C. Casarem ,* &c. M. d'Ablancourt traduit ainsi ce passage. „ Si Tibere , après une longue expérience , s'étoit laissé corrompre à sa fortune , que deviendrait Ca-
 „ ligula , &c. Cette traduction énerve toute la force de la pensée , qui consiste dans ces deux mots , *convulsus , & vi dominationis*. *Convellere* , signifie arracher , déraciner , enlever avec force , faire sortir de sa place par violence. Il y a dans l'autorité souveraine un faste , un orgueil , une hauteur , qui attaquent les meilleurs Princes avec tant de violence qu'ils ne peuvent y résister , en sorte qu'arrachés à eux-mêmes , & à leurs bonnes inclinations , ils sont bientôt changés en d'autres hommes. *Vi dominationis convulsus & mutatus*.

*Annal. l. 6.
c. 48.*

Le même Tacite dans ses histoires parle de la prospérité dans le même sens que Salluste , mais sous une autre idée. *Fortunam adhuc tantum adversam tulisti. Secunde res acrioribus stimulis animos explorant: quia miseria tolerantur, se-*

*Histor. l. 2.
c. 15.*

licitate corrumpimur. Fidem, libertatem, amicitiam, præcipua humani animi bona, tu quidem eadem constantiâ retinebis, sed alii per obsequium imminuent. Irrumpet adulatio blanditiæ pessimum veri affectûs venenum, sua cuique utilitas. Cet endroit est tiré du discours que Galba fit à Pison en l'adoptant & l'associant à l'empire. Voici comme M. d'Ablancourt le traduit : „ La fortune jusqu'ici t'a été „ contraire, maintenant elle se change. „ Prends garde de pouvoir aussi bien „ supporter ses faveurs que ses injures. Car la prospérité a des éguillons „ bien plus puissans, que l'adversité : „ parce que nous cédon's aux uns, & „ que nous résistons aux autres. Quand „ tu conserverois ta vertu, ceux qui „ approcheront de toi perdront la leur. „ La flatterie prendra la place de la vérité, l'intérêt celle de l'affection, „ dont il est le poison & le venin. „ Il y auroit bien des choses à dire sur cette traduction : mais ce n'est pas de quoi il s'agit ici. Je remarque seulement qu'elle n'a point conservé la beauté de cette expression, *irrupet adulatio*. Elle signifie que quelque mesure, quelque précaution que prenne Pison pour fermer tout accès à la fla-

terie, elle saura bien, malgré toutes les barrières qu'on lui opposera, s'ouvrir une entrée, & comme forcer les passages, pour arriver jusqu'à lui. Le françois ne présente point cette idée : *La flatterie prendra la place de la vérité.*

Pline le naturaliste attribue la ruine & la décadence des mœurs aux dépenses énormes que fit Scaurus pendant qu'il étoit Edile. Il exprime merveilleusement cette pensée par un seul mot qui est tout-à-fait énergique. *Cujus nescio an adilitas maxime prostraverit mores.* Lib. 36. 6.
15. Son édilité acheva d'abattre & de renverser les mœurs.

Il ne faut qu'ouvrir nos bons auteurs françois, pour y trouver une foule de belles expressions, tantôt vives & énergiques, tantôt brillantes & pleines d'agréemens.

Cet homme (Maccabée) que Dieu M. Fléchier. avoit mis autour d'Israël comme un mur d'airain où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie, après avoir défait de nombreuses armées... venoit tous les ans, comme le moindre des Israélites, réparer avec ses mains triomphantes les ruines du sanctuaire.

On l'a vu (M. de Turenne) dans la fameuse bataille des Dunes, arracher les

armes des mains des soldats étrangers , qu'une férocité naturelle acharnoit sur les vaincus.

Il attacha par des nœuds de respect & d'amitié, ceux qu'on ne retient ordinairement que par la crainte des supplices . . . Par quelle invisible chaîne entraînoit-il ainsi les volontés ?

Combien de fois essayait-il d'une main impuissante d'arracher le bandeau fatal qui fermoit ses yeux à la vérité ?

On a pu remarquer dans plusieurs des exemples que je viens de citer , que les épithètes contribuent beaucoup à l'élégance & à la force du discours. Elles produisent sur-tout cet effet , selon la remarque de Quintilien , lorsqu'elles sont figurées & métaphoriques. *Disca-
mus spes effrenatas & animum in futura
eminentem velut in vinculis habere. . . .*

Senec. de
tranq. anim.

95.

Idem Ep.

*Vide quantum rerum per unam gulam
transiturarum permisceat luxuria, terra-
rum marisque vastatrix.* Le même Sénèque dans un admirable éloge qu'il fait de la femme d'un gouverneur de province, parle ainsi : *Loquax & ingeniosus
in contumelias præfectorum provincia, in
qua etiam qui vitaverunt culpam, non
effugerunt infamiam, eam velut unicum
sanctitatis exemplum suspexit.* Cicéron

De consol.
ad H. l. v. c.
17.

dit quelque chose de pareil de son frère. *Quæ cum honesta sint in his privatis nostris quotidianisque rationibus, in tanto imperio, tam depravatis moribus, tam corruptrice provincia, divina videantur necesse est.*

Epist. 1. ad
Quint. frat.
lib. 1.

^a Sans les épithètes le discours languit & paroît presque sans ame & sans vie. Il ne faut pourtant pas trop les multiplier. Car pour me servir de la comparaison de Quintilien, il en est des épithètes dans le discours, comme des valets dans l'armée, qui la surchargeroient extrêmement, & ne serviroient qu'à l'embarrasser, si chaque soldat avoit le sien: parce qu'alors on doubleroit le nombre sans doubler les forces.

§. IV.

De l'arrangement des Mots.

ON NE PEUT disconvenir que l'arrangement des mots ne contribue beaucoup à la beauté, & quel-

^a Talis est ratio hujusce virtutis, ut sine appositis nulla sit, & incompræoratio. Ne oneretur tamen multis. Nam sit longa & impedita, ut	eam judices. similem agmini totidem lixas habenti, quot milites quoque: in quo & numerus est duplex, nec duplavitium. Quint. l. 8. c. 6.
--	---

quefois même à la force du discours. ^a Il y a dans l'homme un goût naturel qui le rend sensible au nombre & à la cadence : & pour introduire dans les langues cette espèce d'harmonie & de concert, il n'a falu que consulter la nature, qu'étudier le génie de ces langues, que sonder & interroger, pour ainsi dire, les oreilles, que ^b Cicéron appelle avec raison un juge fier & dédaigneux. En effet quelque belle que soit une pensée en elle-même, si les mots qui l'expriment sont mal arrangés, la délicatesse de l'oreille en est choquée. ^c Une composition dure & rude la blesse, au lieu qu'elle est agréablement flatée de celle qui est douce

^a Natura ducimur ad modos. *Quintil. l. 9. c. 4.* *lib. 4. ad Heren. n. 32.*

Aures, vel animus aurium nuncio naturalem quandam in se continet vocum omnium mentionem. . . Animadversum est eadem natura admonente, esse quosdam certos cursus conclusionesque verborum. *Orat. n. 177. 178.*

^b Graves sententiæ in conditis verbis elatæ offendunt aures, quarum est judicium superbissimum. *Orat. n. 150.*

Aurium sensus fastidio-

^c Itaque & longiora & breviora judicat, & perfecta ac moderata semper expectat. Mutila sentit quædam, & quasi decurtata, quibus tanquam debito fraudetur: productiora alia, & quasi immoderatiùs excurrentia; quæ magis etiam aspernantur aures. *Orat. n. 177. 178.*

Optimè de illa (compositione) judicant aures, quæ & plena sentiunt, & parum expleta desiderant, & frago-

& coulante. Si le nombre est mal soutenu, & que la chute en soit trop prompte, elle sent qu'il y manque quelque chose, & n'est point satisfaite. Si au contraire il y a quelque chose de traînant & de superflu, elle le rejette & ne le peut souffrir. En un mot il n'y a qu'un discours plein & nombreux qui puisse la contenter.

Une preuve que ce goût est naturel, ^a c'est qu'il est commun au savant & à l'ignorant : avec cette différence néanmoins, que le premier en connoît les raisons, & que l'autre n'en juge que par le sentiment. Aussi ^c Cicéron ne comprend-il pas qu'on puisse être homme, & ne pas sentir le nombre & l'harmonie du discours : & il n'en juge pas tant par ce qu'il éprouvoit lui-même, que par ce qui arrivoit souvent à tout un peuple, qui

sis offenduntur, & lenti-
bus mulcentur, & con-
tortis excitantur, & sta-
bilia probant, clauda de-
prehendunt, redundantia
& nimia fastidiunt. *Quin-
til. l. 9. c. 4.*

^a Unum est & sim-
plex aurium judicium,
& promiscuè ac com-
muniter stultis ac sapien-
tibus à natura datum. *Cic.
pro Font. n. 12.*

^b Docti rationem com-
ponendi intelligunt, in-
docti voluptatem. *Quint.
l. 9. c. 4.*

^c Quod qui non sen-
tiunt, quas aures habeant,
aut quid in his hominis
simile sit, nescio. Mea
quidem, &c. Quid dico
meas? Conciones sæpe
exclamare vidi, cum ap-
tè verba cecidissent. *Ora-
tor. n. 168.*

228 DE L'ARRANGEMENT
charmé par des chutes nombreuses de
périodes , témoignoît son contente-
ment & son goût par des acclamations
publiques & générales.

Il est donc très important que les
jeunes gens soient formés de bonne
heure à discerner dans les auteurs cet
arrangement. ^a Il faut leur faire ad-
mirer comment les mots sont dans la
main de l'Orateur comme une cire
molle & flexible , qu'il manie & qu'il
tourne comme il veut , & à laquelle
il fait prendre toutes les formes qu'il
lui plait : comment par la différente
structure qu'il leur donne , le discours
tantôt marche avec une gravité maje-
stueuse , ou coule avec une prompte &
légère rapidité ; tantôt charme & en-
leve l'auditeur par une douce harmo-

^a Nihil est tam tene-
rum , neque tam flexi-
bile , neque quod tam
facile sequatur quocum-
que ducas , quam ora-
tio ... Ea nos (verba)
cum jacentia sustulimus
è mediò , sicut molliissi-
mam ceram ad nostrum
arbitrium formamus &
figimus. Itaque tum
graves sumus , tum sub-
tiles , tum medium quid-
dam teneamus : sic insti-
tutam nostram senten-
tiam sequitur orationis
genus. *Lib. 3. de Orat. n.*
176. 177.
Rebus accommodan-
da compositio , ut aspe-
ris asperos etiam nume-
ros adhiberi oporteat ,
& cum dicente æquè au-
dientem exhorrescere.
Quintil. l. 9. c. 4.
Idque ad omnem ra-
tionem , & aurium vo-
luptatem , & animorum
motum mutatur & verbi-
tur. *Ibid.*

nie, ou le pénétre d'horreur & de faififfement par une cadence dure & âpre, selon la différence des sujets qu'il traite. On leur fera observer que cet arrangement a une vertu merveilleuse non seulement pour plaire, mais encore pour faire impression sur les esprits, ^a Car, comme le remarque Quintilien, il n'est guères possible qu'une chose aille au cœur, quand elle commence par choquer l'oreille, qui en est comme le vestibule & l'entrée. Au contraire l'homme écoute volontiers ce qui lui plait, ^b & il est conduit par le plaisir à croire ce qu'on lui dit.

Comme la qualité & la mesure des mots ne dépendent point de l'orateur, & qu'il les trouve pour ainsi dire tout taillés, ^c son habileté consiste à les mettre dans un tel ordre, & à les arranger ensemble de telle sorte, que leur concours & leur union, sans laisser aucun vuide, ni causer aucune rudesse,

^a Nihil intrare potest in affectum, quod in aure velut quodam vestibulo statim offendit. *Ibid.*

^b Voluptate ad fidem ducitur. *Quintil.*

^c Collocationis est componere & struere verba sic, ut neve asper eorum

concurfus, neve hiulus sit, sed quodammodo coagmentatus & levis...

Hæc est collocati, quæ junctam orationem efficit, quæ coherentem, quæ levem, quæ aquabiliter fluentem. 3. de Orat.

n. 171. 172.

230 DE L'ARRANGEMENT
rendent le discours doux , coulant ,
agréable. Et il n'est point de mots ,
quelque durs qu'ils paroissent par eux-
mêmes , qui placés à propos par une
main habile ne puissent contribuer à
l'harmonie du discours : ^a comme dans
un bâtiment les pierres les plus brutes
& les plus irrégulières y trouvent leur
place. Isocrate , à proprement parler ,
fut le premier chez les Grecs qui les
rendit attentifs à cette grace du nom-
bre & de la cadence : & nous verrons
bientôt que Cicéron rendit le même
service à la langue de son pays.

Les règles que Cicéron & Quinti-
lien ont données sur cette matière , en
marquant la nature des différens piés
qu'on doit emploier dans le discours ,
peuvent servir aux jeunes gens , pourvû
qu'on en fasse un choix judicieux. Les
observations de Sylvius , intitulées *pro-
gymnasmata* , qui sont à la fin de l'ap-
parat de Cicéron , peuvent aussi leur
être d'un grand usage. Mais le meil-
leur maître qu'ils puissent consulter &
étudier sur cette matière , est Cicéron
lui-même. Ce fut lui qui le premier

^a Sicut in structura | cui applicari , & in quo
faxorum rudium etiam | possit insistere. *Quintil.*
ipsa enormitas invenit | l. 9. c. 4.

s'aperçut que la langue latine man-
quoit d'une beauté que les anciens Ro-
mains avoient absolument ignorée ou
négligée, & qui pouvoit cependant en
relever beaucoup le prix & l'excellence.
Comme il étoit extrêmement jaloux
de l'honneur de sa patrie, il entreprit,
en donnant au discours latin du son, de
la cadence, & de l'harmonie, d'égalér,
s'il se pouvoit, la langue de son pays
à celle des Grecs, qui a de ce côté un
merveilleux avantage. Il est étonnant
de voir comment en peu d'années il
amena sur ce point la langue latine à
une souveraine perfection, qui n'est
ordinairement le fruit que d'une lon-
gue expérience, & qui s'avance peu à
peu par des accroissemens fort lents.
C'est donc lui que les jeunes gens doi-
vent se proposer pour modèle en ceci
comme dans tout le reste. Ils trouve-
ront dans les historiens de belles pen-
sées, & de riches expressions : mais ils
ne doivent pas y chercher un arrange-
ment de mots nombreux & périodi-
ques. ^a Le stile de l'histoire, qui doit
être aisé, naturel, coulant, ne s'ac-

^a Historiæ, quæ cur-
rere debet ac ferri, mi-
nus conveniunt interfi-
stentes clausulæ. *Quintil.*
l. 9. c. 4.

232 DE L'ARRANGEMENT
commode point de ces cadences graves
& mesurées que demande la majesté
d'un discours oratoire.

Le moien le plus facile & le plus
sûr de faire sentir aux jeunes gens la
beauté de l'arrangement des mots, est
de pratiquer ce que Cicéron lui-même
a fait dans les livres de l'orateur en
traitant cette matière : c'est-à-dire de
choisir dans les livres qu'on leur expli-
que, quelques endroits des plus nom-
breux & des plus périodiques, & d'en
déranger l'ordre & la structure. Les
mêmes pensées & les mêmes expres-
sions demeureront, mais non pas la
même grace, ni la même force : & plus
ces endroits brilleront par le sens & par
la diction, plus ils deviendront cho-
quans par ce dérangement, parce que
la magnificence même des mots le ren-
dra encore plus remarquable. Les oreil-
les des jeunes gens, formées de cette
forte par une lecture assidue de Cicé-
ron, & accoutumées à la cadence douce
& harmonieuse de ses périodes, de-

a Quod cuique vi- pulcritura & sensu & elo-
sui erit vehementer, cutione dissolvi, o-
dulciter, speciosè dic- orationem magis defor-
tum, solvar & turbet : mem fore : quia negli-
aberit omnis vis, jucun- gentia collocationis ipsa
ditas, decor... Illud verborum luce dege-
no. alle satis habeo, quo henditur. *Ibid.*

viendront fines, délicates, difficiles à contenter; &, comme il le dit de lui-même, ^a elles discernent parfaitement une période pleine & nombreuse, & elles sentiront aussi si quelque chose y manque ou est de trop.

^b Quoique le nombre doive être répandu dans tout le corps & le tissu de la période, & que ce soit de cette union & de ce concert de toutes les parties que résulte l'harmonie dont nous parlons: cependant on convient que c'est à la fin surtout qu'il paroît & se fait sentir. Les oreilles, entraînées dans le reste par la continuité des paroles comme par un torrent, ne sont en état de bien juger des sons, que lorsque le cours rapide du discours s'arrêtant pour un moment leur laisse une espèce d'entrepos. Aussi est-ce en cet endroit que l'admiration de l'au-

^a *Mez quidem (aures) & perfecto compleroque verborum ambitu gaudent, & curta sentiunt, nec amant redundantia.*
Orat. n. 168.

^b *In omni quidem corpore, totoque, ut ita dixerim, tractu numeris inserta est (compositio.)*
Magis tamen desideratur in clausulis, & apparet.

Aures continuam vocem secutæ, ductæque velut prono decurrentis orationis summe, tum magis julant, cum ille impetus stetit, & intuenti tempus dedit. Hæc est sedes orationis: hoc auditor expectat: hic lætus omnis declamat. *Quint. lib. 9. c. 4.*

diteur , suspendue jusques-là par un plaisir enchanteur , éclate tout à coup par des cris & des applaudissemens publics.

^a Le commencement demande aussi un soin particulier , parce que l'oreille y donnant une attention toute nouvelle , en remarque aisément les défauts.

C'est donc sur le commencement & sur la fin de la période , que doit principalement rouler l'examen qu'on en fera faire aux jeunes gens : & il ne faut pas manquer de les rendre attentifs à la merveilleuse variété que Cicéron a répandue dans ses nombres , pour éviter l'ennuyeuse uniformité des mêmes cadences , qui lassent & rebutent l'auditeur. J'en excepte pourtant cette chute devenue si triviale , *esse videatur* , dont on lui a justement reproché l'affectation , & par laquelle il termine un grand nombre de ses phrases. Elle se trouve plus de dix fois dans la seule harangue *pro lege Manilia*.

Il y a un arrangement plus marqué & plus étudié , qui peut convenir aux discours d'appareil & de cérémonie ,

^a Proximam clausulis | tia : nam & ad hæc indiligentiam postulant ini- | tentus auditor est. *Ibid.*

tels que sont ceux du genre démonstratif, ^a où l'auditeur n'étant point sur ses gardes contre les surprises de l'art, ne craint point qu'on tende des pièges à sa religion. Car alors, bien loin d'être choqué de ces cadences mesurées & nombreuses, il fait gré à l'orateur de lui procurer par là un doux & innocent plaisir. Il n'en est pas ainsi quand il s'agit de matières graves & sérieuses, où l'on ne cherche qu'à instruire & qu'à toucher. La cadence pour lors doit avoir aussi quelque chose de grave & de sérieux, ^b & il faut que cette amorce du plaisir qu'on prépare aux auditeurs soit comme enveloppée & cachée sous la solidité des pensées & sous la beauté des expressions, dont ils soient tellement occupés, qu'ils paroissent ne pas faire d'attention au nombre & à l'arrangement.

^a Cum is est auditor, qui non vereatur ne compositæ orationis insidiis sua fides attentetur, gratiam quoque habet oratori, voluptati aurium servienti. *Orat. n. 208.*

^b Sic minime animadverteretur delectationis aucupium, & quadrandæ orationis industria: quæ latebit eo magis, si &

verborum & sententiarum ponderibus utemur. Nam qui audiunt, hæc duo animadvertunt, & jucunda sibi censent, verba dico & sententias: eaque dum animis attentis admirantes excipiunt, fugit eos & prætervolat numerus; qui tamen si abesset, illa ipsa delectarent. *Ibid. n. 197.*

E X E M P L E S.

Il ne faut qu'ouvrir les ouvrages de Cicéron pour se convaincre par ses propres yeux, ou plutôt par ses oreilles, de tout ce qui a été dit jusqu'ici.

Pro Mur.
n. 4.

Quod si e portu solventibus, ii, qui jam in portum ex alto invehuntur, precipere summo studio solent & tempestatum rationem, & predonum, & locorum, quod natura affert ut eis faveamus, qui eadem pericula, quibus nos perfunctorum sumus, ingrediuntur: quo tandem me animo esse oportet, prope jam ex magna jactatione terram videntem, in eum, cui video maximas rei publicae tempestates esse subeundas! Rien n'est plus nombreux que cette période. Le dérangement de quelques mots la défigureroit étrangement.

Ibid. n. 22.

Omnes urbanae res, omnia haec nostra praeclara studia, & haec forensis laus & industria, latent in tutela ac praesidio bellicae virtutis. Simul atque increpuit suspicio tumultus, arres illico nostrae conticescunt. Cette cadence finale, qui est un dichorée, est extrêmement nombreuse: & c'est par cette raison même que Cicéron croit qu'on ne doit pas l'employer trop souvent dans le discours:

parce que l'affectation, même dans les meilleures choses, devient vicieuse.

Animadverti, Judices, omnem accusatoris orationem in duas divisam esse partes. L'ordre naturel demandoit qu'on mît, *in duas partes divisam esse*. Quelle différence ! *Rectum erat, sed durum & incomptum*, dit Quintilien, en faisant remarquer cet arrangement.

Pro Cluent.
n. 1.

Quam spem cogitationum & consiliorum meorum, cum graves communium temporum, tum varii nostri casus fefellerunt. Nam qui locus quietis & tranquillitatis plenissimus fore videbatur, in eo maxime molestiarum & turbulentissima tempestates existerunt. La musique a-t-elle une harmonie plus douce & plus nombreuse que l'est celle de ces périodes ?

Lib. 1. de
Orat. n. 2.

Hec Centuripina navis erat incredibili celeritate velis ... Evolarat jam & conspectu ferè fugiens quadriremis, cum etiam tunc cetera naves in suo loco moliebantur.

Verrin. 7.
n. 87.

Tout contribue ici à la rapidité : le choix des mots, aussi bien que leur arrangement ; & le choix des lettres mêmes presque toutes liquides & coulantes : *incredibili celeritate velis*. Cette cadence du commencement, *evolarat jam, &c.* est aussi prompte & légère

que le vaisseau même : au lieu que celle de la fin , composée d'un seul mot fort long & pesant , représente merveilleusement les efforts d'une flote mal équipée : *moliebantur*.

Epist. 99.

Respice celeritatem rapidissimi temporis : cogita brevitatem hujus spatii , per quod citatissimi currimus. Il est visible que Sénèque a voulu ici marquer la rapidité du tems par celle des mots & des lettres.

*Pro Mur.
n. 21.*

Servius agit rem militarem : infestatur totam hanc legationem : assiduitatis , & operarum harum quotidianarum putat esse consulatum. On ne peut pas douter que Cicéron n'ait affecté de mettre ici trois génitifs pluriels assez longs & de même terminaïson , qui par tout ailleurs feroient un très mauvais effet , pour rendre plus méprisable & plus dégoûtante la profession que son adversaire prenoit à tâche de relever. Il paroît avoir copié cet endroit d'après Térence. *O faciem pulchram ! Deleo omnes dehinc ex animo mulieres. Tædet quotidianarum harum formarum.*

*Eunuch.
Act. 2. sc. 3.*

Le même orateur , voulant prouver que Milon n'étoit point parti de Rome dans le dessein d'attaquer Clodius ,

décrit ainsi son équipage. *Cum hic insidiator, qui iter illud ad eadem faciendam apparasset, cum uxore veheretur in rheda, penulatus, vulgi magno impedimento, ac muliebri & delicato ancillarum puerorumque comitatu.* Qui, pour peu qu'il ait d'oreille, ne sent pas à la simple lecture de cet endroit, que l'orateur a affecté d'employer ici de longs mots, composés de plusieurs syllabes, & qu'il les a exprès entassés les uns sur les autres, pour mieux peindre cet attirail de femmes & de valets, plus propre à embarrasser qu'à servir dans un combat ?

D'une seconde sorte d'arrangement.

L'ARRANGEMENT dont j'ai parlé jusqu'ici n'a pour but, à parler proprement, que le plaisir de l'oreille, & se termine à rendre le discours plus nombreux. Il y en a un d'un autre genre, par lequel l'orateur cherche moins à donner à ses pensées de la grace, que de la force. Cet arrangement consiste à disposer de telle sorte certaines expressions, que le discours aille toujours en croissant, & que les dernières soient toujours les plus fortes, & ajoutent quelque cho-

se à celles qui ont précédé. Quelquefois aussi l'on rejette à la fin certains mots qui ont une énergie particulière, & qui font la principale force d'une pensée ou d'une description, afin que séparés, pour ainsi dire, des autres, & mis dans une plus grande évidence, ils produisent sur l'esprit tout leur effet. Cette sorte d'arrangement n'est pas moins remarquable que la première, & elle mérite toute l'attention des maîtres. J'en apporterai deux ou trois exemples tirés aussi de Cicéron, & j'y joindrai les réflexions de Quintilien, qui seules seroient capables de former le goût, & d'apprendre comment il faut entendre & expliquer les auteurs.

Philip. 2.
n. 61.

1. *Tu istis faucibus, istis lateribus, ista gladiatoria totius corporis firmitate, tantum vini in Hippia nuptiis exhauseras, ut tibi necesse esset in populi Romani conspectu vomere postridie. Quintilien pèse tous les mots de cette description. Quid fauces & latera, dit-il, ad ebrietatem? Minimè sunt otiosa. Nam respicientes ad hac possumus aestimare quantum ille vini in Hippia nuptiis exhausserit, quod ferre & coquere non posset illa gladiatoria corporis firmitate.* On

On sent assez l'effet que produit l'arrangement de ces mots, *faucibus, lateribus, gladiatoria totius corporis firmitate*, qui vont toujours en croissant.

On remarqueroit peutêtre moins la raison qui a porté Cicéron à rejeter à la fin ce mot *postridie*, si Quintilien ne nous y rendoit attentifs. *Sape*

Quintil. 4.

9. c. 4.

est vehemens aliquis sensus in verbo: quod si in media parte sententia latet; transiri intentione, & obscurari circumjacentibus solet, in clausula positum assignatur auditori & insigitur, quale est illud Ciceronis: UT TIBI NECESSE ESSET IN CONSPECTU POPULI ROMANI VOMERE POSTRIDIE. Transfer hoc ultimum, minus valebit. Nam totius ductus hic est quasi mucro, ut per se fœdæ vomendi necessitati, jam nihil ultra expectantibus, hanc quoque adjiceret deformitatem, ut cibus teneri non posset POSTRIDIE.

Mais écoutons Cicéron qui développe lui-même sa pensée, & nous fait toucher au doigt tout ce qui y est renfermé. *O rem non modò visu fœdam,*

Philipp. 2.

n. 63.

sed etiam auditu! Si hoc tibi inter cœnam in tuis immanibus illis poculis accidisset, quis non turpe duceret? In cœtu verò populi Romani, negotium publicum ge-

Quintil. l. 2.
c. 4.

rens, magister equitum, cui ructare turpe esset, is vomens frustis esculentis, vinum redolentibus, gremium suum & totum tribunal implevit. Il est visible que les dernières expressions enchérissent toujours sur les premières. *Singula incrementum habent. Per se deforme, vel non in cœtu vomere: in cœtu etiam non populi: populi etiam non Romani: vel si nullum negotium ageret, vel si non publicum, vel si non magister Equitum. Sed alius divideret hæc, & circa singulos gradus moraretur: hic in sublime etiam currit, & ad summum pervenit non nixu, sed impetu.* Voila un beau modèle d'explication pour les maîtres.

Au reste quelque belle que soit la description que fait ici l'orateur Romain du vomissement d'Antoine, & quelque précaution qu'il prenne en avertissant d'abord de l'effet qu'elle doit produire: *O rem non modo visu fœdam, sed etiam auditu:* je ne crois pas que notre langue, délicate comme elle est sur les bienséances, pût souffrir ce détail de circonstances qui blessent & révoltent l'imagination; & elle n'emploieroit jamais ces termes, *vomere, ructare, frustis esculentis*.

tis. * C'est une occasion de faire sentir aux jeunes gens la différence du génie des langues, & l'avantage incontestable que la nôtre a en cela sur la grecque & sur la latine.

2. *Stetit soleatus Prator populi Romani cum pallio tunicaque talari mulierculam nixus in littore.* Ce dernier mot, *in littore*, placé à la fin, ajoute une force infinie à la pensée de Cicéron. J'en rendrai ailleurs la raison, lorsque je tâcherai de développer la beauté de cette description, & je rapporterai l'admirable explication que fait Quintilien de cet endroit.

Verrin. 7.
n. 85.

3. *Aderat janitor carceris, carnifex pratoris, mors terrorque sociorum & civium Romanorum, licitor Sextius.* Qui mettroit *licitor Sextius* au commencement, gâteroit tout: il faut que l'appareil terrible de ce bourreau marche avant lui. Qui dérangeroit les membres de cette période, ôteroit toute la beauté du discours, ^a qui doit, selon les règles de la Rhétorique & du bon sens, aller toujours en croissant.

Verrin. 7.
n. 117.

* Peut-être la coutume de s'exciter exprès au vomissement après le repas, fort ordinaire pour lors, rendoit-elle ces expressions moins choquantes.

^a Crescere solet oratio verbis omnibus altius atque altius insurgentibus. Quintil. l. 8. c. 4.

fant. Cette règle cependant cède ici à la délicatesse de l'oreille, qui auroit été blessée, si l'on eût mis *terror morsque sociorum*, comme l'ordre naturel le demandoit, *mors* étant plus fort que *terror*.

§. V.

Des Figures.

ON APPELLE Figures de Rhétorique certains tours & certaines façons de s'exprimer qui s'éloignent en quelque chose de la manière commune & simple de parler, & qu'on emploie pour donner plus de grace ou plus de force au discours. Elles consistent ou dans les mots, ou dans les pensées. Je renferme dans les premières ce que les Rhéteurs appellent Tropes, quoiqu'il puisse y avoir quelque différence.

Il est bien important de faire remarquer aux jeunes gens dans la lecture des auteurs l'usage que la bonne éloquence fait faire des figures, le secours qu'elle en tire, non seulement pour plaire, mais aussi pour persuader & pour toucher ; & comment sans elles le discours languit, tombe dans une espèce de monotonie,

& est presque comme un corps sans ame. Quintilien nous en donne une juste idée par une comparaison qui est fort naturelle. ^a Une statue, dit-il, toute unie & toute d'une pièce depuis le haut jusqu'en bas, la tête droite sur les épaules, les bras pendans, les piés joints, n'auroit aucune grace, & paroitroit immobile & comme morte. Ce sont les différentes attitudes des piés, des mains, du visage, de la tête, qui variées en une infinité de manières selon la diversité des sujets, communiquent aux ouvrages de l'art une espèce d'action & de mouvement, & leur donnent comme une ame & une vie.

FIGURES DE MOTS.

^b LA MÉTAPHORE est une figure, qui à la place des mots propres qui

^a Recti corporis vel minima gratia est. Neque enim adversa sit facies, & demissa brachia, & juncti pedes, & à summis ad ima rigens opus. Flexus ille, & ut sic dixerim motus, dat actum quemdam effectis. Ideo nec ad unum modum formatae manus, & in vultu mille species... Quam quidem gratiam

& delectationem afferunt figuræ, quæque in sensibus, quæque in verbis sunt. *Quintil. lib. 2. c.*

14.

^b Tertius ille modus transferendi verbi latè patet, quem necessitas genuit inopiâ coacta primo & angustiis, post autem delectatio jucunditæque celebravit. Nam ut vestis frigoris depel-

manquent, ou ne sont pas assez énergiques, substitue des termes figurés qu'elle emprunte d'ailleurs par une espèce d'échange. Ainsi l'on a appelé *gemma* le bourgeon de la vigne, parce qu'il n'y avoit point de mot propre pour l'exprimer : on a dit, *incensus ira*, *inflammatu furore*, au lieu de dire *iratus*, *furens*, pour mieux peindre l'effet de ces passions. Par où l'on voit que ce qui n'avoit d'abord été inventé que par nécessité, à cause du défaut & de la disette des mots propres, a contribué depuis à la beauté & à l'ornement du discours : de même à peu près que les vêtements ont été employés dans le commencement pour couvrir le corps, & le défendre contre le froid, & ensuite ont servi à l'embellir & à l'orner. ^a Toute métaphore doit donc trouver vuide la place dont elle se saisit, ou du moins, si

lendi causâ reperta primò, post adhiberi cepta est ad ornatum etiam corporis & dignitatem : sic verbi translatio instituta est inopiæ causa, frequentata delectationis. Ergo hæ translationes quasi mutationes sunt, cum, quod non habeas, aliunde sumas. Illæ pau-

lo audaciore, quæ non inopiam indicant, sed orationi splendoris aliquid accersunt. *3. de Orat.* n. 155. 156.

a Metaphora aut vacantem occupare locum debet, aut, si in alienum venit, plus valere eo quod expellit. *Quintil. l. 8. c. 6.*

elle en chasse un mot propre, avoir plus de force que ce mot auquel elle est substituée.

Cette figure est une de celles qui donnent le plus de grace, de force, & de noblesse au discours; & l'on a pu remarquer dans tous les passages que j'ai cités, que les expressions les plus exquisés sont presque toutes métaphoriques, & qu'elles tirent ordinairement tout leur prix de cette figure. En effet ^a elle a cet avantage particulier, comme le remarque Quintilien, de briller de sa propre lumière dans le discours le plus éclatant, & de s'y faire distinguer. En substituant le figuré au simple, elle enrichit en quelque sorte la langue d'une infinité d'expressions: elle jette une grande variété dans le discours: elle relève & annoblit les choses les plus petites & les plus communes: ^b elle plait extrêmement par l'ingénieuse hardiesse qu'il y a d'aller au loin chercher des expressions étrangères à la place des

^a Ita jucunda atque nitida, ut in oratione quamlibet clara, proprio tamen lumine eluceat.

Quintil. lib. 8. c. 6.

^b In suorum verborum maxima copia, tamen ho-

mines aliena multo magis, si sunt ratione translata, delectant. Id accidere credo, vel quòd ingenii specimen est quoddam transilire ante pedes posita, & alia longè re-

naturelles qui sont sous la main : elle fait une agréable illusion à l'esprit, en lui montrant une chose, & lui en signifiant une autre : enfin elle donne du corps, pour ainsi dire, aux choses les plus spirituelles, & les fait presque toucher au doigt & à l'œil par les images sensibles qu'elle en trace à l'imagination.

Pour faire comprendre la force de la métaphore, il faut avoir grand soin de commencer toujours par l'explication du sens simple & naturel, sur lequel est fondé le sens figuré, & sans lequel ce dernier ne peut être bien entendu.

Le moien le plus sûr aussi & le plus facile de faire sentir la beauté de la métaphore, & en général d'expliquer comme il faut les beaux endroits des auteurs, est de substituer le simple au figuré, & de dépouiller une phrase fort brillante de tous ses ornemens, en la réduisant à une proposition toute simple. C'est la méthode

petita sumere : vel quòd is, qui audit, aliò duci- tur cogitatione, neque tamen aberrat, quæ ma- xima est delectatio... vel quòd omnis translatio,	quæ quidem sumpta ra- tione est, ad sensus ipsos admovetur, maximè ocu- lorum, qui est sensus acer- rimus. <i>Lib. 3. de Orat. n.</i> 159. 160.
---	--

que Cicéron lui-même a pratiquée : & quel meilleur modèle pouvons-nous suivre ? Il veut expliquer la force & l'énergie d'une expression métaphorique qui se trouve dans ces vers d'un ancien poète :

Vive, Ulysses, dum licet:
Oculis postremum lumen radiatum rape.

Voici comme il s'y prend : *Non dixit CAPE, non PETE ; haberet enim mortem sperantis diutius esse se victurum : sed RAPE. Hoc verbum est ad id aptatum , quod antè dixerat , dum licet.* Horace emploie la même pensée :

Dona præsentis cape latus horæ.

Lib. 3. de Orat. n. 162.
Od. 8. l. 30.

Un habile Interprète prétend qu'il faut lire *rape*, au lieu de *cape*. Je doute qu'il ait raison. Car il s'agit dans Horace d'un homme qui libre de tout soin & de toute inquiétude, & se flatant de l'espérance d'une longue vie, jouit paisiblement des plaisirs que chaque jour lui présente ; & le mot *cape* convient fort à une telle situation : au lieu que chez l'ancien poète on exhorte Ulysse à saisir le moment présent, de peur qu'il ne lui

échape, & ne lui soit enlevé par une mort prompte & imprévûe: *Postremum lumen radiatum rape.* Cicéron s'est servi d'un mot pareil, & non avec moins de grace. *Quo quisque est solertior & ingeniosior, hœc docet iracundiûs & laboriosius. Quod enim ipse celeriter arripuit: id cùm tardè percipi videt discruciat.* Il suffit d'avertir qu'il ne dit pas *facile didicit*, mais *celeriter arripuit*: on en sent bien la différence.

*Pro Quint.
sc. n. 31.*

Quand la métaphore est continuée, & qu'elle ne consiste pas en un seul mot, on l'appelle ALLEGORIE. *Equidem ceteras tempestates & procellas in illis duntaxat fluctibus concionum semper Miloni putavi esse subeundas.* On pouvoit dire simplement: *Equidem multa pericula in populi concionibus semper Miloni putavi esse subeunda.*

M. Fléchier. Souvenez-vous du commencement & des suites de la guerre, qui n'étant d'abord qu'une étincelle, embrase aujourd'hui toute l'Europe.

Jamais il ne s'éleva sur son front se-rein aucun de ces nuages que forment le dégoût ou la défiance.

Ses vertus le firent connoître au public, & produisirent cette première fleur de ré-

putation qui répand son odeur à plus agréable que les parfums sur tout le reste d'une belle vie.

^b Il faut, quand on emploie cette figure, avoir soin de demeurer toujours dans la même similitude, & ne pas sauter brusquement d'une image à une autre, ni par exemple, après avoir commencé par la tempête, finir par l'incendie. On reproche ce défaut à Horace dans ce vers :

Et malè tornatos incudi reddere versus :

où il joint ensemble deux idées bien différentes, le tour, & l'enclume. Mais quelques interprètes l'excusent. Je ne sai si l'on ne pourroit pas faire aussi justement le même reproche à Cicéron dans ce passage du second livre de l'Orateur : *Ut cum in sole ambulem, etiamsi ob aliam causam ambulem, fieri tamen naturâ ut colorer : sic, cum istos libros ad Misenum studiosius legerim, sentio orationem meam illorum quasi cantu colorari.* Comment concilier ces deux

Lib. 2. de
Orat. n. 60.

^a Melius est nomen bonum, quàm unguenta pretiosa. *Eccles. 7. 2.*

^b Id imprimis est custodiendum, ut quo ex genere cœperis translationis, hoc desinas. Mul-

ti enim, cum initium à tempestate sumpserunt, incendio aut ruina finiunt : quæ est inconsequentia rerum fœdissima. *Quintil. lib. 8. cap. 6.*

derniers mots, *cantu & colorari*? & quel raport *cantus* peut-il avoir avec un écrit?

Sallust.

LA PERIPHRASE, ou CIRCONLOCUTION. Cette figure est quelquefois absolument nécessaire, comme lorsque l'on parle de choses que la bienséance ne permet pas d'exprimer par leurs noms, *ad requisita nature*. Souvent elle n'est employée que pour l'ornement : & cela est assez ordinaire aux poètes. Quelquefois on s'en sert pour exprimer plus noblement une chose qui sans cela paroîtroit basse, ou pour couvrir ou adoucir la dureté de certaines propositions qui blesseroient si elles étoient présentées nuement & simplement.

1. Pour l'ornement.

Mascaron.

Le Roi, pour donner une marque immortelle de l'estime & de l'amitié dont il honoroit ce grand Capitaine (M. de Turenne) donne une place illustre à ses glorieuses cendres parmi ces Maîtres de la terre, qui conservent encore dans la magnificence de leurs tombeaux une image de celle de leurs trônes. Au lieu de dire simplement : donne une place à ses cendres : dans le tombeau des Rois.

C'est-là ce qui l'emporte aux lieux où naît l'aurore , Despr.
Où le Perse est brûlé de l'astre qu'il adore.

2. *Pour relever des choses communes ou basses.*

Déjà prenoit l'effor pour se sauver dans les montagnes cet Aigle, dont le vol hardi avoit d'abord effraïé nos provinces. C'est-à-dire, l'armée des Allemans. Ces foudres de bronze, que l'enfer a inventés pour la destruction des hommes, tonnoient de tous côtés. C'est-à-dire, les canons. Fléchier.

3. *Pour adoucir des propositions dures.*

Cicéron, dans le plaidoyer pour Milon, forcé d'avouer que ses gens avoient tué Clodius, ne le dit pas ainsi ; *interfecerunt, jugularunt Clodium* : mais en usant de périphrase il cache l'horreur de ce meurtre sous une idée qui ne pouvoit déplaire aux juges, & qui sembloit même les intéresser. *Fecerunt id servi Milonis (dicam enim non derivan- Pro. Mil. n. 29. di criminis causa, sed ut factum est) neque imperante, neque sciente, neque presente domino, quod suos quisque servos in tali re facere voluisset.*

254 DES FIGURES.

Vibius Virius , lorsqu'il exhorte les Sénateurs de Capoue à prendre du poison pour ne point tomber vifs entre les mains des Romains , au lieu de dire que ce poison leur procurera une prompte mort , décrit par une élégante périphrase les malheurs dont ce breuvage les délivrera , & leur cache par cette figure les horreurs de la mort. *Satis vino ciboque poculum idem , quod mihi datum fuerit , circumferetur. Ea potio corpus ab cruciatu , animum à contumeliis , oculos , aures , à videndis audiendisque omnibus acerbis indignisque quæ manent victos , vindicabit.*

*Liv. lib. 26.
n. 13.*

Manlius savoit combien le nom seul de Roi étoit odieux aux Romains , & capable de les révolter : il vouloit cependant les porter à lui donner cette qualité. Il le fait d'une manière adroite en se contentant de prendre le titre de Protecteur , mais en leur insinuant que celui de Roi , qu'il se donne bien de garde de nommer , le mettroit plus en état de leur rendre service. *Ego me patronum profiteor plebis , quod mihi cura mea & fides nomen induit. Vos , si quo insigni magis imperii honorisve nomine vestrum appellabitis ducem , eo utemini potentiore ad obtinenda ea quæ vultis.*

*Liv. lib. 6.
n. 18.*

On a remarqué avec raison ^a certains tours dont les Anciens se sont servis pour adoucir des propositions dures & choquantes. Thémistocle voiant approcher Xerxès avec une armée formidable, conseilloit aux Athéniens d'abandonner leur ville; mais il le fit en termes plus doux, & les exhorta à mettre leur ville en dépôt entre les mains des dieux: *Ut urbem apud deos deponerent; quia durum erat dicere, ut relinquerint.* Un autre étoit d'avis qu'on fit fondre des statues d'or dressées à la Victoire, pour subvenir aux nécessités de la guerre. Il emploia un détour, & dit qu'il falloit faire usage des victoires. *Et qui victorias aureas in usum belli conflare volebat, ita declinavit, victoriis utendum esse.*

LA REPETITION est une figure assez commune, à laquelle on donne différens noms, parce qu'il y en a de différentes sortes. Elle est fort propre à exprimer le caractère des passions vives & impétueuses, telles que sont par exemple la colére & la douleur, qui s'occupent fortement d'une même chose, qui ne voient que cet objet, & qui

^a Celebrata apud Græcos schemate, per quæ res asperas mollius significant. *Quintil. l. 9. c. 2.*

256 DES FIGURES.

par cette raison répètent souvent les termes qui le représentent. C'est ainsi que Virgile peint la douleur d'Orphée après la mort d'Eurydice.

Lib. 4. *Geor.* TE dulcis conjux , TE solo in littore secum ,
v. 465. TE veniente die , TE decedente canebat.

Lib. 2. *ep. 1.* Pline le jeune emploie la même figure en déplorant la mort de Virginius , qui avoit été son tuteur , & qu'il regardoit comme son Pere. *Volui tibi multa alia scribere , sed totus animus in hac una contemplatione defixus est. Virginium cogito , Virginium video , Virginium jam vanis imaginibus , recentibus tamen , audio , alloquor , teneo.*

Cicéron en fournit une infinité d'exemples. *Bona , miserum me ! (consumptis enim lacrymis tamen infixus animo haeret dolor) bona , inquam , Cn. Pompeii acerbissima voci subjecta praconis... Vivis , & vivis non ad deponendam , sed ad confirmandam audaciam.. Cadebatur virgis in medio foro Messana civis Romanus , Judices..... Cum ille imploraret saepius , usurparetque nomen civitatis , crux , crux , inquam , infelici & arumoso , qui numquam istam potestatem viderat , comparabatur.*

Cette figure est excellente aussi pour

insister fortement sur quelque preuve, sur quelque vérité. Pline l'ancien veut *Lib. 2. c. 58.* faire sentir la folie des hommes qui se donnent tant de peines pour s'assurer ici un établissement, & qui souvent arment leurs mains les uns contre les autres pour donner un peu plus d'étendue aux limites de leur pays. Après avoir représenté la terre entière comme un petit point presque indivisible en comparaison de tout l'univers : Voila, dit-il, où nous cherchons à nous établir & à nous enrichir : voila où nous voulons être les maîtres & dominer : voila ce qui agite le genre humain par de si violentes secousses : voila ce qui est l'objet de notre ambition, la matière de nos disputes, la cause de tant de guerres sanglantes même entre des concitoyens & des freres. *Hæc est materia gloria nostre, hæc sedes : hîc honores gerimus, hîc exercemus imperia, hîc opes cupimus, hîc tumultuatur humanum genus : hîc instauramus bella etiam civilia, mutuisque cadibus laxiorem facimus terram.* Toute la vivacité de cet endroit consiste dans la répétition qui semble à chaque membre montrer ce petit point de terre pour lequel les hommes se donnent tant de tourmens,

258 DES FIGURES.

jusqu'à s'entrebattre & s'entretuer
pour y avoir quelque petite part. Et
encore que leur en reste-t-il après
leur mort qu'ils puissent occuper ?
*Quota terrarum parte gaudeat ? vel ,
cum ad mensuram sua avaritia propa-
gaverit , quam tandem portionem ejus
defunctus obtineat !*

Racine. Rompez , rompez tout pacte avec l'im-
piété....

Daigne , daigne , mon Dieu , sur Mathan
& sur elle

Répandre cet esprit d'imprudence & d'er-
reur ,

De la chute des Rois funeste avant coureur...

Dieu des Juifs , tu l'emportes!...

David , David triomphe. Achab seul est
détruit....

Despreaux. L'argent , l'argent , dit-on : sans lui tout est
stérile.

La vertu sans l'argent n'est qu'un meuble
inutile.

L'argent en honnête homme érige un sce-
lerat.

L'argent seul au palais peut faire un magi-
strat.

Racine. Quel carnage de toutes parts !

On égorge à la fois les enfans , les vieil-
lards ;

Et la sœur, & le frère ;

Et la fille, & la mère :

Le fils dans les bras de son père.

Retrancher de tous ces endroits la répétition, c'est en effacer toute la beauté, en affoiblir toute la force, & ôter aux passions le langage qui leur est naturel.

ANTITHESE, DISTRIBUTION,
& autres figures pareilles.

» LES ANTITHESES bien ménagées, dit le père Bouhours, plaisent
» infiniment dans les ouvrages d'esprit.
» Elles y font à peu près le même effet
» que dans la peinture les ombres & les
» jours qu'un bon peintre a l'art de
» dispenser à propos ; ou dans la musique les voix hautes & les voix basses
» qu'un habile maître fait mêler ensemble.
» *Vicit pudorem libido, timorem audacia, rationem amentia . . . Odit populus Romanus privatam luxuriam, publicam magnificentiam diligit . . .* Les Capitaines chrétiens doivent avoir le cœur doux & charitable, lors même que leurs mains sont sanglantes ; & adorer intérieurement le Créateur, lorsqu'ils se trouvent dans la triste nécessité de détruire ses créatures.

Pro Cluent.

n. 15.

Pro Mur.

n. 76.

Fléchier.

IL Y A d'autres figures qui consistent principalement dans un certain arrangement & un raport de paroles, qui placées avec art & justesse & comme avec symétrie dans un certain ordre, se répondent mutuellement les unes aux autres, & par cette espèce de concert étudié & mesuré flatent agréablement l'oreille & l'esprit.

^a Cicéron n'a pas négligé cette grace du discours, à laquelle quelques Anciens, comme Isocrate, s'étoient livrés sans réserve: & il nous a montré l'usage qu'on devoit faire de ces figures, en les employant rarement & avec sobriété, & aiant toujours pris soin de les relever par la force & la solidité des pensées, sans quoi elles seroient d'un léger mérite.

Pro Mil.
n. 10.

Est enim hæc, Judices, non scripta, sed nata lex; quam non didicimus, accepimus, legimus, verum ex natura ipsa arripuimus, hausimus, expressimus; ad quam non docti sed facti, non instituti sed imbuti sumus: ut, si vita nostra in aliquas insidias, si in vim, si in tela aut latronum

^a Delectatus est his etiam M. Tullius: verum & modum adhibuit non ingrata, nisi copiâ redun-

der, voluptati: & rem alioqui levem, sententiarum pondere implevit. Quintil. l. 9. c. 1.

ant inimicorum incidisset, omnis honesta ratio esset expedienda salutis... Et sine invidia culpa plectatur, & sine culpa invidia ponatur.

Pro Cluent.
n. 5.

Sénèque est plein de ces sortes de figures. *Magnus est ille qui fictilibus sic utitur, quemadmodum argento; nec ille minor est, qui sic argento utitur, quemadmodum fictilibus. Infirmi animi est, pati non posse divitias... Tu quidem orbis terrarum rationes administras, tam abstinenter quàm alienas, tam diligenter quàm tuas, tam religiosè quàm publicas. In officio amorem consequeris, in quo odium vitare difficile est.*

Senec. Ep. 5.

De Brev.
vita, c. 18.

Un homme grand dans l'adversité par son courage, dans la prospérité par sa modestie, dans les difficultés par sa prudence, dans les périls par sa valeur, dans la religion par sa piété.

Fléchier.

Il ne fit que changer de vertu, quand la fortune changeoit de face; heureux sans orgueil, malheureux avec dignité.

Il a eu dans la jeunesse toute la prudence d'un âge avancé, & dans un âge avancé toute la vigueur de la jeunesse.

On imagine aisément avec quelle ardeur & quelle persévérance s'attache à une étude un homme d'esprit, dont elle est le plus grand plaisir; & un homme

Fontenai

de bien, dont elle est devenue le devoir essentiel.

Il avoit cette innocence & cette simplicité de mœurs que l'on conserve ordinairement quand on a moins de commerce avec les hommes qu'avec les livres ; & il n'avoit point cette rudesse, & une certaine fierté sauvage que donne assez souvent le commerce des livres sans celui des hommes.

Bossuet.

Un seul est frappé, & tous sont délivrés. Dieu frappe son fils innocent pour l'amour des hommes coupables, & pardonne aux hommes coupables pour l'amour de son fils innocent.

Toutes ces pensées sont fort belles & fort solides par elles-mêmes : mais il faut avouer que le tour & la manière dont elles sont exprimées y ajoutent beaucoup de grace. Pour le mieux sentir il n'y a qu'à les réduire à une manière de parler simple & commune. C'est ce que je vais tâcher de faire observer dans deux beaux endroits de Cicéron, où paroît sur-tout cet arrangement de paroles dont nous parlons ici.

Ce grand orateur, en plaidant pour Ligarius, avoit dit à César, que les Princes n'ont rien par où ils puissent

approcher de plus près des dieux, qu'en faisant du bien aux hommes. Il pouvoit ajouter simplement que sa fortune & son bon naturel lui procuroient ce glorieux avantage : c'est là le fonds de la pensée. Mais Cicéron l'exprime avec bien plus de noblesse & d'élégance, en marquant séparément par une espèce de distribution ce qui lui vient de la fortune, & ce qu'il faut attribuer à son bon naturel. L'une lui donne le pouvoir de faire du bien ; l'autre lui en donne la volonté : & c'est en cela que consiste la grandeur de sa fortune, & l'excellence de son naturel.

Nihil habet nec fortuna tua majus quam ut possis, nec natura tua melius quam ut velis conservare quam plurimos. Tous les mots se répondent ici avec une justesse merveilleuse. *Fortuna, natura: majus, melius: possis, velis.* Est-il possible de dire plus de choses en moins de mots, & d'une manière plus ornée ?

Pro Lig. n.

18.

L'éloge de Roscius le comédien est du même goût. *Etenim cum artifex ejusmodi sit (Q. Roscius) ut solus dignus videatur esse qui scenam introeat ; tum vir ejusmodi est, ut solus videatur dignus, qui eò non accedat.*

Pro Quint.

n. 78.

Cicéron fait encore dans un autre endroit un éloge magnifique du même Roscius, qui peut nous apprendre aussi comment la même pensée peut être tournée en différentes manières.

Pro Quint.
Rosci. com. n.
17.

Qui medius fidius (audacter dico) plus fidei quàm artis, plus veritatis quàm disciplina possidet in se : quem populus Romanus meliorem virum quàm histrionem esse arbitratur : qui ita dignissimus est scena propter artificium, ut dignissimus sit curia propter abstinentiam. Ce double éloge se réduit à dire que Roscius est encore plus honnête homme, qu'excellent acteur. Sous combien de faces cette pensée nous est-elle montrée ? Peut-on rien imaginer de plus délicat que ce premier tour que Cicéron lui donne ? » Roscius est un si » excellent acteur, qu'il paroît seul » digne de monter sur le théâtre : mais » d'un autre côté il est si homme de » bien, qu'il paroît seul digne de n'y » monter jamais. « Il n'y a pas moins de délicatesse dans le second éloge. Le dernier membre auroit eu peut-être plus de grace, si au mot d'*artificium* on en eût substitué un qui se terminât comme *abstinentiam*. Car une des principales beautés des figures dont nous

nous parlons ici, qui consistent dans un arrangement étudié & mesuré, est que les mots se répondent non seulement pour le sens, mais, s'il se peut, pour le son & la cadence. *Ita dignissimus est scena propter artis peritiam, ut dignissimus sit curia propter abstinentiam.* Mais Cicéron a mieux aimé renoncer à cette petite élégance, que d'affoiblir la beauté du sens par une expression moins propre : & il nous donne lieu d'ajouter ici quelques réflexions de Quintilien sur l'usage qu'il faut faire de ces sortes de figures.

^a Comme elles ne consistent que dans certains tours & certain arrangement de paroles, & que les paroles ne doivent servir qu'à exprimer les pensées ; on sent assez qu'il seroit absurde de s'attacher à ces tours & à cet arrangement, en négligeant le fonds même des pensées & des choses. Mais quelque solide qu'on le suppose, ces figures doivent être employées rarement : parce que plus l'art

^a Sunt qui neglecto rerum pondere & viribus sententiarum, si vel inania verba in hos modos depravarint, summos se judicent artifices, ideoque non desinunt eas neçtere : quas sine sententia sectari tam est ridiculum, quam querere habitum gestumque sine corpore. *Quintil. l. 9. c. 5.* Sed ne hæc quidem densa sunt nimis. *ibid.*

& l'étude s'y montrent , plus l'affection se fait sentir , & devient vicieuse. ^a Enfin il faut que la nature des choses qu'on traite soit susceptible de ces sortes d'ornemens. Car, quand il s'agit , par exemple , de toucher & d'attendrir les auditeurs, de les effraier par la vûe des maux dont ils sont menacés, d'exciter en eux une juste indignation contre le crime , d'employer des supplications vives & empressées , un orateur ne se rendroit-il pas ridicule , s'il entreprenoit de le faire par des périodes mesurées , par des antitheses, & de pareilles figures qui ne sont propres qu'à éteindre le feu des passions , & à faire sentir la vanité d'un orateur occupé de lui seul & du soin de faire admirer son esprit , lorsqu'il ne devoit songer qu'à tirer les larmes des yeux de ses auditeurs , & à les remplir des sentimens de crainte, de colére , ou de douleur qu'il veut leur inspirer ?

^a Sciendum imprimis quid quisque in orando postulet locus, quid persona, quid tempus. . . Ubi enim atro itate, invidia, miseratione pugnandum est, quis ferat contrapositis, & pariter cadentibus, & confusilibus, irascentem, flentem, rogantem: cum in his rebus cura verborum derogat affectibus fidem, & ubicumque ars ostentatur, veritas abesse videatur. *Ibid.*

FIGURES PAR ALLUSION.

JE NE dois pas finir cet article qui regarde les figures de mots, sans dire quelque chose de celles qui consistent dans une ressemblance affectée, & dans une espèce de jeux de mots. *Amari jucundum est, si ciberetur ne quid insit amari. Avium dulcedo ad avium ducit. Ex oratore arater factus.* Le seul Verr. 3. n. 121.
 nom de Verrès, qui en latin signifie un porc, en fournit plusieurs. *Hinc illi homines erant, qui etiam ridiculi inveniebantur ex dolore: quorum alii, ut audistis, negabant mirandum esse, JUSTAM NEQUAM ESSE VERRINUM: alii etiam frigidiores erant, sed quia stomachabantur, ridiculi videbantur esse, cum SACERDOTE mexecrabantur, qui VERREM TAM NEQUAM reliquisset.* (Le Préteur à qui Verrès avoit succédé s'appelloit Sacerdos.) *Quæ ego non commemorarem (neque enim perfacetè dicta, neque porro hac severitate digna sunt) nisi, &c. Ex nomine istius* Verr. 4. n. 18. & 19.
quid in provincia facturus esset perridiculi homines augurabantur... ad EVERENDAM provinciam venerat. Quod Verr. 6. p. 53.
unquam, Judices, hujusmodi EVERRICULUM *ulla in provincia fuit.* Cicé-

ron, en rapportant ces plaisanteries, a soin de marquer combien elles lui paroissent froides & puériles ; & par là il apprend aux jeunes gens ce qu'ils en doivent penser, & les met en garde contre un mauvais goût, qui seroit assez de leur âge, & qui leur seroit trouver de l'esprit dans ces sortes de figures.

Il ne faut pas pourtant condamner généralement toutes les allusions. Il y en a de véritablement ingénieuses, qui donnent beaucoup de grace au discours : & elles doivent paroître telles, quand elles sont pleines de sens, & fondées sur une pensée solide, & sur une ressemblance naturelle. Cicéron avoit rapporté la manière juste & désintéressée dont Verrès s'étoit conduit dans une certaine affaire. Il ajoute cette réflexion. *Est adhuc, id quod vos omnes admirari video, non Verres, sed Q. Mucius. Quid enim facere potuit elegantius ad hominum existimationem? aequius ad levandam mulieris calamitatem? vehementius ad quaestoris libidinem coercendam? Summe haec omnia mihi videntur esse laudanda. Sed repente è vestigio EX HOMINE, tanquam aliquo Circaeo poculo, FACTUS EST VERRÈS.*

Redit ad se, ad mores suos. Nam ex illa pecunia magnam partem ad se vertit: mulieri reddit quantum visum est. Il me semble que cette allusion fondée sur ce que la fable dit de Circé, qui par de certains breuvages changeoit les hommes en pourceaux, (& c'est ce que signifie *Verres* en latin) est ici fort heureuse & fort naturelle.

Dans l'examen qu'avoit fait Cicéron des journaux d'un certain négociant de Sicile, il se trouva que les cinq dernières lettres de ce mot *Verrutius*, qui y revenoit souvent, étoient toujours effacées, & qu'il n'en restoit que les quatre premières lettres, *Verr*. C'étoit un nom supposé sous lequel Verrès s'étoit caché pour exercer une criante usure. Cicéron produisit cette pièce dans le procès; *ut omnes mortales*, n. 190. dit-il, *istius avaritie non jam vestigia; sed ipsa cubilia videre possint. Videtis* n. 191. *Verrutium? videtis primas literas integras? videtis extremam partem nominis, candam illam Verris, tanquam in luto, demersam esse in litura?* Peut-on condamner un tel jeu de mots, surtout dans une occasion où l'orateur croioit avoir besoin d'égaier les Juges, & où il vouloit rendre Verrès ridicule & méprisable.

Quelquefois la ressemblance des mots, ou le simple changement de préposition, ou le même mot pris en différens sens, produit une sorte d'agrément, qui n'est point à rejeter.

1 Catil.n. 30. *Hanc rei publica pestem paulisper reprimi, non in perpetuum comprimere posse....*

n. 27. *Non emissus ex urbe, sed immissus in urbem*

Pro Cal.n. 77. *esse videatur... Civis bonarum artium, bonarum partium.* Un ancien disoit d'un

esclave qui voloit dans la maison, qu'il n'y avoit rien de fermé pour lui :

2. de Orat. n. 248. *Solum esse cui domi nihil sit nec obsignatum, nec occlusum:* ce qui convient aussi à un fidèle serviteur, à qui l'on se fie pleinement.

FIGURES DE PENSÉES.

Je me contenterai d'en rapporter seulement quelques-unes des plus marquées.

L'INTERROGATION, L'APOSTROPHE, L'EXCLAMATION, sont des figures fort communes, mais qui peuvent servir infiniment à rendre le discours plus fort, plus vif, plus touchant.

Æn. l. 12. v. 646. *Usque adeo - ne mori miserum est?* C'est de ce ton que parle un homme près d'aller au combat : au lieu qu'un vieil-

lard malade & près de mourir, diroit froidement : *Non est usque adeo miserum mori.*

Enée dans un récit remarque que si on avoit été attentif à un certain événement, Troie n'auroit pas été prise :

Trojaque nunc stares, Priamique arx alta maneres.

*Æn. l. 2.
v. 56.*

L'apostrophe fait sentir toute la tendresse d'un bon citoyen pour sa patrie. Changez une lettre, *staret, maneret*, ce sentiment disparoit.

Cicéron termine ainsi le récit qu'il avoit fait du supplice d'un citoyen Romain : *O nomen dulce libertatis ! O jus eximium nostræ civitatis ! O lex Porcia, legesque Sempronie ! O graviter desiderata, & aliquando reddita plebi Romanæ, tribunitia potestas ! Huccine tandem omnia reciderunt, ut civis R. in provincia populi R. in oppido fœderatorum, ab eo qui beneficio populi R. fasces & secures haberet, deligatus in foro virgis caderetur ?* Voilà le vrai langage de la douleur & de l'indignation.

*Verr. 7. n.
161. & 162.*

Cicéron réunit presque toutes ces figures, & y en joint encore d'autres, dans un endroit qui est fort vif. *Quid Pro Ligacnim, Tubero, tuus ille districtus in acie* ^{n. 2.}

Pharsalica gladius agebat ? cujus latus ille mucro petebat ? qui sensus erat armorum tuorum ? que tuamens ? oculi ? manus ? ardor animi ? quid cupiebas ? quid optabas ? Tout cela se réduit à dire que Tubéron lui-même s'étoit trouvé à la bataille de Pharsale , & qu'il avoit porté les armes contre César. Mais quelle force ne donnent point à cette pensée tant & de si vives figures , entassées les unes sur les autres ? Ne semblent-elles pas insinuer que l'épée de Tubéron alloit par tout dans la mêlée chercher César ? Car Cicéron avoit dit immédiatement auparavant : *contra ipsum Cæsarem est congressus armatus.*

Boisuet.

Princesse dont la destinée est si grande & si glorieuse , faut-il que vous naissiez en la puissance des ennemis de votre maison ? O Eternel , veillez sur elle. Anges saints , rangez à l'entour vos escadrons invisibles, & faites la garde autour du berceau d'une Princesse si grande & si délaissée.

Fléchier.

Retraites sombres où la honte renferme la pauvreté , combien de fois a-t-elle fait couler jusqu'à vous ses consolations & ses aumônes , inquiète de vos besoins & de vos chagrins , & plus soigneuse de cacher ses charités , que vous ne l'étiez de cacher votre misère.

O fortuné séjour ! O champs aimés des cieux ! *Despreaux.*

Que pour jamais foulant vos prés délicieux ,
Ne puis-je ici fixer ma course vagabonde ,
Et connu de vous seul, oublier tout le monde !

O rives du Jourdain ! O champs aimés des cieux ! *Ratine.*

Sacrés monts , fertiles valées
Par cent miracles signalées :
Du doux país de nos ayeux
Serons-nous toujours exilées ?

Abner s'étoit plaint qu'on ne voioit
plus de miracles. Joad plein d'une
sainte indignation lui répond ainsi :

Et quel tems fut jamais si fertile en miracles ?
Quand Dieu par plus d'effets montra-t-il son
pouvoir ?

Auras-tu donc toujours des yeux pour ne
point voir ,

Peuple ingrat ? Quoi toujours les plus gran-
des merveilles ,

Sans ébranler ton cœur, fraperont tes oreilles ?

LA PROSOPOPE'E est une figure qui
prête de l'action & du mouvement aux
choses insensibles ; qui fait parler les
personnes soit absentes soit présentes ,
les choses inanimées , & quelquefois
même les morts.

Il est ordinaire aux poètes de donner
de l'indignation , & de l'admiration

aux fleuves , aux arbres ; de la tristesse
aux bêtes , &c.

Virgile. Atque indignatum magnis stridoribus æquor.

Pontem indignatus Araxes.

Miraturque novas frondes, & non sua poma.

It tristis arator ,

Moerentem abjungens fraterna morte juven-
cum.

Despreaux. Sous les fougueux coursiers l'onde écume
& se plaint. . .

J'entens déjà frémir les deux mers étonnées
De voir leurs flots unis au pié des Pyrénées.

Pline l'ancien dans ses descriptions
approche souvent de la hardiesse poéti-
que. Il peint merveilleusement par
deux traits la douleur & la honte d'un
pan, qui aiant perdu sa queue ne cher-
che plus qu'à se cacher : *Caudâ amissâ*

Lib. 10. c. 20.

pudibundus ac mærens querit latebram.

Dans un autre endroit il donne un sen-
timent de joie à la terre qui se voioit
autrefois cultivée par des laboureurs

Lib. 18. c. 3.

victorieux , & fendue avec un soc char-
gé de lauriers : *Gaudente terra vomere*

laureato, & triumphali aratore. Il dit ail-
leurs que les maisons où étoient dispo-

sées par ordre les statues des héros
d'une noble race , se sentoient encore
de leurs triomphes après avoir changé

de maîtres, & que les murailles reprochoient à un lâche qui les habitoit, que tous les jours il entroit dans un lieu consacré par les monumens de la vertu & de la gloire d'autrui. *Triumphabant etiam dominis mutatis ipse domus; & erat hæc stimulatio ingens, exprobrantibus tectis quotidie imbellem dominum intrare in alienum triumphum.* La traduction de cet endroit, qui est du pere Bouhours, ne pouvant rendre l'ingénieuse brièveté de la dernière pensée, *intrare in alienum triumphum*, y a substitué un autre tour, fort beau à la vérité, mais plus long, & par cette raison moins vif.

Cicéron emploie la même pensée, mais il lui donne plus d'étendue, comme il convient à l'orateur. C'est en parlant de la maison du grand Pompée, qu'Antoine avoit envahie. Il demande à ce dernier si en entrant dans ce vestibule orné des dépouilles des ennemis, & des becs de vaisseaux pris sur eux, il a cru entrer dans sa maison. Puis, usant de la figure dont il s'agit ici, il dit qu'il a compassion des toits mêmes & des murs de cette maison infortunée, qui n'avoit rien vu ni entendu sous Pompée que de

sage & d'honnête, & qui maintenant est devenue la retraite impure des débauches d'Antoine. *An tu illa in vestibulo rostra, & hostium spolia cum aspexisti, domum tuam te introire putas? fieri non potest. Quamvis enim sine mente, sine sensu sis, ut es; tamen & te, & tua, & tuos nosti... Me quidem miseret parietum ipsorum atque tectorum. Quid enim unquam domus illa viderat nisi pudicum, nisi ex optimo more & sanctissima disciplina? ... Nunc in hujus sedibus pro cubiculis stabula, pro tricliniis popine sunt.*

Cette figure, qui personifie les choses inanimées, donne beaucoup de grace & de vivacité au discours. Cicéron en plaidant pour Milon avoit dit que la loi des douze tables permettoit en certains cas de tuer un voleur, d'où il tire cette conclusion :

Pro Mil. n. 9. Quis est qui, quoquo modo quis interfectus sit, puniendum putet, cum videat aliquando gladium nobis ad occidendum hominem ab ipsis porrigi legibus? Il pouvoit dire simplement : cum videat licere nobis aliquando per leges hominem occidere. Au lieu de cela il personifie les loix, & nous les représente comme si elles accouroient au secours d'un

homme qui se trouve attaqué par des voleurs, & comme si elles lui mettoient elles-mêmes l'épée en main pour se défendre. Cela est tout autrement vif. Il emploie encore la même figure quelques lignes après : *Silent enim leges inter arma, nec se expectari jubent : cum ei, qui expectare velit, ante injusta poena luenda sit, quam justa repetenda.* n. 102

A ces cris Jérusalem redoubla ses pleurs; Fléchier.
les voutes du temple s'ébranlèrent ; le Jourdain se troubla, & tous ses rivages retentirent du son de ces lugubres paroles : COMMENT EST MORT CET HOMME PUISSANT QUI SAUVOIT LE PEUPLE D'ISRAEL ?

Vous savez que naturellement la victoire est cruelle, insolente, impie. Monsieur de Turenne la rendoit douce, raisonnable, & religieuse.

Depuis que la justice gémît sous un amas de loix & de formalités embarrassées, & qu'on s'est fait un art de se ruiner les uns les autres par la chicane, les Rois n'ont pu suffire à cette fonction.

Sa beauté n'a-t-elle pas toujours été sous la garde de la plus scrupuleuse vertu ? Bossuet.
Je ne vous raconterai point la suite trop fortunée de ses entreprises. (de Cromwel)

ni ses fameuses victoires dont la vertu étoit indignée, ni cette longue prospérité qui a étonné l'univers.

Fonten.

La raison conduit l'homme jusqu'à une entière conviction des preuves historiques de la religion chrétienne : après quoi elle le livre & l'abandonne à une autre lumière, non pas contraire, mais toute différente, & infiniment supérieure.

IL EST une autre espèce de prosopopée, encore plus vive & plus hardie que la première. C'est lorsqu'on apostrophe des choses insensibles & inanimées, ou qu'on les fait parler elles-mêmes ; ou qu'au lieu de rapporter indirectement les discours de ceux dont il s'agit, on met ces discours dans leur propre bouche ; ou enfin lorsqu'on va jusqu'à faire parler les morts.

I. *Apostropher des choses insensibles.*

Cicéron après avoir décrit la mort de Clodius, & l'avoir attribuée à une providence particulière, dit que la religion même & les autels des dieux y ont été sensibles, & leur adresse ensuite son discours. *Religiones mehercule ipsæ, araque, cum illam belluam cadere viderunt, commovisse se videntur,*

Pro Mil.
n. 85^a

Et jus in illo suum retinuisse. Vos enim Albani tumuli atque luci, vos, inquam, inploro atque obtestor, vosque Albanorum obruta ara, &c.

Sans cette paix, Flandre, théâtre sanglant où se passent tant de scènes tragiques, tu aurois accru le nombre de nos provinces, & au lieu d'être la source malheureuse de nos guerres, tu serois aujourd'hui le fruit paisible de nos victoires.

Fléchier.

Glaive du Seigneur, quel coup vous venez de fraper?

Bossuet.

2. Faire parler des choses inanimées.

Cicéron dans l'une des Catilinaires introduit la patrie, & la fait parler tantôt à Catilina, tantôt à lui-même. Appius dans le beau discours qu'il fait au sujet de la continuation du siège de Veies, introduit de même la République, qui représente aux soldats, que puisqu'elle les paie pour toute l'année, ils lui doivent le service pour toute l'année. *An si Tit. Liv. l. 1. ad calculos eum Respublica vocet, non s. n. 4. merito dicat: Annua ara habes, annuam operam ede? An tu equum census militia semestri solidum te stipendium accipere?*

1. Catil. n. 18. & 27.

Tit. Liv. l. 1. s. n. 4.

3. Les discours mis dans la bouche

même des personnes font tout un autre effet, que si on se contentoit de les rapporter par un simple récit ; & ils sont merveilleux pour exciter ou l'indignation, ou la compassion.

C'est par cette figure que Cicéron dans le dernier de ses plaidoiers contre Verrès peint la cruelle avarice d'un geolier, qui mettoit à prix les larmes & la douleur des peres & des meres, qui leur faisoit acheter cherement la triste consolation de voir & d'embrasser leurs enfans, & qui exigeoit d'eux de l'argent pour faire mourir d'un seul coup ces malheureuses victimes de la cruauté de Verrès. *Aderat janitor carceris, carnifex pratoris, mors terrorque sociorum & civium, lictor Sextius, cui ex omni gemitu doloreque certa merces comparabatur. Ut adeas, tantum dabis : ut tibi cibum intrò ferre liceat, tantum. Nemo recusabat. Quid, ut uno ictu securis afferam mortem filio tuo, quid dabis ? ne diu crucietur ? ne sæpius feriat ? ne cum sensu doloris aliquo aut cruciatu spiritus auferatur ? Etiam ob hanc causam pecunia lictori dabatur. O magnum atque intolerandum dolorem ! O gravem acerbamque fortunam ! Non vitam liberum, sed mortis celeritatem pretio redimere cogebantur.*

Verr. 7. n.

117. 118.

Milon n'étoit pas d'un caractère qui lui permit de descendre à de basses supplications. Cicéron lui met dans la bouche un discours plein de grandeur & de noblesse, & en même tems extrêmement tendre & touchant. *Va- Pro Mit. n. leant, inquit, valeant cives mei. Sint⁹³ incolumes, sint florentes, sint beati. Stet hac urbs preclara, mihi que patria carissima, quoquo modo merita de me erit. Tranquilla Republica cives mei (quoniam mihi cum illis non licet) sine me ipsi, sed per me tamen, perfruantur. Ego cedam atque abibo, &c.^a* L'effet de cette figure est de rendre comme présentes les personnes que l'on fait parler, & de faire qu'on s'imagine les voir & les entendre elles-mêmes.

4. L'orateur va encore plus loin. Il ouvre quelquefois les tombeaux, & en fait sortir les morts, pour faire des exhortations ou des réprimandes aux vivans. On a deux beaux exemples de cette figure dans le plaidoyer de Cicéron pour Cœlius. On peut les consulter. *Pro Cal. n. 33-36.*

D'autres fois il adresse son discours

^a Non audire iudex videtur aliena mala deslentes, sed sensum ac vocem auribus accipere miserorum, quorum etiam mutus aspectus lacrymas movet. *Quintil. l. 6. cap. 1.*

B. fuet.

aux morts. *Grande Reine*, je satisfais à vos plus tendres desirs, quand je célèbre ce Monarque : & ce cœur, qui n'a jamais vécu que pour lui, se réveille tout cendre qu'il est, & devient sensible, même sous ce drap mortuaire, au nom d'un époux si cher.

^a Ces sortes de fictions pour plaire demandent, comme l'a observé Quintilien, d'être soutenues d'une grande force d'éloquence. Car les choses extraordinaires, incroyables, & qui sont comme hors de la nature, n'ont point un effet médiocre. Il faut nécessairement ou qu'elles fassent une forte impression, parce qu'elles vont au delà du vrai; ou qu'elles soient regardées comme des puérilités, parce qu'elles sont fausses.

^b L'HYPOTYPOSE est une figure qui

^a Magna quædam vis eloquentiæ desideratur. Falsa enim & incredibilia natura necesse est aut magis moveant, quia supra vera sunt; aut pro vanis accipiantur, quia vera non sunt. *Quintil. lib. 9. c. 2.*

^b *ὑποτύποις* dicitur, proposita quædam forma rerum ita expressa verbis, ut cerni potius videatur, quàm audiri.

Quintil. lib. 9. c. 2.

Magna virtus est, res, de quibus loquimur, clarè, atque ut cerni videantur, enuntiare. Non enim satis efficit, neque, ut debet, plenè dominatur oratio, si usque ad aures volet, atque ea sibi iudex, de quibus cognoscit, narrari credit, non exprimi, & oculis mentis ostendi. *Quintil. l. 8. cap. 3.*

peint l'image des choses dont on parle avec des couleurs si vives, qu'on s' imagine les voir de ses propres yeux, & non simplement en entendre le récit. Et c'est en quoi consiste principalement la force & le pouvoir de l'éloquence, qui ne domine point assez pleinement, & qui n'a pas tout le succès qu'elle doit avoir, si elle frappe simplement les oreilles, sans remuer l'imagination, & sans aller jusqu'au cœur.

1. Ces images se font quelquefois en peu de mots, & ce ne sont pas les moins vives.

Virgile peint en un vers & demi la consternation de la mere d'Euryale au moment qu'elle apprend sa mort :

Miseræ calor ossa reliquit: *Æn. l. 9. v.*

Excussi manibus radii, revolutaque pensa. 475.

Cicéron peint en deux lignes la colère, ou plutôt la fureur de Verrès. *Verr. 7. n.* 160.

Ipse inflammatus scelere ac furore in forum venit. Ardebant oculi: toto ex ore crudelitas eminebat.

Il fait ailleurs en aussi peu de mots un autre portrait de Verrès encore plus beau, quoiqu'il frappe moins d'abord: comme il est de certains tableaux, dont la beauté n'est aperçue

Verr. 7. n. 35. que par les connoisseurs. *Stetit soleatus Prator populi Romani cum pallio purpureo tunicaque talari, muliercula nixus in littore.* Quintilien développe d'une manière admirable toute la force & toute l'énergie renfermée dans cette courte description. J'en rapporterai les paroles mêmes parce qu'elles peuvent servir de modèle aux maîtres pour entendre & pour expliquer les auteurs.

Quintil. l. 8. c. 3. *An quisquam, dit-il, tam procul à concipiendis imaginibus rerum abest, ut cum illa in Verrem legit, STETIT SOLEATUS, &c. non solum ipsum os intueri videatur, & locum, & habitum, sed quedam etiam ex iis, que dicta non sunt, sibi ipse astruat? Ego certè mihi cernere videor & vultum, & oculos, & deformes utriusque blanditias, & eorum qui aderant tacitam aversationem ac timidam verecundiam.* Qu'on change quelques mots dans la description de Cicéron, & qu'on en dérange d'autres, en mettant *stetit Verres in littore ... cum muliere colloquens*, cet excellent tableau perdra une grande partie de sa vivacité & de ses couleurs. La principale beauté consiste à peindre un Préteur du peuple Romain dans l'attitude où le représente Cicéron, appuié noncha-

lamment sur une femme. Ces deux mots, *muliercula nixus*, sont une peinture parlante, qui présente aux yeux & à l'esprit tout ce que Quintilien y voit. *In littore* réservé pour la fin, y ajoute le dernier trait, comme on l'a déjà remarqué ailleurs, & marque la licence effrénée de Verrès, qui paroissant en cette indigne posture sur le rivage, & aux yeux de tout le monde, semble braver insolemment la bienséance & l'honnêteté publique.

Nos poètes sont pleins de ces descriptions courtes & vives.

Son coursier écumant sous son maître intrépide, *Despreaux*

Nage tout orgueilleux de la main qui le guide.

Et ailleurs :

Quatre bœufs attelés d'un pas tranquille & lent

Promenoient dans Paris le Monarque indolent.

Mais rien n'est plus achevé que le portrait qui suit :

La Mollesse oppressée
Dans sa bouche à ce mot sent sa langue glacée,
Et lasse de parler, succombant sous l'effort,
Soupire, étend les bras, ferme l'œil, & s'endort.

2. Les descriptions que j'ai rapportées jusqu'ici sont courtes, & ne peignent qu'un simple objet. Il y en a d plus longues & de plus détaillées, qui ressemblent à ces tableaux où l'on représente plusieurs personnages, dont toutes les attitudes frappent, & se font remarquer. Telle est cette description d'un repas de débauche qui étoit dans une harangue de Cicéron qui n'est pas parvenue jusqu'à nous.

Videbar mihi videre alios intrantes, alios autem exeuntes, partim ex vino vacillantes, partim hesternæ potatione oscitantes. Versabatur inter hos Gallius unguentis oblitus, redimitus coronis.

Humus erat immunda, lutulexta vino, coronis languidulis & spinis cooperta piscium. Quintilien, qui nous a conservé ce beau morceau, nous en fait sentir la beauté & le prix par un seul mot, mais plein de vivacité, & qui

Quint. lib.
3. cap. 3.

dit tout: *Quid plus videret, qui intrasset?* Il fait lui-même une excellente description d'une ville prise d'assaut & pillée, qui mérite bien d'être lue. On en trouve beaucoup de pareilles dans Cicéron, qui n'échapperont pas à l'exactitude d'un bon maître. Nos auteurs françois, soit poètes soit ora-

teurs, en peuvent fournir aussi un grand nombre.

Josabet dans Athalie décrit merveilleusement la manière dont elle sauva Joas du carnage.

Hélas ! l'état horrible où le ciel me l'offrit , *Racine.*
 Revient à tout moment effraier mon esprit.
 De Princes égorgés la chambre étoit remplie.
 Un poignard à la main l'implacable Athalie
 Au carnage animoit ses barbares soldats,
 Et poursuivoit le cours de ses assassinats.
 Joas laissé pour mort , frapa soudain ma vûe.
 Je me figure encore sa nourrice éperdue ,
 Qui devant les bourreaux s'étoit jettée en vain ,

Et foible le tenoit renversé sur son sein.
 Je le pris tout sanglant. En baignant son visage
 Mes pleurs du sentiment lui rendirent l'usage :
 Et soit fraieur encore , ou pour me caresser,
 De ses bras innocens je me sentis presser.

La peinture que fait M. Fléchier des hôpitaux peut servir de modèle dans ce genre : c'est dans l'oraison funébre de la Reine : *Voions-la dans ces Hôpitaux où elle pratiquoit ses miséricordes publiques ; dans ces lieux où se ramassent toutes les infirmités & tous les accidens de la vie humaine ; où les gémissemens & les*

plaintes de ceux qui souffrent, remplissent l'ame d'une tristesse importune; où l'odeur qui s'exhale de tant de corps languissans, porte dans le cœur de ceux qui les servent le dégoût & la défaillance; où l'on voit la douleur & la pauvreté exercer à l'envi leur funeste empire, & où l'image de la misère & de la mort entre presque par tous les sens: c'est-là que s'élevant au-dessus des craintes & des délicatesses de la nature pour satisfaire à sa charité au péril de sa santé même, on la vit toutes les semaines essuier les larmes de celui-ci, pourvoir aux besoins de celui-là, procurer aux uns des remèdes & des adoucissmens à leurs maux, aux autres des consolations de l'esprit & des secours pour la conscience.

Ces endroits sont fort propres à former le goût des jeunes gens.^a On doit les avertir que le moien le plus sûr de réussir dans ces sortes de descriptions est de consulter la nature, de la bien étudier, & de la prendre pour guide, en sorte que chacun sente en soi-même la vérité de ce qu'on

a Naturam intueamur, hanc sequamur. Omnis eloquentia circa opera vitæ est: ad se refert quisque quæ audit; & id facillimè accipiunt animi, quod cognoscunt. *Quintil. l. 8. c. 3.*

dit, & trouve dans son propre fonds les sentimens qui sont exprimés dans le discours. ^a Pour cela il faut se représenter vivement toutes les circonstances de la chose qu'on veut décrire, & se la rendre présente à soi-même par la force de l'imagination, comme si l'on en étoit réellement témoin, & qu'on la vît de ses propres yeux. ^b Et pourquoi, dit Quintilien, l'imagination en cette rencontre ne feroit-elle pas en faveur de l'orateur ce qu'elle fait à l'égard des personnes passionnées; d'un avare, par exemple, ou d'un ambitieux, qui dans ces espèces de songes & de douces rêveries où ils se forment mille projets chimériques de fortune ou de richesses, se livrent tellement à l'objet de leur

^a Per quas (phantasias) imagines rerum absentium ita representantur animo, ut eas cernere oculis ac presentes habere videamur. Has quisquis bene conceperit, is erit in affectibus potentissimus. Hunc quidam dicunt εἰκαστικόν, qui sibi res, voces, actus secundum verum optime fingit. Quintil. l. 6 cap. 2.

^b Nam si inter omnia animorum, & spes inanes, & velut somnia quædam vigilantium, ita nos hæc de quibus loquimur imagines prosequuntur, ut peregrinari, navigare, præliari, populos allosqui, divitiarum quas non habemus usum videamur disponere, nec cogitare, sed facere hoc animi vitium ad utilitatem non transferemus? Ibid.

passion, & en sont si fortement occupés, qu'ils croient effectivement le voir, le posséder, & en être les maîtres?

Il fournit lui-même un modèle de cette manière de faire une description, que je rapporterai tout entier, parce qu'il montre aux jeunes gens comment ils doivent s'y prendre pour

Quint. l. 6.

6. 2.

bien composer. *Ut hominem occisum querar, non omnia, quæ in re præsentî accidisse credibile est, in oculis habebø? Non percussor ille subitus erumpet? non expavescet circumventus? exclamabit, vel rogabit, vel fugiet? non ferientem, non concidentem videbo? non animo sanguis, & pallor, & gemitus, extremus denique expirantis hiatus insidet?* Cet endroit paroît copié d'après Cicéron, qui décrit ainsi une pareille

Pro Rosc.

Amer. n. 98.

action: *Nonne vobis hæc, quæ audistis, cernere oculis videmini, Judices? Non illum miserum ignarum casu sui? redeuntem à cœna videtis? non postas insidias? non impetum repentinum? Non versatur ante oculos vobis in cæde Glauçia? Non adest iste Roscius? non suis manibus in curru collocat Automedontem illum, sui sceleris acerbissimi nefariæque victoriæ nunciam?*

I M A G E S.

Les derniers mots de la description que je viens de citer m'avertissent d'indiquer ici aux jeunes gens une des sources des plus ordinaires des beautés du discours, qui consiste à donner, pour ainsi dire, du corps & de la réalité aux choses dont on parle, & à les peindre par des traits visibles qui frappent les sens, qui remuent l'imagination, & qui montrent un objet sensible. Cette manière a quelque rapport à la figure précédente, qui est l'Hypotypose, si elle n'en fait pas partie. *Non suis manibus in curru collocat Automedontem illum?* ces mots, *suis manibus*, produisent ici l'effet dont je parle, & présentent à l'esprit une image. Il en est de même de ces deux vers que j'ai déjà cités.

Un poignard à la main l'implacable Athalie
Au carnage animoit ses barbares soldats.

Ce trait, *un poignard à la main*, en fait toute la vivacité. Il y a une infinité de manières de peindre ainsi les objets qu'on décrit: j'en rapporterai plusieurs exemples, dont le lecteur fera l'application à la règle que j'ai indiquée.

Pro M. Font.
n^o 37. 38.

Tendit ad vos virgo Vestalis manus supplices easdem, quas pro vobis diis immortalibus tendere consuevit, . . . Prospicite ne ignis ille aternus, nocturnis Fonteia laboribus vigiliisque servatus, sacerdotis Vesta lacrymis extinctus esse dicatur.

Pro Rosc.
Amier. n, 68.

Hæc magnitudo maleficiæ facit, ut, nisi penè manifestum parricidium proferatur, credibile non sit. . . . Penè dicam respersas manus sanguine paterno iudices videant oportet, si tantum facinus, tam immane, tam acerbum credituri sint.

Flécbier, *Quel peuple n'a pas senti les effets de sa valeur, & quel endroit de nos frontières n'a pas servi de théâtre à sa gloire ?*

Dans le tumulte des armées il s'entretenoit des douces & secrettes espérances de sa solitude. D'une main il foudroioit les Amalecites, & il levoit déjà l'autre pour attirer sur lui les bénédictions célestes.

Elle lui a montré à lever ses mains pures & innocentes vers le ciel.

Avant que d'entrer dans les charges, il voulut en connoître les devoirs. Le premier tribunal où il monta, fut celui de sa conscience, pour y sonder le fond de ses intentions.

Quand il rétablissoit le culte de Dieu dans ses conquêtes, & que marchant sur ses remparts qu'il venoit de foudroier, il

alloit lui offrir pour premier hommage , au pié de ses autels renouvelés , les lauriers qu'il avoit cueillis.

Je ne crains pas de mêler ses louanges au sacrifice qu'on offre pour elle , & je prens sur l'autel tout l'encens que je brûle sur son tombeau.

Qu'est-il besoin de lever le voile qu'elle a jetté sur ses actions ?

Il s'appliqua à découvrir la vérité au travers des voiles du mensonge & de l'imposture , dont les cupidités humaines la couvrent.

Est-ce dans la Cour , est-ce dans les Mascar. armées , est-ce sous le casque & sous la cuirasse que s'apprennent de telles vérités ?

Vous croiez donc que les déplaisirs & les Bosquet. plus mortelles douleurs ne se cachent pas sous la pourpre , ou qu'un royaume est un remede universel à tous les maux ?

Il me semble que je voi encore tomber cette fleur. On parle de la mort d'un Prince enfant.

Quand tout cédoit à Louis , & que nous crûmes voir revenir le tems des miracles où les murailles tomboient au bruit des trompettes , tous les peuples jettoient les yeux sur la Reine , & croioient voir partir de son oratoire la foudre qui accabloit tant de villes.

Pelifson.

Sous un air serain & tranquille (il s'agit de Louis XIV.) il formoit ces foudres dont le bruit a retenti par tout le monde, & ceux qui sont encore sur le point d'éclater.

Racine.

Pour comble de prospérité

Il espere (l'impie) revivre en sa postérité:
Et d'enfans à sa table une riante troupe
Semble boire avec lui la joie à pleine coupe.

A V A N T que de finir cet article, je dois avertir en général, ^a que l'usage des figures demande beaucoup de discernement & de prudence. Elles servent comme de sel & d'affaisonnement au discours, pour relever le stîle, pour éviter une façon de parler vulgaire & commune, pour prévenir le dégoût que causeroit une ennuyeuse uniformité; & dès lors elles doivent être employées avec mesure & discrétion. Car si l'usage en devient trop fréquent, elles perdent cette grace même de la

^a Una in re maximè condimento, jucundior utilis, ut quotidiani & erit. At qui nimium semper eodem modo formati sermonis fastidium affectaverit, ipsam illam levet, & nos à vulgari gratiam varietatis amittet... Nam & secretæ, dicendi genere defendat. & extra vulgarem usum Quo si quis parcet, & posita, ideoque magis cum res poscet, utetur, nobiles, ut novitate velut asperso quodam auream excitant, ita co-

variété qui fait leur principal mérite ; & plus elles sont brillantes , plus elles choquent & lassent par une affectation vicieuse , qui marque qu'elles ne sont point naturelles , mais recherchées avec trop de soin , & comme amenées par force.

Il n'est pas nécessaire de faire observer qu'il y a des figures qui sont devenues si communes , & si triviales , qu'elles ont perdu toute leur grace , sur-tout lorsqu'elles sont trop longues.

Miserum est exturbari fortunis omnibus : miserius est injuriâ. Acerbum est . . . acerbius. Calamitosum est . . . calamitosius. Funestum est . . . funestius. Indignum est . . . indignius. Luctuosum est . . . luctuosius. Horribile est . . . horribilius.

L'auditeur prévient la réponse , & est fatigué par cette espèce de refrain qui est toujours sur le même ton. Il en est de même de cette autre figure , qui est encore plus ennuyeuse :

Qui sunt qui fœdera sæpe ruperunt ? Carthaginenses. Qui sunt qui in Italia crudele bellum gesserunt ? Carthaginenses. Qui sunt , &c. ?

Pro Quin.
n. 95.

Cornif. l. 4.

piâ faciant : nec se omnibus latebris extractas
vias fuisse dicenti , sed congestasque declarant.
conquisitas , & ex om- *Quint. l. 9. c. 3.*

§. VI.

Des Précautions Oratoires.

JE DONNE ici ce nom à de certains ménagemens que l'orateur doit prendre pour ne point blesser la délicatesse de ceux devant qui ou de qui il parle, à des tours étudiés & artificieux dont il se sert pour dire de certaines choses qui autrement paroistroient dures & choquantes. J'appelle tout cela *précautions oratoires*, parce qu'en tout cela il y a un art & une adresse propres certainement à la Rhétorique, qui méritent bien qu'on y rende les jeunes gens attentifs. Quelques exemples rendront la chose plus sensible.

Chryfogonus affranchi de Sylla avoit tant de crédit auprès de son maître, tout-puissant alors dans la République, qu'aucun avocat n'osa plaider contre lui en faveur de Roscius. Il n'y eut que Cicéron qui eut le courage, tout jeune qu'il étoit, de se charger d'une cause si délicate. Il a grand soin dans toute la suite de son plaidoyer d'avertir en plusieurs endroits que Sylla n'avoit eu aucune connoissance de toutes les injustices de son affranchi; qu'on s'étoit fort

*Pro Rosc.
Amer. n. 21.
C 22. 25. 91.
110. 117.*

appliqué à les lui cacher ; qu'on avoit fermé tout accès auprès de lui à ceux qui auroient pu lui en donner avis ; qu'enfin il n'étoit pas étonnant que Sylla , chargé seul du soin de rétablir & de gouverner la République , eût ignoré ou négligé plusieurs choses, puisqu'il en échapoit beaucoup à la connoissance & à l'attention de Jupiter même dans le gouvernement de l'univers. On sent bien que de telles précautions étoient absolument nécessaires.

Cicéron , dans le plaidoyer intitulé *Divinatio in Verrem*, est obligé de montrer qu'il est plus digne que Cécilius de plaider contre Verrès. a Une telle cause , pour ne point choquer , devoit être maniée avec beaucoup d'adresse & d'habileté : car les louanges qu'on se donne à soi-même sont toujours odieuses ; sur-tout quand elles roulent sur l'esprit & sur l'éloquence. Cicéron , après avoir prouvé que Cécilius n'a aucune des qualités nécessaires pour soutenir un plaidoyer si important , n'a garde de se les attribuer à lui-même : une vanité si grossière auroit révolté

a Intelligo quàm scopoloso difficilique in lo-
co verser. Nam cum om-
nis arrogantia odiosa est ,

tum illa ingenii atque
eloquentiæ multo mo-
lestissima. n. 36.

tous les esprits. ^a Il dit seulement qu'il a travaillé toute sa vie pour les acquiescer, & que si malgré un long travail il n'a pu en venir à bout, il n'est pas étonnant que Cécilius, qui n'a jamais eu aucune idée de cette noble profession, en soit absolument incapable.

En plaidant pour Flaccus, il avoit à réfuter le témoignage de plusieurs Grecs qui avoient déposé contre sa partie. Pour le faire avec plus de succès, il entreprend de décrier la nation même, comme peu délicate sur ce qui regarde la bonne foi & la sincérité. Il ne commence pas brusquement par un reproche si dur. Il met d'abord comme à l'écart beaucoup d'honnêtes gens qui n'ont point pris de part à l'aveugle passion de quelques-uns de leurs compatriotes. Il donne ensuite de grandes louanges à la nation en général, dont il relève extrêmement le génie, l'habileté, la politesse, le goût pour les arts, & le merveilleux talent pour l'éloquence: mais il ajoute que cette nation ne s'est jamais piquée d'exactitude & de sincérité dans les té-

Pro Flacco. témoignages. *Verumtamen hoc dico de toto*
n. 9.

a Fortasse dices: Quid?	esse possent magno stu-
Ergo hæc in te sunt om-	dio mihi à pueritia est
nia? Utinam quidem	elaboratum. c. 40.
essent! Verumtamen ut	

*genere Græcorum : tribuo illis literas ; de
multarum artium disciplinam ; non adimo
sermonis leporem , ingeniorum acumen ,
dicendi copiam ; denique etiam , si qua sibi
alia sumunt , non repugno : testimoniorum
religionem & fidem nunquam ista natio
coluit , totiusque hujus-ce rei quæ sit vis ,
quæ auctoritas , quod pondus , ignorat.*

On fait que Cicéron excelloit surtout à émouvoir les passions , & que par les discours tendres & touchans qu'il mettoit dans la bouche de ses parties , en finissant ses plaidoiers , il faisoit souvent couler les larmes des yeux de tous ceux qui l'écoutoient. La grandeur d'ame , & la noble fierté dont se piquoit Milon , ôtoient à son avocat cette ressource si puissante. ^a Mais Cicéron sut tirer avantage de son courage même pour lui gagner la faveur des Juges , & il prit sur lui le caractère & le personnage de Suppliant , qu'il ne pouvoit donner à sa partie.

Le respect inviolable que les enfans doivent à leurs peres & meres , lorsqu'ils en sont traités avec dureté & avec injustice , rend très difficiles

^a Ergo & ille captat locum lacrymarum ejus
vit ex illa præstantia ipse successit. Quint. lib.
animi favorem , & in 6. c. 1.

certaines conjonctures, où ils sont obligés de parler contre eux; & c'est dans ces occasions où la bonne Rhétorique fournit des tours & des ménagemens, qui sans rien faire perdre des avantages de la cause, savent rendre à l'autorité paternelle tout ce qui lui est dû. ^a Il faut alors qu'on sente qu'il n'y a qu'une nécessité indispensable qui arrache de la bouche des enfans des plaintes que le cœur voudroit supprimer, & qu'au travers même de ces plaintes on entrevoie un fond non seulement de respect, mais d'amour & de tendresse. On peut voir un bel exemple de ce précepte dans le
 n. 12. & 17. plaidoyer pour Cluentius, que sa mere avoit traité avec une cruauté inouïe.

La règle que je viens de toucher regarde tout inférieur qui a des prétentions légitimes à faire valoir contre un supérieur qu'il doit respecter & honorer.

Il y a des occasions, où des raisons d'intérêt ou de bienfaisance ne nous permettent pas de nous expliquer en termes clairs & précis, ^b & où cepen-

^a Hoc illis commune remedium est, si in tota actione æqualiter appareat, non honor modo, sed etiam caritas: præterea causa sit nobis iusta sic dicendi; neque id moderatè tantum faciamus, sed etiam necessario. *Quintil. l. 11. c. 1.*
^b In quo per quamdam suspensionem, quod non dicimus, accipi volumus. *Quintil. l. 9. c. 2.*

dant nous voulons faire entendre au Juge ce que nous n'osons lui dire ouvertement. Un fils, par exemple, ne peut gagner son procès sans découvrir un crime dont son pere est coupable. ^a Il faut, dit Quintilien, que les choses mêmes conduisent insensiblement le Juge à deviner ce qu'on ne veut pas lui dire; que tout autre motif étant écarté, il soit comme forcé à voir l'unique qui reste, mais que le respect pour un pere empêche de découvrir. Et pour lors il faut que le discours du fils suspendu, entrecoupé, & interrompu de tems en tems comme par un silence forcé & par de vifs sentimens de tendresse, fasse connoître la violence qu'il se fait pour ne pas laisser échaper des paroles que la force de la vérité semble vouloir arracher de sa bouche. Par là le Juge est porté à chercher ce je ne sai quoi qu'il ne croiroit peutêtre pas, si on le lui avoit découvert, mais dont il est pleinement convaincu, parce qu'il croit l'avoir trouvé de lui-même.

^a Res ipsæ perducant cunctationes. Sic enim judicem ad suspicionem, fiet, ut Judex quærat & amoliamur cætera, ut illud nescio quid, quod hoc solum supersit: in ipse fortasse non crederet, si audiret: & ei quo multum etiam affectus juvant, & interrupta silentio dictio, & stimulat, credat. *Ibid.*

Il y a aussi des personnes d'un caractère si respectable, & d'une réputation si universelle, que leur nom seul est un poids qui accable leurs adversaires. Tel étoit Caton à l'égard de Muréna; & l'on ne peut trop faire remarquer aux jeunes gens l'art merveilleux avec lequel^a Cicéron, sans toucher à la personne même de Caton, qui devoit être pour lui comme sacrée, & qui certainement étoit inaccessible & invulnérable à la censure la plus maligne, fut pourtant lui ôter une partie de son autorité & de son crédit par le portrait qu'il fit de la secte des Stoïciens, qu'il tourna en ridicule avec tant d'esprit & d'agrément, que Caton lui-même ne put s'empêcher d'en rire.

Y eut-il jamais une affaire plus délicate & plus difficile à manier que celle dont Cicéron se chargea en osant se déclarer contre la loi Agraire. On appelloit ainsi la loi qui ordonnoit des distributions de terre pour ceux d'entre le peuple qui étoient les plus pauvres. Cette loi avoit dans tous les tems servi d'appas & d'amorce aux Tribuns pour gagner la populace, & pour se

^a Quam molli autem articulo tractavit Catonem, cujus naturam summe admiratus, non ipsius vitio, sed Stoicæ sectæ, quibusdam in rebus factam duriorem videri volebat! 2. t. 11. c. 1.

l'attacher. Elle paroissoit en effet lui être très favorable, en lui procurant un repos tranquille & une retraite assurée. Cependant Cicéron entreprend de la faire rejeter par le peuple même, qui venoit de le nommer Consul avec une distinction qui étoit sans exemple. S'il eût commencé par se déclarer ouvertement contre cette loi, il auroit trouvé toutes les oreilles & tous les cœurs fermés, & le peuple se feroit généralement révolté contre lui. Il étoit trop habile, & connoissoit trop les hommes, pour en user ainsi. C'est une chose admirable de voir pendant combien de tems il tient l'esprit de ses auditeurs en suspens, sans leur laisser entrevoir en aucune manière le parti qu'il avoit pris, ni le sentiment qu'il vouloit leur inspirer. Il emploie d'abord tous les traits de son éloquence pour témoigner au peuple la vive reconnoissance dont il étoit pénétré pour le bienfait signalé qu'il venoit d'en recevoir. Il en relève avec soin toutes les circonstances, qui lui étoient si honorables. Il marque ensuite les devoirs & les obligations que lui impose un consentement si unanime du peuple à lui donner le Consulat. Il déclare que

lui étant redevable de tout ce qu'il est, il prétend bien & dans l'exercice de sa charge & pendant toute sa vie être *populaire*. Mais il avertit que ce mot a besoin d'explication : & après en avoir démêlé les différens sens ; après avoir découvert les secrètes intrigues des Tribuns qui couvroient de ce spécieux nom leurs desseins ambitieux ; après avoir loué hautement les Gracques zélés défenseurs de la loi Agraire, & dont la mémoire par cette raison étoit si chère au peuple Romain ; après s'être ainsi insinué peu à peu & par degrés dans l'esprit de ses auditeurs, & s'en être enfin rendu maître absolu, il n'ose pas encore cependant attaquer ouvertement la loi dont il s'agissoit, mais il se contente de protester qu'en cas que le peuple, après l'avoir entendu, ne reconnoisse pas que cette loi, sous un dehors flatteur, donne en effet atteinte à son repos & à sa liberté, il se joindra à lui, & se rendra à son sentiment. C'est ici un modèle parfait de ce qu'on appelle dans l'école *Exorde par insinuation*, & il me semble qu'un seul endroit comme celui-ci est bien capable de former l'esprit

des jeunes gens , & de leur apprendre la manière adroite & respectueuse avec laquelle ils doivent combattre le sentiment de ceux à qui la reconnoissance & la soumission ne leur permettent pas de résister directement. Il eut à Rome tout l'effet qu'on en devoit attendre , & le peuple , détrompé par l'éloquent discours de son Consul , rejetta lui-même la loi.

L'endroit de la harangue de Cicéron pour Ligarius où l'on examine ce qu'il falloit penser du parti de Pompée , demandoit d'être traité avec une extrême délicatesse. Tubéron avoit taxé de crime la conduite de ceux qui avoient porté les armes contre César. Cicéron relève & condanne la dureté de cette expression ; & après avoir rapporté les différens noms qu'on donnoit à la démarche de ceux qui s'étoient déclarés pour Pompée ; erreur , crainte , cupidité , passion , prévention , entêtement , témérité : „ Pour moi , dit-il , si l'on
„ me demande quel est le propre , &
„ véritable nom que l'on doit donner
„ à notre malheur , il me semble que
„ c'est une fatale influence qui a aveu-
„ glé les hommes , & les a entraînés
„ comme malgré eux ; en sorte qu'on

» ne doit pas s'étonner que la volonté
 » insurmontable des dieux l'ait empor-
 » té sur les conseils des hommes. *Ac*

Pro Ligar. n. 17. mihi quidem, si proprium & verum no-
men nostri mali queratur, fatalis quadam
calamitas incidisse videtur, & improvi-
das hominum mentes occupavisse: ut ne-
mo mirari debeat, humana consilia di-
vina necessitate esse superata. Il n'y avoit
 rien dans cette définition d'injurieux
 pour le parti de Pompée, & loin de
 devoir choquer César, elle étoit très
 flateuse pour lui.

Nos écrivains, quand ils ont eu à
 parler des dernières guerres civiles qui
 troublèrent la France, semblent avoir
 eu en vue l'endroit de Cicéron que je
 viens de rapporter: mais ils ont bien
 enchéri sur leur modèle.

Mascaron,
dans l'Oraif.
funèbre de M.
de Turenne.

Hélas, malheureuse France! pour être
défaite de cet ennemi, ne t'en restoit-il
pas assez d'autres sans tourner tes mains
contre toi-même? Quelle fatale influen-
ce te porta à répandre tant de sang? ...
Que ne peut-on effacer ces tristes années
de la suite de l'histoire, & les déro-
ber à la connoissance de nos neveux!
Mais puisqu'il est impossible de passer
sur des choses que tant de sang répandu
a trop vivement marquées, montrons-

les du moins avec l'artifice de ce peintre, qui pour cacher la difformité d'un visage, inventa l'art du profil. Dérobons à notre vûe ce défaut de lumière, & cette nuit funeste, qui formée dans la confusion des affaires publiques par tant de divers intérêts, fit égarer ceux même qui cherchoient le bon chemin.

Souvenez-vous, Messieurs, de ce tems de désordre & de trouble, où l'esprit ténébreux de discorde confondoit le droit avec la passion, le devoir avec l'intérêt, la bonne cause avec la mauvaise ; où les Astres les plus brillans souffrirent presque tous quelque éclipse, & les plus fidèles sujets se virent entraînés malgré eux par le torrent des partis, comme ces pilotes, qui se trouvant surpris de l'orage en pleine mer, sont contraints de quitter la route qu'ils veulent tenir, & de s'abandonner pour un tems au gré des vents & de la tempête. Telle est la justice de Dieu : telle est l'infirmité naturelle des hommes. Mais le sage revient aisément à soi ; & il y a dans la politique, comme dans la religion, une espèce de pénitence plus glorieuse que l'innocence même, qui repare avantageusement un peu de fragilité par des vertus extraordinaires, & par une ferveur continuelle.

*Féchier dans
l'Oraïson funéb.
de M. de Tur-
renne.*

M. Fléchier
dans l'Oraif.
funèbre de M.
le Tellier.

Que dirai-je donc ? Dieu permit aux vents & à la mer de gronder & de s'émouvoir, & la tempête s'éleva. Un air empoisonné de factions & de révoltes gagna le cœur de l'Etat, & se répandit dans les parties les plus éloignées. Les passions que nos péchés avoient allumées rompirent les digues de la justice & de la raison ; & les plus sages même, entraînés par le malheur des engagemens & des conjonctures, contre leur propre inclination, se trouvèrent, sans y penser, hors des bornes de leur devoir.

§. VII.

Des Passions.

JE SEROIS extrêmement long, si j'entreprendois de toucher même légèrement tout ce qui regarde cette matière, l'une des plus importantes qui soient dans la Rhétorique. On fait que les passions sont comme l'ame du discours, que c'est ce qui lui donne une impétuosité & une véhémence qui emportent & entraînent tout : &^a que l'orateur exerce par là sur ses

a Tantam vim habet illa, quæ rectè à bono poeta dicta est *flexanima* atque omnium regina rerum oratio, ut non modò stantem inclinare, sed etiam adversantem & repugnantem, ut imperator bonus ac fortis, capere possit. *Lib. 2. de Orat.* n. 187.

auditeurs un empire absolu, & leur inspire tels sentimens qu'il lui plait; quelquefois en profitant adroitement de la pente & de la disposition favorable qu'il trouve dans les esprits, mais d'autres fois en surmontant toute leur résistance par la force victorieuse du discours, & les obligeant de se rendre comme malgré eux. César ne put s'en défendre lorsqu'il entendit le plaidoyer de Cicéron en faveur de Ligarius, quoiqu'il se tint fort sur ses gardes contre son éloquence, étant sorti de chez lui très déterminé à ne point pardonner à ce dernier.

Je me contente de renvoyer les jeunes gens à la lecture des peroraisons de Cicéron, & de les exhorter à y faire eux-mêmes l'application des excellens préceptes que Cicéron & Quintilien nous ont laissés sur ce sujet. ^a Le plus important de tous est que pour toucher les autres, il faut être touché soi-même: & pour l'être, il faut se bien pénétrer du sujet que l'on traite, en être pleinement convaincu, en sen-

^a Summa circa movendos affectus in hoc posita est, ut moveamur ipsi... Primum est ut apud nos valeant ea quæ valere apud Judicem volumus, afficiamurque antequam afficere conemur. ... Ubi miseratione opus erit, nobis ea de quibus quer.

tir toute la vérité & toute l'importance, se représenter fortement l'image des choses dont on veut se servir pour émouvoir les auditeurs, en faire des peintures vives & touchantes; & elles seront telles, si l'on a bien soin d'étudier la nature, & de la prendre toujours pour guide. ^a Car d'où vient qu'on voit des personnes ignorantes s'exprimer si éloquemment dans le premier mouvement de leur douleur ou de leur colère, sinon parce que ces sentimens ne sont point étudiés, ni contrefaits, mais puisés dans la vérité & dans la nature même?

*Plur. in vit.
Demosth.*

Un Athénien vint trouver Démosthène, & le pria de vouloir plaider pour lui contre un citoyen de qui il disoit avoir été fort outragé. Et comme il racontoit ce prétendu mauvais traitement d'un ton tranquille & froid, sans s'émouvoir, sans s'échauffer: il

mur, accidisse credamus, atque id animo nostro persuadearum. Nos illi sumus, quos gravia, iniqua, tristia passios queramur. Nec agamus rem quasi alienam, sed assumamus parumper illum dolorem. Ita dicemus, quæ in simili nostro casu dicturi essemus. Q. l. 6. c. 2.

^a Quid enim aliud est causa, ut lugentes utique in recenti dolore disertissime quædam exclamare videamur, & ira nunquam indoctis quoque eloquentiam faciat, quam quod illis inest vis mentis, & veritas ipsa morum? *Ibid.*

n'est rien de tout cela, dit Démosthène; vous n'avez point été maltraité comme vous le dites. Comment, répliqua l'autre en haussant la voix & paroissant tout ému? je n'ai point été maltraité, je n'ai point été outragé? A ce ton Démosthène reconnut la vérité, & se chargea de la cause. ^a Cicéron raporte quelque chose de pareil d'un orateur, nommé Callidius, contre qui il plaidoit. Quoi! lui dit-il, s'il étoit vrai qu'on en eût voulu à votre vie, comme vous le prétendez, auriez-vous parlé d'un tel attentat avec cet air de langueur & de nonchalance, qui bien loin de remuer vos auditeurs, n'étoit propre qu'à les endormir? Est-ce là le langage de la douleur & de l'indignation, qui mettent dans la bouche des enfans mêmes des plaintes vives & animées? Ces deux exemples nous montrent qu'il faut être touché soi-même, si l'on veut toucher

^a Hoc ipsum posui pro
argumento, quod ille
tam solutus egredi-
leniter, tam oscitanter.
Te isthuc, M. Callidi,
nisi fingeres, sic ageres?...
Ubi dolor? ubi ardor ani-
mi, qui etiam ex infan-

tium ingeniis elicere voces
& querelas solet! Nulla
perturbatio animi, nulla
corporis... Itaque tan-
tum absuit ut inflamma-
res nostros animos: som-
num isto loco vix tene-
bamus. *Brut.* n. 277. 278.

les autres, & ressentir en soi les mouvemens qu'on veut leur inspirer.

Horat. *Si vis me flere, dolendum est Primum ipsi tibi.*

Quintil. l. 6.
c. 1.

LA PERORATION, à proprement parler, est le lieu des passions. C'est là que l'orateur, pour achever d'abattre les esprits, & pour enlever leur consentement, emploie sans ménagement, selon l'importance & la nature des affaires, tout ce que l'éloquence a de plus fort, de plus tendre, & de plus affectueux.

Quelquefois il n'attend pas à la fin du discours pour exciter ainsi les mouvemens. Il les place après chaque récit, quand la cause en a plusieurs; ou après chaque partie du récit, quand il est trop long; ou enfin après la preuve de chaque fait: & c'est ce qu'on appelle amplification. Les Verrines en fournissent beaucoup d'exemples.

L'Orateur emploie aussi les mouvemens dans les autres parties du discours, ^a mais d'une manière plus courte & avec beaucoup plus de retenue & de réserve. *Omnes hos affectus ... alie quoque partes recipiunt, sed breviores.* Et c'est

Ibid.

^a Degustanda hæc (mi- | consumenda. Quintil. lib.
seratio) proœmio, non | 4. cap. 1.

ce qu'Antoine observa avec tant de succès dans son beau plaidoyer pour Norbanus : *Ut tu illa omnia odio, invidia, misericordia miscuisti !* dit Sulpicius, après avoir parcouru & indiqué toute la suite & toutes les parties de ce discours.

Cic. lib. 2.
de Orat. n.
203.

» J'admire, dit Quintilien, ceux qui
» prétendent que dans le récit on ne
» doit point exciter de passions. Si par
» là ils entendent seulement qu'on ne
» doit pas s'y arrêter longtemps, comme
» on le fait dans la peroraison, ils ont
» raison : car il faut y éviter les longueurs. Mais je ne vois pas pourquoi
» en instruisant les Juges, on ne songeroit point à les toucher, vû que, si
» on a pu réussir dès-lors à leur inspirer
» quelques sentimens de colère ou de
» compassion, on les trouvera bien
» mieux disposés à recevoir & à goûter
» les preuves. C'est ainsi que Cicéron
» en a usé en décrivant le supplice d'un
» citoyen Romain, & en rapportant
» dans un autre endroit la cruauté que
» Verrès exerça sur Philodamus. *Quæ ?*
Philodami casum nonne PER TOTAM EX-
POSITIONEM incendit invidia ? (paroles
qui montrent que cette narration entière est touchante & pathétique.)

Quintil. l.
4. c. 2.

Verrin. 5.
n. 171.

Verrin. 3.
n. 76.

„En effet, ^a d'attendre à la fin d'un
 „ discours pour attirer la compassion
 „ sur des choses, qu'on aura racontées
 „ d'un œil sec, c'est s'y prendre un
 „ peu tard. « Un récit de choses graves
 & touchantes seroit très imparfait,
 s'il n'étoit vif & passionné.

nt. 157-171.

n. 157. 158.

n. 159.

nt. 160 161.

L'ENDROIT du supplice de Gavius,
 dans la dernière Verrine, suffit seul
 pour justifier les règles qu'on vient d'é-
 tablir. Cicéron, après avoir préparé
 au fait par une espèce d'exorde qui est
 fort animé, & avoir raconté comment
 & pourquoi Gavius fut amené à Messi-
 ne devant Verrès; vient à la description
 du supplice. Il insiste d'abord sur deux
 circonstances; sur ce qu'un citoyen Ro-
 main a été frappé de verges au milieu
 de la place publique de Messine, &
 sur ce qu'il a été mis en croix. Ces
 circonstances sont racontées, non froi-
 dement & sans passion, mais d'une ma-
 nière extrêmement vive & touchante.
Cadebatur virgis in medio oro Messanae
civis Romanus, Judices, cum interea
nullus gemitus, nulla vox alia illius mise-
ri inter dolorem crepitumque plagarum
audiebatur, nisi haec: CIVIS ROMANUS

^a Serum est advo-
 care his rebus affectum,] quas securus narra-
 rit.

SUM. *Hac se commemoratione civitatis omnia verbera depulsurum, cruciatumque à corpore dejecturum arbitrabatur. Is non modo hoc non perfecit, ut virgarum vim deprecaretur : sed, cum imploraret sæpius usurparetque nomen civitatis, crux, crux, inquam, infelici & arumnofo, qui nunquam istam potestatem viderat, comparabatur.*

Ce récit, déjà fort pathétique par lui-même, est suivi de l'amplification dans laquelle Cicéron, avec son éloquence ordinaire, fait sentir toute l'indignité de ce traitement. *O nomen dulce libertatis ! O jus eximium nostra civitatis ! &c.* n. 161-167.

Il rapporte une dernière circonstance du supplice, & reproche à Verrès d'avoir choisi exprès pour faire mourir ce citoyen Romain un endroit, d'où ce pauvre malheureux pouvoit du haut de la potence envisager l'Italie en expirant : *Ut ille, qui se civem Romanum diceret, ex cruce Italiam cernere, ac domum suam prospicere posset.* Cette pensée, fort touchante, quoiqu'exprimée en deux lignes, est aussitôt après étendue & développée. *Italia conspectus ad eam rem ab isto electus est, ut ille in dolore cruciatuque moriens, per angusto freto divisa servitutis ac libertatis jura cognosceret ;* n. 168.

Italia autem alumnum suum extremo summoque supplicio affectum videret.

n. 169. L'amplification ne manque pas de suivre, & elle met cette circonstance dans tout son jour. *Facinus est vinciri civem Romanum, &c.*

n. 170. 171. Enfin Cicéron termine tout cet endroit par une figure également hardie & pathétique, & par une dernière réflexion qui intéresse tous les citoyens, & qui semble tenir lieu d'épilogue, en disant que s'il parloit dans une solitude, les rochers les plus durs seroient touchés du récit d'un traitement si indigne : combien donc à plus forte raison doivent l'être des Sénateurs & des Juges, qui par leur état & leur place sont les protecteurs des loix, & les défenseurs de la liberté Romaine ? *Si in aliqua desertissima solitudine ad saxa & scopulos hac conqueri & deplorare vellem, tamen omnia muta atque inanimata tanta & tam indigna rerum atrocitate commoverentur, &c.*

Voilà un modèle parfait de la manière dont une narration peut être passionnée, soit dans le récit même, soit par les réflexions qui le suivent.

^a UNE espèce de hazard fournit sur le

^a Quas tragedias egit ! su in eadem causa cum idem (Crassus,) cum ea- | funere effertetur anus Ja-

ehamp à Crassus un trait d'éloquence très vif & très véhément. Cicéron nous l'a conservé dans le second livre de l'Orateur. Pendant qu'il plaidoit contre Brutus, le convoi d'une Dame Romaine, parente de ce dernier, passa dans la place publique, où l'on fait qu'étoit le barreau. Alors interrompant son discours: » Quelle nouvelle voulez-vous, dit-il à Brutus, » que cette morte aille porter à votre pere? Que souhaitez-vous qu'elle dise à ces illustres Romains dont on porte ici les images, à vos ancêtres, à ce Brutus qui délivra le peuple de la domination des Rois? A quoi leur dira-t-elle que vous vous appliquez? de quelle belle action, de quelle vertu, de quelle sorte de

nia! Prò, dii immortales, quæ fuit illa, quantavis? quàm inexpectata? quàm repentina? eum, coniectis oculis, gestu omni imminenti, summa gravitate & celeritate verborum: Brute, quid sedes? Quid illam anum patri nuntiare vis tuo? quid illis omnibus, quorum imagines quicquid vides? quid majoribus tuis? quid L. Bruto,

qui hunc populum dominatu regio liberavit? quid te facere? cui rei, cui gloriæ, cui virtuti studere? Patrimonio ne augendo, &c. Tu lucem aspicere audes? tu hos intueri? Tu in foro, tu in urbe, tu in civium esse conspectu? tu illam mortuam, tu imagines ipsas non perhorrescis? 2.
de Orat. n. 225. 226.

» gloire leur apprendra-t-elle que vous
 » vous piquez ? « Et après avoir fait un
 long dénombrement de tous ses dé-
 fauts : » Pouvez-vous encore après
 » cela , continua-t-il , soutenir la lu-
 » mière du jour ? vous montrer dans
 » cette ville ? vous présenter devant
 » vos citoyens ? La vue même de cette
 » morte & de ces images , qui sem-
 » blent vous reprocher tous vos déré-
 » glemens , ne doit-elle pas vous rem-
 » plir de crainte & d'horreur ?

QUELQUEFOIS ce n'est qu'un trait
 & un sentiment jetté dans le discours ,
 qui produit cet effet. Cicéron , dans le
 court récit qu'il fait en parlant pour
 Ligarius , pouvoit , selon la remarque
 de Quintilien , se contenter de dire :

Tum Ligarius nullo se implicari negotio
pro. Lig. 3. passus est.^a Mais il y joint une image
 qui rend ce récit & plus vraisemblable , & plus touchant. *Tum Ligarius*
domum spectans, & ad suos redire cupiens,
nullo se implicari negotio passus est.

Virgile , en moins d'un vers , décrit
 d'une manière fort tendre la mort d'un
 jeune homme qui avoit quitté Argos ,

^a Ira , quod exponebat , | & affectus quoque imple-
 & ratione fecit credibile , | vit. Quintil. l. 4. c. 2.

lieu de sa naissance, pour s'attacher à Evandre :

Et dulces moriens reminiscitur Argos.

Ce ^a tendre regard d'un jeune homme mourant vers sa patrie qu'il ne reverra plus, & ce triste souvenir de ce qu'il avoit de plus doux & de plus cher au monde, forment en trois mots un tableau parfait : *dulces. . . reminiscitur. . . moriens.*

Ces endroits sont fort touchans, parce que les images qu'ils expriment réveillent un sentiment d'amour & de tendresse pour la patrie que chacun porte dans son cœur ; & ils ont plus de rapport à cette sorte de mouvemens dont il va être parlé.

^b OUTRE cette première espèce de passions plus fortes & plus véhémentes, à laquelle les Rhéteurs donnent le nom de *πάθος* ; il y en a une autre sorte, qu'ils appellent *ῥήθος*,

^a Quid ? non idem poëta penitus ultimi fati cepit imaginem, ut diceret, ET DULCES MORIENS REMINISCITUR ARGOS ? *Ibid.* ^b Affectus igitur hos concitatos, illos mites atque compositos esse dixerunt : in altero vehementer commotos, in altero lenes : denique hos imperare, illos persuadere : hos ad perturbationem, illos ad benevolentiam prævalere. *Quintil. l. 6. c. 3.*

qui consiste dans des sentimens plus doux, plus tendres, plus insinuans, mais qui n'en sont pas pour cela moins touchans ni moins vifs : a dont l'effet n'est pas de renverser, d'entraîner, d'emporter tout comme de vive force ; mais d'intéresser & d'attendrir, en s'insinuant doucement jusqu'au fond du cœur. Ces passions ont lieu entre des personnes liées ensemble par quelque union étroite ; entre un Prince & des sujets, un pere & des enfans, un tuteur & des pupilles, un bienfaiteur & ceux qui en ont reçu du bien. Elles consistent, pour ceux qui sont supérieurs & qu'on

a H³ : id erit, quod ante omnia bonitate commendabitur : non solum mite ac placidum, sed plerumque blandum, & humanum, & audientibus amabile atque jucundum. In quo exprimendo summa virtus ea est, ut fluere omnia ex natura rerum hominumque videantur, quo mores dicentis ex oratione pelluceant & quodammodo agnoscantur. Quod est sine ulla inter conjunctas maxime personas, quoties perferimus, ignoscimus, satisfacimus, monemus, procul

ab ira, procul ab odio... Hoc omne bonum & comem virum poscit. *Quintil. l. 6. c. 3.*

Duo sunt, quæ bene tractata ab oratori admirabilem eloquentiam faciant : quorum alterum est quod Græci *ἡθικὴ* vocant, ad naturam, & ad mores, & ad omnem vitæ consuetudinem accommodatum : alterum quod iidem *παρασκευαστική* nominant, quo perturbantur animi & concitantur, in quo uno regnat oratio. Illud superius comē, jucundum, ad benevolentiam conciliandam

à offensés , dans un certain caractère de douceur , de bonté , d'humanité , de patience , qui est sans fiel & sans aigreur , qui fait souffrir l'injure & l'oublier , & qui ne peut résister aux prières & aux larmes ; & pour les autres , dans une facilité à reconnoître leurs fautes , à les avouer , à en marquer leur douleur , à s'humilier , à se soumettre , & à donner toutes les satisfactions qu'on peut désirer. Tout cela doit se faire d'une manière simple & naturelle , sans étude & sans affectation ; l'air , l'extérieur , le geste , le ton , le stile , tout doit respirer je ne sai quoi de doux & de tendre , qui parte du cœur , & qui aille

paratum : hoc , vehemens , incensum , incitatum , quo cause eripiuntur ; quod cum rapide fertur , sustineri nullo pacto potest. *Orat. n. 128.*

Non semper fortis oratio queritur , sed sæpe placida , summissa , lenis , quæ maxime commendat reos . . . Horum igitur exprimere mores oratione , justos , integros , religiosos , timidos , perferentes injuriarum , mirum quiddam valet : & hoc vel in principiis , vel in re narran-

da , vel in perorando tantam habet vim , si est suaviter & cum sensu tractatum , ut sæpe plus quam causa valeat. Tantum autem efficitur sensu quodam ac ratione dicendi , ut quasi mores orationis effingat oratio. Genere enim quodam sententiarum , & genere verborum , adhibita etiam actione leni facilitateque significandi , efficitur ut probi , ut bene morati , ut boni viri esse videantur. 2. *de Orat. n. 133.*

184.

droit au cœur. Les mœurs de celui qui parle doivent se peindre dans son discours sans qu'il y pense. On sent bien que non seulement pour l'éloquence, mais pour le commerce ordinaire de la vie, rien n'est plus aimable qu'un tel caractère; & l'on ne peut trop porter les jeunes gens à s'y rendre attentifs, à l'étudier, & à l'imiter.

Hamel. 20.

On en trouve un bel exemple dans l'une des homélies de S. Jean Chrysostome au peuple d'Antioche. Comme cet endroit est fort éloquent, & fort capable de former le goût des jeunes gens, qu'il me soit permis de m'y étendre un peu plus que ne semble peut-être demander la matière que je traite actuellement, & d'en faire une espèce d'analyse & d'abrégé.

L'Empereur Théodose avoit envoyé des officiers & des troupes à Antioche pour punir cette ville rebelle d'une sédition, dans laquelle on avoit renversé les statues de l'Empereur & de l'Impératrice Flaccille sa femme, qui pour lors étoit morte. Flavien Evêque d'Antioche, malgré la rigueur de la saison, malgré son extrême vieillesse, & la maladie d'une sœur qu'il laissoit

mourante, -partit sur le champ pour aller implorer la clémence du Prince en faveur de son peuple. Quand il fut arrivé dans le palais, & qu'il fut en présence du Prince, dès qu'il l'aperçut, il s'arrêta de loin, baissant les yeux, versant des larmes, se couvrant le visage, demeurant muet, comme s'il eût été lui-même coupable. Voila un exorde plein d'art, & un silence infiniment plus éloquent que toutes les paroles qu'il auroit pu employer. Aussi S. Chrysostome remarque-t-il que par cet extérieur lugubre & pathétique, son dessein étoit de préparer une entrée à son discours, & de s'insinuer peu à peu dans le cœur du Prince, pour y faire succéder aux sentimens de colère & de vengeance dont il étoit plein, ceux de douceur & de compassion dont sa cause avoit besoin.

L'Empereur le voiant en cet état, ne lui fit point de durs reproches, comme il avoit lieu de s'y attendre. Il ne lui dit point: Quoi vous venez me demander grace pour des rebelles, pour des ingrats, pour des gens indignes de vivre, & qui méritent les derniers supplices? mais prenant un ton de douceur, il lui fit un long dénom-

brement de tous les bienfaits dont il
 avoit comblé la ville d'Antioche; &
 à chacun de ces bienfaits il ajoute:
 » Est-ce donc là la reconnoissance que
 » j'en devois attendre? Quel sujet de
 » plainte les citoyens avoient-ils. contre
 » moi? Quel mal leur avois-je fait?
 » Mais pourquoi porter leur insolence
 » jusques sur les morts? En avoient-ils
 » reçu quelque injure? Quelle tendresse
 » se n'avois-je pas témoigné pour leur
 » ville? Ne fait on pas que je l'aimois
 » plus que ma patrie même, & que c'é-
 » toit pour moi la joie la plus douce de
 » penser que bientôt je serois en état
 » d'y faire un voiage?

Pour lors le saint Evêque ne pou-
 vant soutenir plus longtemps de si ten-
 dres reproches: » Il est vrai, dit-il,
 » en poussant de profonds soupirs, la
 » bonté dont vous nous avez honorés,
 » Seigneur, ne pouvoit aller plus loin:
 » & c'est ce qui augmente notre crime
 » & notre douleur. De quelque maniè-
 » re que vous nous traitiez, vous ne
 » pouvez nous punir comme nous le
 » méritons. Helas! l'état où nous
 » sommes est déjà pour nous une cruel-
 » le punition. Quoi! toute la terre sau-
 » ra notre ingratitude?

» Si les barbares avoient renversé
 » notre ville, elle ne feroit point sans
 » ressource & sans espérance, tant
 » qu'elle vous auroit pour protecteur.
 » Mais à qui maintenant aura-t elle
 » recours, depuis qu'elle s'est rendue
 » indigne de votre protection ?

» L'envie du démon, jaloux de son
 » bonheur, l'a précipitée dans cet aby-
 » me de maux dont vous seul la pou-
 » vez tirer. J'ose le dire, Seigneur :
 » c'est votre affection même qui nous
 » les a attirés, en excitant contre nous
 » la jalousie de cet esprit malin. Mais,
 » à l'exemple de Dieu, vous pouvez
 » tirer un bien infini du mal qu'il a pré-
 » tendu nous faire.

» Votre clémence dans cette occasion
 » vous fera plus d'honneur que vos vi-
 » ctaires les plus éclatantes. On a ren-
 » versé vos statues. Si vous nous par-
 » donnez ce crime, on vous en élèvera
 » d'autres, non de marbre ou d'airain
 » que le tems fait périr, mais qui sub-
 » sisteront éternellement dans le cœur
 » de tous ceux qui entendront parler
 » de cette action.

Il lui propose ensuite l'exemple de
 Constantin, qui étant pressé par ses
 courtisans de se venger de quelques

séditieux qui avoient défiguré une de ses statues à coups de pierres, ne fit que passer la main sur son visage, & leur répondit en souriant qu'il ne se sentoît point blessé.

Il lui remet devant les yeux sa propre clémence, & le fait souvenir d'une de ses loix, dans laquelle, après avoir ordonné qu'on ouvrît les prisons, & qu'on fit grace aux criminels dans le tems de la solennité de Pâque, il avoit ajouté cette parole mémorable : *Plût à Dieu que je pusse de même ouvrir les tombeaux, & rendre la vie aux morts !* Ce tems est venu, Seigneur : vous le pouvez maintenant, &c.

Il intéresse l'honneur de la religion dans cette affaire. » Tous les Juifs & » les payens, lui dit-il, ont les yeux » ouverts sur vous, & attendent l'arrêt » que vous allez prononcer. S'il nous » est favorable, pleins d'admiration ils » s'écrieront : Certes il faut que le » Dieu des chrétiens soit bien puissant. » Il met un frein à la colère de ceux » qui ne reconnoissent point de maître » sur la terre, & des hommes il fait en » faire des anges.

Après avoir répondu à l'objection qu'on pouvoit lui faire sur les suites

fâcheuses qu'il y avoit à craindre si ce crime demeueroit impuni ; & avoir montré que Théodose par un exemple si rare de clémence pouvoit édifier toute la terre & instruire tous les siècles à venir, il continue ainsi :

» Il vous fera infiniment glorieux ,
 » Seigneur, d'avoir accordé ce pardon
 » à la prière d'un ministre du Seigneur :
 » & l'on verra bien que sans faire attention à l'indignité de l'ambassadeur, vous n'aurez respecté en lui que la puissance du Maître de la part de qui il vient.

» Car ce n'est pas seulement au nom des habitans d'Antioche que je paroiss ici. J'y viens de la part du souverain Maître des hommes & des anges vous déclarer, que si vous pardonnez aux hommes leurs fautes, le Pere céleste vous pardonnera les vôtres. Souvenez-vous, grand Prince, de ce jour terrible, où vous paroîtrez devant le Roi des rois pour y rendre compte de vos actions. Vous allez vous-même prononcer votre jugement. Les autres ambassadeurs ont coutume d'étaler devant les Princes vers qui on les envoie des présens magnifiques. Pour moi je ne présente à vo-

» tre majesté que le saint livre des
 » Evangiles ; & j'ose vous exhorter à
 » imiter votre Maître qui tous les jours
 » ne cesse de faire du bien à ceux qui
 » l'outragent.

Enfin il conclut tout son discours ;
 en assurant le Prince, que s'il refuse à
 cette ville infortunée la grace qu'elle
 lui demande, il n'y rentrera jamais ; &
 ne considérera plus comme sa patrie
 une ville que le Prince le plus doux qui
 soit sur la terre regarde avec indigna-
 tion , & à qui il n'aura pu se résoudre
 de pardonner.

Théodose ne put résister à la force
 de ce discours. Il eut de la peine à
 retenir ses larmes , & dissimulant au-
 tant qu'il pouvoit son émotion , il dit
 ce peu de mots au patriarche : » Si Je-
 » sus-Christ, tout Dieu qu'il est , a
 » bien voulu pardonner aux hommes
 » qui le crucifioient ; dois-je faire diffi-
 » culté de pardonner à mes sujets qui
 » m'ont offensé , moi qui ne suis qu'un
 » homme mortel comme eux , & servi-
 » teur du même Maître ! « Alors Flavien
 se prosterna , & lui souhaita toutes les
 prospérités qu'il méritoit par l'action
 qu'il venoit de faire. Et comme ce Pré-
 lat témoignoit quelque envie de passer.

la fête de Pâque à Antioche : » Allez ,
 » mon Pere , lui dit Théodose en l'em-
 » brassant , & ne différez pas d'un mo-
 » ment la consolation que votre peuple
 » recevra par votre retour , & par les
 » assurances que vous lui donnerez de
 » la grace que je lui accorde. Je sai
 » qu'il est encore dans la douleur &
 » dans la crainte. Partez , & portez lui
 » pour la fête de Pâque l'abolition de
 » son crime. Priez Dieu qu'il bénisse
 » mes armes , & soiez assuré qu'après
 » cette guerre j'irai moi-même con-
 » soler la ville d'Antioche.

Le saint Prélat partit sur le champ ,
 & pour avancer la joie de ses citoiens ,
 il dépêcha un courier plus prompt que
 lui , qui tira la ville de l'inquiétude &
 de l'allarme où elle étoit.

Je prie encore , en finissant , qu'on me
 pardonne la longueur de cette espèce
 de digression. J'ai cru que l'extrait de
 cette éloquente homélie pouvoit être
 aussi utile aux jeunes gens qu'aucun
 endroit des auteurs profanes. Il y au-
 roit beaucoup de réflexions à faire ,
 principalement sur deux caractères ,
 incompatibles en apparence , & qui
 se trouvent néanmoins réunis dans le
 discours de Flavien ; l'humilité & l'ab-

baiffement d'un fuppliant , la noblefle & la grandeur d'un Evêque ; mais qui font tellement tempérées l'une par l'autre , qu'elles fe prêtent toujours un mutuel fecours. On le voit d'abord , tremblant , fuppliant , & comme abbatu aux piés de l'Empereur. Puis vers la fin du difcours il paroît revêtu de tout l'éclat & de toute la majefté du Maître dont il eft le miniftre. Il commande , il menace , il intimide : toujours grand cependant dans fon abbaiffement , toujours humble dans fon élévation. Mais je me contente de la réflexion qui eft naturelle au fujet qui m'a donné lieu de rapporter cette hiftoire. Il me femble que ces deux difcours de Flavien & de Théodoſe peuvent être propoſés comme un modèle excellent dans ce genre de paſſions douces & tendres. Je ne prétends pas par là en exclure les paſſions fortes & véhémentes qui y font quelquefois mêlées : mais fi je ne me trompe , ce font les premières qui y dominant.





LIVRE QUATRIEME.
DES TROIS GENRES
D'ELOQUENCE.



CE LIVRE quatrième renferme des réflexions sur l'éloquence du Barreau, sur l'éloquence de la Chaire, & sur l'éloquence de l'Ecriture Sainte.

CHAPITRE PREMIER.
DE L'ELOQUENCE

DU BARREAU.

LES REGLES que j'ai données jusqu'ici sur l'éloquence étant presque toutes tirées de Cicéron & de Quintilien, qui se sont principalement appliqués à former des orateurs pour le Barreau, elles pourroient suffire aux jeunes gens qui se destinent à cette honorable profession. J'ai cru néanmoins devoir y ajouter quelques réflexions plus particulières qui puis-

sent leur servir comme de guides en leur montrant la route qu'ils doivent tenir. J'examinerai d'abord quels modèles on doit se proposer dans le Barreau pour se former un stile qui y convienne. Je parlerai ensuite des moïens que les jeunes gens peuvent employer pour se préparer à la plaidoirie. Enfin je ramasserai quelque chose de ce que Quintilien a dit de plus beau sur les mœurs & sur le caractère de l'Avocat.

ARTICLE PREMIER

Des modèles d'éloquence qu'il convient de se proposer au Barreau.

SI NOUS avons les harangues & les plaidoiers de tant d'habiles orateurs qui depuis un certain nombre d'années ont si fort illustré le Barreau françois, & de ceux qui y paroissent encore aujourd'hui avec tant d'éclat; nous pourrions y trouver des règles sûres & des modèles parfaits de l'éloquence qu'on y doit suivre. Mais le petit nombre que nous avons de ces sortes de pièces nous oblige de recourir à la source même, & d'aller chercher dans Athènes & dans Rome ce que la modestie de nos orateurs, peut-être excessive en ce point, ne nous permet pas de trouver parmi nous.

§. I.

Démosthène & Cicéron modèles d'éloquence les plus parfaits.

DÉMOSTHÈNE & Cicéron, du consentement de tous les siècles & de tous les savans, sont ceux qui ont le plus excellé dans l'éloquence du Barreau : & l'on peut par conséquent proposer leur stile aux jeunes gens comme un modèle qu'ils peuvent sûrement imiter. Il s'agiroit pour cela de le leur bien faire connoître, de leur en bien marquer le caractère, & de leur en faire sentir les différences. Cela ne se peut que par la lecture & par l'examen de leurs ouvrages. Ceux de Cicéron sont entre les mains de tout le monde, & par cette raison assez connus. Il n'en est pas ainsi des discours de Démosthène, & dans un siècle aussi savant & aussi poli qu'est le nôtre, il doit paroître étonnant que la Grèce aiant toujours été considérée comme la première & la plus parfaite école du bon goût & de l'éloquence, on soit si peu soigneux, sur tout dans le Barreau, de consulter les habiles maîtres qu'elle nous a donnés en ce

genre; ^a & que, si l'on ne croit pas devoir donner un tems considérable à leurs excellentes leçons, on n'ait pas au moins la curiosité d'y prêter l'oreille comme en passant, & de les écouter comme de loin, pour examiner par soi-même s'il est donc vrai que l'éloquence de ces fameux orateurs soit aussi merveilleuse qu'on le dit, & si elle répond pleinement à leur réputation.

Pour mettre les jeunes gens, & ceux qui n'ont point étudié le grec, en état de se former quelque idée du stile de Démosthène, je rapporterai ici plusieurs endroits de ses harangues: qui ne suffiront pas à la vérité pour montrer tout entier ce grand Orateur, ni peut-être pour donner des modèles de son éloquence dans tous les genres; mais qui aideront au moins à le faire connoître en partie, & à faire sentir ses principaux caractères. J'y joindrai quelques endroits de la harangue qu'Eschine son compétiteur & son ri-

^a Ego idem existimavi pecudis esse, non hominis, cum tantas res Græci suscipere, profiterentur, agerent... non admovere autem, nec, si palam audire eos non auderes, ne minueres apud tuos cives auctoritatem tuam, subauctando tamen excipere voces eorum, & procul, quid narrarent, attendere. *de Orat. n. 353.*

val prononça contre lui. Je me servirai de la traduction qu'en a fait M. de Turreil : j'entens la dernière, qui est beaucoup plus travaillée & plus correcte que les précédentes. Je prendrai pourtant la liberté d'y faire quelquefois de légers changemens, parce que d'un côté on y a laissé beaucoup d'expressions * basses & triviales, & que de l'autre le stile en est quelquefois ** trop enflé & empoullé : défauts directement opposés au caractère de Démosthène, dont l'élocution réunit

* Ce que nous demandons tous à cor & à cri... Le soin qu'ils ont de vous corner aux oreilles... Si vous continuez à fainéanter... Vous vous comportez au rebours de tous les autres hommes... Vous ne cessez de m'assassiner de calauderies éternelles... Ils vous escamoteront les dix talens... Vous amuser de fariboles... Il se ménagea un prompt rapatriement... Que si le cœur vous en dit, je vous cede la Tribune... Mais tout compris, tout rabattu... Non, en fussiez-vous crever à force de l'assurer fausement... Vous vomissez des charretées d'injures... Je rapporte ce peu d'exemples entre beaucoup d'autres, pour avertir ceux qui li-

ront cette traduction, très estimable d'ailleurs, de ne point imputer à l'orateur grec de pareils défauts d'expression.

** Je ne citerai qu'un endroit, tiré de la troisième Philippique. De là il arrive que dans vos assemblées, au bruit flatteur d'une adulation continuelle, vous vous endormez tranquillement entre les bras de la volupté : mais que dans les conjonctures & dans les événemens vous courez les derniers périls. Voici le texte de la première partie, qui seule souffre quelque difficulté. εἰδ' ὅτι οὐ μὲν ἐσθλὰ ἐν ταῖς ὁρμαῖς τὰς ἐκκλησίας τρυφῶσι καὶ κολακεύουσιν πάντα πρὸς ἰδίαν ἀνάσσειν. Volfius le traduit ainsi : Unde id

en même tems beaucoup de simplicité, & beaucoup de noblesse. Mr de Mau-croy en a traduit quelques discours. Sa traduction, moins correcte en quel-ques endroits, me paroît plus confor-me au génie de l'orateur grec. Je l'ai employée en partie dans le premier extrait que je donne ici, tiré de la première Philippique.

*consequimini, ut in con-
cionibus fastidiatis, assen-
tationibus delinatis, & om-
nia, que voluptati sunt,
audiat. Ce qui est le vé-
ritable sens, & M. de Mau-
croy l'a suivi. Vous vous
rendez difficiles dans vos as-
semblées : vous voulez y
être flatés, & qu'on ne vous
tienne que des propos agréa-
bles. Cependant cette déli-
catesse vous a conduits sur
le bord du précipice. Ce qui
a trompé M. de Turreil
est le mot *ὑποκρίναι*, qui si-
gnifie ordinairement, *de-
liciosis abundare, diffuere,
in deliciis vivere.* Quand il
auroit eu ici ce sens, il
n'auroit pas falu l'expri-
mer par ces termes pom-
peux : vous vous endormez
tranquillement entre les bras
de la volupté : qui joints
aux précédens, au bruit
flatteur d'une adulation
continuelle, forme un stile
tout opposé à celui de Dé-
mosthène, dont l'éloquen-
ce naïve & austère ne souff-*

*fre point de ces sortes
d'ornemens. Mais les dé-
lices & la volupté n'é-
toient point alors le ca-
ractère des Athéniens :
& d'ailleurs quel rapport
pouvoient-elles avoir
aux assemblées publiques ?
Au lieu qu'il étoit très
naturel que les Athé-
niens, enflés par les élo-
ges continuels que les
orateurs faisoient de leur
grande puissance, de leur
mérite supérieur, des ex-
ploits de leurs ancêtres, &
accoutumés depuis lon-
tems à de telles flateries,
d'un côté fussent les im-
portans dans leurs assem-
blées, & y prissent des airs
fiers & dédaigneux pour
un ennemi qu'ils mépri-
soient : & de l'autre fus-
sent venus à ce point de
délicatesse de ne pouvoir
souffrir que leurs orateurs
leur dissent la vérité. Car
je croi qu'ici *ὑποκρίναι* peut
avoir ce double sens.*

§. II.

*EXTRAITS de Démosthène & d'Eschine.*I. *EXTRAITS de Démosthène.**De la première Philippique.*

Mr. DE TOURREIL met cette première Philippique à la tête de toutes les autres harangues.

Démosthène anime les Athéniens par l'espérance d'un meilleur succès pour l'avenir dans la guerre contre Philippe, si, à l'exemple de ce Prince, ils veulent s'appliquer sérieusement au soin de leurs affaires.

» Si vous êtes résolus, MESSIEURS;
 » d'imiter Philippe, ce que jusqu'ici
 » vous n'avez pas fait; si chacun veut
 » s'employer de bonne foi pour le bien
 » public; les riches en contribuant de
 » leurs biens, les jeunes en prenant
 » les armes: enfin, pour tout dire
 » en peu de mots, si vous voulez ne
 » vous attendre qu'à vous-mêmes, &
 » renoncer à cette paresse qui vous
 » lie les mains, en vous entretenant
 » de l'espérance de quelque secours
 » étranger; avec l'aide des dieux vous
 » réparerez bientôt vos fautes & vos
 » pertes, & vous tirerez vengeance

Tome II.

P

» de votre ennemi. Car, MESSIEURS,
 » ne vous imaginez pas que cet homme
 » soit un dieu qui jouisse d'une féli-
 » cité fixe & immuable. Il est craint,
 » haï, envié, & par ceux là même,
 » qui paroissent les plus dévoués à
 » ses intérêts. En effet, l'on doit pré-
 » sumer qu'ils sont remués par les
 » mêmes passions que le reste des
 » hommes. Mais tous ces sentimens
 » demeurent maintenant comme
 » étouffés & engourdis, parce que
 » votre lenteur & votre nonchalance
 » ne leur donnent point lieu d'éclater :
 » & c'est à quoi il faut que vous re-
 » médiez.

» Car voyez, MESSIEURS, où vous
 » en êtes réduits, & à quel point
 » d'insolence cet homme est monté.
 » Il ne vous laisse pas le choix de l'a-
 » ction ou du repos. Il use de mena-
 » ces : il parle, dit-on, d'un ton fier &
 » arrogant. Il ne se contente plus de
 » ses premières conquêtes, il y en
 » ajoute tous les jours de nouvelles :
 » & pendant que vous temporisez, &
 » que vous demeurez tranquilles, il
 » vous enveloppe & vous investit de
 » toutes parts.

» En quel tems donc, MESSIEURS,

„ en quel tems agirez-vous comme
 „ vous le devez ? Quel événement at-
 „ tendez-vous ? Quelle nécessité faut-
 „ il qui survienne pour vous y con-
 „ traindre ? Eh ! l'état où nous som-
 „ mes n'en est il pas une ? Car pour
 „ moi je ne connois point de néces-
 „ sité plus pressante pour des hom-
 „ mes libres , qu'une situation d'affai-
 „ res pleine de honte & d'ignominie.
 „ Ne voulez-vous jamais faire autre
 „ chose qu'aller par la ville vous de-
 „ mander les uns aux autres : Que
 „ dit-on de nouveau ? Eh quoi , y
 „ a-t-il rien de plus nouveau , que
 „ de voir un homme de Macédoine
 „ se rendre maître des Athéniens , &
 „ faire la loi à toute la Grèce ? Phi-
 „ lippe est il mort ? dit l'un. Non , il
 „ n'est que malade , répond l'autre.
 „ Mort ou malade , que vous importe ,
 „ Messieurs ? puisque s'il n'étoit plus ,
 „ vous vous feriez bientôt un autre
 „ Philippe par votre mauvaise con-
 „ duite. Car il est bien plus redevable
 „ de son agrandissement à votre négli-
 „ gence qu'à sa valeur.

DE LA SECONDE OLYNTHIENNE.

CETTE Olynthienne est ordinaï-

rement la troisième. Démosthène compare l'état présent des Athéniens avec la gloire de leurs ancêtres.

» Nos ancêtres , que leurs orateurs
» ne flatoient point & n'aimoient pas
» comme les vôtres vous aiment , com-
» mandèrent l'espace de soixante-cinq
» ans à toute la Grèce du consen-
» tement unanime de la nation , amas-
» sèrent dans le trésor public plus
» de dix mille talens , exercèrent sur
» le Roi de Macédoine la domination
» qu'il sied aux Grecs d'exercer sur
» un Barbare , dressèrent de nombreux
» & de magnifiques trophées pour des
» victoires qu'en personne ils avoient
» remportées & sur terre & sur mer :
» enfin , seuls de tous les hommes
» ils transmirent par leurs exploits
» aux races futures une gloire supé-
» rieure aux traits de l'envie. Tels
» ils furent sur ce qui concernoit la
» Grèce. Examinez maintenant quelle
» étoit dans Athènes leur vie , soit
» publique , soit privée. Leurs ma-
» gistratures nous ont pourvus de
» beaux édifices , & ont décoré nos
» temples de tant & de si riches or-
» nemens , qu'à l'avenir nul homme
» ne pourra jamais enchérir sur leur

„ magnificence. Pour ce qui regarde
 „ leur conduite particulière, ils vi-
 „ voient si modestement, & persévé-
 „ roient avec tant de constance dans
 „ l'ancienne simplicité de nos mœurs,
 „ que si par hazard quelqu'un de vous
 „ connoit la maison qu'habitoient ou
 „ Aristide, ou Miltiade, ou quelque
 „ autre de leurs illustres contempo-
 „ rains, il voit qu'en rien la moin-
 „ dre splendeur ne la distingue de la
 „ maison voisine. Car ils croioient que
 „ dans la conduite de l'Etat, ils de-
 „ voient se proposer l'agrandissement,
 „ non de leur famille, mais de leur
 „ patrie. C'est ainsi que par une fi-
 „ dèle attention au bien général des
 „ Grecs, par une piété exemplaire
 „ envers les dieux, par une égalité
 „ modeste avec leurs concitoyens, ils
 „ parvinrent, & avec raison, au com-
 „ ble de la félicité. Voilà quel fut l'état
 „ de vos ayeux sous de si dignes Chefs.
 „ Quel est aujourd'hui le vôtre sous
 „ ces orateurs doucereux qui vous gou-
 „ vernent ? Lui ressemble-t-il, & en
 „ approche-t-il le moins du monde ?
 „ Je ne veux point appuier sur ce
 „ parallèle, quoique le sujet m'ouvre
 „ un vaste champ.....

„ Mais vous qui parlez, me ré-
„ pondra-t-on, si les choses vont mal
„ au dehors, sachez qu'en récompense
„ elles vont beaucoup mieux au de-
„ dans. Et quelles preuves peut-on en
„ alléguer? Des crénaux reblanchis,
„ des chemins réparés, des fontaines
„ construites, & d'autres bagatelles
„ semblables? Jetez, de grace, les
„ yeux sur les hommes à qui vous dé-
„ vez ces rares monumens de leur ad-
„ ministration. Les uns ont passé de la
„ misère à l'opulence, les autres de
„ l'obscurité à la splendeur. Quelques
„ autres ont bâti des maisons particu-
„ lières, dont la magnificence insulte
„ aux édifices publics: & plus la fortune
„ de l'Etat a descendu, plus la fortune
„ de tels gens a monté. A quoi donc
„ imputer ce total renversement, &
„ pourquoi enfin cet ordre merveilleux
„ qui régnoit autrefois en tout, se
„ dément-il en tout de notre tems?
„ Parce qu'en premier lieu le peuple,
„ alors assez courageux pour remplir
„ lui-même les fonctions militaires,
„ tenoit les Magistrats dans sa dépen-
„ dance, & dispoisoit souverainement
„ de toutes les graces; & que chaque
„ citoien s'estimoit heureux de tenir

„ du peuple & honneurs, & charges, &
 „ bienfaits. Mais en ce jour au con-
 „ traire, les Magistrats dispensent les
 „ faveurs, & ils exercent un pouvoir
 „ despotique ; tandis que vous, pau-
 „ vre peuple, énervés & dénués soit
 „ de finances, soit d'alliances, vous
 „ ne jouez plus que le personnage de
 „ valets, & de canaille faite seulement
 „ pour le nombre : trop contents de
 „ votre sort, si vos Magistrats ne vous
 „ retranchent ni les deux oboles pour
 „ le théâtre, ni la vile pâture dont ils
 „ vous régalent dans vos jours de ré-
 „ jouissance. Et pour comble de lâche-
 „ té encore, vous prodiguez le titre de
 „ vos bienfaiteurs à des gens qui ne
 „ vous donnent que du vôtre, & qui
 „ après vous avoir comme emprison-
 „ nés dans l'enceinte de vos murailles,
 „ ne vous amorcent & ne vous appri-
 „ voient de la sorte que pour vous
 „ dresser au manège de la sujettion.

DE LA HARANGUE SUR LA
QUERSONNESE.

LES PENSIONNAIRES que Philippe
 avoit à Athènes ne cessoient de porter
 le peuple à la paix. Démofthène dé-
 couvre leur artifice & leur trahison.

*Vers la fin
du discours.*

» J'observerai seulement qu'aussitôt
 » qu'on entame le discours sur Phi-
 » lippe, quelqu'un de ces mercéna-
 » res se leve, & s'écrie : *Qu'il est*
 » *doux de vivre en paix ! Qu'il est dur*
 » *d'avoir à nourrir une nombreuse ar-*
 » *mée ! On en veut à nos finances : &*
 » ils vous tiennent d'autres sembla-
 » bles propos par lesquels ils rallen-
 » tissent votre ardeur, & ménagent à
 » Philippe le tems de faire à son aise
 » ce qu'il veut.... Ce n'est point à
 » vous qu'il faut persuader de vivre en
 » paix ; à vous, dis-je, qui pleins de
 » cette persuasion demeurez ici les
 » bras croisés, mais à cet homme, qui
 » ne respire que la guerre. D'ail-
 » leurs il faut regarder comme dur,
 » non ce que nous aurons dépensé
 » pour notre salut, mais ce que nous
 » aurons à souffrir au cas que nous ne
 » voulions pas y pourvoir. Quant à la
 » dissipation de vos finances, on doit
 » y remédier en proposant les moiens
 » les plus propres à la prévenir, non
 » en vous portant à l'abandon total de
 » vos propres intérêts.

» Pour moi je me sens rempli d'indi-
 » gnation, MESSIEURS, lorsqu'au
 » sujet de la déprédation de vos finan-

„ ces , qu'il ne tient qu'à vous de ré-
 „ primer en punissant d'une façon
 „ exemplaire les déprédateurs, quel-
 „ ques-uns de vous poussent les hauts
 „ cris , parce qu'il s'agit de leur in-
 „ térêt particulier ; & qu'au sujet de
 „ Philippe , qui pille successivement
 „ la Grèce entière , & la pille à votre
 „ préjudice , ils ne profèrent pas un
 „ seul mot. D'où peut venir, M E S-
 „ S I E U R S , que tandis qu'aux yeux de
 „ l'univers Philippe déploie ses éten-
 „ darts , qu'il exerce des violences , &
 „ qu'il envahit des places , nul de ces
 „ gens-là ne s'avise une seule fois de
 „ dire que cet homme commet des in-
 „ justices & des hostilités ; & que si
 „ on vous conseille de ne pas souffrir
 „ de pareils outrages , & d'arrêter le
 „ cours de semblables entreprises , ces
 „ mêmes gens crient aussitôt qu'on
 „ veut rallumer une guerre éteinte ?

„ Eh quoi ! dirons-nous encore , que
 „ vous conseiller de vous défendre ,
 „ c'est rallumer la guerre ? Si cela est ,
 „ il ne vous reste donc plus que l'es-
 „ clavage. Car point d'autre milieu ,
 „ si d'un côté nous ne voulons point
 „ repousser la violence , & que de l'au-
 „ tre l'ennemi ne veuille point nous

» donner de trêve. Or le péril que
» nous courons est fort différent de
» celui que courent les autres Grecs.
» Car Philippe ne veut pas simplement
» asservir Athènes, il veut l'anéantir :
» puisqu'il fait sûrement que vous ne
» voulez point vous apprivoiser avec la
» servitude, & que quand vous le vou-
» driez, vous ne le pourriez pas. Car
» chez vous le commandement a tour-
» né en habitude. Et de plus, à la pre-
» mière occasion dont il vous plaira de
» vous prévaloir, vous pourrez lui
» susciter plus de traverses que tous
» les autres hommes ensemble. Il faut
» donc poser comme un principe cer-
» tain, qu'il y va de notre ruine to-
» tale; & que vous ne pouvez trop
» détester ni flétrir les mercénaires qui
» se sont vendus à cet homme. Car il
» n'est pas possible, non il ne l'est pas,
» de vaincre vos ennemis étrangers,
» tant que vous ne châtierez point vos
» ennemis domestiques qui sont à ses
» gages: mais de nécessité, tant que
» vous heurterez contre ceux-ci com-
» me contre autant d'écueils, vous n'a-
» girez contre ceux-là qu'après coup.

DE LA TROISIÈME PHILIPPIQUE.

» FAITES, je vous prie, cette réflexion.
» Vous jugez que le droit de tout dire
» appartient si fort à quiconque respire
» l'air d'Athènes, que vous souffrez
» qu'au milieu de vous les étrangers &
» les esclaves s'expliquent sans façon
» sur quelque matière que ce puisse
» être, en sorte que les domestiques
» parlent ici plus librement, que ne
» font les citoyens dans quelques autres
» républiques. Il n'y a que cette Tri-
» bune d'où vous avez totalement
» banni la liberté de la parole. De là il
» arrive que dans vos assemblées vous
» devenez extraordinairement fiers &
» difficiles. Vous voulez y être flatés,
» & n'entendre que des choses agréa-
» bles. Et c'est cette délicatesse & cette
» fierté qui vous ont conduits sur le
» bord du précipice. Si donc aujour-
» d'hui encore vous persistez dans cette
» disposition, je n'ai qu'à me taire.
» Mais si vous pouvez vous résoudre à
» souffrir qu'on vous expose sans fla-
» terie ce qui convient à vos intérêts,
» me voila prêt à parler. Car malgré
» le train déplorable des affaires, &
» leurs divers dépérissémens par notre

» négligence ; tout cela , pourvû qu'en-
 » fin vous vous déterminiez à vous
 » acquitter de vos devoirs , peut encore
 » se réparer. . . .

» Au reste vous le savez : tout ce
 » que les Grecs eurent à souffrir ou
 » des Lacédémoniens , ou de nous ,
 » au moins le souffroient-ils de gens
 » qui étoient Grecs aussi bien qu'eux.
 » En sorte que l'on pouvoit compa-
 » rer nos fautes à celles d'un fils , qui
 » né dans le sein d'une opulente fa-
 » mille pécheroit contre quelque ré-
 » gle de la bonne & sage économie.
 » Tel fils encourroit justement le re-
 » proche & l'accusation de dissipateur :
 » mais qu'il envahît une succession
 » étrangère , ou qu'il ne fût pas l'hé-
 » ritier légitime , c'est ce qu'on ne
 » pourroit point avancer. Mais si un
 » esclave , ou un enfant supposé , s'a-
 » visoit d'engloutir & d'absorber des
 » biens qui ne lui appartiendroient
 » en façon quelconque ; juste ciel ,
 » l'énormité du cas ne révolteroit-elle
 » pas tout le monde , & ne s'écrieroit-
 » on pas d'une commune voix , qu'elle
 » mériteroit une punition exemplaire ?
 » Ce n'est pourtant point de cet œil
 » qu'on regarde Philippe & ses actions

„ présentes; Philippe, qui non seu-
 „ lement n'est point Grec, qui non seu-
 „ lement ne tient aux Grecs par aucun
 „ endroit, mais qui entre les barbares
 „ mêmes ne se distingue que par être
 „ sorti d'un lieu indigne qu'on le nom-
 „ me; mais qui misérable Macédonien
 „ par sa naissance, reçut le jour dans
 „ ce vil coin du monde, où jusqu'à
 „ présent ne s'acheta jamais un bon
 „ esclave. Que manque-t-il néanmoins
 „ à l'indignité avec laquelle il vous
 „ traite? N'est-elle pas montée au
 „ comble? Non content, &c.

LES EXTRAITS qui vont suivre,
 étant tirés des harangues d'Eschine &
 de Démosthène sur la Couronne, il est
 nécessaire d'avoir quelque idée de ce
 qui en fait le sujet. Cicéron nous l'ap-
 prend dans l'avant-propos qu'il avoit
 mis à la tête de ces deux harangues
 en les traduisant, & c'est le seul mor-
 ceau qui nous reste de cet excellent
 ouvrage.

On avoit commis à Démosthène
 le soin de réparer les murs d'Athé-
 nes. Il s'acquitta noblement de cette
 commission, & généreusement y mit
 beaucoup du sien. Ctésiphon à ce sujet
 lui décerna une couronne d'or, pro-

posa qu'elle lui fût donnée en plein théâtre dans l'assemblée générale du peuple, & que le héraut déclarât qu'on récompensoit le zèle & la probité de cet orateur. Eschine accusa Ctésiphon d'avoir violé les loix par ce décret. . .

» a Une cause si extraordinaire excita
 » la curiosité de toute la Grèce. On
 » accourut de toutes parts, & l'on ac-
 » courut avec raison. Quel plus beau
 » spectacle que de voir aux mains deux
 » orateurs, excellens chacun en leur
 » genre, formés par la nature, perfec-
 » tionnés par l'art, & de plus animés
 » par une inimitié personnelle !

II. Extraits de la harangue d'Eschine.

ESCHINE, après avoir exposé dans le commencement de l'Exorde les désordres qu'on a introduits dans la République, & qui en troublent le bon ordre, continue ainsi :

» Dans une telle situation, & dans
 » de pareils désordres, dont vous vous
 » apercevez vous-mêmes ; l'unique
 » moien, si je ne me trompe, de sau-

a Ad hoc judicium concursus dicitur è tota Græcia factus esse Quid enim aut tam visendum, aut tam audiendum fuit, | quàm summorum oratorum in gravissimâ causâ, accurata & inimicitiis incensa contentio ? Cît. de opt. gen. Orat. n. 22.

ver le débris du gouvernement ,
c'est de laisser le champ libre aux
accusations contre les infracteurs de
vos Loix. Que si vous le fermez ,
ou si vous souffrez que d'autres le
ferment ; je vous prédis qu'imper-
ceptiblement , & dans peu , vous tom-
beriez sous une domination tyranni-
que. Car, MESSIEURS, vous le
savez : les hommes ne distinguent
que trois espèces de gouvernement ;
la Monarchie , l'Oligarchie , & la
Démocratie. Quant aux deux pre-
mières , elles ne se gouvernent qu'au
gré de qui régne dans l'une ou dans
l'autre ; au lieu que les Loix éta-
blies régneront seules dans l'Etat po-
pulaire. Qu'aucun de vous n'ignore
donc , mais qu'au contraire chacun
sache avec une entière certitude ,
que le jour qu'il monte au Tribu-
nal pour discuter une accusation sur
le violement des Loix ; ce même
jour il va prononcer sur sa propre
indépendance. Aussi le Législateur ,
convaincu qu'un Etat libre ne peut
se maintenir qu'autant que la ma-
jesté des loix y domine , prescrit
avant toutes choses aux Juges cette
formule de serment : *Je jugerai selon*

„ *les loix*. Il faut donc que ce souve-
 „ nir, profondément gravé dans vos
 „ esprits, vous inspire une juste hor-
 „ reur pour quiconque ose par de té-
 „ méraires décrets les transgresser ;
 „ & que loin de vous figurer jamais
 „ une pareille transgression comme
 „ une faute légère, vous la regardiez
 „ toujours comme un forfait énorme
 „ & capital. Ne permettez donc point,
 „ que sur un tel principe personne
 „ vous ébranle. . . Mais ainsi qu'à l'ar-
 „ mée chacun de vous rougiroit de
 „ quitter le poste où l'auroit placé le
 „ Général; que pareillement chacun
 „ de vous rougisse aujourd'hui d'aban-
 „ donner dans le sein de la Républi-
 „ que le poste où la Loi vous place.
 „ Quel poste ? Celui de protecteurs du
 „ gouvernement.

Cette comparaison, fort belle &
 fort noble par elle-même, a ici une
 grace particulière, en ce qu'elle pré-
 sente comme deux faces. Car au même
 tems qu'elle intéresse les Juges, elle
 pique vivement la poltronerie de Dé-
 mosthène contre qui elle renferme
 un trait d'autant plus délicat & plus
 malin, qu'il paroît plus éloigné de
 toute affectation. On fait qu'à la ba-

taille de Chéronée cet orateur avoit abandonné son poste & pris la fuite. Cette judicieuse observation est de M. de Turreil.

» Faut-il en votre personne (il s'a-
 » dresse à Démosthène) couronner
 » l'auteur des calamités publiques , ou
 » l'exterminer ? En effet quelles ré-
 » volutions imprévues , quelles cata-
 » strophes inopinées n'avons-nous pas
 » vû arriver de notre tems ? ... Le Roi
 » de Perse , ce Roi qui s'ouvrit un
 » passage au travers du mont Athos ,
 » qui enchaîna l'Hellespont , qui man-
 » da impérieusement aux Grecs qu'ils
 » eussent à le reconnoître pour Sou-
 » verain de la terre & de la mer ,
 » qui dans ses dépêches osoit se qua-
 » lifier le maître du monde depuis
 » le couchant jusqu'à l'aurore , com-
 » bat aujourd'hui , non pour domi-
 » ner sur le reste des humains , mais
 » pour sauver sa propre personne. Ne
 » voions-nous pas revêtus & de la
 » gloire dont brilloit autrefois ce
 » Roi puissant , & du titre de Chefs
 » des Grecs contre lui , ceux-là mêmes
 » qui signalèrent leur zèle à secou-
 » rir le temple de Delphes ? Quant à
 » Thèbes , qui confiné avec l'Attique ,

„ ne l'avons-nous pas vû en un seul
 „ jour disparoitre du sein de la Gré-
 „ ce?... Quant aux malheureux Lacé-
 „ démoniens , pour avoir d'ab. r. tou-
 „ ché légèrement au pillage du temple ,
 „ eux , qui s'arrogioient jadis la préé-
 „ minence dans la Grèce , ne vont-ils
 „ pas maintenant envoyer à la Cour
 „ d'Alexandre des Ambassadeurs , traî-
 „ ner le nom d'otages à sa suite ,
 „ & devenus un spectacle de misère ,
 „ fléchir les genoux devant le Mo-
 „ narque , se mettre à sa discrétion eux
 „ & leur patrie , & subir la loi telle
 „ qu'un vainqueur , & un vainqueur
 „ qu'ils ont attaqué les premiers , vou-
 „ dra la leur prescrire ? Athènes elle-
 „ même , le commun azile des Grecs ,
 „ Athènes autrefois peuplée d'Ambas-
 „ sadeurs , qui venoient en foule ré-
 „ clamer sa protection toute-puissante ,
 „ n'est-elle pas réduite à combattre
 „ aujourd'hui , non pour la prééminen-
 „ ce sur les Grecs , mais pour la conser-
 „ vation de ses foiers ? Tels sont les
 „ malheurs où nous a plongé Démo-
 „ sthène , depuis qu'il s'est mêlé du
 „ gouvernement...

„ O vous , de tous les mortels le
 „ moins propre à vous distinguer par

„ de grandes & de mémorables actions,
 „ mais en même tems le plus propre à
 „ vous signaler par de téméraires dis-
 „ cours, osez-vous bien à la vûe
 „ de cette auguste assemblée soutenir
 „ qu'en vous on doive paier d'une cou-
 „ ronne l'auteur de la désolation publi-
 „ que ? Et cet homme, s'il l'ose, le souff-
 „ rirez-vous, MESSIEURS, & la mé-
 „ moire de ces grands hommes qui sont
 „ morts en combattant pour la patrie
 „ mourra-t-elle avec eux ? Ah, de gra-
 „ ce, pour quelques momens, trans-
 „ portez-vous en idée du Tribunal au
 „ Théâtre, & imaginez-vous voir le
 „ héraut qui s'avance, & qui procla-
 „ me la couronne décernée à Démo-
 „ sthène. Sur quoi croiez-vous que les
 „ proches de ces citoyens, qui donnè-
 „ rent leur sang pour vous, doivent plus
 „ verser de larmes, ou sur les tragi-
 „ ques aventures des héros qu'ensuite
 „ l'on représentera, ou sur l'énorme in-
 „ gratitude d'Athènes ? ... Ne r'ou-
 „ vrez pas les plaies profondes & in-
 „ curables des malheureux Thébains,
 „ par lui fugitifs, & recueillis par vous
 „ dans Athènes... Mais puisque vous
 „ n'avez point assisté en personne à
 „ leur catastrophe, tâchez au moins de

„ vous en former une image , & figu-
 „ rez-vous une ville prise , des murail-
 „ les rasées , des maisons réduites en
 „ cendre , des meres & des enfans
 „ trainés en esclavage , de vieux hom-
 „ mes & de vieilles femmes réduits
 „ sur la fin de leur vie à servir , fon-
 „ dant en larmes , implorant votre ju-
 „ stice , éclatant en reproches , non
 „ contre les exécuteurs , mais contre
 „ les auteurs de la barbare vengeance
 „ qu'ils ont éprouvée , vous demandant
 „ avec instance , que loin de couron-
 „ ner en aucune façon le destructeur de
 „ la Grèce , vous vous gardiez de la ma-
 „ lédiction & de la fatalité insépara-
 „ blement attachées à sa personne...

Petoraison.

„ Vous donc , MESSIEURS , lors-
 „ qu'à la fin de sa harangue il invitera
 „ les confidens & les complices de sa
 „ lâche perfidie à se ranger autour de
 „ lui : Vous , de votre côté , MESSIEURS ,
 „ figurez-vous voir autour de cette
 „ Tribune où je parle , les anciens
 „ bienfaiteurs de la République ran-
 „ gés en ordre de bataille , pour re-
 „ pousser cette troupe audacieuse. Ima-
 „ ginez-vous entendre Solon , qui
 „ par tant d'excellentes loix prit soin
 „ de munir le gouvernement popu-

laire, ce Philosophe, ce Législateur
incomparable, vous conjurer avec
une douceur & une modestie dignes
de son caractère, que vous vous
gardiez bien d'estimer plus les phra-
ses de Démosthène, que vos sermens
& vos loix. Imaginez-vous enten-
dre Aristide, qui fut avec tant d'or-
dre & de justesse répartir les con-
tributions imposées aux Grecs pour
la cause commune, ce sage dispen-
sateur, lequel en mourant ne trans-
mit à ses filles d'autre succession que
la reconnoissance publique qui les
dota; imaginez-vous, dis-je, l'en-
tendre déplorer amèrement l'outra-
geuse façon dont nous foulons aux
piés la justice, & vous adresser la pa-
role en ces termes: Eh quoi! parce
qu'Arthmius de Zélie, cet Asiatique
qui passoit par Athènes, où il jouissoit
même du droit d'hospitalité, avoit
apporté de l'or des Medes dans la
Grèce; vos peres se portèrent presque
à l'envoier au dernier supplice, & du
moins le bannirent, non de la seule
enceinte de leur ville, mais de toute
l'étendue des terres de leur obéissan-
ce: & vous à Démosthène, qui véri-
tablement n'a pas apporté ici de l'or

„ des Medes , mais qui de toutes parts
 „ a touché tant d'or pour vous trahir ,
 „ & qui maintenant jouit encore du
 „ fruit de ses forfaits ; vous , dis-je ,
 „ vous ne rougirez point d'adjuger à
 „ Démosthène une couronne d'or ?
 „ Pensez-vous que Thémistocle & les
 „ Héros qui moururent aux batailles
 „ de Marathon & de Platée , pensez-
 „ vous que les tombeaux memes de
 „ vos ancêtres n'éclatent point en gé-
 „ missemens , si vous couronnez un
 „ homme , qui de son propre aveu n'a
 „ cessé de conspirer avec les barbares
 „ à la ruine des Grecs ?

„ Pour moi , ô Terre ! ô Soleil !
 „ ô Vertu ! & vous , sources du juste
 „ discernement , Lumières naturelles
 „ & acquises , par où nous démêlons
 „ le bien d'avec le mal , je vous en
 „ atteste ; j'ai de mon mieux secouru
 „ l'Etat , & de mon mieux plaidé sa
 „ cause. J'aurois souhaité que mon
 „ discours eût pu répondre à la gran-
 „ deur & à l'importance de l'affaire.
 „ Du moins je puis me flater d'avoir
 „ rempli mon ministère selon mes
 „ forces , si je n'ai pu le faire selon
 „ mes desirs. Vous , MESSIEURS , &
 „ sur les raisons que vous venez d'en-

„tendre, & sur celles que suppléera
 „votre sagesse, prononcez en faveur
 „de la patrie un jugement, tel que
 „l'exacte justice le prescrit, & que
 „l'utilité publique le demande.

III. *Extraits de la harangue de Démo-
 sthène pour Crésiphon.*

„JE COMMENCE par prier tous les
 „dieux & toutes les déesses ensemble
 „que dans cette cause, MESSIEURS,
 „ils vous inspirent pour moi une bien-
 „veillance proportionnée au zèle con-
 „stant que j'ai toujours eu pour la Ré-
 „publique en général, & pour cha-
 „cun de vous en particulier. Ensuite,
 „ce qui vous importe souveraine-
 „ment, à vous, à votre conscience,
 „à votre honneur, je le demande
 „aussi à ces memes dieux : savoir
 „que sur la manière dont vous de-
 „vez m'entendre, ils vous fixent dans
 „la résolution de consulter, non pas
 „mon accusateur, (car vous ne le
 „pourriez sans une partialité injuste)
 „mais vos loix & votre serment,
 „dont la formule entre autres ter-
 „mes, tous dictés par la justice, ren-
 „ferme ceux-ci : *Ecoutez également les*
 „deux parties. Ce qui vous impose

Exorde.

» l'obligation, non seulement d'apporter au Tribunal un esprit & un cœur neutres, mais encore de per-

* *Eschine avoit prétendu prescrire à Démosthène l'ordre qu'il devoit garder dans son plaidier.*

» mettre * qu'à son choix & qu'à son gré chacune des deux parties puisse librement arranger ses raisons & ses preuves.

» Or, MESSIEURS, entre plusieurs desavantages que j'ai dans cette cause, deux sur-tout, & deux bien terribles, rendent ma condition beaucoup plus mauvaise que la sienne. L'un, que lui & moi nous courons un risque fort inégal. Car maintenant je risque bien plus à déchoir de votre bienveillance, que lui à succomber dans l'accusation : puisqu'il y va pour moi de... Mais je ne veux pas que dès l'entrée de mon discours il m'échape un seul mot, qui présage rien de sinistre. Lui au contraire il m'attaque de gaieté de cœur, & sans nécessité. L'autre desavantage, c'est que tout homme naturellement écoute avec plaisir quiconque accuse & invective, tandis qu'il n'entend qu'avec indignation quiconque se glorifie & se vante. Lui donc il a pour sa part ce qui plaît universellement ; au lieu que

„ que ce qui révolte presque tout le
 „ monde, me reste seul en partage.
 „ Que si d'un côté la crainte d'encou-
 „ rir l'indignation, attachée au récit
 „ de nos propres louanges, me réduit
 „ à taire mes actions, je paroîtrai ne
 „ pouvoir ni réfuter qui m'impute des
 „ crimes, ni justifier qui me décerne
 „ des récompenses. D'autre part, si
 „ je viens à traiter les services que j'ai
 „ rendus dans mon administration, je
 „ me verrai contraint à parler souvent
 „ de moi. Je vais donc dans ce violent
 „ état essayer de me comporter avec
 „ toute la modération possible : mais
 „ ce qu'exigera de moi la nécessité de
 „ me défendre, ne doit en bonne ju-
 „ stice s'imputer qu'à l'agresseur qui
 „ me l'a volontairement imposée . . .

„ Cependant malgré ces faits in-
 „ contestables, & comme certifiés par
 „ l'organe de la vérité elle-même,
 „ Eschine a tellement renoncé à toute
 „ pudeur, que non content de me dé-
 „ clarer l'auteur d'une telle paix, il
 „ ose me taxer encore d'avoir empêché
 „ que la République ne la concertât
 „ avec l'assemblée générale des Grecs.
 „ Mais vous, ô . . . (de quel nom doit-
 „ on justement vous qualifier ?) vous,

„ lorsqu'en votre présence je rompois
 „ les accords de cette harmonie , lors-
 „ qu'à vos yeux je dépouillois la Ré-
 „ publique des avantages de cette con-
 „ fédération, dont aujourd'hui vous
 „ exaltez l'importance avec les der-
 „ niers efforts de votre voix de * théa-
 „ tre ; laissâtes-vous alors échaper
 „ contre moi le moindre signe d'in-
 „ dignation ? Montâtes-vous dans la
 „ Tribune ? Eûtes-vous soin de dé-
 „ noncer , de développer une seule fois
 „ ces crimes , dont il vous plait main-
 „ tenant de me charger ? Or certaine-
 „ ment , si pour exclure les Grecs de
 „ toute participation à la paix , j'avois
 „ pu m'oublier au point de me ven-
 „ dre à Philippe , le parti qui vous
 „ restoit à prendre , c'étoit , non de
 „ vous taire , mais de crier , de prote-
 „ ster , de révéler mes prévarications à
 „ ceux qui m'entendent. Cependant
 „ jamais vous n'agîtes de la sorte , ni
 „ jamais personne qui vive ne vous
 „ ouït articuler un seul mot , qui ten-
 „ dît à cette fin . . .

„ Que si sans nulle exception Phi-
 „ lippe ne cessoit de ravir à tous les
 „ peuples honneur , prérogatives , li-
 „ berté , ou plutôt d'abolir autant de

* *Eschine*
avoit été co-
médien.

« Républiques qu'il fut en son pou-
 « voir ; vous, MESSIEURS, par vo-
 « tre déférence à mes conseils n'embras-
 « fâtes-vous pas le parti, sans contre-
 « dit, le plus glorieux ? Dites-nous,
 « Eschine, comment devoit se com-
 « porter Athènes à la vûe de Philippe,
 « mettant tout en œuvre pour établir
 « son empire & sa tyrannie sur les
 « Grecs ? Ou moi qui remplissois la
 « fonction de ministre, quels conseils
 « & quels décrets devois-je proposer,
 « sur-tout dans Athènes ? (car la cir-
 « constance du lieu mérite une atten-
 « tion particulière.) Moi, dis-je, qui
 « dans mon ame savois que de tout
 « tems jusqu'au jour que je montai la
 « première fois dans la Tribune, ma
 « patrie avoit perpétuellement com-
 « battu pour la prééminence, pour
 « l'honneur, & pour la gloire ; & que
 « par une noble émulation, elle seule
 « avoit sacrifié plus d'hommes & d'ar-
 « gent à l'avantage commun des Grecs,
 « que nul autre des Grecs n'en sacri-
 « fia jamais à ses avantages particu-
 « liers. Moi, qui d'ailleurs voiois ce
 « même Philippe, avec qui nous dis-
 « putions de la souveraineté & de
 « l'empire, qui le voiois, quoique

» couvert de blessures, œil crevé
» clavicule rompue, main & jambe
» estropiés, résolu pourtant à se pré-
» cipiter encore au milieu des ha-
» zards, & prêt à livrer à la fortune
» telle autre partie de son corps qu'elle
» voudroit, pourvû qu'avec ce qui
» lui resteroit il pût vivre dans la gloi-
» re & dans l'honneur. Or certaine-
» ment nul homme n'oseroit dire qu'à
» un barbare élevé dans Pella, lieu
» alors vil & obscur, appartenoit d'a-
» voir l'ame assez haute pour desirer
» & pour entreprendre de subjuguier
» les Grecs; mais qu'à vous, tout
» Athéniens que vous êtes, qu'à vous,
» auxquels chaque jour, soit vos ora-
» teurs dans la Tribune, soit sur la
» scène vos acteurs, retracent la ver-
» tu de vos ancêtres, il convenoit de
» pousser la bassesse d'ame & la lâche-
» té jusqu'à abandonner & livrer vo-
» lontairement à Philippe la liberté
» de la Grèce. Non, encore une fois,
» homme qui vive n'auroit le front
» d'avancer une proposition si étrange.
» Attaquez-moi, Eschine, sur les avis
» que je donnai; mais abstenez-vous
» de me calomnier sur ce qui arriva.
» Car c'est au gré de l'Intelligence

» suprême que tout se dénoue & se
 » termine ; au lieu que c'est par la
 » nature des avis mêmes qu'on doit
 » juger de l'intention de celui qui les
 » donne. Si donc par l'événement Phi-
 » lippe a vaincu, ne m'en faites point
 » un crime, puisque c'étoit Dieu qui
 » disposoit de la victoire, & non moi.
 » Mais qu'avec une droiture, qu'avec
 » une vigilance, qu'avec une activité
 » infatigable & supérieure à mes for-
 » ces, je ne cherchai pas, je ne mis pas
 » en œuvre tous les moiens où la pru-
 » dence humaine peut atteindre, &
 » que je n'inspirai pas des résolutions
 » & nobles, & dignes d'Athènes, &
 » nécessaires ; montrez-le moi, &
 » alors donnez carrière à vos accusa-
 » tions. Que si un coup de foudre ou
 » de tempête survenu vous terrassa,
 » MESSIEURS, & non seulement
 » vous, mais tous les autres Grecs
 » ensemble, que faire à cela ? Faut-il
 » tomber sur l'innocent ? Si le pro-
 » priétaire d'un vaisseau l'avoit équipé
 » de toutes les choses nécessaires, &
 » prémuni pleinement contre les ha-
 » zards de la mer, & qu'ensuite il
 » survint une tourmente qui en rom-
 » pît & brisât les agrès, l'accuseroit-on

» en ce cas d'avoir été cause du nau-
 » frage ? Mais je ne gouvernois pas le
 » vaisseau, diroit-il. Moi non plus,
 » je ne commandois pas l'armée, je
 » ne dispoisois pas de la fortune : au
 » contraire, c'étoit la fortune qui
 » dispoisoit de tout.

» Or puisqu'il appuie si fort sur
 » les événemens, je ne crains pas d'a-
 » vancer une espèce de paradoxe. Que
 » nul de vous, au nom de Jupiter &
 » des autres dieux, ne s'effarouche
 » de l'hyperbole apparente ; mais qu'il
 » examine équitablement ce que je
 » vais dire. Car, si par une lumière
 » plus qu'humaine tous les Athéniens
 » avoient démêlé les événemens fu-
 » turs, & que tous les eussent pré-
 » vus, & que vous, Eschine, qui
 » ne lâchâtes pas un seul mot, vous
 » les eussiez prédits & certifiés avec
 » votre voix de tonnerre : Athènes,
 » même en ce cas, ne devoit point se
 » départir d'un tel procédé, pour peu
 » qu'elle respectât sa gloire, ou ses
 » ancêtres, ou les jugemens de la po-
 » stérité. Car maintenant, Athènes
 » paroît au plus avoir échoué ; genre
 » de malheur commun à tous les mor-
 » tels, lorsqu'il plaît ainsi au Sou-

„ verain Etre. Mais une République
 „ qui se jugeoit alors digne de la préé-
 „ minence sur tous les autres Grecs,
 „ ne pouvoit se désister d'un pareil
 „ droit, sans encourir le juste repro-
 „ che de les avoir tous livrés à Phi-
 „ lippe : puisqu'en cas que sans coup
 „ férir elle eût abandonné une pré-
 „ rogative qu'au prix de tout danger
 „ sans réserve nos ancêtres avoient
 „ acheté, de quelle honte, vous Es-
 „ chine, n'auriez-vous pas été cou-
 „ vert ? car à coup sûr cette honte
 „ n'eût pu retomber ni sur la Répu-
 „ blique, ni sur moi. De quel œil,
 „ grand Dieu, soutiendrions-nous la
 „ vue de cette multitude innombra-
 „ ble d'hommes qui viennent de tou-
 „ tes parts à Athènes, si par notre
 „ faute les affaires avoient déperî au
 „ point où l'on les voit ; si l'on eût
 „ élu Philippe pour le Chef & pour
 „ l'arbitre de la Grèce entière ; si
 „ nous avions souffert que d'autres sans
 „ nous eussent hazardé le combat
 „ pour détourner un tel malheur ; sur
 „ tout nous disant citoyens d'une ville,
 „ qui de tout tems aima mieux affron-
 „ ter de glorieux hazards, que de
 „ jouir d'une honteuse sûreté. Car

„ quel est le Grec, quel est le Bar-
 „ bare, qui ne sache que les Thé-
 „ bains, & devant eux encore les
 „ Lacédémoniens parvenus au plus
 „ haut degré de puissance, & enfin
 „ le Roi de Perse, auroient accordé
 „ volontiers à la République, non
 „ seulement la possession de ses pro-
 „ pres Etats, mais encore tout ce
 „ qu'elle auroit voulu, pourvû qu'elle
 „ eût pu se résoudre à recevoir la
 „ loi, & souffrir qu'un autre domi-
 „ nât sur les Grecs ? Mais par des
 „ Athéniens, ainsi qu'il y parut, tel
 „ sentiment ne pouvoit s'admettre,
 „ ni comme héréditaire, ni comme
 „ supportable, ni comme naturel. Et
 „ depuis qu'Athènes existe, personne
 „ n'a jamais pu l'induire à plier lâ-
 „ chement sous des Puissances, à la
 „ vérité supérieures, mais tyranni-
 „ ques; ni à s'acquiescer par de serviles
 „ complaisances une indigne sûreté.
 „ Au contraire, dans une possession
 „ immémoriale de combattre pour la
 „ principauté, pour l'honneur, & pour
 „ la gloire, elle a persévéré dans tous
 „ les tems à braver les plus grands pé-
 „ rils... Si donc je tentois d'insinuer
 „ que mes conseils vous déterminé-

„ rent à penser en dignes fils de vos
 „ prédécesseurs, je ne sache personne
 „ qui ne pût légitimement me taxer
 „ d'arrogance. Mais je déclare ici, que
 „ si vous prîtes de semblables résolu-
 „ tions, la gloire vous en appartient ;
 „ & je reconnois que lontems avant
 „ moi la République pensoit avec cette
 „ magnanimité. Je ne me vante uni-
 „ quement que d'avoir aussi coopéré
 „ pour ma part à tout ce qui se fit alors,
 „ dans le ministère.

„ Au reste, MESSIEURS, il faut *Peroraissons.*
 „ que le citoien naturellement ver-
 „ tueux (car en parlant de moi je me
 „ retrains à ce terme, pour moins ir-
 „ riter l'envie) possède ces deux qua-
 „ lités : savoir, dans les exercices de
 „ l'autorité un courage ferme & iné-
 „ branlable, pour maintenir la Répu-
 „ blique en sa prééminence ; & de plus,
 „ dans chaque conjoncture & dans
 „ chaque action particulière un zèle
 „ à toute épreuve. Car ces sentimens
 „ * dépendent de nous, & la nature ** C'est ainsi
que pensoient
les Siciliens.*
 „ nous les donne : mais pour le pou-
 „ voir & la force, ils nous viennent
 „ d'ailleurs. Or ce zèle, vous trou-
 „ verez absolument qu'il ne se démen-
 „ tit jamais en moi ; jugez-en par les

» œuvres : ni lorsque l'on demandoit
 » ma tête , ni lorsque l'on me traduisoit
 » au tribunal des Amphictyons , ni lors-
 » que l'on s'efforçoit de m'ébranler
 » par des menaces , ni lorsque l'on ten-
 » toit de m'amorcer par des promesses ,
 » ni lorsqu'on lâchoit sur moi ces hom-
 » mes maudits comme autant de bêtes
 » féroces ; jamais en aucune façon
 » je ne me suis départi de mon zèle
 » pour vous. Pour ce qui regarde le
 » gouvernement , dès que je commen-
 » çai à y avoir part , je suivis la droite
 » & juste voie de conserver les pré-
 » rogatives , les forces , la gloire de
 » ma patrie ; de les accroître , & de
 » me consacrer entièrement à ce soin.
 » Aussi , lorsque d'autres puissances
 » prospèrent , on ne me voit point me
 » promener avec un visage content &
 » serein dans la place publique , éten-
 » dre une main caressante , & d'une
 » voix de congratulation annoncer la
 » bonne nouvelle à gens que je croi-
 » qui la manderont en Macédoine ; ni
 » au récit des événemens heureux pour
 » Athènes , on ne me voit point trem-
 » bler , gémir , baisser les yeux vers la
 » terre , à l'exemple de ces impies , qui
 » diffament la République ; comme si

„ par de telles manœuvres ils ne se
 „ diffamoient pas eux-mêmes. Ils ont
 „ toujours l'œil au dehors ; & lors-
 „ qu'ils voient quelque Potentat pro-
 „ fiter de nos malheurs, ils font valoir
 „ ses prospérités, & publient qu'on
 „ doit mettre tout en œuvre pour éter-
 „ niser ses succès.

„ Dieux immortels, qu'aucun de
 „ vous n'exauce de semblables vœux :
 „ mais rectifiez plutôt l'esprit & le
 „ cœur de ces hommes pervers. Que
 „ si leur malice invétérée est incur-
 „ ble, poursuivez-les sur terre & sur
 „ mer, & exterminiez-les totalement.
 „ Quant à nous autres, détournez
 „ au plutôt de dessus nos têtes les
 „ malheurs qui nous menacent, &
 „ accordez-nous une pleine sûreté.

Succès des deux harangues.

ESCHINE succomba, & païa de
 l'exil une accusation témérairement
 intentée. Il alla s'établir à Rhodes, &
 ouvrit là une école d'éloquence, dont
 la gloire se soutint pendant plusieurs
 siècles. Il commença ses leçons par lire
 à ses auditeurs les deux harangues qui
 avoient causé son bannissement. On
 donna de grands éloges à la sienne ;

mais quand ce vint à celle de Démosthène, les battemens de mains & les acclamations redoublèrent. Et ce fut alors qu'il dit ce mot, si louable dans la bouche d'un ennemi & d'un rival : *Eh que feroit-ce donc, si vous l'aviez entendu lui-même ?*

EN RAPORTANT, comme je viens de faire, quelques endroits des harangues d'Eschine & de Démosthène, je n'ai pas prétendu qu'ils fussent suffisans pour donner une juste idée de ces deux grands orateurs. Ce qui fait la partie la plus essentielle de l'éloquence, & qui en est comme l'ame, manque nécessairement à des extraits détachés du corps de l'ouvrage entier. On n'y voit point le dessein, le plan, l'économie, la suite du discours : la force, la liaison, l'arrangement des preuves : cet art merveilleux, par lequel l'orateur fait tantôt s'insinuer avec douceur dans les esprits, tantôt y entrer comme par violence, & s'en rendre absolument le maître. D'ailleurs il n'y a point de traduction qui puisse rendre cette pureté, cette élégance, cette finesse, cette délicatesse de l'Atticisme, dont la seule langue grecque est susceptible, & que Dé-

moſthène avoit portées au ſouverain degré de perfection. Mon deſſein n'a été, en copiant ces extraits, que de mettre les lecteurs qui n'ont point étudié la langue grecque en état de pouvoir ſe former quelque idée du ſtile de ces deux orateurs. Les jugemens avantageux qu'en ont porté dans tous les tems les plus habiles Ecrivains, ſerviront encore davantage à faire connoître leur caractère, & pourront peut-être inſpirer le deſir de voir de plus près, & de connoître par ſoi-même des hommes d'un ſi rare mérite, & dont on dit tant de merveilles. M. de Turreil en a ramaffé pluſieurs ; j'en rapporterai ici une partie.

§. III.

Jugemens des Anciens ſur Démoſthène.

QUINTILIEN, eſtimateur non moins Lib. 10. c. 36. éclairé qu'équitable, en parle en ces termes. *a.* „ Une foule d'orateurs vient „ enſuite, Démoſthène à leur tête, le

<i>a</i> Sequitur oratorum ingens manus ... quorum longè princeps Demosthe- nes ac penè lex orandi fuit. Tanta vis in eo, tam densa omnia, ita qui- busdam nervis intenta sunt, tam nihil otioſum,	is dicendi modus, ut nec quod deſit in eo, nec quod redundet, invenias. Ple- nior Aſchines, & magis fuſus, & grandiori ſimi- lis, quo minus ſtriſtus eſt. Carnis tamen plus habet. lacertorum minus.
---	---

» modèle auquel doit * nécessairement
 » s'affujettir quiconque aspire à la vé-
 » ritable éloquence. Son stile a tant de
 » force : il est si ferré, si * * nerveux :
 » tout s'y trouve dans une telle justesse
 » & dans une précision si exacte, qu'il
 » n'y a rien de trop ni de trop peu. Ef-
 » chine est plus étendu & plus diffus. Il
 » paroît plus grand, parce qu'il est
 » moins ramassé ; il a plus d'embon-
 » point, & moins de nerfs.

Denys d'Ha-
 licarnasse dans
 le livre intitule
 le Τὸν ἀρχαίων
 πολιτ. cap. 5.

» Ce qui caractérise l'éloquence de
 » Démosthène, c'est la violence des
 » mouvemens, le choix des paroles,
 » & la beauté de l'ordonnance, qui
 » soutenue jusqu'au bout, & jusqu'au
 » bout accompagnée de force & de
 » douceur, attache & fixe continuel-
 » lement l'esprit des Juges. Eschine
 » véritablement n'a pas tant d'éner-
 » gie : mais néanmoins il se signale
 » par la diction, que tantôt il orne
 » des plus nobles & des plus magnifi-
 » ques figures, & que tantôt il assai-

* Quintilien n'a pas osé dire absolument que les écrits de Démosthène fussent la règle de l'éloquence : il a adouci cette pensée : *penè lex orandi fuit.*
 ** *Tam densa omnia, ita quibusdam nervis in-*

tenta sunt. » Il est si ferré, » si nerveux. « Je ne sais si la métaphore ici est tirée des nerfs du corps, ou d'un arc, dont la corde extrêmement tendue (nervi) pousse les traits avec une force & une impétuosité extraordinaire.

„ sonne des traits les plus vifs & les
 „ plus piquans. L'art & le travail ne
 „ s'y font point sentir. Une facilité
 „ heureuse, que la nature seule peut
 „ donner, régné par tout. Il est bril-
 „ lant & solide: il étend & il amplifie,
 „ mais souvent il serre & presse; en-
 „ forte que son stile, qui au premier
 „ coup d'œil ne paroît que coulant
 „ & doux, se trouve, lorsqu'on vient
 „ à le regarder, de plus près, énergi-
 „ que & véhément. En quoi le seul
 „ Démosthène le surpasse de façon,
 „ que sans contredit Eschine tient le
 „ second rang entre les orateurs.

„ Je me souviens, dit Cicéron,
 „ d'avoir préféré Démosthène à tous
 „ les orateurs. Il remplit l'idée que
 „ j'ai de l'éloquence. Il atteint à ce
 „ degré de perfection que j'imagine,
 „ mais que je ne trouve qu'en lui seul.
 „ On n'a jamais vû dans aucun ora-
 „ teur ni plus de grandeur & de for-
 „ ce, ni plus d'art & de finesse, ni plus
 „ de sagesse & de sobriété dans les or-

a Recordor me longè
 omnibus unum anteferre
 Demosthenem, qui vim
 accommodarit ad eam
 quam sentiam eloquen-
 tiam, non ad eam quam
 in aliquo ipse cognove-

rim. Hoc nec gravior ex-
 citit quisquam, nec calli-
 dior, nec temperatior. . .
 Unus enim inter omnes
 in omni genere dicendi.
Orat. n. 23. § 104.

„ nemens. . . . Il excelle dans tous les
 „ genres de l'éloquence... ^a Pas une des
 „ qualités qui constituent l'orateur ne
 „ lui manque, il est parfait. Tout ce que
 „ la pénétration d'esprit, tout ce que le
 „ raffinement, tout ce que l'artifice,
 „ pour ainsi dire, & la ruse peuvent
 „ fournir sur un sujet, il le trouve,
 „ & il sait le mettre en œuvre avec
 „ une justesse, une précision, une net-
 „ teté qui ne laissent rien à désirer.
 „ Faut-il de l'élévation, de la grandeur,
 „ de la véhémence? il efface tous les
 „ autres par la sublimité des pensées,
 „ & par la magnificence des expressions.
 „ Il prime incontestablement : nul ne
 „ l'égale. Hypéride, Eschine, Lycur-
 „ gue, Dinarque, Démade, n'ont que
 „ le mérite d'en avoir le plus approché.
 „ ^b Cette harangue (dit-il ailleurs
 „ en parlant de la cause pour Ctési-

^a Planè quidem perfe-
 ctum, & cui nihil admo-
 dum defuit, Demosthe-
 nem facile dixeris Nihil
 acutè inventi potuit in
 eis causis quas scripsit,
 nihil (ut ita dicam) sub-
 dolè, nihil versutè, quod
 ille non viderit; nihil
 subtiliter dici, nihil
 pressè, nihil enucleatè,
 quo fieri possit aliquid
 limatius: nihil contra-

grande, nihil incitatum,
 nihil ornatum vel ver-
 borum gravitate, vel
 sententiarum, quo quid-
 quam esset elatius: &c.
Brut. n. 35.

^b Ea profectò oratio in-
 cam formam, quæ est in-
 sita in mentibus nostris,
 includi sic potest, ut ma-
 jor eloquentia non quæ-
 ratur. *Orat. n. 133.*

» phon) répond de telle sorte à l'idée
 » que j'ai dans l'esprit de la parfaite
 » éloquence, qu'on ne peut rien desirer
 » de plus achevé.

AVANT que de passer au caractère de l'éloquence de Cicéron, je croi devoir ajouter ici quelques réflexions sur celle de Démosthène.

Il faudroit, ce me semble, renoncer au bon sens & à la droite raison, pour révoquer en doute le mérite supérieur de l'orateur grec, après le succès incroyable qu'il a eu de son tems, & les éloges magnifiques que les plus habiles connoisseurs lui ont donnés comme à l'envi.

Il parloit^a devant le peuple le plus poli qui fût jamais, le plus délicat, le plus difficile à contenter en matière d'éloquence; si sensible aux beautés & aux graces du discours, & à la pureté du langage, que ses orateurs n'osoient hazarder devant lui aucune expression douteuse, extraordinaire, ou qui pût, en quelque manière que ce fût, blesser

^a Atheniensium semper fuit prudens sincerumque judicium, nihil ut possent nisi incorruptum audire & elegans. Eorum religioni cum serviret orator, nullum verbum insolens, nullum odiosum ponere audebat. . . . Ad Atticorum aures teretes & religiosas qui se accommodant, ii sunt existimandi Atticè dicere. *Orat. n. 25. & 27.*

des oreilles si fines & si épurées. D'ailleurs il vivoit dans un siècle, où le goût du beau, du vrai, du simple régnoit souverainement: siècle^a heureux, qui produisit en même tems une foule d'orateurs, dont chacun auroit pu être regardé comme un modèle achevé, si Démosthène par une force de génie & une supériorité de mérite extraordinaire ne les avoit tous effacés.

Toute la postérité lui a accordé la justice que son siècle même ne lui avoit pas refusée. Mais le jugement seul qu'en a porté Cicéron, devoit fixer celui de tout homme sensé & raisonnable. Ce n'est point un stupide admirateur qui se livre sans examen à d'aveugles préjugés. Quelque excellent que lui parût Démosthène en tout genre,^b il avoue néanmoins qu'il ne le satisfaisoit pas en tout, & qu'il lui laissoit encore quelque chose à désirer, tant il étoit délicat sur ce point, & tant

^a Sequitur oratorum ingens manus, cum decem simul Athenis ætas una tulerit: quorum longè princeps Demosthenes, ac penè lex orandi fuit. *Quintil. lib. 10. cap. 1.*

^b Usque eò difficiles ac morosi sumus, ut nobis

non satisfaciat ipse Demosthenes: qui, quam unus eminet inter omnes in omni genere dicendi, tamen non semper implet aures meas, ita sunt avidæ & capaces, & semper aliquid immensum infinitumque desiderant. *Orat. n. 104.*

l'idée qu'il s'étoit formée d'un orateur parfait étoit élevée & sublime. Il ne laisse pas pourtant de donner ses harangues, & sur-tout celle pour Ctésiphon qui étoit son chef-d'œuvre, comme le modèle le plus accompli que l'on puisse se proposer.

Qu'y a-t-il donc dans ces harangues de si admirable, & qui ait pu enlever si universellement & si unanimement les suffrages de tous les siècles? Démosthène est-il un orateur qui s'amuse simplement à flater l'oreille par le son & l'harmonie des périodes, ou qui fasse illusion à l'esprit par un stile fleuri & des pensées brillantes? Une telle éloquence peut bien dans le moment même éblouir & charmer : mais l'impression qu'elle fait n'est pas de longue durée. Ce qu'on admire dans Démosthène, c'est le plan, la suite, l'économie du discours : c'est la force des preuves, la solidité du raisonnement, la grandeur & la noblesse des sentimens & du stile, la vivacité des tours & des figures, enfin ^a un art merveilleux de mettre dans tout leur jour & de

^a In hoc eloquentiæ vis est, ut judicem non ad id tantum impellas, in quod ipse à rei natura ducetur : sed aut qui non est, aut majorem quam est, faciat affectum. Hoc est illa quæ *divinis* vocatur.

faire paroître dans toute leur force les matières qu'il traite ; en quoi , selon Quintilien , consiste principalement la solide éloquence , qui ne se contente pas de représenter les choses telles qu'elles sont réellement & en elles-mêmes , mais qui y ajoute par la véhémence du discours des traits vifs & animés , seuls capables de toucher & d'ébranler les auditeurs. Mais ce qui caractérise encore plus que tout cela Démosthène , & en quoi il n'a point eu d'imitateur , est un oubli si parfait de lui-même , une exactitude si scrupuleuse à ne faire jamais parade d'esprit , un soin si perpétuel de ne rendre l'auditeur attentif qu'à la cause & point du tout à l'orateur , que jamais il ne lui échappe une expression , un tour , une pensée , qui n'ait pour but simplement que de plaire & de briller. Cette retenue , cette sobriété , dans un aussi beau génie qu'étoit Démosthène , dans des matières si susceptibles de grace & d'élégance , met le comble à son mérite , & est au dessus de toutes les louanges. La traduction de M. de Turreil , quoique très exacte

rebus indignis , asperis , ter alias plurimum De-
 invidiosis addens vim | mosthenes valuit. *Quin-*
 oratio : qua virtute præ- | *til. l. 6. c. 2.*

pour l'ordinaire, n'a pas toujours pu conserver ce caractère inimitable, & elle a quelquefois prêté au texte des ornemens qui ne s'y trouvent pas.

ON NE ME saura pas mauvais gré si, pour appuier ce que je viens de dire du stile de Démosthène, je raporte ici ce qu'en ont pensé deux illustres modernes, dont les témoignages ne doivent pas être d'un moindre poids que ceux des Anciens.

Le premier est de M. de Fénelon Archevêque de Cambrai, dans ses Dialogues sur l'éloquence, livre très propre à former le goût par les sages & judicieuses réflexions dont il est rempli. Voici comme il y parle de Démosthène, en le comparant à Isocrate. » On ne voit dans celui-ci que » des discours fleuris & effeminés, » que des périodes faites avec un travail infini pour amuser l'oreille, » pendant que Démosthène émeut, » échauffe, & entraîne les cœurs. Il » est trop vivement touché des intérêts de sa patrie, pour s'amuser à tous les jeux d'esprit d'Isocrate. » C'est un raisonnement serré & pressant; ce sont des sentimens généraux d'une ame qui ne conçoit rien

„ que de grand : c'est un discours qui
 „ croît & qui se fortifie à chaque pa-
 „ role par des raisons nouvelles : c'est
 „ un enchaînement de figures hardies
 „ & touchantes. Vous ne sauriez le
 „ lire sans voir qu'il porte la Répu-
 „ blique dans le fond de son cœur.
 „ C'est la nature qui parle elle-même
 „ dans ses transports. L'art y est si
 „ achevé, qu'il n'y paroît point. Rien
 „ n'égala jamais sa rapidité & sa vé-
 „ hémence. „ Je citerai bientôt un au-
 „ tre endroit de M. de Fénelon encore
 „ plus beau, où il compare Démosthène
 „ à Cicéron.

Mon second témoin est M. de Tour-
 reil, qui avoit étudié assez longtemps
 Démosthène pour en bien connoître le
 caractère. „ Je conviens, dit-il, qu'Es-
 „ chine n'a pas cet air de droiture,
 „ ce stile impétueux, ce ton de vé-
 „ rité suprême, qui entraîne l'esprit
 „ par le poids de la conviction : ta-
 „ lent qui tire Démosthène du pair.
 „ & dont il use d'une façon singulière.
 „ Vous calmez-vous ou vous agitez-vous ?
 „ ne sentez-vous rien qui vous dérange ?
 „ vous pensez obéir à la nature. Vous
 „ persuadez-vous ou vous dissuadez-vous ?
 „ vous ne sentez-vous rien qui vous viole ?

lente : vous croiez obéir à la raison. Car il parle toujours comme la raison & comme la nature. Il n'a proprement que leur stile. C'est à ce coin qu'il marque tout ce qu'il dit. Il écarte jusqu'à l'ombre du superflu. Point d'ornemens recherchés, point de fleurs. Il n'aime que le feu & la lumière. Il veut non des armes brillantes, mais des armes sûres. Voila, si je ne me trompe, ce qui fonde cette véhémence victorieuse qui domtoit les Athéniens, & qui place Démosthène au dessus de tout ce qu'il y eut jamais d'orateurs.

Une énergie qui lui est propre le caractérise, & le tire de pair, dit le même auteur dans un autre endroit. Son discours est un tissu d'inductions, de conséquences, & de démonstrations, formé par le sens commun. Son raisonnement, dont la force augmente toujours, monte par degrés & avec précipitation jusqu'à où il veut le pousser..... Il attaque à découvert, il presse & réduit enfin à ne pouvoir plus reculer. Mais en cet état l'auditeur, loin d'avoir honte de sa défaite, sent le plaisir de se rendre à la raison. Iso-

» crate, disoit Philippe, *s'escrime avec*
 » le fleuret, *Démosthène se bat avec l'é-*
 » *pée...* On voit un homme qui n'a
 » d'autres ennemis que ceux de l'E-
 » tat, ni d'autre passion que l'a-
 » mour de l'ordre & de la justice: un
 » homme qui ne prétend pas éblouir,
 » mais éclairer; qui ne cherche pas
 » à plaire, mais à servir. Point d'orne-
 » mens, qui ne naissent de son sujet:
 » point de fleurs, s'il ne les rencontre
 » sur son chemin. On diroit qu'il n'a-
 » pire qu'à se faire entendre, & que
 » sans dessein il se fait admirer. Non
 » qu'il n'ait des graces, mais il n'en a
 » que d'austères, que de compatibles
 » avec la candeur & la franchise dont
 » il faisoit profession. La vérité chez
 » lui n'est point fardée: il ne l'effémi-
 » ne point, sous prétexte de l'embel-
 » lir.... Nulle sorte d'ostentation: nul
 » retour sur lui-même. Il ne se mon-
 » tre, ni ne se regarde. Il regarde, il mon-
 » tre uniquement sa cause: & sacau-
 » se, c'est toujours ou le salut ou l'a-
 » vantage de la patrie.

§. IV.

*De l'Eloquence de Cicéron , comparée
avec celle de Démosthène.*

IL SE PEUT faire que^a deux orateurs , quoique très différens pour le stile & pour le caractère , soient néanmoins également parfaits, en sorte qu'il seroit difficile de décider auquel des deux on aimeroit mieux ressembler. Peut-être cette règle , que Cicéron nous fournit , pourra nous servir dans le jugement que nous aurons à porter de lui & de Démosthène.

Tous deux excelloient dans les trois genres d'écrire, comme y doit exceller tout homme véritablement éloquent. Ils savoient , selon la diversité des matières , diversifier leur stile : tantôt simples & subtils * dans les petites causes , dans les récits , dans les preuves ; tantôt tempérés & ornés , lorsqu'il falloit plaire ; tantôt élevés & sublimes, quand la grandeur des affaires le demandoit. C'est Cicéron qui fait cette remarque :

^a In his oratoribus illud animadvertendum est, posse esse summos, qui inter se sint dissimiles. Ita dissimiles erant inter se, statuere ut tamen non posses utrius

que malles similiorem. Brut. n. 204. & 148.

* Je me sers ici de ce mot, quoique dans notre langue il porte une autre idée que le subtilis des Latins.

In orat. n.
102. 103. &
110. 111..

386 DE L'ELOQUENCE
& il en cite des exemples pour Démo-
sthène & pour lui-même.

ON TROUVE dans Quintilien un
beau parallèle de ces deux orateurs.
„^a Les qualités, dit-il, qui regardent
„ le fond de l'éloquence leur étoient
„ communes : le dessein, l'ordre, l'é-
„ conomie du discours, la division,
„ la manière de préparer les esprits,
„ de prouver ; en un mot tout ce qui
„ est de l'invention.

„^b Quant au stile, il y a quelque
„ différence. L'un est plus précis, l'au-
„ tre plus abondant. L'un serre de plus
„ près son adversaire : l'autre pour le
„ combattre se donne plus de champ.
„ L'un songe toujours à le percer, pour
„ ainsi dire, par la vivacité de son stile,
„ l'autre souvent l'accable aussi par le
„ poids du discours. Il n'y a rien à re-
„ trancher à l'un, rien à ajouter à l'au-

^a Horum ego virtutes
pleraque arbitror simi-
les : consilium ; ordinem ;
dividendi , præparandi ,
probandi rationem ; om-
nia denique quæ sunt in-
ventionis. *Q. l. 10. c. 1.*

^b In eloquendo est ali-
qua diversitas. Densior
ille , hic copiosior. Ille
concludit astrictius , hic
larius pugnat. Ille * acu-
mine semper , hic fie-

quenter & pondere. Illi
nihil detrahi potest, huic
nihil adjici. Curæ plus
in illo, in hoc naturæ.

* Le Traducteur a rendu
ainsi cet endroit : L'un est
toujours subtil dans la
dispute : &c. Je ne croi
pas qu'il s'agisse ici de
subtilité. La Métaphore
ce me semble, est tirée d'une
épée.

tre. On voit en Démosthène plus de
soin & d'étude, en Cicéron plus de
naturel & de génie.

^a Pour ce qui est de la manière de
railler, & d'exciter la commisération,
deux choses infiniment puissantes,
Cicéron l'emporte sans contredit.

^b Mais il lui cède d'un autre côté,
en ce que Démosthène a été avant
lui, & que l'Orateur Romain, tout
grand qu'il est, doit une partie de
son mérite à l'Athénien. Car il me
paroît que Cicéron, aiant tourné
toutes ses pensées vers les Grecs
pour se former sur leur modèle, a
composé son caractère de la force de
Démosthène, de l'abondance de
Platon, & de la douceur d'Isocrate.
Et non seulement il a extrait par son

^a Salibus certè & commiseratione (qui duo plurimum affectus valent) vincimus.

^b Cedendum verò in hoc quidem, quod & ille prior fuit, & ex magna parte Cicéronem, quantus est, fecit. Nam mihi videtur Marcus Tullius, cum se totum ad imitationem Græcorum contulisset, effinxisse vim Demosthenis, copiam Platonis, jucunditatem

Isocratis. Nec verò quod in quoque optimum fuit studio consecutus est tantum; sed plurimas vel potius omnes ex se ipso virtutes extulit immortalis ingenii beatissimæ ubertate. Non enim pluvias (ut ait Pindarus) aquas colligit, sed vivo gurgite exundat, dono quodam Providentiæ genitus, in quo totas vires suas eloquentia experiretur.

„ application ce qu'il y avoit de meil-
 „ leur dans ces grands originaux ;
 „ mais la plupart de ces mêmes per-
 „ fections, ou pour mieux dire toutes,
 „ il les a comme enfantées de lui-mê-
 „ me par l'heureuse fécondité de son
 „ divin génie. Car, pour me servir
 „ d'une expression de Pindare, il ne
 „ ramasse pas les eaux du ciel pour
 „ remédier à sa sécheresse naturelle ,
 „ mais il trouve dans son propre fonds
 „ une source d'eau vive, qui coule
 „ sans cesse à gros bouillons : & vous
 „ diriez que les dieux l'ont accordé à
 „ la terre, afin que l'éloquence fit l'essai
 „ de toutes ses forces en la personne
 „ de ce grand homme,

„ ^a Qui est-ce en effet qui peut in-
 „ struire avec plus d'exactitude , &
 „ toucher avec plus de véhémence ?
 „ Et quel orateur a jamais eu plus de

^a Nam quis docere di-
 ligentius, movere vehe-
 mentius potest? Cui tan-
 ta unquam jucunditas af-
 fuit? ut ipsa illa quæ ex-
 torquer, impetrare eum
 credas: & cum transver-
 sum vi sua judicem ferat,
 tamen ille non rapi vi-
 deatur, sed sequi Jam in
 omnibus quæ dicit tanta
 auctoritas inest, ut dis-

sentire pudeat; nec advo-
 cati studium, sed testis
 aut judicis afferat fidem.
 Cum interim hæc omnia,
 quæ vix singula quisquam
 intentissimâ curâ conse-
 qui posset, fluunt illa-
 borata: & illa, quæ
 nihil pulchrius auditu est,
 oratio præ se fert ra-
 men felicissimam facili-
 tatem.

„ charmes ? jusques là , que ce qu'il
 „ vous arrache , vous croiez le lui ac-
 „ corder ; & que les Juges , emportés
 „ par sa violence comme par un tor-
 „ rent , s'imaginent suivre leur mou-
 „ vement propre , quand ils sont en-
 „ traînés. D'ailleurs il parle avec tant
 „ de raison & de poids , que vous avez
 „ honte d'être de sentiment contraire.
 „ Ce n'est pas le zèle d'un avocat que
 „ vous trouvez en lui , mais la foi d'un
 „ témoin & d'un Juge. Et toutes ces
 „ choses , dont une seule couteroit des
 „ peines infinies à un autre , coulent
 „ en lui naturellement & comme d'el-
 „ les-mêmes : en sorte que sa manière
 „ d'écrire si belle & si inimitable , a
 „ néanmoins un air si aisé & si natu-
 „ rel , qu'il semble qu'elle n'ait rien
 „ coûté à cet heureux génie.

„ ^a C'est pourquoi ce n'est pas sans
 „ fondement que les gens de son tems
 „ ont dit qu'il exerçoit une espèce
 „ d'empire au Barreau : comme c'est
 „ avec justice que ceux qui sont venus

^a Quare non immerito ab hominibus ætatis suæ regnare in judiciis dictus est : apud posteros verò id consecutus , ut Cicero jam non hominis sed elo-

quentiæ nomen habeatur. Hunc igitur spectemus : hoc propositum nobis sit exemplum. Ille se profecisse sciat , cui Cicero valdè placebit.

» depuis l'ont tellement estimé, que
 » le nom de Cicéron est moins aujour-
 » d'hui le nom d'un homme, que celui
 » de l'éloquence même. Aions donc
 » les yeux continuellement sur lui,
 » qu'il soit notre modèle : & tenons-
 » nous sûrs d'avoir beaucoup profité,
 » quand nous aurons pris de l'amour
 » & du goût pour Cicéron.

Quintilien n'ose décider entre ces
 deux grands orateurs, quoique pour-
 tant il semble laisser entrevoir quel-
 que prédilection & un panchant secret
 pour Cicéron.

LE P. RAPIN, dans la comparai-
 son qu'il en a faite, garde la même
 retenue. Il faudroit copier tout son trait-
 té, si je voulois ici rapporter tout ce
 qu'il dit de beau sur ce sujet. Quelques
 courts extraits suffiront pour faire con-
 noître la différence qu'il trouve entre
 ces deux orateurs.

» Outre cette solidité, dit-il en par-
 » lant de Cicéron, qui renfermoit tant
 » de sens & de prudence, il avoit un
 » certain agrément, & comme une fleur
 » d'esprit, qui lui donnoit l'art d'em-
 » bellir tout ce qu'il disoit : & il ne
 » passoit rien par l'imagination de cet
 » orateur à quoi il ne donnât le tour

„le plus beau & les couleurs les plus
 „agréables du monde. Tout ce qu'il
 „traitoit, jusques aux matières les plus
 „sombres de la dialectique, tout ce que
 „la physique a de plus sec, ce que la
 „jurisprudence a de plus épineux, &
 „ce qu'il y avoit de plus embarrassé
 „dans les affaires; tout cela, dis-je,
 „prenoît en son discours cet enjoue-
 „ment d'esprit & toutes ces graces qui
 „lui étoient si naturelles. Car il faut
 „avouer que jamais personne n'a eu le
 „talent de parler si judicieusement ni
 „si agréablement de toutes choses.

„Démosthène, dit-il ailleurs, dé-
 „couvre dans chaque raison qui se
 „présente à son esprit tout ce qu'il y
 „a de réel & de solide, & a l'art de
 „l'exposer dans toute sa force. Cicé-
 „ron, outre ce solide qui ne lui écha-
 „pe pas, voit tout ce qu'il y a d'a-
 „gréable & d'engageant, & il en suit
 „la trace sans s'y méprendre.... Ainsi
 „pour distinguer les caractères de ces
 „deux orateurs par leur véritable diffé-
 „rence, il me semble qu'on peut dire
 „que Démosthène par l'impétuosité
 „de son tempérament, par la force de
 „ses raisonnemens, & par la véhé-
 „mence de sa prononciation, étoit plus

» pressant que Cicéron : de même que
 » Cicéron par ses manières tendres &
 » délicates , par ses mouvemens doux ,
 » pénétrans , passionnés , & par toutes
 » ses graces naturelles , étoit plus tou-
 » chant que Démosthène. Le Grec
 » frapoit l'esprit par la force de son
 » expression , & par l'ardeur & la vio-
 » lence de sa déclamation : le Romain
 » alloit au cœur par de certains char-
 » mes & de certains agrémens imper-
 » ceptibles qui lui étoient naturels , &
 » auxquels il avoit joint tout l'artifice
 » dont l'éloquence peut être capable.
 » L'un éblouissoit l'esprit par l'éclat de
 » ses lumières , & jettoit le trouble
 » dans l'ame , qui n'étoit gagnée que
 » par l'entendement : & le génie infi-
 » nuant de l'autre pénétoit par des
 » douceurs & des complaisances jus-
 » ques dans le fond du cœur. Il avoit
 » l'art d'entrer dans les intérêts , dans
 » les inclinations , dans les passions ,
 » & dans les sentimens de tous ceux
 » qui l'écoutaient.

M. DE FE'NELON , plus hardi
 que les deux témoins que je viens de
 citer , se déclare nettement pour Dé-
 mosthène. Cependant ce n'est pas un
 écrivain qu'on puisse soupçonner d'ê-

tre ennemi des graces, des fleurs, &
 de l'élégance du discours. Voici com-
 me il s'en explique dans sa lettre sur
 l'éloquence. „ Je ne crains pas de
 „ dire que Démosthène me paroît su-
 „ périeur à Cicéron. Je proteste que
 „ personne n'admire Cicéron plus que
 „ je fais. Il embellit tout ce qu'il tou-
 „ che. Il fait honneur à la parole. Il
 „ fait des mots ce qu'un autre n'en
 „ sauroit faire. Il a je ne sai combien
 „ de sortes d'esprit. Il est même court
 „ & véhément toutes les fois qu'il
 „ veut l'être, contre Catilina, contre
 „ Verrès, contre Antoine. Mais on
 „ remarque quelque parure dans son
 „ discours. L'art y est merveilleux,
 „ mais on l'entrevoit. L'orateur, en
 „ pensant au salut de la république,
 „ ne s'oublie pas, & ne se laisse point
 „ oublier. Démosthène paroît sortir
 „ de soi, & ne voir que la patrie. Il
 „ ne cherche point le beau: il le fait
 „ sans y penser. Il est au-dessus de l'ad-
 „ miration. Il se sert de la parole,
 „ comme un homme modeste de son
 „ habit pour se couvrir. Il tonne, il
 „ foudroie. C'est un torrent qui en-
 „ traîne tout. On ne peut le critiquer,
 „ parce qu'on est saisi, On pense aux

» choses qu'il dit , & non à ses pa-
 » roles. On le perd de vûe. On n'est
 » occupé que de Philippe qui envahit
 » tout. Je suis charmé de ces deux
 » orateurs : mais j'avoue que je suis
 » moins touché de l'art infini & de
 » la magnifique éloquence de Cicé-
 » ron, que de la rapide simplicité de
 » Démosthène.

On ne peut rien de plus sensé ni de plus judicieux que ce que dit ici M. de Fénelon : & plus on approfondit son sentiment , plus on reconnoit qu'il est fondé dans le bon sens , dans la droite raison , & dans les règles les plus exactes de la bonne rhétorique. Mais pour préférer les harangues de Démosthène à celles de Cicéron , il me semble qu'il faudroit presque avoir autant de solidité , de force , & d'élévation d'esprit , qu'il en a falu à Démosthène pour les composer. Soit ancienne prévention pour un auteur que nous avons dans les mains dès notre plus tendre enfance , soit habitude & accoutumance à un stile qui est plus dans nos manières & plus à notre portée , nous ne pouvons gagner sur nous de préférer la sévère austérité de Démosthène à l'insinuante

douceur de Cicéron, & nous aimons mieux suivre notre panchant & notre goût pour un écrivain en quelque sorte ami & familier, que de nous déclarer, sur la bonne foi d'autrui, je dirois presque pour un inconnu & pour un étranger.

Cicéron connoissoit bien tout le prix de l'éloquence de Démosthène : il en sentoit bien toute la force & toute la beauté. Mais persuadé que l'orateur, sans s'écarter des bonnes règles, peut jusqu'à un certain point former son stile sur le goût de ceux qui l'écoutent ; (on comprend assez que je ne parle pas ici d'un goût dépravé & corrompu ;) il ne crut pas que son siècle fut susceptible d'une si rigide exactitude ^a, & il jugea à propos d'accorder quelque chose aux oreilles & à la délicatesse de ses auditeurs, qui demandoient dans les discours plus d'élégance & plus de grace. Ainsi, quoiqu'il ne perdît

^a Quapropter ne illis quidem nimium repugno, qui dandum putant non nihil esse temporibus atque auribus nitidius aliquid atque affectatius postulantis. . . Atque id fecisse M. Tullium video, ut, cum omnia utilitati, tum partem quandam delectationi daret : cum & ipsam se rem agere diceret (agebat autem maxime) litigatoris. Nam hoc ipso proderat, quod placebat. *Q. l. 12. c. 10.*

jamais de vûe l'utilité de la cause qu'il plaidoit, il donnoit pourtant quelque chose à l'agrément : & en cela même il prétendoit bien travailler pour l'intérêt de sa partie ; & il y travailloit en effet, puisqu'un des plus sûrs moïens de persuader est de plaire.

LE CONSEIL donc le plus sage que l'on puisse donner aux jeunes gens qui se destinent au Barreau, est de prendre pour modèle du stile qu'ils y doivent suivre, le fond solide de Démosthène orné & embelli par les graces de Cicéron : ^a auxquelles, si nous en croions Quintilien, il n'y a rien à ajouter, si ce n'est peutêtre, dit-il, de faire entrer un peu plus de pensées dans le discours. Il parle sans doute de celles qui étoient fort en usage alors, & par lesquelles, comme par un trait vif & éclatant, on terminoit presque toutes les périodes. Cicéron en hazarde quelquefois, mais rarement : ^b & il fut le premier chez les Romains qui leur donna du cours. On sent bien que ce que dit ici Quintilien n'est qu'une permission & une

^a Ad cujus voluptates nihil equidem, quod addi possit, invenio, nisi ut sensus nos quidem dicamus plures. *Ibid.*

^b Cicero primus excoluit orationem, . . . locosque lætiores attentavit, & quasdam sententias invenit. *Dial. de Or. n. 22.*

condescendance que semble lui arracher malgré lui le mauvais goût de son siècle, ^a où, comme le remarque l'auteur du dialogue sur les orateurs, l'auditeur se croioit comme en droit d'exiger un stile orné & fleuri, & où le Juge, s'il n'étoit invité & en quelque sorte corrompu par l'amorce du plaisir & par le brillant des pensées & des descriptions, ne daignoit pas même écouter l'avocat.

»^b Mais, ajoute Quintilien, qu'on
 » ne prétende pas abuser de ma com-
 » plaisance, ni la pousser plus loin.
 » J'accorde au siècle où nous sommes
 » que la robe dont on se sert ne soit
 » pas d'une étoffe grossière, mais non
 » pas qu'elle soit de soie; que les che-
 » veux soient proprement faits & bien
 » entretenus, mais non frisés par éta-
 » ges & par boucles: la parure la plus
 » honnête étant aussi la plus belle,

^a Auditor assuevit jam
 exigere lætitiā & pul-
 critudinem orationis. . .
 Judex ipse, nisi. . . aut
 colore sententiarum, aut
 nitore & cultu descriptio-
 num invitatus & corru-
 ptus est, averfatur di-
 centem. *Ibid.* n. 20.

^b Sed me hætenus ce-
 dentem nemo insequatur

ultra. Do tempori, ne
 crassa toga sit, non seri-
 ca: ne intonsum caput,
 non in gradus atque an-
 nulos totum comptum:
 cum in eo qui se non ad
 luxuriam ac libidinem re-
 ferat, eadem speciosiora
 quoque sint, quæ hone-
 stiora. *Quint.* l. 12. 6, 10.

398 DE L'ELOQUENCE

» quand on ne porte pas le desir de
» plaire jusqu'au dérèglement & à
» l'excès.

§. V

*De ce qui a fait dégénérer l'éloquence à
Athènes & à Rome.*

CE FUT pour ne s'être pas tenue dans de justes bornes & dans une sage sobriété d'ornemens, que l'éloquence dégénéra & à Athènes & à Rome.

A Athènes on peut dire que le beau siècle de l'éloquence fut celui de Démosthène, ^a où parut tout à la fois cette foule d'excellens orateurs, dont le caractère commun fut une beauté naturelle & sans fard. Ils n'avoient pas tous le même génie, ni le même stile : mais ils étoient tous réunis dans le même goût du vrai & du simple ; & ce goût dura toujours tant qu'on s'attacha

^a Hæc ætas effudit hanc copiam : & , ut opinio mea fert , succus ille & sanguis incorruptus usque ad hanc ætatem oratorum fuit , in qua naturalis inesset non fucatus nitor. *Brut. n. 36.*

Demosthenes , Hyperides , Lycurgus , Aeschines , Dinarchus , aliique complures , etsi inter se pares non fuerunt , tamen

sunt omnes in eodem veritatis imitandæ genere versati. Quorum quandiu mansit imitatio , tandiu genus illud dicendi studiumque vixit. Posteaquam , extinctis his , omnis eorum memoria sensim obscurata est & evanuit , alia quædam dicendi molliora ac remissiora genera viguerunt. 2. *de Orat. n. 94. 95.*

à les imiter. Mais après leur mort le souvenir s'en étant peu à peu obscurci, & enfin entièrement effacé, un nouveau genre d'éloquence plus douce & plus relachée prit la place de l'ancienne.

Démétrius le Phalérien, qui avoit pu voir & entendre Démosthène, suivit une autre route que lui. Il donna entièrement dans le genre orné & fleuri. Il crut devoir égaier l'éloquence, & la tirer de cet air sombre & austère, qui, selon lui, la rendoit trop sérieuse. Il y jetta beaucoup plus de pensées: il y répandit des fleurs: & pour me servir d'une expression de Quintilien, au lieu de ce vêtement majestueux, mais modeste, qu'elle avoit eu sous Démosthène, ^a il lui donna une robe toute brillante & bigarée de diverses couleurs, peu séante à la vérité pour la poussière du Barreau, mais plus capable d'attirer les yeux & d'éblouir.

^b Aussi, comme Cicéron le remarque, plus propre pour des actions de

^a Meminerimus vestire colorem istam, quæ Demetrius Phalereus dicebatur uti, vestem non bene ad forensem pulverem facere. *Quintil.* l. 10. c. 1.

^b Phalereus successit eis senibus adolescens, eruditissimus ille quidem horum omnium, sed non tam armis institutus quàm palaestra. Itaque delectabat magis Athe-

pompe & de cérémonie, que pour les combats du Barreau, il préféreroit la douceur à la force, songeoit plus à charmer les esprits qu'à les vaincre, se contentoit d'y laisser le souvenir agréable d'un discours coulant & harmonieux, sans vouloir, comme Périclès, y laisser aussi des éguillons perçans mêlés avec les attraits du plaisir.

Il ne paroît pas par le portrait que
Orat. n. 91. le même Cicéron en fait dans un au-
 tre endroit, & par le jugement qu'il
 en porte, qu'il y eût encore rien dans
 son stile d'outré & d'excessif: puis-
 qu'il dit ^a qu'on auroit pu l'estimer &
 l'approuver, si on ne l'avoit pas com-
 paré avec la force & la majesté du
 stile noble & sublime. ^b Cependant il
 fut le premier qui fit dégénérer l'élo-
 quence: & peutêtre que les déclama-

Quint. l. 2.
 4.

nienses, quàm inflam-
 mabat. Processerat enim
 in solem & pulverem,
 non ut è militari taberna-
 culo, sed ut è Theophra-
 sti, doctissimi hominis,
 umbraculis. Hic primus
 inflexit orationem, &
 eam mollem teneram-
 que reddidit: & suavis,
 sicut fuit, videri maluit,
 quàm gravis, sed suavita-
 te ea qua perfunderet ani-
 mos, non qua perfringe-
 ret; & tantum ut memo-

riam concinnitatis suæ,
 non (quemadmodum de
 Pericle scripsit Eupolis)
 cum delectatione aculeos
 etiam relinqueret in ani-
 mis eorum à quibus esset
 auditus. *Brut. n. 37. 38.*

^a Et nisi coràm erit
 comparatus ille fortior,
 per se hic, quem dico,
 probabitur. *Orat. n. 95.*

^b Primus inclinasse elo-
 quentiam dicitur, *Quint.*
l. 10. c. 1.

tions, dont l'usage fut introduit de son tems dans les écoles, si lui-même n'en fut pas l'inventeur, contribuèrent beaucoup à cette funeste décadence, comme il est certain qu'elles le firent aussi dans la suite chez les Romains.

Mais les choses n'en demeurèrent pas dans cet état. ^a Quand l'éloquence, sortie du Pirée, eut commencé à respirer un autre air que celui d'Athènes, elle perdit bientôt cette santé & cet embonpoint qu'elle y avoit toujours conservé : & gâtée par les manières étrangères, elle désapprit en quelque sorte à parler, & devint entièrement méconnoissable. C'est ainsi que par degrés, du beau & du parfait elle tomba dans le médiocre, & que du médiocre elle se précipita bientôt dans toutes sortes d'excès & de défauts.

J'ai déjà fait observer ailleurs, en parlant de Sénèque, que l'éloquence latine a eu le même sort.

Les mêmes raisons nous doivent peut-être faire craindre pour nous le même malheur : d'autant plus que ce

^a Ut semel è Piræo eloquentia evecta est, omnes peragravit insulas, atque ita peregrinata totâ Asiâ est, ut se externis obliuisceret moribus ; om-

nemque illam salubritatem Atticæ dictionis & quasi sanitatem perderet, ac loqui penè dedisceret. *Brut. n. 51.*

changement ne s'est introduit chez l'un & l'autre peuple que par le desir excessif qu'on a eu d'ajouter à l'éloquence plus d'ornement & de parure. Car je ne sai par quelle fatalité il est toujours arrivé que le bon goût, dès qu'il est parvenu à un certain point de maturité & de perfection, a presque aussitôt dégénéré, & par des déclinis imperceptibles, mais quelquefois assez prompts, est descendu du plus haut comble au plus bas degré. J'excepte pourtant la poésie grecque, qui depuis Homère jusqu'à Théocrite, & ses contemporains, c'est-à-dire, pendant six ou sept siècles, a toujours conservé en tout genre la même pureté, la même élégance.

Nous pouvons dire, pour la gloire de la nation, que depuis près d'un siècle le goût, par rapport aux belles lettres, a été exquis parmi nous, & qu'il l'est encore. Mais il est remarquable que ces illustres écrivains qui ont fait tant d'honneur à la France, & dont chacun en son genre peut être considéré comme original, se sont tous fait un devoir de regarder les Anciens comme leurs maîtres, & que les ouvrages qui ont eu le plus de réputa-

tion parmi nous , & qui selon toutes les apparences passeront jusqu'à la postérité la plus reculée , sont tous marqués au coin de la bonne antiquité. Ce doit donc être là aussi notre règle, & nous devons craindre de nous écarter de la perfection à mesure que nous nous écarterons du goût des Anciens.

Pour revenir à mon sujet, & finir cet article, le modèle le plus sûr que les jeunes gens destinés au Barreau puissent se proposer , est , comme je l'ai déjà dit, le stile de Démosthène adouci & orné par celui de Cicéron ; en sorte que les graces du dernier tempèrent l'austérité de l'autre, & que la précision & la vivacité de Démosthène corrigent la trop grande abondance & la manière d'écrire peut-être un peu trop lâche qu'on a reprochée à Cicéron.

*Dial. de
Orat. n. 18.*

Une éloquence plus ornée , telle par exemple qu'est celle de M. Fléchier , ne convient point pour des plaidoiers. Je ne lis jamais le portrait que fait Cicéron d'un orateur de son tems nommé Callidius, sans y reconnoître presque en tout les principaux caractères de M. Fléchier ; &

la réflexion qu'il y ajoute me paroît
 convenir extrêmement à la matière
 que je traite. ^a » Ce n'est point, dit-
 » il, un orateur du commun, mais
 » d'un mérite rare & singulier. Ses
 » pensées sont nobles & exquisés, &
 » il fait les revêtir d'expressions fines
 » & délicates. Il fait du discours tout
 » ce qu'il lui plaît : il fait lui donner
 » telle forme qu'il veut : jamais ora-
 » teur n'en fût plus le maître que lui,
 » & ne le mania avec tant d'art. Rien
 » de plus pur, rien de plus coulant
 » que son langage. Chaque mot est
 » en son lieu, & comme artistement

^a Sed de M. Callidio dicamus aliquid, qui non fuit orator unus è multis: potius inter multos propè singularis fuit: ita reconditas exquisitasque sententias mollis & pollucens vestiebat oratio. Nihil tam tenerum quàm illius comprehensio verborum: nihil tam flexibile: nihil quod magis ipsius arbitrio fingeretur, ut nullius oratoris æquè in potestate fuerit. Quæ primum ita pura erat, ut nihil liquidius: ita liberè fluebat, ut nusquam adhæresceret. Nullum nisi loco positum, & tanquam in vermiculato em-

blemate, ut ait Lucilius, structum verbum videres. Nec verò ullum aut durum, aut insolens, aut humile, aut in longius ductum. Ac non propria verba rerum, sed pleraque tralata: sic tamen ut ea, non irruisse in alienum locum, sed immigrasse in suum diceres. Nec verò hæc soluta, nec diffuentia, sed adstricta numeris, non apertè nec eodem modo semper, sed variè dissimulanterque conclusis. Erant autem & verborum & sententiarum lumina. . . quibus tanquam insignibus in ornatu di-

» enchassé où il doit. Il n'en admet
 » point de dur, d'inusité, de bas, ou
 » qui puisse déranger le discours. La
 » métaphore chez lui est fréquente,
 » mais si naturelle, qu'elle paroît n'a-
 » voir point usurpé la place d'un autre
 » mot, mais être entrée dans la sienne.
 » Tout cela est accompagné d'un nom-
 » bre, d'une cadence, qui a une mer-
 » veilleuse variété, & ne montre au-
 » cune affectation. Les plus belles fi-
 » gures y sont employées à propos, &
 » y jettent un grand éclat. L'ordre
 » & le plan de l'ouvrage sont pleins
 » d'art & de justesse; & partout régné
 » un stile doux, tranquille, & d'un
 » goût exquis. En un mot, si l'élo-
 » quence consistoit dans l'agrément,
 » il n'y auroit rien au dessus de cet
 » orateur. Des trois parties qui la com-
 » posent, il a les deux premières dans

stinguatur omnis ora-
 tio... Accedebat ordo re-
 rum plenus artis, totum-
 que dicendi placidum &
 sanum genus. Quod si
 est optimum suaviter di-
 cere, nihil est quod me-
 lius hoc quærendum pu-
 tes. Sed, cum à nobis
 paulo antè dictum sit,
 tria videri esse quæ ora-
 tor efficiere deberet, ut

doceret, ut delectaret,
 ut moveret: duo sum-
 mè tenuit, ut & rem
 illustraret differendo, &
 animos eorum qui audi-
 rent demulceret volup-
 tate. Aberat tertia illa
 laus qua permoveret at-
 que incitaret animos,
 quam plurimum pollere
 diximus. Brut. n. 274,
 275, 276.

» un souverain degré , je veux dire
 » celles qui tendent à instruire & à
 » plaire : mais la troisième , qui est
 » la plus importante , & qui consiste
 » à toucher & à émouvoir les esprits ,
 » lui manque absolument.

On ne peut certainement ne pas
 faire un grand cas d'une éloquence
 de ce genre : mais de quel prix doit-
 elle paroître en comparaison du grand
 & du sublime qui fait le caractère de
 celle de Démosthène ? Cette dernière
 ressemble à ces beaux & magnifiques
 bâtimens , construits dans le goût de
 l'ancienne architecture , qui n'admet-
 toit que des ornemens simples : dont
 le premier coup d'œil , & encore bien
 plus le plan , l'économie , & la distri-
 bution des parties , ont quelque chose
 de grand , de noble , & de majestueux,
 qui frappe & saisit les connoisseurs.
 L'autre pourroit être comparée à ces
 maisons bâties dans un goût d'élé-
 gance & de délicatesse , où l'art &
 l'opulence ont amassé tout ce qu'il y
 a de plus brillant & de plus riche ,
 où l'or & le marbre se montrent de
 toutes parts , & où les yeux ne sau-
 roient tomber sur aucun endroit qui
 ne leur présente quelque chose de rare
 & d'exquis.

Il est un troisiéme genre d'éloquence, encore inférieur ce me semble au second, & qui pourroit insensiblement nous conduire à quelque chose de pis : c'est celui où régner ces jeux d'esprit, ces pensées brillantes, ces espèces de pointes, qui deviennent assez à la mode. Elles sont soutenues dans quelques-uns de nos écrivains par la solidité des choses, par la force du raisonnement, par l'ordre & la suite du discours, & par une beauté de génie qui leur est naturelle. Mais comme ces dernières qualités sont rares, il est à craindre que leurs imitateurs ne prennent de leur stile que ce qu'il a de moins estimable : comme firent ceux de Sénèque, ^a qui n'ayant copié que ses défauts, se trouvèrent autant au dessous de leur modèle, que Sénèque lui-même étoit au dessous des Anciens.

Le Barreau a toujours été ennemi de ce stile éblouissant & plein d'une affectation vicieuse, & il l'est encore aujourd'hui plus que jamais. Les graves discours de ces judicieux Magistrats qui chaque année, en prescri-

^a Amabant eum magis, quàm imitabantur ; fluebant, quantum ille ab antiquis descenderat. *Quintil. l. 10. c. 1.*

vant aux Avocats les règles de la vraie éloquence, leur en tracent en même tems de parfaits modèles, font de fortes barrières contre le mauvais goût, & ne contribuent pas peu à perpétuer dans le Barreau cette heureuse tradition de bon goût, aussi bien que de bons sentimens, qui s'y conservent depuis si longtems.

§. VI.

Courtes réflexions sur la manière de faire des Rapports.

AVANT que de finir cet article, j'aurois encore à traiter une matière dont plusieurs des jeunes gens qui étudient auront un jour besoin d'être instruits : c'est de marquer le stile dont il convient de se servir en faisant un *Rapport*. Cette partie est d'un usage bien plus fréquent, & a beaucoup plus d'étendue que n'en a aujourd'hui l'éloquence du Barreau : puisqu'elle embrasse tous les emplois de la Robe, & qu'elle a lieu dans toutes les Cours souveraines ou subalternes ; dans toutes les Compagnies, dans tous les Bureaux & toutes les Commissions. Le succès de ces sortes d'actions attire autant de gloire

gloire qu'aucun plaidoyer, & il est d'un aussi grand secours pour la défense de la justice & de l'innocence. Je ne puis traiter ici cette matière que très légèrement, & je ne ferai qu'en indiquer les principes sans les approfondir.

Je sai que chaque Compagnie, chaque Jurisdiction a ses usages particuliers pour la manière de rapporter les procès : mais le fond est le même pour toutes, & le stile qu'on y emploie doit par tout être le même. Il y a une sorte d'éloquence propre à ce genre de discours, qui consiste, si je ne me trompe, à parler avec clarté & avec élégance.

Le but que se propose un Rapporteur est d'instruire les Juges ses confreres de l'affaire sur laquelle ils ont à prononcer avec lui. Il est chargé au nom de tous d'en faire l'examen. Il devient dans cette occasion, pour ainsi dire, l'œil de la Compagnie. Il lui prête & lui communique ses lumières & ses connoissances. Or, pour le faire avec succès, il faut que la distribution méthodique de la matière qu'il entreprend de traiter, & l'ordre qu'il mettra dans les faits & dans les preuves, y répandent une si grande netteté, que tous

puissent sans peine & sans effort entendre l'affaire qu'on leur raporte. Tout doit contribuer à cette clarté, les pensées, les expressions, les tours, & même la manière de prononcer, qui doit être distincte, tranquille, & sans agitation.

J'ai dit qu'à la netteté il falloit joindre quelque agrément, parce que souvent pour instruire il faut plaire. Les Juges sont hommes comme les autres, & quoique la vérité & la justice les intéressent par elles-mêmes, il est bon de les y attacher encore plus fortement par quelque attrait & quelque appas. Les affaires, obscures pour l'ordinaire & épineuses, causent de l'ennui & du dégoût, si celui qui fait le Rapot n'a soin de l'assaisonner d'un sel fin & délicat, qui sans chercher à paroître se fasse sentir, & qui par une certaine pointe d'agrément & de grace réveille & pique l'attention des auditeurs.

Les mouvemens, qui sont ailleurs la plus grande force de l'éloquence, sont ici absolument interdits. Le Rapporteur ne parle pas comme avocat, mais comme Juge. En cette qualité il tient quelque chose de la loi, qui

tranquille & paisible se contente de montrer la règle & le devoir : & comme il lui est commandé d'être lui-même sans passions , il ne lui est pas permis non plus de songer à exciter celles des autres.

Cette manière de s'exprimer , qui n'est soutenue ni par le brillant des pensées & des expressions , ni par la hardiesse des figures , ni par le pathétique des mouvemens , mais qui a un air aisé , simple , naturel , est la seule qui convienne aux Rapports , & elle n'est pas si facile qu'on se l'imagine.

J'appliquerois volontiers à l'éloquence du Rapporteur ce que dit Cicéron de celle de Scaurus ; laquelle n'étoit pas propre à la vivacité de la plaidoierie , mais convenoit extrêmement à la gravité d'un Sénateur , qui avoit plus de solidité & de dignité , que d'éclat & de pompe ; & où l'on remarquoit , avec une prudence consommée , un fond merveilleux de bonne foi , qui entraînoit la créance. Car ici la réputation d'un Juge fait partie de son éloquence , & l'idée qu'on a de sa probité donne beaucoup de poids & d'autorité à son discours. *In Scauri oratione ,* Brut. n.
sapientis hominis & recti , gravitas sum- 111. & 112.

ma & naturalis quadam inerat auctoritas: non ut causam, sed ut testimonium dicere putares, cum pro reo diceret. Hoc dicendi genus ad patrocinia mediocriter aptum videbatur; ad senatoriam verò sententiam, cujus erat ille princeps, vel maximè: significabat enim non prudentiam solùm, sed, quod maximè rem continebat, fidem.

Ainsi l'on voit que pour réussir dans les *Rapports*, il faut s'attacher à bien étudier le premier genre d'éloquence, qui est le simple, en bien prendre le caractère & le goût, & s'en proposer les plus parfaits modèles: être très réservé & très sobre à faire usage du second genre, qui est l'orné & le tempéré; n'en emprunter que quelques traits & quelques agrémens avec une sage circonspection, dans des occasions rares; mais s'interdire très sévèrement le troisième stile, qui est le sublime.

Ce que l'on pratique au Collège, en Rhétorique sur tout & en Philosophie, peut servir beaucoup aux jeunes gens pour les former à la manière de bien faire un Rapport. Après qu'on a expliqué une harangue de Cicéron, on les oblige d'en rendre compte, d'en exposer toutes les parties, d'en distinguer les différentes preuves, & d'en marquer

le fort ou le foible. De même en philosophie on accoutume les écoliers, après qu'on a vû avec eux quelques traités, comme de Descartes, ou du P. Malbranche, à en faire l'analyse, à réduire des raisonnemens, souvent fort abstraits & fort étendus, à quelque chose de précis & de net; à mettre les difficultés & les objections dans tout leur jour, & à y joindre les solutions qu'on en apporte. J'ai vû de jeunes Conseillers avouer que de tous les exercices du Collège c'étoit celui qui leur avoit été le plus utile, & dont ils faisoient le plus d'usage en rapportant les procès.

ARTICLE SECOND.

Par quels moiens les jeunes gens peuvent se préparer à la plaidoirie.

DE MOSTHÈNE & Cicéron étant parvenus à la perfection de l'éloquence, sont fort propres à indiquer aux jeunes gens la route qu'ils doivent tenir pour y arriver aussi. Je vais donc rapporter en abrégé ce que l'histoire nous apprend de leurs premières années, de leur éducation, des différens exercices par lesquels ils se sont préparés à la plaidoirie, & de ce qui a

fait leur principal mérite, & établi leur réputation. Ainsi ces deux grands orateurs serviront en même tems de modèles & de guides aux jeunes gens. Je ne prétens pas néanmoins qu'ils doivent ou qu'ils puissent les imiter en tout : mais quand ils ne feroient que les suivre de loin, ils avanceroient beaucoup.

D É M O S T H É N E.

*Plut. in vita
Demosth.*

DÉMOSTHÈNE aiant perdu son pere dès l'âge de sept ans, & étant tombé entre les mains de tuteurs intéressés & avarés, qui ne songeoient qu'à profiter de son bien, ne fut pas élevé avec autant de soin que le demandoit un naturel aussi excellent que le sien : outre que la foiblesse de sa complexion & la délicatesse de sa santé, jointes à l'excès tendresse d'une mere qui l'aimoit uniquement, ne permettoient pas à ses maîtres de le presser beaucoup pour l'étude.

Leur aiant un jour entendu parler d'une cause célèbre qui devoit se plaider, & qui faisoit beaucoup de bruit dans la ville, il les pressa vivement de vouloir le mener avec eux au Barreau, afin qu'il pût assister à cette fa-

meuse plaidoierie. L'orateur, qui s'appelloit Callistrate, fut écouté avec une grande attention, & aiant eu un succès extraordinaire, il fut reconduit chez lui en cérémonie au milieu d'une foule de citoyens illustres qui s'empressoient à l'envi à lui témoigner leur contentement. Le jeune homme fut extraordinairement touché des honneurs qu'il vit rendre à l'orateur, & encore plus du souverain pouvoir qu'a l'éloquence sur les esprits, dont elle dispose en maîtresse absolue. Il en sentit lui-même l'effet, & ne pouvant résister à ses charmes, il s'y livra entièrement dès ce jour, & renonça à toute autre étude & à tout autre plaisir.

L'école d'Isocrate, ^a d'où sortirent tant de grands orateurs, étoit pour lors à Athènes la plus renommée. Mais soit que la fardide avarice des tuteurs de Démosthène ne lui permît pas de profiter des leçons d'un maître qui les faisoit paier fort * cher, soit que l'éloquence douce & paisible d'Isocrate ne fut point dès lors de son goût, il étudia sous Isée, ^b dont le caractère étoit la force & la véhémence.

* Dix mines, c'est-à-dire, cinq cents livres.

^a Isocrates...cujus è ludo, tanquam ex equo Trojano, innumeri principes

exierunt. 2. de Orat. n. 94.

^b Sermo promptus, & Isæo torrentior. Juven.

ce. Il trouva pourtant le moien d'avoir les préceptes de la Rhétorique que le premier enseignoit. Platon fut , à proprement parler , celui qui contribua le plus à former Démosthène : ^a & il est aisé de reconnoître dans les écrits du disciple le stile noble & sublime du maître.

Le premier essai qu'il fit de son éloquence fut contre ses tuteurs , qu'il obligea de lui restituer une partie de son bien. Animé par cet heureux succès, il se hazarda de parler devant le peuple. Il y réussit tout-à-fait mal. Il avoit une voix foible , la langue embarrassée , & une fort courte haleine : & cependant ses périodes étoient si longues , qu'il étoit souvent obligé de les interrompre pour respirer. Il fut donc sifflé de tout l'auditoire , & s'en retourna entièrement découragé , & résolu de renoncer pour toujours à un emploi dont il se croioit incapable. Un de ses auditeurs , qui au travers de ses défauts avoit aperçu en lui un excellent fonds de génie , & une éloquence assez approchante de celle de Périclès , lui fit

^a Illud jusjurandum | festo docet præceptoreu
per casos in Marathone | ejus Platonem fuisse.
ac Salamine propugna- | Quinil. l. 12. c. 10.
tores Reip. satis mani

reprendre courage par les vives remontrances qu'il lui fit , & par les salutaires avis qu'il lui donna.

Il parut donc une seconde fois devant le peuple , & n'en fut pas mieux reçu. Comme il s'en retournoit la tête baissée , & plein de confusion , un des plus excellens acteurs de ce tems , qui étoit son ami , nommé Satyrus , le rencontra ; & aiant appris de lui-même la cause de son chagrin , il lui fit entendre que le mal n'étoit point sans remède , & que tout n'étoit pas si désespéré qu'il le croioit. Il lui demanda seulement de réciter devant lui quelques vers d'Euripide ou de Sophocle : ce qu'il fit sur le champ. Satyrus les aiant répétés après lui , leur donna toute une autre grace par le ton , le geste , & la vivacité avec lesquels il les prononça , en sorte que Démosthène lui-même les trouva tout différens. Il sentit bien ce qui lui manquoit , & il s'appliqua à l'acquérir.

Les efforts qu'il fit pour corriger le défaut naturel qu'il avoit dans la langue , & pour se perfectionner dans la prononciation , dont son ami lui avoit fait connoître le prix , paroissent presque incroyables , & font bien voir qu'un

travail opiniâtre surmonte tout.^a Il bégairoit à un point qu'il ne pouvoit exprimer certaines lettres, entr'autres celle qui commence le nom de l'art qu'il étudioit : & il avoit l'haleine si courte, qu'il ne pouvoit suffire à prononcer une période entière sans s'arrêter. Il vint à bout de vaincre tous ces obstacles, en mettant dans sa bouche de petits cailloux, & prononçant ainsi plusieurs vers de suite à haute voix sans s'interrompre, & cela même en marchant, & en montant par des endroits fort roides & fort escarpés : en sorte que dans la suite nulle lettre ne l'arrêta, & que les plus longues périodes n'épuisoient

^a Orator imitetur illum, cui sine dubio summa vis dicendi conceditur, Atheniensem Demosthenem, in quo tantum studium fuisse tantusque labor dicitur, ut primum impedimenta naturæ diligentia industriaque superaret : cumque ita balbus esset, ut ejus ipsius artis, cui studeret, primam literam non posset dicere, perfecit meditando ut nemo plinius eo locutus putaretur. Deinde cum spiritus ejus esset angustior, tantum

continenda anima in dicendo est assecutus, ut una continuatione verborum (id quod scripta ejus declarant) binæ ei contentiones vocis & remissiones continerentur. Qui etiam (ut memoriæ proditum est) conjectis in os calculis, summa voce versus multos uno spiritu pronuntiare consuebat : neque id consistens in loco, sed inambulans : atque adscensu ingrediens arduo. 1. de Orat. n. 260. 261.

plus son haleine. Il fit plus. ^a Il alloit sur le bord de la mer, & dans le tems que les flots étoient le plus violemment agités, il y prononçoit des harangues pour s'appriivoiser par le bruit confus des flots aux émeutes du peuple, & aux cris tumultueux des assemblées. Il avoit chez lui un grand miroir, qui étoit son maître pour l'action, & devant lequel il déclamoit avant que de parler en public. Il fut bien païé de toutes ses peines, puisqu'il fut par ce moien qu'il porta l'art de déclamer au plus haut degré de perfection où il puisse aller.

Son application à l'étude n'étoit pas moindre pour tout le reste. Pour être plus éloigné du bruit, & moins sujet aux distractions, il se fit faire un cabinet souterrain, qui subsistoit encore du tems de Plutarque, où il s'enfermoit quelquefois des mois entiers, se faisant raser exprès la moitié de la tête pour se mettre hors d'état de sortir. C'étoit là qu'à la lueur d'une petite lampe il composa ces ha-

^a Propter quæ idem ille tantus amator secreti Demosthenes, in litore, in quod se maximo cum sono fluctus illide-

ret, meditans consuecebat concionum fremitus non expavescere. *Quint.* l. 10. c. 3.

420 DE L'ELOQUENCE
rangues admirables, dont ses envieux
disoient qu'elles sentoient l'huile,
pour marquer qu'elles étoient tra-
vaillées avec trop de soin. On voit
bien, répliquoit-il, que les vôtres ne
vous ont pas tant coûté de peines. Il
se levoit extrêmement matin, & ^a il
avoit coutume de dire qu'il étoit bien
fâché quand un ouvrier l'avoit devan-
cé dans le travail. On peut juger des
efforts qu'il fit pour se perfectionner
en tout genre, par la peine qu'il prit
de copier de sa propre main jusqu'à
huit fois l'histoire de Thucydide, pour
se rendre son stile plus familier.

C I C É R O N.

C I C É R O N apporta en naissant un
excellent naturel, & rien ne lui man-
qua du côté de l'éducation: en quoi
il fut plus heureux que Démosthène.
^{2. de Orat.} Son pere en prit un soin particulier,
^{n. 2.} & n'épargna rien pour cultiver son
esprit. Il paroît que le célèbre Craf-
sus, dont il parle si souvent dans ses
ouvrages, voulut bien lui-même ré-
gler le plan de ses études, & qu'il lui

^a Cui non sunt audita? do opificum antelucana
Démostenis vigilia? qui victus esset industria. 4.
dolere se aiebat, si quan- Tusc. Quæst. n. 44.

donna des maîtres capables d'entrer dans ses vûes. ^a Ce fut le poëte Archias qui jeta dans son esprit encore tendre les premières semences du goût pour la belle littérature, comme Cicéron lui-même nous l'apprend dans l'éloquent discours qu'il fit pour la défense de son maître.

Jamais enfant n'eut plus d'ardeur pour l'étude que celui-ci. Il n'y avoit alors que des Grecs qui enseignassent la jeunesse: & ils le faisoient dans leur langue, ce qui est digne de remarque. Plotius fut le premier qui changea cette coutume, & qui fit ses leçons en latin. Il étoit de Gaule. ^b Son école devint fort célèbre. On y courut de toutes parts, & ceux qui avoient le plus de goût approuvoient fort sa ma-

^a Quoad longissimè potest mens mea respicere spatium præteriti temporis, & pueritiæ memoriâ recordari ultimam, inde usque repetens, hunc video mihi principem & ad suscipiendam, & ad ingrediendam rationem horum studiorum existisse. *Orat. pro Arch.* v. 1.

^b Equidem memoria teneo, pueris nobis primum latinè docere cœ-

pisse Lucium Plotium quemdam: ad quem cum fieret concursus, quod studiosissimus quisque apud eum exerceretur, dolebam mihi idem non licere. Continebar autem doctissimorum hominum auctoritate, qui existimabant græcis exercitationibus ali melius ingenia posse. *Epist. Cicer. apud Suet. de claris Rhetoribus.*

nière. Cicéron brûloit du desir d'entendre un tel maître : mais ceux qui présidoient à son éducation , & qui régloient ses études , ne le jugèrent pas à propos. C'est que cette manière d'enseigner , inouïe & inusitée jusques-là , parut aux Magistrats une nouveauté dangereuse ; & les Censeurs , dont Crassus étoit l'un , firent un décret pour l'interdire , sans en apporter d'autre raison sinon que cette coutume étoit contraire à l'usage établi par les ancêtres. Crassus dans le troisième livre de l'Orateur , ou plutôt Cicéron sous son nom , tâche de justifier du mieux qu'il peut ce décret , qui avoit fort blessé les personnes sensées , & il laisse entrevoir que ce n'étoit pas tant la nouvelle méthode en elle-même qui avoit été condamnée , que la manière dont les maîtres s'y prenoient. En effet ^a cette méthode prit enfin le dessus , & l'on en reconnut l'utilité & les avantages , comme nous l'apprenons de Suétone , qui nous a conservé & la lettre où Cicéron parle de Plotius , & le décret des Censeurs , aussi bien que l'arrêt du Sénat.

3. de Orat.
n. 23. 95.

a Paularim & ipsa utilitas honestaque apparuit : multa que eam praesidii | causa & gloriae appetiverunt. Sueton. Ibid.

Cicéron cependant faisoit de grands progrès sous ses maîtres. Aussi avoit-il un génie tel que Platon le desiré, avide d'apprendre, propre pour toutes les sciences, & qui embrassoit tout. La poésie fut une de ses premières passions, & l'on dit qu'il y réussissoit assez. Dès ses premières années il se distingua parmi ceux de son âge d'une manière si marquée, que les parens de ceux qui étudioient avec lui, sur le récit merveilleux qu'on leur faisoit du génie extraordinaire de cet enfant, venoient exprès dans les écoles pour en être témoins par eux-mêmes, & s'en retournent charmés de ce qu'ils avoient vû & entendu. Il falloit que ce rare mérite fût accompagné de beaucoup de modestie, puisque les compagnons étoient les premiers à le faire valoir, & qu'ils lui rendoient des honneurs qui allèrent jusqu'à exciter la jalousie de quelques-uns des parens.

A l'âge de seize ans, qui étoit le tems où l'on faisoit prendre aux jeunes gens la robe virile, les études de Cicéron devinrent plus sérieuses. ^a C'étoit alors la coutume à Rome qu'à l'âge dont

^a Ergo apud majores batur, imbutus jam do-
nostros juvenis ille, qui mestica disciplina, re-
toro & eloquentia para- fertus honestis studiis,

nous parlons, le pere ou le plus proche parent de celui qu'on destinoit à la plaidoierie, allât le présenter à quel-qu'un des plus célèbres orateurs du tems, & le mît sous sa protection. Le jeune homme après cela s'attachoit à lui d'une manière particulière, alloit régulièrement l'entendre quand il plaidoit, le consultoit sur ses études, & ne faisoit rien sans prendre ses avis. Accoutumé ainsi de bonne heure à respirer l'air du Barreau, qui est la meilleure école pour un jeune avocat; devenu le disciple des plus grands maîtres, & formé sur les plus parfaits modèles, il étoit bientôt en état de les imiter.

^a Cicéron nous apprend lui-même qu'il suivit cette route, & qu'il se rendit l'auditeur assidu de ce qu'il y avoit à Rome de plus habiles avocats. Il

deducebatur à patre, vel à propinquis, ad eum oratorem qui principem locum in civitate tenebat. Hunc sectari, hunc prosequi, hujus omnibus distionibus interesse... Atque hercule sub ejusmodi præcætionibus juvenis ille de quo loquimur, oratorum discipulus, fori auditor, sectator judiciorum, eru-

ditus & assuefactus, alienis experimentis... solus statim & unus cumque causæ par erat. *Dial. de Orat. n. 34.*

^a Reliquos frequenter audiens acerrimo studio tenebar, quotidieque & scribens, & legens, & commentans, oratoris tantum exercitationibus contentus non eram. *Brut. n. 305,*

donnoit dès lors chaque jour un tems considérable à la lecture & à la composition : & il y a bien de l'apparence que ce qu'il fait dire à Crassus dans ses livres de l'orateur, étoit ce qu'il avoit lui-même pratiqué dans sa jeunesse, savoir de traduire en latin les plus belles harangues des orateurs grecs, afin de mieux prendre leur stile & leur génie.

*1. de Orat.
n. 155.*

Il ne se renferma pas dans la seule étude de l'éloquence. Celle du droit lui parut une des plus nécessaires, & il y donna une singulière application. Il apprit aussi à fond la philosophie dans toutes ses parties, ^a & il témoigne en plusieurs endroits de ses ouvrages, que cette étude lui servit infiniment plus pour devenir orateur, que celle de la rhétorique. Il eut pour maîtres en ce genre tout ce qu'il y avoit alors de plus savans hommes.

Brut. n. 306.

Cicéron ne commença à plaider, qu'à l'âge environ de vingt-six ans. Les troubles de la République l'avoient empêché de le faire plutôt. ^b Ses premiers essais furent des coups de maî-

*Brut. n. 306.
& 309.*

^a Ego fateor, me oratorem, si modo sim, aut etiam quicumque sim, non ex rhetorum officinis, sed ex Academiae spatibus extitisse. *Orat. n. 12.*
^b Prima causa publica pro Sexto Roscio dicta.

tre, & ils lui acquirent d'abord une réputation qui égala presque celle des plus anciens avocats. Son plaidoyer pour Roscius d'Amérie, & sur-tout l'endroit de ce discours qui regarde le supplice des parricides, eut un succès extraordinaire, & lui attira de grands applaudissemens: d'autant plus que personne n'avoit osé se charger de cette affaire à cause du crédit énorme de Chrysogonus affranchi du Dictateur Sylla, qui étoit alors tout puissant dans la République.

^a Cette joie si sensible d'une réputation naissante fut troublée par l'inquiétude que lui causa sa santé. Il étoit d'une complexion fort délicate. Le travail du Barreau, joint à sa manière d'écrire & de prononcer fort vive & fort véhémence, fit craindre qu'il n'y

tantum commendationis habuit, ut non ulla esset, quæ non nostro digna patrocínio videretur.

Brut. n. 312.

Quantis illa clamoribus adolescentuli diximus de supplicio parricidarum? *Orat. n. 107.*

^a Erat eo tempore in nobis summa gracilitas & infirmitas corporis: procerum & tenue col- lum: qui habitus & quæ

figura non procul abesse putatur à vitæ periculo, si accedit labor, & laterum magna contentio. Eoque magis hoc eos, quibus eram carus, commovebat, quòd omnia sine remissione, sine varietate, vi summa vocis, & totius corporis contentione dicebam. Itaque cum me & amici & medici hortarentur, ut causas agere desisterem:

succombât : & tous ses amis , aussi bien que les médecins , le condannoient au silence & à la retraite. C'eût été pour lui une espèce de mort , que de renoncer absolument à la douce espérance d'une gloire aussi flatteuse que celle que lui offroit le Barreau. Il crut qu'il suffiroit de modérer un peu la véhémence de son stile & de sa prononciation , & qu'un voyage pourroit rétablir sa santé. Il partit donc pour l'Asie. Quelques-uns ont cru qu'une raison de politique rendit cette absence nécessaire , pour éviter les suites du ressentiment de Chrysogonus.

Il passa par Athènes , & s'y arrêta plus de six mois. Plein d'ardeur comme il étoit pour l'étude , on juge aisément à quoi il employa ce tems dans une ville , qui étoit encore alors regardée comme le siège & le domicile de la plus fine littérature , & de la plus solide philosophie. D'Athènes il alla en Asie , où il consulta avec soin tout ce qu'il y rencontra d'habiles professeurs d'éloquence. Et non content des précieuses richesses qu'il y

Brut. n. 315.

Brut. n. 315.

316.

quodvis potius periculum mihi adeundum , quam à sperata dicendi gloria discedendum putavi. Sed cum censerem remissione & moderatione vocis , & commuta-

to genere dicendi , me & periculum vitare posse , & temperatius dicere ; ea causa mihi in Asiam proficiscendi fuit. *Brut. n. 313. 314.*

avoit amassées, il passa à Rhodes, pour y entendre le célèbre Molon. Déjà fort renommé parmi les Avocats de Rome, il ne rougit point de prendre encore ses leçons, & de devenir une seconde fois son disciple^a. Il n'eut pas lieu de s'en repentir. Cet habile maître le remaniant de nouveau, pour ainsi dire, réforma dans son stile ce qui y restoit de vicieux, & vint à bout d'en retrancher cette abondance & cette superfluité excessive, qui semblable à un fleuve qui se déborde ne connoissoit ni borne ni mesure.

^b Après deux années d'absence Cicéron revint à Rome, non seulement plus formé qu'auparavant, mais presque entièrement changé. Il avoit pris un ton de voix plus doux : son stile étoit devenu plus châtié & moins étendu :

^a Is (Molo) dedit operam, si modò id consequi poterit, ut nimis redundantes nos & superfluentes juvenili quadam dicendi impunitate, & licentia reprimeret, & quasi extra ripas diffuentes coerceret. *Brut. n. 316.*

M. Tullius, cum jam clarum meruisset inter patronos qui tum erant nomen. . . Apollonio Moloni, quem Romæ

quoque audierat, Rhodi se rursus formandum ac velut recoquendum dedit. *Quintil. l. 12. c. 6.*

^b Ita recepi me benè nio post, non modò exercitior, sed prope mutatus. Nam & contentio nimia vocis reciderat, & quasi defuerat oratio, lateribusque vires & corporis mediocris habitus accesserat. *Brut. n. 316.*

son corps même s'étoit fortifié. ^a Il y trouva deux orateurs, qui s'y étoient fait une grande réputation, & qu'il auroit fort désiré d'égaliser, savoir Cotta & Hortensius : mais le dernier surtout, qui étoit à peu près de son âge, & dont la manière d'écrire avoit plus de rapport à la sienne. Ce n'est pas une curiosité inutile aux jeunes gens qui se destinent au Barreau, de voir ces deux grands orateurs en venir aux prises comme deux athlètes, & poussés par une noble émulation se disputer l'un à l'autre la victoire pendant un grand nombre d'années. Je rapporterai ici une partie de ce que Cicéron en dit.

^b R I E N de ce qui fait les grands orateurs ne manquoit à Hortensius, ni du côté de la nature, ni du côté de l'étude. Il avoit un génie vif, une ardeur inconcevable pour le travail, une assez grande étendue de science, une mémoire prodigieuse, & une manière de pro-

^a Duo tum excellēbant oratores, qui me imitandi cupiditate incitarent, Cotta & Hortensius. . . . Cum Hortensio mihi magis arbitrabar rem esse, quod & dicendi ardore eram propior, & ætate conjun-

ctior. *Brut. n. 317.*

^b Nihil isti, neque à natura, neque à doctrina defuit. . . . Erat ingenio peracri, & studio flagranti, & doctrina eximia, & memoria singulari. 3. *de Orat. n. 229. 230.*

430 DE L'ELOQUENCE
noncer si accomplie, que les plus fameux acteurs du tems alloient exprès l'entendre pour se former par son exemple au geste & à la déclamation. Il brilla donc extrêmement dans le Barreau, & s'y fit un grand nom.

^a Mais après son consulat, n'ayant plus rien qui piquât son ambition, & desirant mener une vie, comme il le pensoit, plus heureuse, ou au moins plus douce, dans l'abondance des grands biens qu'il avoit amassés, il commença à se négliger, & il diminua beaucoup de cette ardeur qu'il avoit toujours eue pour le travail dès sa plus tendre jeunesse. La première, la seconde, la troisième année apportèrent dans sa manière de plaider quelque changement, mais presque encore imperceptible, & dont les seuls connoisseurs pouvoient s'apercevoir: comme il arrive à

a Post consulatum . . . summum illud suum studium remisit, quo à puero fuerat incensus: atque in omnium rerum abundantia voluit beatiùs, ut ipse putabat, remissiùs certè vivere. Primus, & secundus annus, & tertius tantum quali de picturæ veteris colore detraxerat, quantum non	quavis unus ex populo, sed existimator doctus & intelligens posset cognoscere. Longius autem procedens, & in ceteris eloquentiæ partibus, tum maximè in celeritate & continuatione verborum adhærescens: sui dissimilior videbatur fieri quodtidie. <i>Brut. n. 320.</i>
--	--

des tableaux, dont le vif éclat diminue & s'amortit infensiblement. Ce déchet alla toujours en augmentant à mesure qu'il avançoit en âge; & son feu & sa vivacité l'abandonnant, il devenoit tous les jours de plus en plus méconnoissable.

^a Cicéron cependant redoublant ses efforts avançoit à grands pas, & tâchoit d'atteindre, & même, s'il se pouvoit, de devancer son rival dans cette noble carrière de la gloire, où il est permis aux avocats de disputer la palme à leurs meilleurs amis. Un nouveau genre d'éloquence, également pleine d'agrément & de force qu'il introduisit dans le Barreau, attiroit sur lui les yeux, & le rendoit l'objet de l'admiration publique. Il en fait lui-même un excellent portrait, mais d'une manière fine & délicate, en marquant ce qui manquoit aux autres, & laissant par là entrevoir ce qu'on admiroit en lui. Je rapporterai l'endroit entier, parce que les jeunes gens y pourront voir toutes les parties qui forment un grand orateur.

^a Nos autem non desistebamus, cum omni genere exercitationis, tum maxime stilo, nostrum illud quod erat augere, quantumcumque erat. Nam cum pro-

pter assiduitatem in causis & industriam, tum propter exquisitius & minime vulgare orationis genus, animos hominum ad me dicendi novitate converterem. n. 321.

» ^a Il n'y avoit alors personne, dit-il,
 » qui eût fait une étude particulière des
 » belles lettres, sans lesquelles il n'y a
 » point de parfaite éloquence : person-
 » ne qui eût étudié à fond la philosophie,
 » qui seule enseigne en même tems à
 » bien vivre & à bien parler : personne
 » qui eût appris le droit civil, connois-
 » sance absolument nécessaire à l'ora-
 » teur pour le mettre en état de bien
 » plaider les causes particulières, & de
 » juger sainement des affaires : person-
 » ne qui possédât bien l'histoire Ro-
 » maine, ni qui sût en faire usage dans
 » ses plaidoiers : personne qui, après

a Nihil de me dicam : dicam de ceteris, quorum nemo erat qui videretur exquisitiùs quàm vulgus hominum studuisse literis, quibus fons perfectæ eloquentiæ continetur ; nemo, qui philosophiam complexus esset, maiorem omnium bene factorum beneque dictorum : nemo, qui jus civile didicisset, rem ad privatas causas, & ad oratoris prudentiam, maximè necessariam : nemo, qui memoriam rerum Romanarum teneret, ex qua, si quando opus esset, ab inferis locupletissimos testes excitaret : nemo, qui breviter argutèque incluso ad-
 versatio, laxaret judicium animos, atque à severitate paulisper ad hilaritatem risumque traduceret : nemo, qui dilatare posset, atque à propria ac definita disputatione hominis ac temporis ad communem questionem universi generis orationem traduceret : nemo, qui delectandi gratiâ digredi parumper à causâ nemo, qui ad iracundiam magnopere judicem. nemo, qui ad fletum posset adducere : nemo, qui animum ejus, (quod unum est oratoris maximè proprium) quocumque res postularet, impelleret. Brut. n. 322.

avoir

» avoir pressé vivement son adversaire
 » par la force & la solidité des argu-
 » mens , pût égaier l'esprit des Juges &
 » comme les dérider par des railleries
 » placées à propos: personne qui connût
 » l'art de tirer une affaire descirconstan-
 » ces particulières de la cause à une que-
 » stion commune & générale: personne
 » qui par de sages digressions pût quel-
 » quefois sortir de son sujet, pour jeter
 » de l'agrément dans sa plaidoierie :
 » personne enfin qui sût porter les Juges
 » tantôt à la colére, tantôt à la compas-
 » sion , & leur inspirer tels sentimens
 » qu'il lui plairoit, en quoi pourtant con-
 » sistoit le principal mérite de l'orateur.

^a Le grand succès de Cicéron réveilla
 Hortensius de son assoupissement , sur-
 tout quand il le vit arrivé au Consulat ;
 craignant sans doute que celui qui l'a-
 voit égalé par les dignités , ne le sur-
 passât pour le mérite. Ils plaident en-
 core ensemble pendant douze ans , vi-
 vant dans une grande union , pleins
 d'estime l'un pour l'autre , & chacun

^a Itaque , cum jam pe-
 ne evanuisset Hortensius ,
 & ego consul factus es-
 sem , revocare se ad in-
 dustriam coepit : ne , cum
 pares honore essemus ,
 aliqua re superior viderer. Sic duodecim post
 meum consulatum annos
 in maximis causis , cum
 ego mihi illum , sibi me
 ille anteferreret , conjur-
 tissimè versati sumus.
 Brut. n. 323.

434 DE L'ÉLOQUENCE
mettant son collègue beaucoup au des-
sus de lui-même. Mais le public donna
sans balancer la préférence à Cicéron.

Celui-ci nous apprend pourquoi Hortensius fut plus goûté dans sa jeunesse, que dans un âge plus avancé. Il avoit donné dans un genre d'éloquence ornée & fleurie, où régnoit une heureuse richesse d'expressions; une grande beauté & délicatesse de pensées, souvent néanmoins plus brillantes que solides; une exactitude, une justesse, une élégance de composition non communes. Ses discours, travaillés ainsi avec un soin & un art infini, & soutenus par un beau son de voix, un geste très agréable,

a Si quærimus cur adoleſcens magis floruerit dicendo , quàm ſenior , Hortenſius : cauſas reperiemus veriſſimas duas. Primum , quòd genus erat orationis Aſiaticum , adoleſcentiæ magis conſeſſum , quàm ſeneſturi... Itaque Hortenſius hoc genere florens , clamores faciebat adoleſcens... (Erat in verborum ſplendore elegans , compoſitione aptus , facultate copioſus... Vox canora & ſuauiſ ; motus & geſtus etiam plus artis habebat quàm erat oratori ſatis .) Habebat illud ſtudium crebra-

rum venuſtarumque ſententiarum : in quibus erant quædam magis venuſte dulcesque ſententiæ , quàm aut neceſſariæ , aut interdum utiles . Et erat oratio cum incitata & vibrans , tum etiam accurata & polita... Eriſ genus illud dicendi auctoritatis habebat parum , tamen apertum eſſe ætati videbatur . Et certè , quòd ingenii quædam forma lucebat... ſummam hominum admirationem excitabat . Sed cum jam honores , & illa ſenior auctoritas , & illa ſenior auctoritas , gravius quiddam requireret , remanebat idem ,

& une déclamation parfaite, plurent extrêmement dans un jeune homme, & enlevèrent d'abord tous les suffrages. Mais dans la suite, comme le poids des charges par où il avoit passé, & la maturité de l'âge demandoient quelque chose de plus grave & de plus sérieux, cette éloquence enjouée ne fut plus de saison. C'étoit toujours le même orateur, & le même stile, mais non le même succès. D'ailleurs, comme son ardeur pour le travail s'étoit beaucoup rallentie, & qu'il ne se donnoit plus la même peine qu'autrefois pour composer, les pensées qui jusques-là avoient fait briller son discours, n'ayant plus leur ancienne parure, mais paroissant sous un air négligé, perdirent presque tout leur éclat, & firent perdre aussi à l'orateur une grande partie de sa réputation.

R E F L E X I O N S

Sur ce qui vient d'être dit.

LE SIMPLE récit que je viens de faire de la conduite qu'ont tenu les plus

nec decebat idem. Quodque exercitationem studiumque dimiserat, quod in eo fuerat acerrimum, concinnitas illa crebritaque sententiarum pristina manebat, sed ea vestitu illo orationis, quo consueverat, ornata non erat. *Brut.* 325. 326. 327. & 330.

grands orateurs de l'antiquité, montre assez aux jeunes gens qui se destinent au Barreau, la route qu'ils doivent suivre, s'ils veulent arriver au même but.

1. Avant tout, ils doivent se former une grande idée de l'emploi qu'ils embrassent. Car, quoiqu'il ne conduise plus aux premières places de l'Etat, comme cela étoit autrefois ordinaire à Athènes & à Rome, quelle considération n'attire-t-il point encore à ceux qui s'y distinguent soit pour la plaidoierie, soit pour la consultation? ^a Y a-t-il rien de plus flatteur pour un simple particulier que de voir sa maison fréquentée par les personnes les plus qualifiées, & par les Princes mêmes: qui tous dans leurs doutes & dans leurs besoins viennent à lui comme à un oracle faire hommage à sa

^a Quid est præclarius, quàm honoribus & reip. muneribus perfunctum senem, posse suo jure dicere idem, quod apud Ennium dicat ille Pythius Apollo, se cum esse, unde sibi, si non POPULI, ET REGES, at omnes sui cives CONSILIUM EXPETANT,

SUARUM RERUM INCERTI: QUOS EGO MEA OPE EX INCERTIS CERTOS, COMPOTESQUE CONSILII DIMITTO, UT NE RES TEMERE TRACTENT TURBIDAS.

Est enim sine dubio domus jurisconsulti totius oraculum civitatis. 1. de Grat. n. 199. 200.

Ulla ne tanta ingentium opum ac magnæ potentiz voluptas, quàm spectare homines veteres & senes, & totius urbis gratia subnixos, in summa omnium rerum abundantia consistentes id quod optimum sit se non habere. Dialog. de Orat. n. 6.

science & à ses rares talens, & reconnoître en lui une supériorité de lumières & de prudence que toutes les richesses & toute la grandeur ne peuvent donner ? Est-il un plus beau spectacle que de voir un nombreux auditoire attentif, immobile, & comme suspendu à la bouche d'un avocat, qui fait manier avec tant d'habileté la parole, commune ce semble à tous, qu'il charme & enlève les esprits, & s'en rend absolument le maître ? Mais indépendamment de cette gloire, qui par soi-même pourroit être un motif assez frivole, quelle solide joie pour un homme de bien de penser qu'il a reçu de Dieu un talent qui le rend l'asyle des malheureux, le protecteur de la justice, & qui le met en état de défendre les biens, la vie, & l'honneur de ses freres.

2. Une suite naturelle de cette première réflexion, est de se bien préparer à un emploi si important, & de suivre, au moins de loin, le zèle & l'ardeur infatigable de Démosthène & de Cicéron.
 a Je sai que le fonds de génie est la pre-

a Cum ad inveniendum in dicendo tria sint, acumen, ratio, diligentia: non possum equidem non ingenio primas concedere:	re: sed tamen ipsum ingenium diligentia etiam ex tarditate incitat. . . Hæc præcipue colenda est nobis: hæc semper adhi-
---	---

438 DE L'ELOQUENCE

mière qualité & la plus nécessaire pour un avocat : mais je sai aussi que le travail peut beaucoup. Il est comme une seconde nature ; & s'il ne donne pas l'esprit à qui en manque tout-à-fait , au moins il le redresse , il le polit , il l'augmente , il le fait valoir : & ce n'est point sans raison que Cicéron insiste extrêmement sur cet article , & déclare qu'en matière d'éloquence tout dépend du soin , du travail , de l'application , de la vigilance de l'orateur.

3. La connoissance des loix , des différentes coutumes , de la jurisprudence ancienne & nouvelle , est proprement la science de l'avocat. Prétendre être en état de plaider sans ce secours , c'est vouloir élever un édifice sans avoir posé de fondement.

4. C'est le talent de la parole qui fait l'orateur. Elle est comme l'instrument commun qui le met en état de faire usage de tout le reste. Il me semble qu'on ne s'y applique point assez. Soit paresse , soit confiance en soi-même , on croit

benda : hæc nihil est , plectar uno verbo , quo quod non assequatur. . . . sæpe jam usi sumus , diligencia ; qua una virtute Reliqua sunt in cura , omnes virtutes reliquæ attentione animi , cogitatione , vigilantia , assiduitate , labore : com- continentur. 2. de Orat. n. 147. 148. 150.

que pour y exceller il fuffit d'avoir de l'esprit. Cicéron ne pensoit pas ainfi. Ce qu'il fit pour s'y rendre habile nous paroîtroit incroiable, si lui-même ne l'attestoit en plusieurs endroits. Il doit être en cela, comme en toute autre chose, le modèle des jeunes gens. Puifer la rhétorique dans les sources mêmes, consulter d'habiles maîtres, lire avec grand soin les anciens & les modernes, s'exercer beaucoup dans la composition & dans la traduction, & faire une étude particulière de sa langue: tels furent les exercices que Cicéron crut nécessaires pour devenir habile orateur.

5. Mais ce qui est le plus négligé, est l'action, la prononciation: & cependant c'est ce qui contribue davantage au succès de la parole. ^a Cette éloquence extérieure, comme l'appelle Cicéron, qui est à la portée de tous les auditeurs parce qu'elle ne parle qu'aux sens, a quelque chose de si séduisant & de si capable d'éblouir, que souvent elle tient lieu de tout autre mérite, & met un avocat médiocre au-dessus des plus

^a Est actio quasi corporis quardam eloquentia. Nam & infantes, actio- nis dignitate, eloquen-
tia sæpe fructum tulerunt: & disert, deformitate agendi, multi infantes putati sunt. Or. n. 55. 56.

habiles.^a Tout le monde fait la fameuse réponse de Démosthène sur la qualité qu'il jugeoit plus nécessaire à l'orateur, dont le défaut pouvoit moins se couvrir, & qui étoit plus capable de couvrir les autres. Aussi fit-il des efforts incroyables pour y réussir. Cicéron l'imita en cela comme dans le reste : & il s'y trouva en quelque sorte forcé par le desir d'atteindre son rival Hortensius, qui excelloit de ce côté. L'exemple de l'un & de l'autre doit être une forte leçon pour les jeunes avocats.

6. Il manque aussi, ce me semble, à plusieurs avocats une certaine fleur de belles lettres & d'érudition, qui orne néanmoins & enrichit infiniment l'esprit, & qui répand dans la composition une finesse, une délicatesse, & des graces qui ne se puissent point ailleurs. La lecture des anciens auteurs, & sur-tout des Grecs, est trop négligée. Combien Cicéron les avoit-il étudiés ! Orateurs, poètes, historiens, philosophes, tout lui étoit connu, tout lui servoit ; & les der-

^a Actio in dicendo una dominatur. Sine hac summus orator esse in numero nullo potest : mediocris, hac instructus, summus sæpe superare.

Huic primas dedisse Demosthenes dicitur, cum rogaretur quid in dicendo esset primum : huic secundas, huic tertias. 3. de Orat. n. 213.

niers encore plus que les autres. Les jeunes avocats devoient ne se livrer pas de si bonne heure à la plaidoierie, & prendre dans les premières années du tems pour amasser ce fonds si nécessaire & si précieux de connoissances, auquel on ne revient point dans la suite. J'avoue que l'usage du Barreau est le meilleur maître pour eux, & le plus capable de les former; mais il ne doit pas consister d'abord à plaider souvent. On y entend assiduement les grands orateurs, on étudie leur génie, on observe leurs manières, on est attentif au jugement qu'en portent les connoisseurs; & l'on tâche ainsi de profiter également & de leurs perfections, & de leurs défauts.

7. Quel est l'âge propre à entrer au Barreau, & à y exercer la plaidoierie? C'est sur qu'il on ne peut point établir de règle fixe; & le conseil que donne Quintilien sur ce sujet, est tout-à-fait sage. „ Il faut, dit-il, garder un certain tempérament, & tenir un certain milieu, en sorte qu'un jeune hom-

a Modus mihi videtur ris innascitur, & fundam-
quidam tenendus, ut ne menta jaciuntur impu-
quæ præproperè distrin- dentia, & (quod est ubi-
gatur immatura frons, & que perniciosissimum)
quicquid est illud adhuc prævenit vires fiducia.
acerbum proferatur. Nam Nec rursus differendum
inde & contemptus ope- est tyrocinium in sensu-

„ me n'aille pas s'exposer au grand jour
 „ avant que d'être capable de le soutenir , ni faire montre de ses études
 „ lorsqu'elles sont encore , pour ainsi
 „ dire , toutes crues. Car par là il
 „ s'accoutume à mépriser le travail :
 „ l'impudence s'enracine en lui : &
 „ ce qui est un grand mal , la confiance
 „ & la hardiesse devancent les forces.
 „ Il ne faut pas aussi , d'un autre côté ,
 „ qu'il diffère son apprentissage à un
 „ âge trop avancé : car la timidité
 „ augmente tous les jours , & à mesure
 „ qu'on diffère , on sent plus de peine
 „ à se hasarder de parler en public.
 „ Ainsi , à force de délibérer s'il est tems
 „ de commencer , il se trouve qu'il
 „ n'en est plus tems.

8. Il seroit fort à souhaiter que la
 coutume observée autrefois parmi les
 Romains , eût lieu parmi nous ; & que
 la maison des anciens avocats devînt
 comme l'école de la jeunesse destinée
 au même emploi. Quoi en effet de plus
 digne d'un grand orateur , que de terminer la glorieuse carrière du Barreau
 par une si utile & si honorable fonction ?

Eutem. Nam quotidie | mus quando incipien-
 metus erescit , majusque | dum sit , incipere jam
 fit semper quod ausuri su- | serum est. *Quintil. l. 12.*
 mus : & , dum delibera- | c. 6.

^a On verra, dit Quintilien, une troupe de jeunes gens studieux fréquenter sa maison, & le venir consulter comme un oracle sur la vraie manière de bien parler. Il les formera, comme s'il étoit le pere de l'éloquence: & semblable à un vieux pilote instruit par une longue expérience, les voyant prêts à sortir du port, il leur marquera la route qu'ils doivent tenir, & les écueils qu'ils doivent éviter.

ARTICLE TROISIÈME.

Des mœurs de l'Avocat.

J'AI CRU ne devoir pas terminer ce petit traité qui regarde l'éloquence du Barreau, sans dire aussi quelque chose des mœurs de l'avocat, & des principales qualités qui lui conviennent. Les jeunes gens trouveront cette matière traitée avec toute l'étendue qu'elle mérite dans le douzième livre des Institutions de Quintilien, qui est

^a Frequentabunt ejus domum optimi juvenes more veterum, & veram dicendi viam velut ex oraculo petent. Hos ille formabit quasi eloquentiæ parens, & ut

vetus gubernator, littora, & portus, & quæ tempestatum signa, quid secundis statibus, quid adversis ratis poscat, docebit. *Quintil. lib. 12. cap. 11.*

la partie de son ouvrage la plus travaillée & la plus utile.

I. *Probité.*

Cicéron & Quintilien établissent en plusieurs endroits de leurs ouvrages comme un principe incontestable, que l'éloquence ne doit point être séparée de la probité, que le talent de bien parler suppose & exige celui de bien vivre, & que pour être orateur il faut être homme de bien, conformément à la définition qu'en donnoit Caton : *Orator, vir bonus dicendi peritus.*^a Sans cela, dit Quintilien, l'éloquence qui est le plus beau don que la nature ait fait à l'homme, & par où elle l'a particulièrement distingué du reste des animaux, deviendrait pour lui un présent bien funeste; & la nature en cela, bien loin de le favoriser, l'auroit plus traité en maître & en ennemie qu'en mere, en lui

a Si vis illa dicendi malitiam instruxerit, nihil sit publicis privatisque rebus perniciosius eloquentia... Rerum ipsa natura, in eo quod præ ipse indulgisse homini videtur, quoque nos à ceteris animalibus separata, non parens sed nocera fuerit, si facultatem dicendi sociam scelerum, adversam innocentiae, hostem veritatis invenit. Mutos enim nasci, & egere omni ratione satius fuisset, quam Providentiae munera in mutuam perniciem convertere. *Quintil. l. 12. c. 1.*

faifant part d'un talent qui ne feroit
qu'à opprimer l'innocence , & à com-
battre la vérité , en mettant, pour ainfi
dire , des armes entre les mains d'un
furieux. Il vaudroit bien mieux, ajoute-
t-il , que l'homme fût deftitué de la
parole , & même de la raifon , que de
les employer à un fi pernicieux ufage.

La plus légère attention fuffit pour
reconnoître combien la probité eft né-
ceffaire à un avocat. Tout fon but eft de
perfuader : & le moien le plus fur de
le faire, eft que le Juge foit prévenu en
fa faveur, qu'il le regarde comme un
homme vrai & fincère, plein d'honneur
& de bonne foi , à qui l'on peut fe fier
pleinement, qui eft ennemi capital du
mensonge , & incapable d'ufer de
fraude & d'artifice. Il doit en plaidant
apporter non feulement le zèle d'un
avocat , mais l'autorité d'un témoin.
La réputation d'intégrité qu'il fe fera
faite, ajoutera beaucoup de poids à fes

^a Plurimum ad omnia
momenti eft in hoc po-
tūm, fi vir bonus credi-
tur. Sic enim contingeret,
ut non ftudium advo-
cati videatur afferre, fed
penè teftis fidem. Quint.
l. 4. cap. 1.
Sic proderit plurimum.

caufis , quibus ex fua bo-
nitate faciet fidem. Nam
qui , dum dicit , malus
videtur , utique malè di-
cit. l. 6. c. 2.

Videtur talis advoca-
tus malæ caufæ argumen-
tum. l. 12. c. 1.

446 DE L'ELOQUENCE
raisons : au lieu qu'un orateur décrié
dans l'esprit des Juges, ou même sus-
pect, est un fâcheux préjugé pour la
cause.

2. *Désintéressement.*

Quintil. l.
112. 6. 7.

La question que traite Quintilien
dans le dernier livre de sa Rhétorique;
si l'on doit plaider gratuitement, ne
convient point à nos mœurs, ni à notre
usage : mais les principes qu'il y établit
sont de tous les tems.

^a Il commence par déclarer qu'il se-
roit infiniment plus beau, & plus digne
d'une si honorable profession, de ne
pas vendre un tel ministère, & de ne
pas avilir ainsi le mérite d'un si grand
bienfait; vû que la plupart des choses
peuvent sembler viles dès qu'on y met
un prix.

^b Il avoue ensuite que si l'avocat n'a
pas par lui-même un revenu suffisant,

^a Quis ignorat quin id
longè sit honestissimum
ac liberalibus disciplinis
& illo quem exigimus
animo dignissimum, non
vendere operam, nec ele-
vare tanti beneficii au-
toritatem? cum plera-
que hoc ipso possint vi-
deri vilia, quod pretium
habent.

^b At si res familiaris
amplius aliquid ad usus
necessarios exigit, secun-
dum omnes sapientium
leges patietur sibi gra-
tiam referri. . . . Neque
enim video quæ justior
acquirendi ratio, quam
ex honestissimo labore,
& ab iis de quibus op-
timè mercurint, quibus

il lui est permis, selon les loix de tous les sages, de souffrir que la partie pour qui il a plaidé lui marque sa reconnoissance, puisqu'il ne peut y avoir de bien plus justement acquis que celui qui vient d'un travail si honnête, & de la part de gens à qui l'on a rendu de si grands services, & qui certainement en feroient très indignes s'ils ne savoient les reconnoître : outre que le tems qu'il donne aux affaires d'autrui lui ôtant tout autre moyen de songer aux siennes, il est non seulement juste, mais nécessaire, que sa profession ne lui soit pas infructueuse.

^a Mais il veut, même dans ce cas, que l'avocat garde de grandes mesures, & qu'il soit fort réservé, en observant de qui, combien, & jusqu'à quel tems il recevra. Par où il paroît insinuer que par rapport aux pauvres son travail doit être absolument gratuit ; que ce qu'il reçoit des riches même, ne doit pas aller à une trop grande somme ; enfin, qu'après un

si nihil invicem præstent, indigni fuerint de-
 ensione. Quod quidem
 non justum modò, sed ne-
 cessarium etiam est, cum
 hæc ipsa opera, tempusque
 omne alienis negotiis da-
 tum, facultatem aliter
 acquirendi recidant.

nendus est modus : ac
 plurimum resert & à quo
 accipiat, & quantum, &
 quousque... Nec quis-
 quam, qui sufficientia
 sibi (modica autem hæc
 sunt) possidebit, hunc
 quæstum sine crimine
 sordium fecerit.

^a Sed, cum quoque te-

certain tems , lorsqu'il aura acquis un bien raisonnable , qu'il renferme dans les bornes d'un honnête nécessaire , l'avocat doit cesser de rien recevoir.

^a Il ne doit même jamais regarder ce que lui offriront les plaideurs comme un paiement & comme un salaire, mais comme une marque d'amitié & de reconnoissance , sachant bien qu'il a fait infiniment plus pour eux, qu'ils ne font pour lui : & il en usera ainsi , parce qu'un bienfait de cette nature ne doit ni être vendu ni être perdu.

^b Pour ce qui est de cette coutume de faire des conventions avec les parties , & de les rançonner à proportion du danger qu'elles courent ; c'est, dit Quintilien , un trafic abominable, plus digne d'un corsaire que d'un orateur , & dont ceux même qui ne se pique-

a Nihil ergo acquirere volet orator ultra quam satis erit : ac ne pauper quidem tanquam mercedem accipiet , sed mutua benevolentia utetur, cum sciat se tanto plus præstitisse : quia nec venire hoc beneficium oportet, nec perire.

b Pasciscendi quidem ille piraticus mos , & impotentium periculis pretia procul abominan-

da negotiatio , etiam à mediocriter improbis abest.

Neque enim nobis operis amor est : nec , quia sit honesta atque pulcherrima rerum eloquentia , petitur ipsa , sed ad vilem usum & sordidum lucrum accingimur. . . Ne velim quidem lectorem dari mihi , quid studia referant computaturum. *Quintil.* l. 1. c. 11.

ront que médiocrement de vertu, seront fort éloignés.

Loin donc du Barreau, & d'une si glorieuse profession, insinue-t-il ailleurs, ces ames basses & mercénaires, qui faisant de l'éloquence une vile marchandise, ne s'occupent que d'un gain fordid. Les préceptes que je donne sur cet art, ne sont point, dit-il, pour qui-conque seroit capable de compter combien son travail & ses études lui pourrout rapporter.

Si un payen pense & parle ainsi, combien plus, selon les principes du christianisme, un avocat doit-il apporter à cette profession des vûes pures, nobles, désintéressées? Aussi est-ce là l'esprit qui régne dans le corps de nos avocats. Ils portent sur ce point la délicatesse jusqu'à s'interdire à eux-mêmes toute action pour le paiement de leurs honoraires; ce qui va si loin, qu'ils désavoueroient pour confrere celui qui auroit formé quelque demande en justice, ou qui retiendrait seulement les pièces de sa partie, pour l'engager à reconnoître les secours qu'il lui a prêtés. Il importe infiniment aux avocats de se conserver dans la possession de ce noble désintéressement.

qui fait la gloire de leur profession. C'est à ceux qui tiennent le premier rang dans le Barreau, d'en donner l'exemple aux autres ; il leur sera facile de le faire, tant qu'ils se tiendront dans les justes bornes d'une dépense modeste & conforme à leur état, sans se laisser entraîner au torrent du luxe, qui corrompt & pervertit toutes les conditions.

3. *Délicatesse dans le choix des causes.*

^a Dès qu'on suppose l'orateur homme de bien, il est clair qu'il ne peut jamais se charger d'une cause qu'il saura être injuste. Il ne doit le secours de sa voix qu'à la justice & à la vérité. Le crime, de quelque éclat & de quelque crédit qu'il soit revêtu, n'y a aucun droit. Son éloquence est un asyle, mais pour la vertu. C'est un port salutaire ouvert à tous, mais non aux pirates.

^b Il faut donc, avant que de faire la fonction d'avocat, qu'il fasse celle de

^a Non convenit ei quem oratorem esse volumus, injusta tueri scientem. . . Neque defendet omnes orator : idemque portum illum eloquentiæ suæ salutarem, non etiam piratis patefaciet, ducetur-
que in advocacionem maximè causa. *Quintil. l. 12. c. 7.*
^b Sic causam perscrutatus, propositis ante oculos omnibus quæ prorsus sint noceant-ve, personam deinde induat ju-

jugé : qu'il s'érige dans son cabinet comme un tribunal domestique, où il pèse & examine avec soin & sans prévention, les raisons de ses parties, & où il prononce sévèrement contre elles s'il est besoin.

^a Si même, dans le cours de l'affaire, il vient à découvrir par une discussion plus exacte des pièces que la cause, dont il s'étoit chargé la croiant bonne, est injuste, il doit en avertir sa partie, ne la pas abuser plus longtemps par de vaines espérances, & lui conseiller de ne pas poursuivre davantage un procès dont le gain même lui deviendrait très funeste. Si elle se rend à ses avis, il lui aura rendu un grand service. Si elle les méprise, dès-là elle est indigne que l'avocat emploie pour elle son ministère.

4. *Sagesse & modération en plaidant.*

C'est sur-tout dans ce qui regarde la raillerie que cette vertu est nécessaire.

dicis, fingatque apud se
agi causam. *Ibid. c. 3.*

^a Neque verò pudor
obstet quominus susce-
ptam, cum melior vide-
retur, litera, cognita in-
ter disceptandum iniqui-
tate, dimittat, cum prius
litigatori dixerit verum.

Nam & in hoc maxi-
mum, si æqui judices su-
mus, beneficium est, ut
non fallamus vana spe
litigantem. Neque est
dignus operâ patroni,
qui non utitur consilio.
Ibid. c. 7.

Il y a sur cette matière des règles d'honnêteté & de bienfiance, que tout orateur, & même tout honnête homme, doit garder inviolablement. Il n'est pas nécessaire d'avertir qu'il y^a auroit de l'inhumanité d'insulter à des personnes tombées dans la disgrâce, que leur état même rend dignes de compassion, & qui d'ailleurs peuvent être malheureuses sans être criminelles.^b Il faut en général avoir soin que nos jeux soient innocens, & ne blessent personne; & se bien garder de cette manie, d'aimer mieux perdre un ami qu'un bon mot.

^c Il n'y a que la sobriété avec laquelle on use des bons mots, & la sagesse des ménagemens qu'on y garde, qui distinguent en ce point l'orateur du bouffon. Celui-ci les emploie en tout tems & sans sujet: au lieu que l'orateur ne le fait que rarement, toujours

^a Adversus miseros inhumanus est jocus.

^b * Lædere nunquam velimus, longèque absit propositum illud, potius amicum quàm dictum perdididi. *Quintil. l. 6. c. 4.*

* Je croi qu'il faut lire ainsi, au lieu de ludere, qui est dans toutes les éditions.

^c Temporis, ratio, & ipsius dicacitatis moderatio, & temperantia, & raritas dictorum, distinguet oratorem à scurra: & quod nos cum causa dicimus, non ut ridiculi videamur, sed ut proficiamus aliquid: illi totum diem, & sine causa. *l. 2. de Orat. n. 247.*

pour quelque raison essentielle à la cause, & jamais simplement pour faire à rire, satisfaction bien frivole, & fruit de l'esprit bien peu estimable.

^b Les répliques donnent quelquefois lieu à une raillerie fine & délicate, d'autant plus vive qu'elle est plus courte, & qu'elle est comme un trait qui part sur le champ, & qui perce avant presque qu'on ait pu l'apercevoir. Ces plaisanteries qui ne sont point étudiées ni préparées, ont bien plus de grace que celles qu'on apporte du cabinet, & qui souvent par cette raison paroissent froides & puériles. D'ailleurs l'adversaire n'a pas droit de s'en plaindre, puisque c'est lui-même qui se les est attirées, & qu'il ne peut les imputer qu'à son imprudence. *c* Pourquoi avoiez-vous dit un jour Philippe à Catulus, en fai-

^a *Risum quæsit: qui est, mea sententia, vel tenuissimus ingenii fructus. Ibid.*

^b *Dicacitas posita est in hac veluti jaculatione verborum, & inclusa breviter urbanitate. Q. l. 6. c. 4.*

Ante illud facetè dictum hærere debet, quàm cogitari posse videatur. 2. de Orat. n. 220.

Omnia probabiliora sunt, quæ lacesciti dicimus, quàm quæ priores.

Nam & ingenii celeritas major est quæ apparet in respondendo, & humanitatis est responsio. Vide remur enim quieturi fuisset, nisi essemus lacesciti. 2. de Orat. n. 230.

Quæsitæ, nec ex tempore fictæ, sed domo allatæ, plerumque sunt frigida. Orat. n. 89.

c Catulus, dicenti Philippo: *QUID LATRAS? FUREM, inquit, VIDEO. 2. de Orat. n. 220.*

font allusion à son nom, & au grand bruit qu'il faisoit en plaidant. *C'est que je voi un voleur*, répondit Catulus.

^a Ces sortes de répliques demandent beaucoup de présence & de célérité d'esprit, s'il est permis de s'expliquer ainsi: car elles ne laissent point de lieu à la réflexion, & il faut que le coup soit porté dans l'instant même qu'on nous attaque. Mais elles demandent encore plus de sagesse & de modération. ^b Car à quel point faut-il être maître de soi, pour supprimer dans le feu même de l'action & de la dispute un bon mot qui se présente sur le champ, qui pourroit nous faire honneur, mais qui blesseroit des personnes qu'on doit ménager? Le moien d'y réussir est de ne pas faire grand cas, ni trop se piquer d'un talent si dangereux, & de s'accoutumer dans l'usage ordinaire de la vie, & dans les conversations, à retenir & modérer sa langue.

S'il n'est pas permis à un avocat d'u-

^a Opus est imprimis ingenio veloci ac mobili, animo presenti & acri. Non enim cogitandum, sed dicendum statim est, & propè sub conatu adversarii manus erigenda.

Quintil. l. 6. c. 3.

^b Homini bus facis & dicacibus difficillimum est habere hominum rationem & temporum, & ea quæ occurrant, cum falsissimè dici possint, &c.

nere. 2. de Orat. n. 221.

ser de railleries dures & offensantes, à combien plus forte raison les injures grossières doivent-elles lui être interdites ? ^a C'est un plaisir inhumain, indigne d'un honnête homme, & qui ne peut que révolter un sage auditeur. Souvent néanmoins des plaideurs qui cherchent à se venger bien plus qu'à se défendre, exigent de l'orateur cette sorte d'éloquence, & ne sont point contents de lui s'il ne trempe sa plume dans le fiel le plus amer. Mais quel est l'avocat, s'il conserve encore quelque sentiment d'honneur & de probité, qui voulût servir ainsi aveuglément la colère & le ressentiment de sa partie, devenir à son gré violent & emporté, & par un vil esprit d'intérêt, ou par un desir mal entendu de fausse gloire, se rendre l'indigne ministre de la passion d'autrui ?

^a Turpis voluptas, & inhumana, & nulli audientium bono grata : à litigatoribus quidem frequenter exigitur, qui ultionem malunt quam defensionem... Hoc quidem quis hominum liberi modo sanguinis sustineat, petulans esse ad alterius arbitrium ? ... Orator à viro bono in rabulam latratoremque convertitur, compositus, non ad animum judicis, sed ad stomachum litigatoris. *Quintil. l. 12. c. 9.*

5. *Sage émulation, éloignée d'une basse jalousie.*

Il n'y a point de lieu, ce me semble, plus propre à exciter & à entretenir une vive & sage émulation, que le Barreau. C'est un assemblage nombreux de personnes en qui se trouvent réunies toutes les qualités les plus estimables : beauté & force de génie, délicatesse d'esprit, solidité de jugement, finesse de goût, vaste étendue de connaissances, longue expérience des affaires. Là chaque jour se renouvellent des combats entre de fameux athlètes, sous les yeux de savans & judicieux Magistrats, & au milieu d'un concours extraordinaire de spectateurs, attirés par l'importance des affaires qui s'y traitent, & encore plus par la réputation de ceux qui y parlent. L'éloquence s'y montre sous toutes ses formes : grave & sérieuse dans l'un, enjouée & plus gaie dans l'autre ; quelquefois sans préparatif & avec un air négligé, d'autrefois avec toute sa parure & ses ornemens ; étendue, ou serrée ; pleine de douceur, ou de force ; sublime & majestueuse, ou plus simple & plus familière, selon la diversité des causes. Là nul

nul mot n'est perdu. Nulle beauté, nul défaut n'échape à des auditeurs attentifs & intelligens. Et pendant que d'un côté les Juges, la balance à la main, en présence & au nom de la Justice souveraine, décident du sort des particuliers : d'un autre côté le public, dans un tribunal non moins inaccessible à la faveur, décide du mérite & de la réputation des avocats, & porte de leurs plaidoiers un jugement qui est sans appel.

Rien, ce me semble, ne relève davantage la gloire du Barreau, que lorsqu'au milieu de tous ces exercices si capables de piquer l'amour propre, il y règne dans le corps des avocats un esprit d'équité & de modération, qui rend à chacun la justice qui lui est due, & qui en bannit toute envie & toute jalousie : lorsque les anciens avocats, près de sortir d'une carrière où ils ont été tant de fois couronnés, y voient avec joie entrer un nouvel essain de jeunes orateurs, qui vont succéder à leurs travaux, & soutenir l'honneur d'une profession qui leur est toujours chère, & à laquelle ils ne peuvent pas ne point s'intéresser : lorsque ceux-ci de leur côté, bien loin de se laisser éblouir à l'éclat

d'une réputation naissante, mettent toujours un grand intervalle entr'eux & les anciens, & les respectent sincèrement comme leurs peres & leurs maîtres : enfin lorsqu'entre les jeunes régne cette émulation qui étoit entre Hortensius & Cicéron, dont ce dernier nous a laissé un si beau portrait. « J'étois bien éloigné, dit-il, en parlant d'Hortensius, de le regarder comme un ennemi ou un rival dangereux. Je l'aimois & l'estimois comme le témoin & le compagnon de ma gloire. Je sentoisi quel avantage c'étoit pour moi d'avoir en tête un tel adversaire, & quel honneur de pouvoir quelquefois lui disputer la victoire. Jamais l'un ne trouva l'autre à sa rencontre, ni opposé à ses intérêts. Nous nous faisions un plaisir de nous entr'aider, en nous communiquant nos lumières, en nous donnant des

a Dolebam quòd non, ut plerique purabant, adversarium aut obrectatorem laudum mearum, sed socium potius & consortem gloriosi laboris amiseram. . . Quo enim animo ejus mortem ferre debui, cum quo certare erat gloriosius, quàm omnino adversarium non habere ? cum præsertim non modò nunquam sit, aut il-

lius à me cursus impeditus, aut ab illo meus, sed contrà semper alter ab altero adjutus & communicando, & monendo, & favendo. Brut. 2. 2. 3.

Sic duodecim post meum consulatum annos in maximis causis, cum ego mihi illum, sibi me ille anteferreret, conjunctissimè versati sumus. Ibid. n. 323.

avis, & en nous soutenant l'un l'autre par une estime mutuelle, qui faisoit que chacun mettoit son ami au-dessus de lui même.

Le Barreau peut donc être pour les jeunes gens une excellente école, non seulement d'éloquence, mais de vertu, s'ils savent y profiter des bons exemples qu'il leur fournira. Ils sont jeunes & sans expérience, & par conséquent ils doivent peu juger, peu décider; mais écouter & consulter beaucoup. Quelque esprit & quelque talent qu'ils puissent avoir, la modestie doit être leur partage. Cette vertu, qui fait l'ornement de leur âge, en paroissant cacher leur mérite, ne servira qu'à le relever. Mais sur-tout ils doivent éviter une basse jalousie pour qui la gloire & la réputation d'autrui est un tourment, au lieu^a qu'elle devrait être le lien de l'amitié & de l'union; ils doivent, dis-je, éviter la jalousie comme le vice le plus honteux, le plus indigne d'un homme d'honneur, & le plus ennemi de la société.

^a *Æqualitas vestra, & artum studiorumque quasi finitima vicinitas, tantum abest ab obreptione invidia, quæ solet lacerare plerosque, uti ea non modò non exulcerare vestram gratiam, sed etiam conciliare videatur.* Brut. n. 156.

CHAPITRE SECOND.
DE L'ELOQUENCE
DE
LA CHAIRE.

SAINTE AUGUSTIN, dans l'admirable traité qui a pour titre *de la doctrine chrétienne*, & dont on ne peut trop recommander la lecture aux maîtres de Rhétorique, distingue deux choses dans l'orateur chrétien ; ce qu'il dit, & comment il le dit ; le fond des choses mêmes, & la manière de les traiter, ce qu'il appelle *sapienter dicere*, *eloquenter dicere*. Je commencerai par la dernière de ces deux parties, & finirai par l'autre.

ARTICLE PREMIER.

De la manière dont un Prédicateur doit parler,

*De doct.
chr. l. 4. n. 27.*

SAINTE AUGUSTIN, en suivant le plan que Cicéron nous a tracé des devoirs de l'orateur, dit qu'ils consistent à instruire, à plaire, à toucher. *Di-*

ait quidam eloquens, & verum dixit, ita dicere debere eloquentem, ut doceat, ut delectet, ut flectat. Il répète la même chose en d'autres termes, en disant que l'orateur chrétien doit parler de telle sorte qu'il soit écouté *intelligenter, libenter, obedienter*: c'est-à-dire, qu'on comprenne bien ce qu'il dit, qu'on se plaise à l'attendre, & qu'on se rende à ce qu'il a voulu persuader. Car la prédication a ces trois fins: Que la vérité nous soit connue; Que la vérité soit écoutée avec plaisir; Que la vérité nous touche: *Ut veritas pateat, ut veritas placeat, ut veritas moveat.* Je suivrai ce même plan, & je parcourrai les trois devoirs de l'orateur chrétien.

PREMIER DEVOIR DU PRÉDICATEUR.

Instruire, & pour cela parler avec clarté.

COMME le Prédicateur parle pour instruire, & qu'il est redevable à tous, aux ignorans & aux pauvres, autant & peut-être encore plus qu'aux savans & aux riches, il doit se rendre intelligible à tous, & dans ses discours s'attacher principalement à la clarté. Il faut que tout y contribue: l'ordre, les pen-

fées, l'expression, la prononciation.

C'est un mauvais goût de certains orateurs, ^a que de croire qu'ils ont beaucoup d'esprit quand il en faut pour les entendre. Ils ignorent que tout discours qui a besoin d'interprète, est un très mauvais discours. ^b La souveraine perfection du stile d'un Prédicateur, seroit que, plein de graces pour les savans, plein de clarté pour les ignorans, il plût également aux uns & aux autres. Mais si l'on ne peut réunir ces deux avantages, ^c S. Augustin veut qu'on sacrifie le premier au second, & qu'on néglige l'ornement, & quelquefois même la pureté du langage, si cela est nécessaire pour se faire entendre: parce qu'en effet ce n'est que pour cela qu'on parle. Cette sorte de négligence, qui n'est pas sans esprit &

^a Tunc demum ingeniosi scilicet, si ad intelligendos nos opus sit ingenio. *Quint. in proam. lib. 8.*

Otiosum (ou, vitiosum) sermonem dixerim, quem auditor suo ingenio non intelligit. *Quint. l. 8. c. 2.*

^b Ita & sermo doctis probabilis, & planus imperitis erat. *Ibid.*

^c Cujus evidentie diligens appetitus aliquando negligit verba cultio-

ra. nec curat quid benesonet, sed quid bene indicet atque intimet quod ostendere intendit. Unde ait quidam, cum de tali genere locutionis ageretur, esse in ea quandam diligentem negligentiam. Hæc tamen sic detrahit ornatum, ut sordes non contrahat. *S. August. de doct. christ. l. 4. n. 24.*

Melius est reprehendant nos grammatici, quam non intelligant populi. *Id. in Psal. 138.*

fans art, comme il le remarque après
 a Cicéron, & qui vient d'un homme plus
 attentif aux choses mêmes qu'aux mots,
 ne doit pas aller néanmoins jusqu'à ren-
 dre le discours bas & rampant, mais
 seulement plus clair & plus intelligible.

Saint Augustin avoit d'abord écrit
 contre les Manichéens d'un stile plus
 orné & plus sublime, qui faisoit que
 ceux qui avoient peu de science n'en-
 tendoient pas ses écrits, ou ne les en-
 tendoient qu'avec beaucoup de difficul-
 te. b On lui représenta que s'il vouloit
 que ses ouvrages fussent utiles à un
 plus grand nombre de personnes, il
 devoit demeurer dans le stile simple &
 ordinaire, qui a cet avantage au-dessus
 de l'autre, d'être intelligible en même
 tems aux savans & aux ignorans. Le
 Saint reçut cet avis avec son humilité
 ordinaire, & il en fit usage dans les li-
 vres qu'il composa depuis contre les

a Indicat non ingra-
 tam negligentiam, de re
 hominis magis, quàm
 de verbis, laborantis...
 Quædam etiam negligen-
 tia est diligens. *Orat. n.*
 77. & 78.

b Me benevolentissimè
 monuerunt, ut commu-
 nem loquendi consuetu-
 dinem non defererem,

si errores illos tam per-
 niciosos ab animis etiam
 imperitorum expellere
 cogitarem. Hunc enim
 sermonem usitatum &
 simplicem etiam docti
 intelligunt, illum autem
 indocti non intelligunt.
De Gen. contra Manich.
 l. 1. c. 1.

hérétiques, & dans les discours qu'il prononça devant son peuple. Son exemple doit être une règle pour tous ceux qui instruisent.

Comme l'obscurité est le défaut que le prédicateur doit éviter avec le plus de soin, & que ceux qui écoutent n'ont pas la liberté de l'interrompre quand ils trouvent quelque chose d'obscur :
^a Saint Augustin veut qu'il lise dans les yeux & dans la contenance de ses auditeurs s'ils l'entendent ou non, & qu'il répète la même chose en lui donnant différens tours, jusqu'à ce qu'il s'aperçoive qu'il est parvenu à se faire entendre : avantage que ne peuvent avoir ceux qui servilement attachés à leur mémoire apprennent leurs sermons mot à mot, & les récitent comme une leçon.

^b Ce qui cause ordinairement l'obscurité du discours, c'est de vouloir tou-

^a Ubi omnes tacet ut audiatur unus, & in eum intenta ora convertunt, ibi ut requirat quisque quod non intellexerit, nec moris est, nec decoris : ac per hoc debet maximè tacenti subvenire cura dicentis. Solet autem motu suo significare utrum intellexerit cognoscendi avida mul-

titudo : quod donec significet, versandum est quod agitur multimoda varietate dicendi : quod in potestate non habent, qui præparata & ad verbum memoriter retenta pronuntiant. S. Aug. de doctr. christ. l. 4. n. 25.

^b Cavenda, quæ nimium corripientes omnia sequitur, obscuritas ; fa-

jours s'expliquer avec brièveté. Il vaut mieux pécher par trop d'étendue, que par trop peu. Un stile qui seroit par tout vif & concis, tel par exemple que celui de Salluste, ou tel que celui de Tertullien, peut convenir à des ouvrages qui n'étant pas faits pour être prononcés laissent au lecteur le loisir & la liberté de revenir sur ses pas, mais non à une prédication, qui par sa rapidité échaperoit à l'auditeur le plus attentif.
 a Il ne faut pas même supposer qu'il le soit toujours, & la clarté du discours doit être telle qu'elle puisse porter la lumière dans les esprits les plus inappliqués, comme le soleil frappe nos yeux sans que nous y songions, & presque malgré nous. L'effet souverain de cette qualité n'est pas qu'on puisse entendre

tinsque est aliquid (orationi) superesse, quàm deesse. . . Vitanda illa Sallustiana (quanquam in ipso virtutis locum obtinet) brevis, & abruptum sermonis genus, quod otiosum fortasse lectorem minùs fallit, audientem transvolat, nec dum reperatur expectat.

Quintil. l. 4. c. 2.

a Id ipsum in consilio est habendum, non semper tam esse acrem (auditoris) intentionem, ut

obscuritatem apud se ipse discutiatur, & tenebris orationis inferat quoddam intelligentiæ suæ lumen; sed multis eum frequenter cogitationibus avocari, nisi tam clara fuerint quæ dicemus, ut in animum ejus oratio, ut sol in oculos, etiam si non intendatur, incurra. Quare, non ut intelligere possit, sed ne omnino possit non intelligere, curandum. Quintil. l. 8. c. 2.

ce que nous disons , mais qu'on ne puisse pas ne point l'entendre.

Combien la clarté est nécessaire dans les Catéchistes.

LA NÉCESSITÉ du principe que je viens d'établir paroît dans toute son évidence par rapport aux premières instructions qu'on donne aux jeunes gens, que je regarde comme une première espèce de prédication, plus difficile qu'on ne pense , & souvent plus utile que les discours les plus travaillés & les plus brillans. On convient qu'un Catéchiste, qui apprend aux enfans les premiers élémens de la religion , ne peut parler trop clairement. Aucune pensée, aucune expression, qui soit au-dessus de leur portée , ne lui doit échaper. Tout doit être mesuré sur leur force , ou plutôt sur leur foiblesse. Il faut leur dire peu de choses , le dire en termes clairs , & le répéter plusieurs fois ; ne point prononcer rapidement ; articuler toutes les syllabes , leur donner des définitions nettes & courtes , & toujours dans les mêmes termes ; leur rendre les vérités sensibles par des exemples connus , & par des comparaisons familières ; leur parler peu , & les faire beaucoup par-

ler, ce qui est un des devoirs les plus essentiels du Catéchiste, & des moins pratiqués; & surtout se souvenir, comme le dit si bien Quintilien,^a qu'il en est de l'esprit des enfans comme d'un vase dont l'entrée est étroite; où rien n'entre si l'on y verse l'eau avec abondance & précipitation, au lieu qu'il se remplit insensiblement si l'on y verse cette même liqueur doucement, ou même goutte à goutte. De cette première simplicité le Catéchiste passera peu à peu & par degrés à quelque chose de plus fort & de plus relevé, selon le progrès qu'il remarquera dans les enfans: mais il aura toujours soin de s'accommoder à leur portée, de se proportionner à leur foiblesse, & de descendre jusqu'à eux, parce qu'ils ne sont point en état de s'élever jusqu'à lui.

Cet emploi, l'un des plus importans qui soient dans le ministère ecclésiastique, n'est pas ordinairement assez esti-

^a Magistri hoc opus est, cum adhuc rudia tractabit ingenia, non statim onerare infirmitatem discipulorum, sed temperare vires suas, & ad intellectum audientis descendere. Nam ut vascula oris angusti superfusam humoris copiam respuunt, sensim autem influentibus, vel etiam instillatis, complentur: sic animi puerorum quantum accipere possint videndum est. Nam majora intellectu velut parum aptos ad percipiendum animos non subibunt. *Quint. l. 1. c. 1.*

mé ni assez respecté. Il est rare qu'on s'y prépare avec tout le soin qu'il mérite ; & comme on en connoit peu la difficulté & l'importance, on néglige assez souvent les moiens qui pourroient en faciliter le succès. Quiconque est chargé de cet emploi, doit lire avec grande attention l'admirable traité de S. Augustin sur la méthode d'instruire les Catéchumènes, où ce grand homme, après avoir donné d'excellentes règles sur cette matière, ne dédaigne pas de proposer un modèle de la manière dont il croit qu'il faut leur apprendre les principes de la religion.

Il me semble que ce seroit une chose fort utile, que dans les différens Catéchismes qui se font dans une paroisse, il y eût un plan général & commun, qui servît de fondement à toutes les instructions, & qui en réglât la matière & l'ordre, de sorte que dans tous les catéchismes ce fussent toujours les mêmes instructions, mais traitées avec plus ou moins d'étendue, selon que les enfans seroient plus ou moins avancés. On peut les diviser en trois classes, dont la première seroit des enfans qui commencent ; la seconde de ceux qui ont déjà reçu quelque ins-

truction ; la troisième enfin des plus forts, que l'on prépare à la première communion, ou qui l'ont faite depuis peu. Je suppose que dans chaque classe on y demeure deux ans ou environ, pendant lesquels on expliqueroit aux enfans le plan dont je parle, quel qu'il fût, (car il est bien juste de le laisser au choix & à la prudence de celui qui est à la tête des Catéchistes,) en y joignant toujours le catéchisme du Diocèse. D'abord les matières sont traitées plus brièvement & en général, parce que ce sont des enfans. Le catéchisme de M. Fleury est excellent pour les commencemens, & l'on peut le regarder comme l'exécution du plan que S. Augustin donne dans son traité. Dans la seconde & la troisième classes on répète les mêmes matières, mais d'une manière nouvelle, qui enchérit toujours sur le passé, en y ajoutant de nouveaux éclaircissemens, & des vérités plus fortes. Ne seroit-ce pas là un moyen d'apprendre la religion à fond ? J'ai vu des enfans, même parmi les pauvres, répondre sur des matières très difficiles avec une netteté merveilleuse : ce qui ne pouvoit venir que de l'ordre & de la méthode que le maître avoit employés en les enseignant, & ce qui mon-

tre que les jeunes gens sont capables de tout, quand ils sont bien instruits.

J'avoue qu'il n'y a rien de plus ennuyeux ni de plus rebutant pour un homme d'esprit, qui souvent a beaucoup de vivacité, que d'enseigner ainsi les premiers élémens de la religion à des enfans qui manquent assez ordinairement d'ouverture ou d'attention. Mais n'a-t-il pas falu qu'on ait eu la même patience à notre égard, quand il s'est agi de nous faire connoître les lettres, épeller les syllabes, joindre les mots, & quand on nous a appris à nous-mêmes le catéchisme ?^a Est-ce une chose bien agréable pour un pere, dit S. Augustin, que de balbutier des demi-mots avec son fils, pour lui apprendre à parler ? cependant il en fait sa joie. Une mere ne prend-elle pas plus de plaisir à verser dans la bouche de son enfant un aliment proportionné à sa foiblesse, que de prendre pour elle-même la nourriture qui lui convient ? Il faut nous rappeler sans cesse :

^a Num delectat, nisi amor invitet, decurtata & mutilata verba im-murmurare ? Et tamen optant homines habere infantes quibus id exhibeant : & suavius est matris minuta mansa inspuere parvulo filio, quam ipsam mandere ac devorare grandiora. Non ergo recedat de pectore

dans l'esprit le souvenir de ce que fait une poule, qui couvre de ses plumes traînantes ses petits encore tendres, & qui entendant leurs foibles cris les appelle d'une voix entrecoupée, pour les mettre à couvert de l'oiseau de proie, qui enleve impitoiablement ceux qui ne se réfugient pas sous les ailes de leur mere. La charité de Jesus-Christ, qui a bien daigné s'appliquer à lui-même cette comparaison, a été infiniment plus loin : & ce n'est qu'à son imitation que S. Paul *se rendoit foible avec les foibles, pour gagner les foibles*, & qu'il avoit pour tous les fidèles la douceur & la tendresse d'une nourrice & d'une mere. Matth. 23. 37. 1. Cor. 9. 12. 1. Thess. 2. 7.

^a Voila, dit S. Augustin, ce qu'il faut se représenter à soi-même quand on se sent tenté d'ennui & de dégoût, qu'on a de la peine à descendre jusqu'à la petitesse & à la foiblesse des enfans, & à leur répéter sans cesse des choses fort communes, & cent fois rebatues.

etiam cogitatio gallinae illius, quæ languidulis pennis teneros fetus operit, & susurrantes pullos contracta voce advocat : cujus blandas alas refugientes superbi, præda sunt alitibus. De carnis. rudib. c. x. & xii. lis congruentia sæpe reperere fastidimus. . . si ad infirmitatem discendum piget descendere. . . cogitemus quid nobis prærogatum sit ab illo. . . qui, cum in forma Dei esset, semetipsum exinaniavit, formam servi accipiens. Ibid. cap. x.

^a Si usitata, & parvu-

Il arrive souvent, continue le même pere, que nous nous faisons un plaisir singulier de montrer à des amis, arrivés nouvellement dans la ville où nous demeurons, tout ce qui s'y trouve de beau, de rare, de curieux; & la douceur de l'amitié répand des charmes secrets sur des choses qui sans cela nous paroistroient infiniment ennuyeuses, & leur rend pour nous toute la grace de la nouveauté.^a Pourquoi la charité ne feroit-elle pas en nous ce qu'y fait l'amitié: sur-tout quand il s'agit de montrer & de faire connoître aux hommes Dieu même, qui doit être le but de toutes nos connoissances & de toutes nos études?

J'ai cru devoir donner un peu plus d'étendue à ce qui regarde la manière de faire les catéchismes, qui n'est pas étrangère au but que je me propose dans cet article, d'instruire les jeunes gens de ce qui a raport à l'éloquence de la chaire. Il est tems de passer au second devoir des prédicateurs.

^a Quanto ergo magis delectari nos oportet, cum ipsum Deum jam discere homines accedunt, propter quem discenda sunt, quæcumque discenda sunt? *Ibid.* cap. XII.

DE LA CHAIRE. 473
 SECOND DEVOIR
 DU PRÉDICATEUR.

*Plaire, & pour cela parler d'une manière
 ornée & polie.*

SAINT AUGUSTIN recommande au prédicateur de s'attacher avant tout & sur-tout à la clarté, mais il ne prétend pas qu'il doive s'y borner. Il n'a garde d'interdire à la vérité les ornemens du discours, qu'elle seule a droit d'employer.^a Il veut qu'on fasse servir l'éloquence humaine à la parole de Dieu, & non qu'on rende la parole de Dieu esclave de l'éloquence humaine. Il fait que souvent on ne peut arriver au cœur que par l'esprit, & que pour remuer l'un, il faut plaire à l'autre.^b C'est une excellente qualité, selon lui, de n'aimer & de ne chercher dans les mots que les choses mêmes, & non les mots : mais il avoue en même tems que cette qualité est fort rare ; que si la vérité est montrée nuement & simplement, elle touche

^a Nec doctor verbis in verbis verum amare, serviat, sed verba doctori. *De doctr. christ. l. 4. n. 61.* non verba... Quod tamen si fiat insuaviter, ad paucos quidem studiosissimos suus pervenit fructus. *Ibid. n. 26.*

^b Bonorum ingeniosum insignis est indoles,

peu de personnes; ^a qu'il en est de la parole, comme de la nourriture, qui doit être assaisonnée pour être reçue avec plaisir; & que par raport à l'une & à l'autre, il faut avoir égard à la délicatesse des hommes, & donner quelque chose à leur goût.

C'est pour cela que les Peres ont été bien éloignés d'interdire à ceux qui sont appelés au ministère de la parole la lecture des anciens auteurs, & l'érudition profane. Saint Augustin dit que *De doctr. chr. l. 2. n. 6.* toutes les vérités qui se trouvent dans les auteurs payens nous appartiennent, & que par conséquent nous avons droit de les revendiquer comme notre bien propre, en les retirant d'entre les mains de ces injustes possesseurs pour en faire un meilleur usage. ^b Il veut qu'à l'exemple des Israélites, qui par l'ordre de Dieu même dépouillèrent l'Egypte de son or & de ses plus précieux vêtemens sans toucher à ses idoles, nous laissions aux auteurs payens leur profane langage & leurs superstitieuses fictions, que tout

^a Sed quoniam inter se habent nonnullam similitudinem vescantes atque discantes, propter fastidia plurimorum etiam ipsa, sine quibus vivi non potest, alimenta condienda sunt. *Ibid.*

^b Sic doctrinae omnes gentilium, non solum simulata & superstitiosa figmenta... quae unius-

bon chrétien doit avoir en horreur ; & que nous leur enlevions les vérités qu'on y trouve , qui sont comme de l'or & de l'argent , & les graces du discours qui sont comme les vêtemens des pensées , pour faire servir les unes & les autres à la prédication de l'Evangile. ^a Il cite un grand nombre de Peres qui en ont fait cet usage , à l'exemple de Moyse même, qui fut instruit avec soin dans toute la sagesse des Egyptiens.

Saint Jérôme traite la même matière avec encore plus d'étendue dans une belle lettre , ^b où il se défend contre les reproches de ses adversaires , qui lui vouloient faire un crime de ce qu'il emploioit dans ses écrits l'érudition profane. Après avoir indiqué plusieurs

quisque nostrum duce Christo de societate gentiliū exiens debet abominari atque devitare : sed etiam liberales disciplinas usui veritatis aptiores , & quædam morum præcepta utilissima continent... quæ tanquam aurum & argentum debet ab eis auferre christianus ad usum justum prædicandi evangelii. Vestem quoque illorum... accipere atque habere licuerit in usum convertendachristianum. *De doctr. chr. l. 2. n. 60.*

^a Nonne !aspicimus quanto auro & argento & veste suffarcinatus exierit de Aegypto Cyprianus doctor suavissimus , & martyr beatissimus ? *Ibid. n. 91.* Vir eloquentia pollens & martyrio. *S. Hieron.*

^b Quæris cur in opusculis nostris secularium literarum interdum ponamus exempla , & candorem Ecclesiæ Ethnicorum sordibus polluamus. *S. Hieron. Epist. ad Magnum.*

passages de l'Ecriture où l'on cite des auteurs payens, il fait un long dénombrement des écrivains ecclésiastiques qui en ont aussi fait valoir les témoignages pour la défense de la religion chrétienne. Entre les écrivains sacrés il avoit nommé S. Paul, qui cite plusieurs endroits des poètes grecs. ^a „ C'est, „ dit-il, qu'il avoit appris du véritable „ David à arracher d'entre les mains „ des ennemis leurs armes pour les „ combattre, & à couper la tête du superbe Goliath de sa propre épée.

Il est donc fort à souhaiter que ceux qui sont destinés au ministère de la prédication, aient d'abord puisé l'éloquence dans les sources mêmes, c'est-à-dire, dans les auteurs grecs & latins, que l'on a toujours regardés comme les maîtres dans l'art de bien parler. ^b L'orateur sacré doit avoir appris d'eux à dispenser à propos les ornemens du discours, non pour plaire simplement à l'auditeur, & encore moins pour se faire de la réputation, motifs que la rhétori-

^a Didicerat à vero David extorquere de manibus hostium gladium, & Goliath superbissimi caput proprio mucrone truncare. *Ibid.*

^b Illud, quod agitur genere temperato, id est, ut eloquentia ipsa delectet, non est propter se ipsum usurpandum, sed ut rebus quæ utiliter hone-

que payenne même a jugé indignes de son orateur : mais pour rendre la vérité plus aimable aux hommes , en la leur rendant plus agréable ; & pour les engager par cette espèce d'appas innocent à en goûter plus volontiers la sainte douceur , & à en pratiquer plus fidèlement les salutaires leçons.

Tout le monde fait que l'éloquence de S. Ambroise produisit cet effet sur l'esprit d'Augustin encore enchanté des beautés de l'éloquence profane. ^a Ce grand Evêque prêchoit à son peuple la divine parole avec tant de graces & de charmes , que tous les auditeurs , comme par une sainte ivresse , étoient ravis & enlevés hors d'eux-mêmes. ^b Augustin ne cherchoit dans ses prédications que les agrémens du discours , & non la solidité des choses : mais il n'étoit pas en son pouvoir de

steque dicuntur . . . aliquanto promptius & delectatione ipsa elocutionis accedat , vel tenacius adhærescat assensus . . . Ita fit ut etiam temperati generis ornatu non jactanter , sed prudenter utamur , non ejus fine contenti , quo tantummodo delectatur auditor : sed hoc potius agentes , ut etiam ipso ad bonum ,

quod persuadere volumus , adjuvetur. *S. Aug. de doct. chr. l. 4. n. 55.*

^a Veni ad Ambrosium Episcopum . . . cujus tunc eloquia strenuè ministrabant adipem frumenti tui . . . & sobriam vini ebrietatem populo tuo. *Confess. l. 5. c. 13.*

^b Cum non satagerem discere quæ dicebat , sed tantum quemadmodum

faire cette séparation. Il croioit n'ouvrir son esprit & son cœur qu'à la beauté de la diction : mais la vérité y entroit en même tems, & elle s'en rendit bientôt la maitresse absolue.

Il fit lui-même dans la suite un pareil usage de l'éloquence. On voit dans la plupart de ses sermons, que le peuple ravi en admiration se récrioit & applaudissoit. Il étoit bien éloigné de rechercher & d'aimer ces applaudissemens : son humilité sincère & profonde en étoit véritablement affligée, & lui faisoit craindre la contagion secrète & subtile de cette vapeur empoisonnée.

^a Mais d'où peuvent venir de si fréquentes acclamations, sinon de ce que la vérité mise ainsi en évidence, & placée dans tout son jour par un homme solidement éloquent, charme & enleve les esprits ?

Je ne puis m'empêcher ici d'exhorter les lecteurs à se donner la peine

dicebat audire.. veniebant in animum meum simul cum verbis quæ diligebam, res etiam quas negligebam : neque enim ea dirimere poteram. Et dum cor aperirem ad excipiendum quàm disertè diceret, pariter intrabat & quàm verè diceret. *Ibid. c. 14.*

^a Unde autem crebrò & multùm acclamatur ita dicentibus, nisi quia veritas sic demonstrata, sic defensa, sic invicta, delectat ? *De doct. chr. l. 4. n. 56.*

de lire un petit traité de M. Arnaud, qui a pour titre : *Réflexions sur l'éloquence des prédicateurs*. Il y réfute une partie de la Préface que M. du Bois son ami avoit mise à la tête de sa Traduction des sermons de S. Augustin, où il prétendoit montrer que la manière de prêcher de la plupart des prédicateurs étoit contraire à celle de ce saint Docteur, en ce qu'on y faisoit trop d'usage de l'éloquence humaine, qu'il croioit ne devoir pas être employée dans les prédications. Cette Préface avoit ébloui beaucoup de personnes, & avoit reçu de grands applaudissemens. On fut fort étonné, quand le petit traité de M. Arnaud parut, de voir qu'elle étoit presque toute entière fondée sur de faux principes, & sur de faux raisonnemens. Il est utile & agréable de comparer ensemble ces deux ouvrages, en lisant d'abord la Préface, pour voir si l'on y remarquera soi-même quelques défauts, & en examinant ensuite la réfutation, pour juger si elle est solide & appuyée sur de bonnes raisons.

Le principe que j'ai établi en suivant les règles de S. Augustin, que l'orateur chrétien peut & doit même chercher à plaire à l'auditeur, a besoin d'être ren-

fermé dans de certaines bornes , & demande quelque éclaircissement. Il y a dans la prédication deux défauts à éviter : dont l'un est de trop rechercher les ornemens & les graces du discours , & l'autre de les trop négliger. Je dirai quelque chose de l'un & de l'autre de ces défauts.

PREMIER DÉFAUT.

Trop rechercher les ornemens du discours.

C'EST une disposition bien condamnée dans un orateur chrétien, que de songer davantage à plaire à son auditeur qu'à l'instruire ; de plus s'occuper des mots que des choses ; de trop compter sur son travail & sur sa préparation ; d'énervier la force des vérités qu'il annonce par une affectation puérile de pensées brillantes ; enfin de frelater & de corrompre la parole de Dieu par un mélange vicieux de frivoles ornemens.

^a Saint Jérôme , dont le goût pour l'éloquence & pour les graces du discours est connu , ne pouvoit souffrir que l'o-

^a Nolo te declamatorum esse & rabulam , garulūque sine ratione...
Verba volvere , & scelerate dicendi apud imperitum vulgus admirationem sui facere , indoctorum hominum est.
S. Hieron. E. istol. ad Nepot.

rateur

rateur chrétien, négligeant de s'instruire lui-même & d'instruire les autres du fond même des vérités de la religion, s'occupât uniquement comme un déclamateur, du soin de plaire ; ni que l'auguste éloquence de la chaire dégénérât en une vaine pompe de paroles, capable tout au plus d'exciter quelques légers applaudissemens. Saint Ambroise pensoit comme lui, & vouloit qu'on bannît absolument de la prédication cette sorte de parure qui n'est propre qu'à affoiblir les pensées. *Aufer mihi lenocinia iucumque verborum, quia solent enervare sententias.*

Comment.
lib. 8.

Dieu nous marque dans Ezéchiel combien il détestoit la malheureuse disposition des Israélites captifs à Babylone, ^a qui, au lieu de profiter des tristes prédictions que son prophète leur faisoit de sa part, & d'en être utilement effraîés, alloient l'entendre uniquement pour le plaisir, comme on va à un concert de musique. Quels reproches n'eût-il point faits au Prophète même, si par sa faute il eût donné lieu à un si indigne abus, en ne s'appli-

^a Et es eis quasi cantu : & audiunt verba
men musicum, quod sua tua, & non faciunt
vi du'cique sono cani- *Ezech. 33. 32.*

quant qu'à flater l'oreille de ses auditeurs par une douce harmonie & un vain son de paroles? C'est la peinture naïve de ces sermons, dont il ne reste rien que le stérile souvenir du plaisir qu'on a eu en les écoutant.

Un payen se plaignoit de ce que de son tems ces sortes de délices & d'aménités du stile, qui doivent être réservées pour des matières moins graves & moins sérieuses, avoient fait une espèce de violence au bon sens & à la droite raison, & s'étoient emparé comme par force des causes même, où il s'agissoit des biens & de la vie des

Quint. l. 4. c. 2. hommes : *In ipsa capitis aut fortunarum pericula irrupit voluptas.*

Combien plus ce même abus feroit-il condannable dans des discours de religion, où l'on traite les matières les plus graves en même tems & les plus effrayantes? où l'on se propose, par exemple, d'intimider salutairement & d'abattre le pécheur, en lui représentant les horreurs d'une mort plus prochaine peut-être qu'il ne pense, le cri du sang de Jesus-Christ qui demande vengeance d'avoir été si longtems profané, la colère d'un Dieu justement irrité prête à éclater sur sa tête, & l'enfer ou-

vert sous ses piés pour l'engloutir? ^a Au milieu de si grandes vérités, un prédicateur est-il excusable de ne s'occuper qu'à faire un vain étalage d'élocution, à chercher des pensées brillantes, à arrondir des périodes, à entasser de vaines figures? Que deviennent cependant cette douleur & cette tristesse dont il doit être pénétré en parlant de tels sujets, & qui devraient ne faire de tout son discours qu'un continuel gémissement? N'auroit-on pas lieu de s'indigner s'il se mettoit en peine de montrer de l'esprit, & s'il avoit le loisir de songer à faire le beau parleur, dans un tems où il ne faut que tonner, foudroier, & emploier les mouvemens les plus vifs & les plus animés?

SECOND DÉFAUT.

Trop négliger les ornemens du discours.

IL Y A un autre défaut en matière

^a An quisquam tulerit reum in discrimine capitis, decurrentibus periodis, quam latissimis locis sententiisque dicentem? ... Quò fugerit interim dolor ille? Ubi lacrymæ substituerint? Unde se in medium tam securæ observatio artium miserit? Non ab exordio usque ad ultimam vocem continuus quidam gemitus, & idem tristitiæ vultus servabitur? Commoveatur-ne quisquam ejus fortuna quem tumidum, ac sui jactantem, & ambitiosum institorem eloquentiæ incipiti forte videat? Non iamò oderit reum verba aucupantem, & anxium de fama ingenii, & cui esse disertio vacet?

Quintil. l. 11. c. 1.

de prédication, beaucoup plus commun que le premier, & qui a des suites infiniment plus pernicieuses : c'est de trop négliger le talent de la parole ; de ne point assez respecter son auditoire ; de se présenter devant lui presque sans aucune préparation ; de dire les choses comme elles viennent sur le champ, souvent sans ordre, sans choix, sans justesse ; & par cette négligence affectée d'inspirer à ses auditeurs du dégoût & du mépris pour la parole de Dieu, qui est si digne par elle-même de s'attirer l'estime & le respect des hommes, & qui devoit faire leur plus solide gloire & leur plus douce consolation.

Le but que se propose tout pasteur, tout prédicateur, en parlant aux fidèles, est de les persuader, pour les porter à la vertu, & les détourner du vice : mais tous ne prennent pas les moyens propres pour parvenir à ce but, & ne s'appliquent pas à parler d'une manière capable de persuader. C'est ce qui fait la différence des bons & des mauvais prédicateurs. Les uns, comme dit S. Augustin, le font grossièrement, désagréablement, froidement, obtusè, déformiter, frigidè : les autres le font ingénieusement, agréablement,

*De doctr.
chr. l. 4. n. 7.*

fortement; *acutè, ornatè, vehementer.*

Le salut de la plupart des chrétiens, aussi-bien que la foi, est attachée à la parole : mais cette parole doit être maniée avec art, avec habileté, pour lui préparer une entrée dans les esprits. L'ornement du discours est un des moiens propres à produire cet effet; & la raison en est bien claire. Il faut que l'auditeur non seulement entende ce qu'on dit, mais qu'il l'écoute volontiers: *volumus non solum intelligenter, verum etiam libenter audiri.* Or comment écouterait-il volontiers, s'il n'est attiré & gagné par l'amorce du plaisir? *Quis tenetur ut audiat, si non delectatur? ... Quis cum (oratorem) velit audire, nisi auditorem nonnulla etiam suavitatem detineat?* Cet ornement n'exclut point la simplicité du discours : car il ne faut pas une simplicité rude & grossière, qui rebute & qui fatigue: *Nolumus fastidiri etiam quod submissè dicimus.* Ibid. Il y a un milieu entre un stile recherché, fleuri, brillant; & un stile bas, rampant, négligé: & ce milieu est l'éloquence qui convient à un pasteur. *Illa quoque eloquentia generis temperati apud eloquentem Ecclesiasticum, nec inornata relinquitur, nec indecenter ornatur.* n. 57.

Les fidèles seroient tout autrement instruits qu'ils ne le sont, s'ils assistoient régulièrement aux prônes de leurs paroisses, ce qui est pour eux un devoir d'une plus étroite obligation qu'on ne pense; & si les prônes se faisoient comme il faut, ce qui n'en est pas un moins essentiel pour les pasteurs. Quelle douleur, quelle peine pour ceux qui ont quelque idée de l'importance de ce ministère, de voir le plus souvent leur auditoire vuide, ou très-peu rempli, & d'avoir peut-être à se reprocher que c'est leur manière de parler froide, languissante, ennuyeuse, & souvent trop longue, qui rebute & écarte les auditeurs? Ils manquent par là à la fonction la plus importante de leur état. Ils trompent l'attente des peuples, qui accourent avec avidité pour remplir leurs besoins, & qui sont obligés de s'en retourner à jeun. Ils avilissent la parole de Dieu par la manière négligée dont ils l'annoncent, & ne la font plus regarder qu'avec mépris & dégoût. Ils deshonnorent la majesté divine, dont ils tiennent la place, & dont ils sont les ambassadeurs; & ne font point d'attention qu'un envoyé d'un Prince qui en useroit ainsi, seroit re-

gardé avec raison par son maître comme un prévaricateur.

Ils sont bien éloignés de la disposition de cet orateur grec, qui ne parloit *Périclez* jamais au peuple qu'il ne s'y fût beaucoup préparé, & qu'il n'eût prié les dieux avant que de sortir de sa maison de ne pas permettre qu'il lui échapât une seule parole qui fût indigne de son auditoire : & de celle de l'orateur Romain, qui, tout habile qu'il étoit, déclare ^a qu'il ne plaidoit jamais aucune cause sans s'y être disposé avec tout le travail nécessaire. Je n'oserois marquer clairement de quels termes se sert ^b Quintilien pour condamner la négligence d'un avocat qui manqueroit à ce devoir essentiel à sa profession, & qui l'est beaucoup plus à celle d'un ministre de la parole, d'où dépend le salut des peuples.

Je sai que l'accablement des affaires presque inévitable aux pasteurs sérieusement appliqués à leurs devoirs, leur laisse quelquefois peu de tems pour

^a Ad illam causarum operam nunquam nisi paratus & meditatus accedo. *Lib. 1. De leg. n. 12.* | tum plurimum poterit. Neque enim solum negligentis, sed & mali, & in suscepta causa perfidi, ac proditoris est, pejùs agere quàm possit. *Quintil. l. 12. c. 9.*

^b Afferet ad dicendum curæ semper quan-

préparer leurs discours. Mais il ne s'agit pas ici de pièces d'éloquence travaillées & polies avec un extrême soin; qui demandent un long travail, & par conséquent un grand loisir. Un pasteur qui avec quelque fond d'esprit a de l'étude & de la lecture, & qui joint à ces qualités un grand zèle pour le salut des fidèles, ne manque jamais de réussir, & d'être goûté par le peuple, quand il met de l'ordre dans ses discours, qu'il dit des choses solides & touchantes, qu'il les appuie de passages tirés de l'Écriture, & qu'il a soin de se renfermer dans des bornes raisonnables pour ne point fatiguer son auditoire. Une telle préparation n'emporte pas beaucoup de tems; & elle est d'un devoir indispensable.

Y a-t-il dans le ministère ecclésiastique quelque fonction qui paroisse plus importante, plus nécessaire, plus digne du zèle pastoral, que le soin des pauvres, & celui d'administrer les Sacremens? Cependant d'un côté nous

Act. 6. 1. voyons que les Apôtres, assemblés en corps pour remédier aux plaintes que la dispensation des aumônes avoit fait naître parmi les fidèles, se croient obligés de renoncer à ce ministère, quel-

que saint qu'il fût, plutôt que de quitter la prédication de la parole de Dieu, dont ils étoient chargés spécialement & préféablement à tout le reste : & de l'autre, S. Paul, si instruit des devoirs de l'Apostolat, & si infatigable dans le travail, déclare nettement que *Jesus-Christ ne l'a point envoyé pour batis- 1. Co . 17*
ser, mais pour prêcher l'Evangile. Le ministère de la prédication est donc la principale fonction des Apôtres, des Evêques, & de tous les Pasteurs; à laquelle ils doivent donner toute l'application dont ils sont capables, en écartant avec une sévérité inflexible tout ce qui est incompatible avec ce premier & ce plus essentiel de leurs devoirs.

C'est le précepte & l'exemple que nous ont donné tous les grands Saints qui ont fait tant d'honneur au christianisme par leurs savantes & éloquents prédications, quoique la plupart fussent placés dans les plus grands sièges de l'Eglise, & fussent occupés à la défendre contre les hérésies.

Saint Grégoire de Nazianze, plein *Orat. 15.*
 de mépris pour l'arrangement des paroles & pour les vaines délicatesses du discours qui ne servent qu'à flatter l'oreille, étoit bien éloigné de négliger

Orat. 5.

ce que l'éloquence pouvoit avoir d'utile, comme il le marque en plus d'un endroit. * » Je ne me suis réservé,

Orat. 12.

» dit-il, que l'éloquence; & je ne me
 » repens point des peines & des fati-
 » gues que j'ai souffertes sur mer & sur
 » terre pour l'acquérir. Je ferois
 » pour mes amis & pour moi que nous
 » en possédassions toute la force. . . .

Orat. 27.

» C'est de tous mes biens le seul qui
 » me soit resté. Je l'offre, je le dévoue,
 » je le consacre à mon Dieu. La voix de
 » son commandement, & le mouve-
 » ment de son esprit, m'ont fait aban-
 » donner toutes les autres choses, pour
 » faire avec la pierre précieuse de l'E-
 » vangile un échange de tout ce que
 » je possédois. Je suis donc ainsi deve-
 » nu, ou, pour mieux dire, je desire
 » ardemment de devenir cet heureux
 » marchand, qui avec des choses viles,
 » & périssables, en achète d'excellen-
 » tes & d'éternelles. Mais comme mi-
 » nistre de la parole, je m'attache uni-
 » quement à l'art de parler. J'en fais
 » mon partage, & je ne l'abandonnerai
 » jamais. . . . » Dans un autre endroit il

* Saint Grégoire de Na-
 zianze avoit fait plusieurs
 voyages, pour aller étudier
 l'éloquence sous les plus ha-
 biles maîtres.

remercie son peuple de ce que par son ardeur incroyable pour la parole de Dieu, il le consolait des discours injurieux & pleins de malignité que la jalousie de ses ennemis répandoit contre son éloquence, qu'il avoit acquise dans l'étude des auteurs profanes, mais qu'il avoit annoblie par la lecture des livres sacrés, & par le bois vivifiant de la croix, qui lui avoit ôté tout ce qu'elle avoit eu d'amertume. Et il ajoute qu'il n'étoit pas du sentiment de beaucoup d'autres, qui vouloient qu'on se contentât d'un discours sec, simple, sans ornement, sans élévation; qui couvroient leur paresse ou leur ignorance par un mépris dédaigneux de leurs adversaires; & qui prétendoient en cela imiter les Apôtres, sans considérer que les miracles & les prodiges leur tenoient lieu d'éloquence.

^a Saint Ambroise, dans l'endroit même où il recommande que le discours d'un ecclésiastique soit pur, simple, clair, plein de poids & de gravité; ajoute que comme l'élégance n'y doit point être affectée, il ne faut pas aussi y

^a Oratio sit pura, statâ elegantia, sed non simplex, dilucida, atque intermissa gratia. *Offic. lib. 1. cap. 22.*
manifesta, plena gravitatis & ponderis: non affe-

mépriser l'agrément. Et il pratiqua toujours lui-même ce qu'il avoit enseigné.

Y eut-il jamais un pasteur plus occupé que S. Augustin, & plus dévoué aux bonnes œuvres? Mais son zèle, non moins éclairé que fervent, ne déroboit rien du tems qu'il lui falloit pour préparer les choses nécessaires à l'instruction des fidèles. Il paroît que dans les commencemens ses sermons étoient écrits mot à mot, & appris par cœur, parce qu'il avoit alors plus de tems, & plus de besoin d'user de cette précaution. Dans la suite il se contenta de chercher le sens des endroits de l'Ecriture qu'il avoit dessein d'expliquer, d'approfondir les vérités qu'ils contenoient, & de trouver les passages nécessaires pour les appuier & les éclaircir : & cette recherche ne laissoit pas de lui couter beaucoup, aussi bien que la fatigue de parler, comme il le marque lui-même à la fin du quatrième discours qu'il fit sur le pseaume 103.

Magno labore quesita & inventa sunt, magno labore nuntiata & disputata sunt: sit labor noster fructuosus vobis, & benedicat anima nostra Dominum. L'ardeur infatigable de ses auditeurs pour l'écouter, est un garand bien sûr du talent qu'il

avoit pour la parole, & du soin qu'il y donnoit.

J'ai réservé exprès S. Chrysostome pour le dernier de mes témoins, parce qu'il est l'un des Peres qui ont le plus insisté sur la matière que je traite. Dans son beau traité sur le sacerdoce, qui est regardé avec raison comme son chef-d'œuvre, il établit comme un principe incontestable, que la principale partie du devoir des Evêques, & par conséquent de tous les pasteurs, consiste dans l'instruction qui se donne par la parole : parce que c'est par elle seule qu'ils sont en état d'enseigner aux fidèles les vérités de la religion, de les animer à la vertu, de les retirer du vice, & de les soutenir dans les rudes épreuves qu'ils ont à souffrir, & dans les combats qu'ils ont à livrer tous les jours contre les ennemis de leur salut. Sans ce secours, une pauvre église est semblable à une ville attaquée de toutes parts, & qui se trouve sans défenses; ou à un vaisseau battu de la tempête, & qui est sans pilote. La parole dans la bouche du pasteur, est comme l'épée dans la main d'un capitaine; mais cette épée demande d'être maniée avec art & avec adresse;

c'est-à-dire, pour parler plus clairement, ^a qu'un pasteur doit se préparer avec beaucoup de soin aux prédications & aux autres discours qu'il est obligé de faire en public, & qu'il doit employer tous ses efforts pour acquérir ce talent, puisque c'est de là que dépend le salut de la plupart des ames qui lui sont confiées.

Mais, dit-on, si cela est ainsi, pour quoi S. Paul ne s'est-il point soucié d'acquérir ce talent, & pourquoi ne rougit-il point d'avouer qu'il est ignorant, & peu instruit pour la parole: & cela en écrivant aux Corinthiens, qui faisoient tant de cas de l'éloquence?

Imperitus sermonum.
2. Cor.
11. 6.

Cette parole, dit S. Chrysostome, dont on n'a point pénétré le sens, ni connu la profondeur, en a trompé plusieurs, & a servi de prétexte & de voile à leur paresse. Si S. Paul étoit ignorant, comme vous le prétendez, comment a-t-il confondu les Juifs de Damas, n'ayant point encore fait de miracles? Comment a-t-il terrassé les Grecs, & pourquoi se retira-t-il à Tarse? Ne fut-ce pas après en être demeuré tellement victorieux par la puissance de la parole

^a Χρὴ τὴν ἰστίαν πάντα | οὐδὲ τὴν ἰσχυρίαν
πιστὶς ὅτι τὸ ταύτης κτήσαται.

le, que ne pouvant souffrir la honte d'être vaincus, ils résolurent de le faire mourir? De quoi se servit-il pour combattre & pour disputer contre ceux d'Antioche, qui s'efforçoient d'embrasser les cérémonies des Juifs? Ce Sénateur de l'Aréopage, qui demeurait dans la ville du monde la plus superstitieuse & la plus savante, ne le suivit-il pas avec sa femme, après avoir oui seulement un de ses discours?... Que fit cet Apôtre à Thessalonique, à Corinthe, à Ephèse, & à Rome même? Ne passa-t-il pas les jours & les nuits à expliquer les écritures divines? Est-il besoin de raconter toutes les disputes qu'il a eues avec les Epicuriens & les Stoïciens? . . . De quel front ose-t-on encore après cela l'appeller ignorant, lui qui a été admiré de tout le monde, & dans ses disputes & dans ses sermons; lui que les Lycaoniens prirent pour Mercure, sans doute à cause de son éloquence?

Il se peut faire que des pasteurs, pleins de zèle, de charité, & très propres d'ailleurs pour le gouvernement, manquent du talent de la parole, & ne puissent pas instruire leurs peuples par eux-mêmes. Alors l'exemple de Va-

lère, évêque d'Hippone, qui pour suppléer au peu d'usage qu'il avoit de la langue latine, fit prêcher S. Augustin en sa place & en sa présence, devient pour eux une règle, & les autorise à chercher ailleurs le supplément de ce qui leur manque. Les Curés de campagne, qui ne peuvent point emprunter la voix d'autrui, ont le secours des livres. On a fait exprès pour eux des homélies courtes, faciles, à la portée des plus grossiers, qu'ils peuvent débiter à leurs peuples de vive voix; ou au moins leur en faire la lecture. Saint Augustin ne blâmeroit point cette pratique, ^a lui qui croit qu'un pasteur, incapable de composer lui-même un bon discours, peut le faire composer par un autre, & après l'avoir appris, le prononcer comme s'il en étoit l'auteur. C'est que, de quelque manière que ce soit, il est d'une indispensable nécessité que les peuples soient instruits.

M. l'Abbé
Lambert.

^a Sunt quidam, qui bene pronuntiare possunt, quid autem pronuntient excogitare non possunt. Quod si ab aliis sumant eloquenter sapienterque conscriptum, memorisque commendent, atque ad populum proferant; si eam personam gerunt, non improbe faciunt. *De doctr. christ. lib. 4. n. 62.*

TROISIÈME DEVOIR

DU PRÉDICATEUR.

Toucher & émouvoir par la force du discours ceux à qui il parle.

QUOIQUE'ON DOIVE fort estimer un discours qui joint à une grande clarté de la grace & de l'éloquence, cependant il faut avouer que ce qui produit les grands & les merveilleux effets de l'éloquence, n'est ni le genre simple & médiocre, ni le genre orné & fleuri; mais le sublime & le pathétique. Par les deux premiers, l'orateur vient à bout d'instruire & de plaire: & il peut se contenter de ces deux effets, quand il ne s'agit que de vérités spéculatives qu'il suffit de croire, qui ne demandent que notre consentement, & qui regardent plutôt l'esprit que le cœur, si pourtant il y en a de telles dans la religion. Mais il n'en est pas ainsi quand on propose des vérités de pratique, qui doivent être mises en exécution. Que serviroit en effet que l'auditeur fût convaincu de ce qu'on lui dit, & qu'il applaudît à l'éloquence de celui qui parle, s'il n'alloit jusqu'à aimer, embrasser, pratiquer les maxi-

mes qu'on lui prêche? Si l'orateur n'arrive à ce troisiéme degré, il demeure en chemin. Il n'a dû songer à instruire & à plaire, que pour toucher. C'est en cela que S. Augustin, après Cicéron, fait consister la pleine victoire de l'éloquence. Tout discours qui laisse l'auditeur tranquille, qui ne le remue & ne l'agite point, & qui ne va pas jusqu'à le troubler, l'abbattre, le renverser, & vaincre son opiniâtre résistance, quelque beau qu'il paroisse, n'est point un discours véritablement éloquent. Il s'agit de lui inspirer de l'horreur de ses péchés, & de la crainte des jugemens de Dieu; de dissiper le charme séducteur qui l'aveugle, & de le forcer d'ouvrir les yeux; de lui faire haïr ce qu'il aimoit, & aimer ce qu'il haïssoit; de déraciner de son cœur des passions vives, ardentes, enflammées, dont il n'est plus le maître, & qui ont pris sur lui un empire absolu; en un mot, de l'enlever & de l'arracher à lui-même, à ses desirs, à ses joies, à tout ce qui fait sa vie & son bonheur.

Je sai qu'il n'y a que la grace toute-puissante de Jesus-Christ qui soit capable de toucher ainsi les cœurs, & d'y faire des changemens si mer-

veilleux. Penſer autrement, & attendre en quelque degré que ce ſoit l'efficace de la parole ou des graces du diſcours, ou de la ſolidité des raiſons, ou de la force des mouvemens, ce ſeroit, ſelon le langage de S. Paul, ^a anéantir la croix de Jeſus-Chriſt, & lui dérober l'honneur de la converſion du monde, pour l'attribuer à la ſageſſe humaine. ^b C'eſt pour cela que S. Auguſtin veut que l'orateur chrétien compte beaucoup plus ſur la prière que ſur ſes talens; & qu'avant que de parler aux hommes il ſ'adreſſe à Dieu, qui peut ſeul nous inſpirer & ce qu'il faut dire, & la manière dont il le faut dire. ^c Mais comme on ne laiſſe pas d'employer les remèdes naturels que preſcrit la médecine, quoiqu'on ſache que leur effet dépend uni-

^a Miſit me Chriſtus evangelizare, non in ſapientia verbi, ut non evacuetur crux Chriſti. 1. Cor. 1. 17.

^b Noſt r iſte eloquens... hæc ſe poſſe, pietate magis orationum, quàm oratorum facultate, non dubitet, ut orando pro ſe, ac pro illis quos eſt allocuturus, ſit orator, antequam dictor... Er quis facit ut quod oportet, &

quemadmodum oportet, dicatur à nobis, niſi IN CUIUS MANU SUNT ET NOS ET SERMONES NOSTRI? ...

^c Sicut enim corporis medicamenta quæ hominibus ab hominibus adhibentur, nonniſi eis proſunt, quibus Deus operatur ſalutem, qui & ſine illis mederi poteſt, cum ſine ipſo illa non poſſint, & tamen adhi-

quement de Dieu, à qui il a plu d'y attacher la guérison ordinaire des maladies, sans pourtant s'y astreindre lui-même : ainsi l'orateur chrétien peut & doit mettre en usage tous les moïens, tous les secours que lui fournit la rhétorique, mais sans y mettre sa confiance, & étant bien persuadé qu'en vain il parlera aux oreilles, si Dieu ne parle aux cœurs.

Or c'est le stile sublime & pathétique, ce sont les grandes & vives figures, les passions fortes & véhémentes, qui emportent le consentement, & entraînent les cœurs. ^a L'instruction, les raisons ont éclairé & convaincu l'esprit. Les graces du discours l'ont gagné, & par leur plaisir flateur ont préparé la voie pour arriver au cœur. Il s'agit d'y entrer & de s'en rendre le maître. C'est ce qui est réservé à la grande & forte

bentur... ita & adjuncta doctrinæ tunc profunt animæ adhibita per hominem, cum Deus operatur ut profint, qui potuit evangelium dare homini etiam non ab hominibus, neque per hominem. S. Aug. de doctr. chr. l. 4. c. 15. & 16.

^a Oportet igitur eloquentem ecclesiasticum, quando suadet aliquid

quod agendum est, non solum docere ut instruat, & delectare ut teneat, verum etiam flectere ut vincat. Ipse quippe jam remanet ad consensionem flectendus eloquentiæ granditate, in quo id non egit usque ad ejus confessionem demonstrata veritas, adjuncta etiam suavitatis dictionis. Ibid. c. 13.

éloquence. On peut voir ce qui en a été dit ci-devant dans l'article qui regarde le sublime. Je me contenterai de rapporter ici quelques extraits des Peres, qui seront plus instructifs que toutes les réflexions que je pourrois faire sur ce sujet.

EXTRAIT DE S. AUGUSTIN.

CE GRAND SAINT mit en usage les préceptes de cette éloquence victorieuse dans une occasion importante, dont il nous a lui-même conservé l'histoire. Ce fut à Hippone, dans le tems qu'il n'étoit encore que prêtre, & que l'évêque Valère le faisoit parler à sa place. La fête de S. Leonce évêque d'Hippone étant proche, le peuple murmuroit de ce qu'on vouloit l'empêcher de la célébrer avec les réjouissances ordinaires, c'est-à-dire, de faire dans l'Eglise des festins qui dégénéroient en ivrogneries & en débauches. S. Augustin sachant le murmure du peuple, commença dès le mercredi, veille de l'Ascension, à lui parler sur ce sujet à l'occasion de l'Evangile du jour où l'on avoit lu ce passage: *Ne donnez pas les choses saintes Math. 7. 6. aux chiens, & ne jetez pas vos perles devant les pourceaux.*

*S. August.
Epist. 29. ad
Alypium.*

Comme ce premier discours avoit eu peu d'auditeurs, & dans ce petit nombre beaucoup de contradicteurs, il parla encore du même sujet le jour suivant fête de l'Ascension dans une plus nombreuse assemblée, où l'on avoit lu l'Evangile des marchands chassés du temple. Il le relut lui-même, & montra combien Jesus-Christ auroit eu plus de zèle pour bannir du temple des festins dissolus, qu'un commerce innocent par lui-même. Il lut encore divers endroits de l'Ecriture contre l'ivrognerie. Il accompagna ce discours de ses gémissemens & de toutes les marques de la vive douleur que lui causoit sa charité : & après l'avoir interrompu par quelques prières qu'il fit faire, il recommença à parler avec toute la véhémence dont il étoit capable, leur représentant le péril commun des peuples & des prêtres qui doivent rendre compte de leurs ames au chef des pasteurs. » Je vous conjure, leur dit-il, par ses humiliations, ses souffrances, sa couronne d'épines, sa croix, & son sang : aiez du moins pitié de nous, & considérez la charité du vénérable Valère, qui par sa tendresse pour vous m'a

„ chargé du redoutable ministère de
 „ vous annoncer la parole de la vérité.
 „ Il vous a témoigné plusieurs fois la
 „ joie qu'il avoit de ce que j'étois venu
 „ ici : mais c'étoit dans la vûe que je
 „ serois le ministre de votre salut, &
 „ non le témoin de votre perte & de
 „ votre damnation. „ S. Augustin ajouta
 „ qu'il espéroit que ce malheur n'arri-
 „ veroit pas, & que s'ils ne cédoient
 „ point à l'autorité de la parole divine
 „ qu'il leur avoit annoncée, ils céde-
 „ roient aux châtimens dont il ne pou-
 „ voit douter que Dieu ne les punit en
 „ ce monde, pour ne les pas danner
 „ en l'autre. Il dit cela d'une manière si
 „ touchante, qu'il tira les larmes des
 „ yeux de ses auditeurs, & ne put retenir
 „ les siennes. „ Ce ne fut point, dit-il,
 „ en pleurant sur eux que je les fis pleu-
 „ rer : mais pendant que je parlois,
 „ leurs larmes prévinrent les miennes.
 „ J'avoue que je ne pus point alors me
 „ retenir. Après que nous eûmes pleu-
 „ ré ensemble, je commençai à espérer
 „ fortement leur correction.

Le lendemain, ^a qui étoit le jour du
 festin, il apprit que quelques-uns mur-

^a Cum illuxisset dies, [trefque se parare,
 qui solebant fauces ven-

muroient encore , & disoient : De
 » quoi s'avise-t-on maintenant ? Ceux
 » qui ont souffert jusqu'ici cette cou-
 » tume , n'étoient-ils pas chrétiens ?
 S. Augustin ^a ne sachant quel ressort
 faire jouer pour les ébranler , se trou-
 va fort embarrassé. Il avoit pris la ré-
 solution de lire à ces obstinés l'endroit
 du Prophète Ezéchiel, où il est dit, que
 la sentinelle est déchargée quand elle a
 annoncé le péril ; & ensuite de secouer
 ses vêtemens sur le peuple , & de se
 retirer chez lui. Mais Dieu lui épargna
 cette douleur , & les murmureurs ne
 purent résister plus longtems à une cha-
 rité si vive & si éloquente.

La solidité & l'agrément du discours
 servirent sans doute à préparer ce chan-
 gement , & à ébranler les esprits. Mais
 ce qui terrassa pour ainsi dire les mur-
 murateurs , & ce qui procura à Saint
 Augustin une pleine victoire , fut le
 sublime & le pathétique , mêlé à ces
 manières douces & tendres dont nous
 avons parlé ailleurs. ^b Les deux autres
 parties peuvent exciter des acclama-

^a Quo audito , quas ma- | hementius acclametur ,
 jores commovendi eos ma- | ideo granditer putan-
 chinas prepararem , om- | dus est dicere : hoc
 nino nesciebam. | enim & acumina sub-
^b Non sanè , si di- | missi generis , & orna-
 centj crebrius & ve- | menta faciunt tempera-
 tions :

tions: le sublime, le pathétique, accablent comme par leur poids, & au lieu d'applaudissemens, arrachent des pleurs.

EXTRAIT DE S. CYPRIEN.

L'EXTRAIT que je donne ici est tiré de la belle lettre de ce grand Evêque au Pape Corneille au sujet de ceux qui étant tombés pendant la persécution demandoient avec fierté d'être rétablis dans l'usage des Sacremens, sans avoir fait une pénitence convenable, & emploioient même pour cela les menaces.

» Si ces pécheurs, dit S. Cyprien,
 » veulent être reçus dans l'Eglise,
 » voions quel sentiment ils ont de la
 » satisfaction qu'ils doivent faire, &
 » quels fruits de pénitence ils apportent.
 » L'Eglise n'est ici fermée à
 » personne: l'Evêque ne rejette per-
 » sonne. Nous sommes prêts à recevoir
 » avec patience, avec indulgence,
 » & avec douceur tous ceux qui se
 » présentent à nous. Je desire que
 » tous retournent à l'Eglise. Je desire
 » que tous ceux qui combattoient avec

ti. Grande autem ge- lacrymas exprimit. Sanct.
 nus plerumque pondere August. de doctr. christ.
 suo voces premit, sed L. 4. c. 24.

Tome II.

Y

» nous se rallient sous les nſeignes
» de Jeſus-Chriſt, & reviennent dans
» ſon camp céleſte & dans la maiſon
» de Dieu ſon pere. Je me relâche
» dans tout ce que je puis. Je diſſi-
» mule beaucoup de choſes, dans l'ar-
» dent deſir que j'ai de réunir nos
» freres avec nous. Je n'examine pas
» même avec toute la ſévérité que la
» piété & la religion chrétienne de-
» manderoient, les offenſes qu'on a
» commiſes contre Dieu; & je pé-
» che peut-être moi-même, en remet-
» tant trop facilement les péchés des
» autres. J'embraille avec l'ardeur &
» avec la tendreſſe d'une entière cha-
» rité ceux qui retournent avec des
» ſentimens de pénitence, ceux qui
» confeſſent leurs péchés, & en font
» ſatisfaction avec humilité & ſimpli-
» cité de cœur. Que s'il y en a qui
» croient pouvoir rentrer dans l'Egliſe
» par les menaces, & non par les prié-
» res; & qui ſongent à en forcer les
» portes par la terreur, & non pas à ſe
» les ouvrir par la ſatisfaction & par
» les larmes: qu'ils ſachent que l'E-
» gliſe demeure toujours fermée à
» des perſonnes de cette ſorte, &
» que le camp invincible de Jeſus-

» Christ, fortifié par la toute-puissance de Dieu qui en est le protecteur, ne se force point par l'insolence des hommes. Le prêtre du Seigneur qui suit la règle de l'Evangile, & qui garde les préceptes de Jesus-Christ, peut être tué, mais il ne peut être vaincu. *Sacerdos Dei evangelium tenens, & Christi precepta custodiens, occidi potest, non potest vinci.*

Il me semble que cet extrait, qui ne ressent pas moins la douceur paternelle d'un saint Evêque que le courage invincible d'un grand martyr, peut être proposé comme un modèle parfait de la plus forte & de la plus sublime éloquence, qui ne le cède en rien à celle de Démosthène.

EXTRAITS

DE S. JEAN CHRYSOSTOME
Contre les Sermons.

SAINT CHRYSOSTOME, dans ses homélies au peuple d'Antioche, parle souvent avec beaucoup de force contre ceux qui, pour des intérêts temporels, obligeoient leurs freres à prêter serment sur l'autel, & par là souvent leur donnoient lieu de se parjurer.

*Homil. XV.
ad pop. An-
tioch.*

» Que faites-vous, malheureux, dit-il ?
 » Vous exigez un serment sur la sainte
 » table, & vous immolez cruellement
 » votre frere sur le même autel où re-
 » pose J. C. qui s'est immolé pour
 » vous ? Les voleurs commettent des
 » meurtres, mais c'est en secret : & vous
 » en présence de l'Eglise, notre mere
 » commune, vous égorgez un de ses
 » enfans, pire en cela que Caïn. Car
 » enfin il cacha son crime dans le dé-
 » fert, & ne ravit à son frere qu'une vie
 » de peu de durée : & vous au milieu
 » du temple, & sous les yeux de Dieu,
 » vous causez à votre prochain une mort
 » éternelle ! Est-ce donc pour jurer que
 » la maison du Seigneur est établie, &
 » non pour prier ? L'autel sacré est-il
 » destiné à donner occasion aux crimes,
 » & non à les expier ? Si tout autre sen-
 » timent de religion est étouffé en vous,
 » respectez au moins le livre sacré que
 » vous présentez à votre frere pour ju-
 » rer. Ouvrez le saint Evangile sur le-
 » quel vous êtes prêts de lui faire pré-
 » ter serment, & écoutant ce qu'y dit
 » Jesus-Christ sur les juremens, trem-
 » blez, & retirez vous. Et qu'y dit Je-
 » sus-Christ ? *Il a été dit aux anciens : Vous*
ne vous parjurerez point... Et moi je vous

*Matth. 5
33. 3.*

” *dis que vous ne juriez en aucune sorte.*

” Quoi ! vous faites jurer sur ce même

” livre, qui vous interdit les juremens ?

” O impiété, ô étrange sacrilège ! C’est

” comme si l’on prenoit pour compli-

” ce d’un meurtre le Législateur mê-

” me qui le condamne.

” Je répands moins de larmes quand

” j’apprens que quelqu’un a été assassiné

” dans le grand chemin, que lorsque je

” voi un homme approcher de l’autel

” porter sa main sur le saint livre des

” Evangiles, & prononcer à haute voix

” le serment. Car pour lors je ne puis

” m’empêcher de pâlir, de trembler,

” de frissonner, autant pour celui qui

” exige le serment que pour celui qui le

” prête. Misérable ! pour t’assurer quel-

” que somme d’argent douteuse, tu

” perds ton ame ! Le gain que tu fais

” peut-il entrer en comparaison avec

” la perte de ton frere & la tienne ? Si

” tu fais que celui dont tu exiges le ser-

” ment est homme de bien, pourquoi

” ne te pas contenter de sa parole ? Et

” s’il ne l’est pas, pourquoi le forces-

” tu à faire un parjure ?

” Mais sans cela, dites-vous, votre

” preuve étoit imparfaite, & l’on ne

” vous croioit point. Hé ! que vous im-

„ porte? C'est en craignant d'exiger le
 „ serment que vous paroîtrez véritable-
 „ ment digne de foi, & que vous vous
 „ mettez l'esprit en repos. Car enfin,
 „ quand vous êtes de retour chez vous,
 „ votre conscience ne vous fait-elle
 „ point de reproches? Ne dites-vous
 „ point en vous-même: Ai-je eu raison
 „ de lui faire prêter serment? N'a-t-il
 „ point fait un parjure? N'ai-je point
 „ donné lieu à un crime si horrible? Au
 „ contraire, quelle consolation n'est-ce
 „ point pour vous, quand de retour dans
 „ votre maison vous pouvez dire: Dieu
 „ soit béni, je me suis retenu, j'ai épar-
 „ gné à mon frere l'occasion d'un crime,
 „ & lui ai peut-être sauvé un faux ser-
 „ ment? Que tout l'or, que toutes les
 „ richesses de la terre périssent, plutôt
 „ que de m'obliger à enfreindre la loi,
 „ & à forcer les autres de la violer.

Homil. XIV. Dans l'homélie précédente, S. Chry-
 sostome, après avoir raconté à ses audi-
 teurs comment le saint Précurseur avoit
 été mis à mort à cause du serment d'Hé-
 rode, les exhorte à conserver la mé-
 moire d'un si tragique événement, &
 à profiter d'un si terrible exemple: &
 il emploie pour cela les figures les plus
 vives & les plus sublimes. „ Je vous dis

„ hier d'emporter chacun en votre mai-
 „ son la tête de Jean-Baptiste encore
 „ toute sanglante, & de vous représen-
 „ ter ses yeux animés d'un saint zèle
 „ contre les sermens, & sa voix qui s'é-
 „ levant encore contre cette habitude
 „ criminelle, semble vous dire : Fuyez
 „ & détestez le jurement, qui a été mon
 „ meurtrier, & qui est la cause des plus
 „ grands crimes. En effet, continue
 „ S. Chrysostome, ce que ni la généreuse
 „ liberté du saint Précurseur, ni la vio-
 „ lente colère du Roi qui se voioit re-
 „ pris publiquement, n'avoient pu faire,
 „ la crainte mal entendue du parjure le
 „ fit, & la mort de Jean-Baptiste fut
 „ l'effet & la suite du jurement. Je vous
 „ répète encore aujourd'hui la même
 „ chose. Envisagez toujours cette tête
 „ sacrée, qui fait de continuels repro-
 „ ches aux blasphémateurs : & cette
 „ seule pensée sera comme un frein sa-
 „ lutaire qui arrêtera votre langue, &
 „ la détournera du blasphême.

EXTRAIT

*Du discours de saint Chrysostome, sur
 la disgrâce d'Eutrope.*

EUTROPE étoit un favori tout-
 puissant auprès de l'Empereur Arcade,

& qui gouvernoit absolument l'esprit de son Maître. Ce Prince, aussi foible à soutenir ses ministres, qu'imprudent à les élever, se vit obligé malgré lui d'abandonner son favori. En un moment Eutrope tomba du comble de la grandeur dans l'extrémité de la misère. Il ne trouva de ressource que dans la pieuse générosité de S. Jean Chrysostome qu'il avoit souvent maltraité, & dans l'asyle sacré des autels qu'il s'étoit efforcé d'abolir par diverses loix, & où il se réfugia dans son malheur. Le lendemain, jour destiné à la célébration des saints mystères, le peuple accourut en foule à l'Eglise pour y voir dans Eutrope une image éclatante de la foiblesse des hommes, & du néant des grandeurs humaines. Le saint Evêque parla sur ce sujet d'une manière si vive & si touchante, qu'il changea la haine & l'averfion qu'on avoit pour Eutrope en compassion, & fit fondre en larmes tout son auditoire. Il faut se souvenir que le caractère de S. Chrysostome étoit de parler aux grands & aux puissans, même dans le tems de leur plus grande prospérité, avec une force & une liberté vraiment épiscopale.

Ecclef. 1. 2. » Si l'on a dû jamais s'écrier, *Vanité*

„ des vanités, & tout n'est que vanité, cer-
 „ tainement c'est dans la conjoncture
 „ présente. Où est maintenant cet éclat
 „ des plus hautes dignités ? Où sont ces
 „ marques d'honneur & de distinction ?
 „ Qu'est devenu cet appareil des festins
 „ & des jours de réjouissance ? Où se
 „ sont terminées ces acclamations si
 „ fréquentes & ces flateries si outrées de
 „ tout un peuple assemblé dans le cirque
 „ pour assister au spectacle ? Un seul
 „ coup de vent a dépouillé cet arbre
 „ superbe de toutes ses feuilles, & après
 „ l'avoir ébranlé jusques dans ses raci-
 „ nes, l'a arraché en un moment de la
 „ terre ? Où sont ces faux amis, ces vils
 „ adulateurs, ces parasites si empressés à
 „ faire leur cour, & à témoigner par
 „ leurs actions & leurs paroles un ser-
 „ vile dévouement ? Tout cela a disparu
 „ & s'est évanoui comme un songe,
 „ comme une fleur, comme une ombre.
 „ Nous ne pouvons donc trop répéter
 „ cette sentence du Saint-Esprit : *Vanité*
 „ des vanités, & tout n'est que vanité. Elle
 „ devrait être écrite en caractères écla-
 „ tans dans toutes les places publiques,
 „ aux portes des maisons, dans toutes
 „ nos chambres : mais elle devrait
 „ encore bien plus être gravée dans

» nos cœurs, & faire le continuel su-
 » jet de nos entretiens.

» N'avois-je pas raison, dit S. Chry-
 » sostome en s'adressant à Eutrope, de
 » vous représenter l'inconstance & la
 » fragilité de vos richesses? Vous con-
 » noissez maintenant par votre expé-
 » rience que comme des esclaves fugi-
 » tifs elles vous ont abandonné, &
 » qu'elles sont même en quelque sorte
 » devenues perfides & homicides à vo-
 » tre égard, puisqu'elles sont la prin-
 » cipale cause de votre désastre. Je vous
 » répétois souvent que vous deviez faire
 » plus de cas de mes reproches, quel-
 » que amers qu'ils vous parussent, que
 » de ces fades louanges dont vos flatteurs
 » ne cessioient de vous accabler, parce

Proverb. 27. » *que les blessures que fait celui qui aime*
 6. » *valent mieux que les baisers trompeurs*
 » *de celui qui hait.* Avois-je tort de vous
 » parler ainsi? Que sont devenus tous
 » ces courtisans? Ils se sont retirés: ils
 » ont renoncé à votre amitié: ils ne
 » songent qu'à leur sûreté, à leurs inté-
 » rêts, aux dépens même des vôtres. Il
 » n'en est pas ainsi de nous. Nous avons
 » souffert vos emportemens dans votre
 » élévation: & dans votre chute nous
 » vous soutenons de tout notre pou-

» voir. L'Eglise à qui vous avez fait
 » la guerre, ouvre son sein pour vous
 » recevoir : & les théâtres, objet éternel
 » de vos complaisances, qui nous ont
 » si souvent attiré votre indignation,
 » vous ont abandonné & trahi.

» Je ne parle pas ainsi pour insulter
 » au malheur de celui qui est tombé, ni
 » pour r'ouvrir & aigrir des plaies en-
 » core toutes sanglantes; mais pour sou-
 » tenir ceux qui sont debout, & leur
 » faire éviter de pareils maux. Et le
 » moien de les éviter, c'est de se bien
 » convaincre de la fragilité & de la va-
 » nité des grandeurs humaines. De les
 » appeller une fleur, une herbe, une fu-
 » mée, un songe, ce n'est pas encore en
 » dire assez, puisqu'elles sont au-dessous
 » même du néant. Nous en avons une
 » preuve bien sensible devant les yeux.
 » Qui jamais est parvenu à une plus
 » haute élévation ? N'avoit-il pas des
 » biens immenses ? Lui manquoit-il
 » quelque dignité ? N'étoit-il pas craint
 » & redouté de tout l'empire ? Et main-
 » tenant plus abandonné & plus trem-
 » blant que les derniers des malheureux,
 » que les plus vils esclaves, que les pri-
 » sonniers enfermés dans de noirs ca-
 » chots ; n'ayant devant les yeux que les

» épées préparées contre lui , que les
 » tourmens & les bourreaux , privé de
 » la lumière du jour au milieu du jour
 » même , il attend à chaque moment
 » la mort , & ne la perd point de vûe.
 » Vous fûtes témoins hier , quand on
 » vint du palais pour le tirer d'ici par
 » force , comment il courut aux vases
 » sacrés , tremblant de tout le corps , le
 » visage pâle & défait , faisant à peine en-
 » tendre une foible voix entrecoupée de
 » sanglots , & plus mort que viv. Je le
 » répète encore , ce n'est point pour in-
 » sulter à sa chute que je dis tout ceci ,
 » mais pour vous attendrir sur ses maux ,
 » & pour vous inspirer des sentimens
 » de clémence & de compassion à son
 » égard.

» Mais , disent quelques personnes
 » dures & impitoyables , qui même nous
 » savent mauvais gré de lui avoir ou-
 » vert l'asyle de l'Eglise ; n'est-ce pas
 » cet homme-là qui en a été le plus
 » cruel ennemi , & qui a fermé cet asy-
 » le sacré par diverses loix ? Cela est
 » vrai , répond saint Chrysostome : &
 » ce doit être pour nous un motif bien
 » pressant de glorifier Dieu , de ce qu'il
 » oblige un ennemi si formidable de
 » venir rendre lui-même hommage ,

» & à la puissance de l'Eglise, & à sa clé-
 » mence. A sa puissance, puisque c'est
 » la guerre qu'il lui a faite, qui lui a
 » attiré sa disgrâce : à sa clémence,
 » puisque malgré tous les maux qu'elle
 » en a reçus, oubliant tout le passé, elle
 » lui ouvre son sein, elle le cache sous
 » ses ailes, elle le couvre de sa prote-
 » ction comme d'un bouclier, & le re-
 » çoit dans l'asyle sacré des autels, que
 » lui-même avoit plusieurs fois entre-
 » pris d'abolir. Il n'y a point de victoi-
 » res, point de trophées, qui pussent
 » faire tant d'honneur à l'Eglise. Une
 » telle générosité, dont elle seule est
 » capable, couvre de honte & les Juifs
 » & les infidèles. Accorder hautement
 » sa protection à un ennemi déclaré,
 » tombé dans la disgrâce, abandonné de
 » tous, devenu l'objet du mépris & de la
 » haine publique; montrer à son égard
 » une tendresse plus que maternelle;
 » s'opposer en même tems & à la co-
 » lère du Prince, & à l'aveugle fureur
 » du peuple : voila ce qui fait la gloire
 » de notre sainte religion.

» Vous dites, avec indignation, qu'il
 » a fermé cet asyle par diverses loix.
 » O homme, qui que vous soyez, vous
 » est-il donc permis de vous souvenir

» des injures qu'on vous a faites ? Ne
 » sommes-nous pas les serviteurs d'un
 » Dieu crucifié , qui dit en expirant :

Luc. 23. 34. » *Mon Pere , pardonnez-leur , car ils ne*
 » *savent ce qu'ils font ?* Et cet homme ,
 » prosterné aux piés de l'autel , & ex-
 » posé en spectacle à tout l'univers , ne
 » vient-il pas lui-même abroger ses
 » loix , & en reconnoitre l'injustice ?
 » Quel honneur pour cet autel , & com-
 » bien est-il devenu terrible & respe-
 » ctable , depuis qu'à nos yeux il tient
 » ce lion enchaîné ? C'est ainsi que ce
 » qui rehausse l'éclat & l'image d'un
 » Prince , n'est pas qu'il soit assis sur
 » un trône , revêtu de pourpre , & ceint
 » du diadème ; mais qu'il foule aux piés
 » les barbares vaincus & captifs...

» Je voi dans notre temple une
 » assemblée aussi nombreuse qu'à la
 » grande fête de Pâque. Quelle leçon
 » pour tous que le spectacle qui vous
 » occupe maintenant , & combien le
 » silence même de cet homme réduit
 » en l'état où vous le voiez , est-il plus
 » éloquent que tous nos discours. Le
 » riche en entrant ici n'a qu'à ouvrir
 » les yeux pour reconnoitre la vérité

Isai. 40. 6. » de cette parole : *Toute chair n'est*
 » *que de l'herbe , & toute sa gloire est*

„ comme la fleur des champs. L'herbe s'est
 „ séchée & la fleur est tombée, parce que
 „ le Seigneur l'a frappée de son souffle. Et
 „ le pauvre apprend ici à juger de son
 „ état tout autrement qu'il ne fait, &
 „ loin de se plaindre, à savoir même
 „ bon gré à sa pauvreté, qui lui tient
 „ lieu d'asyle, de port, de citadelle, en
 „ le mettant en repos & en sûreté, & le
 „ délivrant des craintes & des allarmes
 „ dont il voit que les richesses sont
 „ la cause & l'origine.

Le but qu'avoit S. Chrysostome en
 tenant tout ce discours, n'étoit pas
 seulement d'instruire son peuple, mais
 de l'attendrir par le récit des maux dont
 il lui faisoit une peinture si vive. Aussi
 eut-il la consolation, comme je l'ai dit,
 de faire fondre en larmes tout son au-
 ditoire, quelque aversion qu'on eût
 pour Eutrope, qu'on regardoit avec
 raison comme l'auteur de tous les maux
 publics & particuliers. Quand il s'en
 aperçut, il continua ainsi : „ Ai-je
 „ calmé vos esprits? Ai-je chassé la co-
 „ lère? Ai-je éteint l'inhumanité? Ai-
 „ je excité la compassion? Oui sans
 „ doute: & l'état où je vous voi, &
 „ ces larmes qui coulent de vos yeux
 „ en sont de bons garands. Puisque vos

» cœurs sont attendris , & qu'une ar-
 » dente charité en a fondu la glace ,
 » & amolli la dureté ; allons donc tous
 » ensemble nous jeter aux piés de
 » l'Empereur : ou plutôt prions le Dieu
 » de miséricorde de l'adoucir , en sorte
 » qu'il nous accorde la grace entière.

Ce discours eut son effet , & S. Chrysostome sauva la vie à Eutrope. Mais quelques jours après aiant eu l'imprudence de sortir de l'Eglise pour se sauver , il fut pris , & banni en Cypre , d'où on le tira dans la suite pour lui faire son procès à Calcédoine , & il y fut décapité.

EXTRAIT

Tiré du premier livre du Sacerdote.

S. CHRYSOSTOME avoit un ami intime , nommé Basile , qui lui avoit persuadé de quitter la maison de sa mere , pour mener avec lui une vie solitaire & retirée. Dès que cette mere désolée eut appris cette nouvelle , elle me prit par la main , dit S. Chrysostome , me mena dans sa chambre , & m'aiant fait asseoir auprès d'elle sur le même lit où elle m'avoit mis au monde , elle commença à pleurer , & à me par-

ler en des termes qui me donnèrent
encore plus de pitié que ses larmes.
» Mon fils, me dit-elle, Dieu n'a pas
» voulu que je jouisse lontems de la
» vertu de votre pere. Sa mort, qui sui-
» vit de près les douleurs que j'avois
» endurées pour vous mettre au mon-
» de, vous rendit orphelin, & me laissa
» veuve, plutôt qu'il n'eût été utile à
» l'un & à l'autre. J'ai souffert toutes
» les peines, & toutes les incommodi-
» tés du veuvage, lesquelles certes ne
» peuvent être comprises par les per-
» sonnes qui ne les ont point éprouvées.
» Il n'y a point de discours qui puisse
» représenter le trouble & l'orage où
» se voit une jeune femme, qui ne vient
» que de sortir de la maison de son pe-
» re, qui ne fait point les affaires, &
» qui étant plongée dans l'affliction,
» doit prendre de nouveaux soins, dont
» la foiblesse de son âge, & celle de
» son sexe, sont peu capables. Il faut
» qu'elle supplée à la négligence de ses
» serviteurs, & se garde de leur malice;
» qu'elle se défende des mauvais des-
» seins de ses proches: qu'elle souffre
» constamment les injures des parti-
» sans, & l'insolence & la barbarie
» qu'ils exercent dans la levée des im-
» pôts.

» Quand un pere en mourant laisse des
 » enfans, si c'est une fille, je sai que c'est
 » beaucoup de peine & de soin pour
 » une veuve : ce soin néanmoins est
 » supportable, en ce qu'il n'est pas mé-
 » lé de crainte, ni de dépense. Mais si
 » c'est un fils, l'éducation en est bien
 » plus difficile, & c'est un sujet conti-
 » nuel d'appréhensions & de soins, sans
 » parler de ce qu'il coute pour le faire
 » bien instruire. Tous ces maux pour-
 » tant ne m'ont point portée à me re-
 » marier. Je suis demeurée ferme par-
 » mi ces orages & ces tempêtes, & me
 » confiant sur-tout en la grace de Dieu,
 » je me suis résolue de souffrir tous ces
 » troubles que le veuvage apporte avec
 » soi.

» Mais ma seule consolation dans ces
 » misères, a été de vous voir sans cesse,
 » & de contempler dans votre visage
 » l'image vivante & le portrait fidèle
 » de mon mari mort. Consolation qui
 » a commencé dès votre enfance, lors-
 » que vous ne saviez pas encore parler,
 » qui est le tems où les peres & les me-
 » res reçoivent plus de plaisir de leurs
 » enfans.

» Je ne vous ai point aussi donné sujet
 » de me dire, qu'à la vérité j'ai soutenu

» avec courage les maux de ma condi-
» tion présente , mais aussi que j'ai di-
» minué le bien de votre pere pour me
» tirer de ces incommodités ; qui est un
» malheur que je sai arriver souvent
» aux pupilles. Car je vous ai conservé
» tout ce qu'il vous a laissé , quoique je
» n'aie rien épargné de tout ce qui vous
» a été nécessaire pour votre éducation.
» J'ai pris ces dépenses sur mon bien ,
» & sur ce que j'ai eu de mon pere en
» mariage. Ce que je ne vous dis point,
» mon fils , dans la vûe de vous repro-
» cher les obligations que vous m'avez.
» Pour tout cela je ne vous demande
» qu'une grace ; ne me rendez pas veu-
» ve une seconde fois. Ne r'ouvrez pas
» une plaie qui commençoit à se fer-
» mer. Attendez au moins le jour de
» ma mort : peutêtre n'est-il pas éloi-
» gné. Ceux qui sont jeunes peuvent
» espérer de vieillir : mais à mon âge
» je n'ai plus que la mort à attendre.
» Quand vous m'aurez ensevelie dans
» le tombeau de votre pere , & que
» vous aurez réuni mes os à ses cen-
» dres , entreprenez alors d'aussi longs
» voïages , & navigez sur telle mer
» que vous voudrez , personne ne vous
» en empêchera. Mais pendant que je

» respire encore, supportez ma présence
 » ce, & ne vous ennuiez point de vivre
 » avec moi. N'attirez pas sur vous
 » l'indignation de Dieu, en causant une
 » douleur si sensible à une mere qui ne
 » l'a point méritée. Si je songe à vous
 » engager dans les soins du monde, &
 » que je veuille vous obliger de prendre
 » la conduite de mes affaires qui
 » sont les vôtres, n'aiez plus d'égard,
 » j'y consens, ni aux loix de la nature,
 » ni aux peines que j'ai essuies pour
 » vous élever, ni au respect que vous
 » devez à une mere, ni à aucun autre
 » motif pareil : suiez-moi comme l'ennemie
 » de votre repos, & comme une
 » personne qui vous tend des pièges
 » dangereux. Mais si je fais tout ce qui
 » dépend de moi, afin que vous puissiez
 » vivre dans une parfaite tranquillité,
 » que cette considération pour le
 » moins vous retienne, si toutes les autres
 » sont inutiles. Quelque grand
 » nombre d'amis que vous aiez, nul ne
 » vous laissera vivre avec autant de liberté
 » que je fais. Aussi n'y en a-t-il point
 » qui ait la même passion que moi pour
 » votre avancement & pour votre bien.

S. Chrysostome ne put résister à un
 discours si touchant, & quelque solli-

citation que Basile son ami continuât toujours à lui faire , il ne put se résoudre à quitter une mere si pleine de tendresse pour lui , & si digne d'être aimée.

L'antiquité payenne peut-elle nous fournir un discours plus beau, plus vif, plus tendre , plus éloquent que celui-ci, mais de cette éloquence simple & naturelle , qui passe infiniment tout ce que l'art le plus étudié pourroit avoir de plus brillant ? Y a-t-il dans tout ce discours aucune pensée recherchée , aucun tour extraordinaire ou affecté ? Ne voit-on pas que tout y coule de source , & que c'est la nature même qui l'a dicté ? Mais , ce que j'admire le plus , c'est la retenue inconcevable d'une mere affligée à l'excès , & pénétrée de douleur , à qui dans un état si violent il n'échape pas un seul mot ni d'empchement , ni même de plainte contre l'auteur de ses peines & de ses allarmes , soit par respect pour la vertu de Basile , soit par la crainte d'irriter son fils , qu'elle ne songeoit qu'à gagner & à attendre.



ARTICLE SECOND.

Du fond de science nécessaire à l'Orateur chrétien.

CE QUE j'ai dit jusqu'ici ne regarde encore que le stile & la manière de parler dont l'orateur chrétien doit se servir, ce que S. Augustin appelle, *eloquenter dicere*. Il me reste à traiter de ce qui fait la science indispensablement nécessaire à un prédicateur, ce que le même Saint appelle, *sapienter dicere*.

Sans ce fonds de science, ^a un prédicateur, quelque éloquent qu'il parût, ne seroit qu'un déclamateur, d'autant plus dangereux pour ses auditeurs, qu'il leur seroit plus agréable, & qu'en les éblouissant par ce faux éclat, il les accoutumeroit à prendre un vain son de paroles pour la vérité, qui seule est la nourriture solide de l'esprit. On fait, dit S. Augustin, combien les payens mêmes, qui n'étoient point éclairés des lumières de la sagesse divine, mais guidés par la seule raison & par le bon

^a Qui affluit insipienti | auditor, & eum, quo-
eloquentia, tanto magis | niam disertè dicere audit,
savendus est, quanto ma- | etiam verè dicere existi-
gis ab eo in iis quæ audi- | mat. S. Aug. lib. 4. de
æ inutile est, delectatur | doctr. christ. cap. 5.

sens, ont témoigné de mépris pour cette fausse éloquence : que devons-nous donc en penser, nous qui sommes les enfans & les ministres de cette même sagesse ?

Il n'est que trop ordinaire à plusieurs de ceux qui se préparent à la prédication, d'être plus occupés du soin d'embellir leurs discours, que de celui de les remplir de vérités solides. Cependant c'est un principe de Rhétorique établi par tous ceux qui ont écrit de cet art, que l'unique moyen de bien parler est de bien penser : & pour bien penser, il faut être instruit, posséder bien son sujet, avoir l'esprit orné de beaucoup de connoissances.

Scribendi rectè, sapere est & principium & fons.

Horat. *de*
art. poet.

C'étoit dans la philosophie, & surtout dans celle de Platon, que les Anciens croioient qu'on pouvoit puiser ce fonds de connoissances, seules capables de former un bon orateur :

Rem tibi Socraticæ poterunt ostendere chartæ.

De là vient que Cicéron en recommande l'étude avec tant de soin ; ^a & il avoue, comme je l'ai déjà remarqué

^a Fateor me oratorem, | rhetorum officinis, sed
si modo sim, aut etiam | ex Academiæ spatiis ex-
quicumque sim, non ex | titisse. *Orat. n. 12.*

ailleurs, que s'il a acquis quelque éloquence, il en est moins redevable à la rhétorique qu'à la philosophie.

Les orateurs chrétiens ont des sources infiniment plus pures & plus abondantes, où ils doivent puiser ce fonds de science. Ces sources, sont l'Ecriture & les Peres. Quelles richesses n'y trouve-t-on point ! Et combien feroit-on condannable de négliger un si précieux trésor ? Quiconque fera bien versé dans cette lecture, ne fera pas après cela beaucoup embarrassé de l'élocution. Les pensées solides, & les grandes vérités dont il sera plein, entraîneront après elles des expressions qui y répondent ; & il ne faut pas craindre que les paroles manquent à un tel orateur :
Verbaque provisam rem non invita sequentur.

§. I.

De l'étude de l'Ecriture Sainte.

C'EST la lecture des livres saints qui doit faire l'étude capitale d'un prédicateur : & S. Augustin avance comme un principe incontestable, que l'orateur chrétien est plus ou moins en état de parler solidement, selon qu'il est plus ou moins versé dans les Saintes Ecritures :

Ecritures : *Sapienter dicit homo tanto magis vel minus, quanto in scripturis sanctis magis minusve profecit.* De doctrin. christ. l. 4. c. 5.

Toute la religion, toute la science de l'homme pour la vie présente aussi bien que pour l'autre, consiste à connoître le seul Dieu véritable, & Jesus-Christ qu'il a envoyé : *Hac est vita aeterna, ut cognoscant te solum Deum verum, & quem misisti Jesum Christum.* Que peut-il manquer à un homme qui a cette double connoissance ? Et dans quelle autre source peut-elle être puisée que dans les Saintes Ecritures ? *Qui a connu les desseins de Dieu, ou qui est entré dans le secret de ses conseils ? Qui a pénétré la profondeur des trésors de sa sagesse & de sa science ?* Qui peut se vanter d'être rempli de toutes les richesses d'une intelligence ferme & assurée pour connoître le mystère de Dieu le Pere & de Jesus-Christ ? Il n'y a que ceux à qui Dieu a bien voulu faire connoître quelles sont les richesses de la gloire de ce double mystère, c'est-à-dire, les Evangélistes & les Apôtres, qui puissent dire, Nous avons reçu l'esprit de Dieu : nous connoissons les sentimens & les pensées de Jesus-Christ. On fait que ce don a été accordé à S. Paul dans un degré éminent. Il fait profession de ne savoir autre chose que Je-
Tome II.

Joan. 17. 3

Rom. 11. 34. & 35.

Coloss. 2. 2.

Coloss. 1. 27.

1. Cor. 2. 12. & 16.

1. Cor. 2. 2.

Philip. 3. 8. *Jus-Christ, & Jesus-Christ crucifié...*
 Tout le reste lui semble une perte au prix
 de cette haute & sublime connoissance. Il
 déclare en plus d'un endroit que sa vo-
 cation est d'annoncer & de découvrir à tous
 Coloss. 4. 3. les hommes les richesses incompréhensibles
 & 4. du mystère de J. C. dont il a reçu une in-
 Ephes. 3. 4. 8. telligence particulière, & de les éclairer
 & 9. en leur découvrant combien est admirable
 l'économie de ce mystère caché avant
 tous les siècles en Dieu.

Qu'est-ce qu'un prédicateur de l'E-
 vangile, à proprement parler, sinon
 un député & un ambassadeur que Dieu
 envoie vers les hommes, pour leur par-
 ler de sa part, pour leur expliquer ses
 intentions, pour leur exposer les con-
 ditions du traité qu'il veut bien faire
 avec eux, & de la paix qu'il veut bien
 leur accorder; selon cette majestueuse
 parole de S. Paul: *pro Christo legatione*
 2. Cor. 5. 20, *fungimur*? Or de qui un ambassadeur
 doit-il tirer ses instructions, de qui doit-
 il recevoir les paroles qu'il est chargé
 de porter à ceux avec qui il a à traiter,
 sinon du maître qui l'envoie? C'est
 pour cela que saint Paul exhortoit les
 Ephésiens à offrir pour lui de conti-
 Ephes. 6. 19. nuelles prières, afin que le Dieu dont il
 exerçoit la légation & l'ambassade lui ou-

ouvrit la bouche, & lui donnât des paroles pour annoncer librement le mystère de l'Evangile. Et le même Apôtre, dans un autre endroit, déclare que c'est Dieu lui-même qui a mis dans sa bouche, & dans celle des autres Apôtres, la parole de la réconciliation : Posuit in nobis verbum reconciliationis. 2. Cor. 5:19.

Quand les prédicateurs peuvent-ils dire véritablement aux peuples qui les écoutent : *Nous faisons la charge d'ambassadeurs pour Jesus-Christ; & c'est Dieu même qui vous exhorte par notre bouche : Nous vous parlons devant Dieu en Jesus Christ, ou plutôt, c'est Jesus-Christ qui parle en nous ;* sinon lorsque les vérités qu'ils annoncent, & les preuves dont ils les appuient, sont tirées de l'Ecriture sainte, & ont pour garand la parole de Dieu même? Elle est d'ailleurs d'une fécondité infinie, soit qu'on veuille enseigner le dogme, ou expliquer les mystères : soit qu'on veuille développer les principes de la morale, ou attaquer les vices. *Toute écriture qui est inspirée de Dieu est utile pour instruire, pour reprendre, pour corriger, & pour conduire à la piété & à la justice. 2. Timor. 3:16.*

Il faut avouer que les vérités qu'on annonce aux fidèles ont toute une au-

tre force, & font toute une autre impression, quand elles sont ainsi revêtues de l'autorité divine, parce que naturellement tout homme avec l'idée de la divinité, porte dans son cœur un fonds de vénération pour elle. D'ailleurs ces vérités demeurent gravées bien plus profondément dans les esprits, lorsqu'elles sont attachées à quelques passages de l'Ecriture sainte, dont on a soin d'approfondir le sens, & de faire sentir l'énergie. L'auditeur peut avoir devant les yeux l'endroit qu'on explique, ce qui le rend bien plus attentif : du moins il le retrouve chez lui, & en le lisant, il rappelle facilement tout ce qu'on a dit pour le faire entendre. Mais une simple citation, souvent fort courte, dont pour l'ordinaire on n'avertit point, passera rapidement, ne laisse aucune trace, & se confond avec le reste du discours. Il ne faut pas attendre un grand fruit d'instructions qui ne sont fondées que sur des raisonnemens humains.

„ On suivroit, dit M. de Fénelon dans ses dialogues sur l'éloquence, où il établit d'excellentes règles sur la manière de prêcher, „ On suivroit vingt ans bien des prédicateurs, sans ap-

„ prendre la religion comme on la doit
 „ savoir. . . . J'ai souvent remarqué,
 „ ajoute-t-il dans un autre endroit,
 „ qu'il n'y a ni art ni science dans le
 „ monde, que les maîtres n'enseignent
 „ de suite par principes & avec métho-
 „ de. Il n'y a que la religion qu'on n'en-
 „ seigne point de cette manière aux fi-
 „ déles. On leur donne dans l'enfance
 „ un petit catéchisme sec, & qu'ils ap-
 „ prennent par cœur, sans en com-
 „ prendre le sens : après quoi ils n'ont
 „ plus pour instruction que des ser-
 „ mons vagues & détachés. Je vou-
 „ drois qu'on enseignât aux chrétiens
 „ les premiers élémens de leur religion,
 „ & qu'on les menât avec ordre jus-
 „ qu'aux plus hauts mystères. C'est ce
 „ que l'on faisoit autrefois. On com-
 „ mençoit par les catéchèses, après
 „ quoi les pasteurs enseignoient de sui-
 „ te l'Evangile par des homélies. Cela
 „ faisoit des chrétiens très instruits de
 „ toute la parole de Dieu.

C'est ainsi que les pasteurs instrui-
 soient anciennement leurs peuples :
 & la principale préparation qu'ils
 croioient devoir apporter à cet im-
 portant ministère, qui leur paroissoit
 très redoutable, étoit l'étude de l'E-

criture sainte. Je me contenterai de citer ici le témoignage & l'exemple de S. Augustin. Valère son évêque l'avoit ordonné prêtre malgré lui, dans le dessein principalement de lui faire exercer le ministère de la prédication. En effet il l'en chargea peu de tems après. Qui pourroit exprimer les craintes, les inquiétudes, les allarmes de S. Augustin à la vûe de cette fonction, que plusieurs regardent maintenant comme un jeu, mais qui faisoit trembler ce grand homme ? Que lui manquoit-il néanmoins, ou du côté des talens naturels, ou par rapport au fonds de science nécessaire à un prédicateur ? Et c'est ce que lui représentoit son Evêque. Lui-même avoue qu'il savoit assez toutes les choses qui regardent la religion ; mais il croioit n'avoir pas encore appris comment il falloit distribuer ces vérités aux autres pour contribuer à leur salut ; & c'est pour cela qu'il demandoit avec tant d'instance qu'au moins on lui accordât quelque espace de tems pour s'y préparer par l'étude de l'Ecriture sainte, par la prière, & par les larmes. » Que si, disoit-il dans la belle requête qu'il présenta à son Evêque, » après que j'ai connu par

*Epist. 21.
ad Valer.*

„ expérience ce qui est nécessaire à un
 „ homme chargé de la dispensation
 „ des sacremens & de la parole de
 „ Dieu, vous ne voulez pas me don-
 „ ner le tems d'acquiescer ce que je voi
 „ qui me manque, vous voulez donc
 „ que je périsse ? Valère mon cher pere,
 „ où est votre charité ? . . . Car qu'au-
 „ rai-je à répondre au Seigneur quand
 „ il me jugera ? Lui dirai-je qu'étant
 „ déjà embarqué dans les emplois ec-
 „ clésiastiques, il ne m'a plus été possi-
 „ ble de m'instruire de ce qui m'étoit
 „ nécessaire pour m'en bien acquiescer ?

Ce que S. Augustin a pensé sur ce
 sujet, tous les Peres qui ont été char-
 gés du ministère de la prédication l'ont
 pensé & l'ont pratiqué comme lui : saint
 Basile, saint Grégoire de Nazianze,
 saint Chrysostome ; & ils ont marqué
 cette route à leurs successeurs. Cette
 étude est donc nécessaire à tous, & peut
 suffire à beaucoup. Il y a une infinité
 d'ecclésiastiques, peu habiles d'ailleurs,
 destinés cependant à instruire les en-
 fans & les personnes du peuple ou de
 la campagne, que la seule lecture des
 Livres saints, & sur tout du Nouveau
 Testament, mettra en état de s'acquit-
 ter avec succès de leur emploi, & en

qui cette lecture faite avec quelque soin suppléera à ce qui peut leur manquer du côté de la science & de la facilité de parler. ^a Saint. Augustin veut que plus ils se sentent pauvres de leur propre fonds, plus ils aient recours aux richesses de l'Ecriture; qu'ils empruntent d'elle une autorité qu'ils ne peuvent avoir par eux-mêmes, en appuyant leurs paroles de son témoignage; & qu'ils trouvent dans sa grandeur & dans sa force le moyen de croire en quelque sorte & de se fortifier avec elle.

§. II.

De l'étude des Peres.

MAIS pour remplir plus dignement, un ministère si sublime & si important, il faut ajouter à l'étude de l'Ecriture sainte celle des docteurs de l'Eglise, qui en sont les véritables interprètes, & que Jesus-Christ, l'unique Maître des hommes, a daigné s'associer dans cette honorable qualité, en les éclairant particulièrement de ses lumières.

^a Quanto se pauperior cernit in suis, tanto eum oportet in istis esse ditiores: ut quod dixerit suis verbis, probet ex illis: & qui propriis verbis minor erat, magnorum testimonio quodammodo crescat. *Doctr. christ. l. 4. c. 8.*

L'éloquence de la Chaire a au-dessus de celle du Barreau un avantage & un secours qu'on n'estime pas assez, & dont il me semble qu'on ne fait point assez d'usage. Dans la dernière l'orateur tire presque tout ce qu'il a à dire de son propre fonds. Il peut bien s'aider de quelques pensées, de quelques tours, que lui fourniront les Anciens : mais il ne lui est pas permis de les copier ; & quand il le pourroit, son sujet pour l'ordinaire ne le comporteroit pas. Il n'en est pas ainsi d'un prédicateur. Quelque matière qu'il ait à traiter, il a un vaste champ ouvert dans les écrits des Peres grecs & des Peres latins, où il est sûr de trouver tout ce qu'on peut dire de plus solide sur cette matière ; non seulement les principes & leurs conséquences, les vérités & leurs preuves, les règles & leur application ; mais encore très souvent les pensées & les tours : en sorte qu'un orateur assez médiocre par lui-même, se trouve tout d'un coup riche du fonds d'autrui, qui devient en un certain sens son propre bien par l'usage même qu'il en fait. Et bien loin qu'on puisse lui faire un crime de se parer ainsi de ces précieuses dé-

pouilles, on devroit au contraire lui
 favoir très mauvais gré s'il osoit pré-
 férer ses propres pensées à celles de
 ces grands hommes, à qui il a été
 donné par un privilège particulier d'in-
 struire après leur mort tous les pays
 & tous les siècles.

On ne prétend pas, quand on par-
 le ainsi, borner le travail des prédica-
 teurs à extraire les plus beaux en-
 droits des Peres, & à les débiter de
 la sorte à leurs auditeurs. Quand pour-
 tant cela seroit ainsi, les peuples n'en
 feroient pas moins bien instruits, &
 ils ne feroient pas fort à plaindre d'a-
 voir encore aujourd'hui pour maî-
 tres & pour pasteurs S. Ambroise,
 S. Augustin, S. Chrysostome. J'ai en-
 tendu un Curé de Paris, qui étoit
 fort goûté & fort suivi, dont les
 prônes n'étoient presque composés
 que de morceaux de M. le Tourneux &
 de M. Nicole. En effet qu'importe au
 peuple d'où soit tiré ce qu'on lui dit,
 pourvu qu'il soit excellent, & propre
 à l'instruire? Mais rien n'empêche un
 prédicateur de prêter, ou plutôt de
 joindre son éloquence à celle de ces
 grands hommes, en tirant d'eux le
 fonds des preuves & du raisonnement,

& le tournant à sa manière, sans s'en rendre esclave. S'il entreprend, par exemple, de montrer pourquoi Dieu permet que les justes soient affligés dans cette vie, S. Chrysostome, dans sa première homélie au peuple d'Antioche, lui en fournit dix ou douze raisons différentes, toutes appuyées de passages de l'Ecriture sainte, & en ajoute encore un plus grand nombre dans d'autres discours. S. Augustin dit aussi des choses merveilleuses sur cette matière dont il parloit souvent, parce que de tout tems cette instruction & cette consolation ont été nécessaires aux justes. Un prédicateur, qui d'ailleurs a de l'esprit & du talent pour la parole, se trouvant au milieu de ces richesses immenses, dont il lui est permis de prendre tout ce qu'il lui plaira, peut-il manquer de parler d'une manière grande, noble, majestueuse, & en même tems instructive & solide? Quand on est un peu versé dans la lecture des Peres, on sent bien si un discours est puisé dans ces sources, si les preuves & les principes en sont tirés; & quelque éloquent, quelque solide même qu'il soit d'ailleurs, il lui manque quelque chose d'essentiel, si cette partie lui manque.

Je le répète encore , cet avantage est d'un prix inestimable , & ne demande pas un travail ni un tems infini. Quelques années de retraite suffiroient pour cette étude , quelque vaste qu'elle paroisse : & si un homme possédoit bien seulement les homélies de saint Jean Chrysostome & les sermons de S. Augustin sur l'Ancien & le Nouveau Testament , avec quelques autres petits traités de ce dernier Pere , il y trouveroit tout ce qui est nécessaire pour former un excellent prédicateur. Ces deux grands maîtres suffiroient seuls pour lui apprendre comment il faut instruire les peuples , en leur enseignant à fond & par principes la religion , en leur expliquant avec clarté le dogme & la morale : mais sur tout en leur faisant bien connoître Jesus-Christ , sa doctrine , ses actions , ses souffrances , ses mystères ; & attachant toutes ces instructions sur le texte même de l'Ecriture , dont l'explication est à la portée & au goût des ignorans comme des savans , & fixe les vérités dans l'esprit d'une manière & plus facile & plus agréable.

On ne peut trop inculquer aux jeunes gens , à l'exemple de S. Augustin , la nécessité où ils seront un jour , si

Dieu les appelle au ministère ecclésiastique, de faire des études solides, d'apprendre la religion dans les sources, de se rendre familière l'Ecriture, & de prendre pour maîtres & pour guides les Saints Peres, avant que d'entreprendre d'instruire les autres.



CHAPITRE TROISIEME. DE L'ELOQUENCE

DE

L'ECRITURE SAINTE.

LORSQUE je me propose ici de faire quelques réflexions sur l'éloquence des livres sacrés, je suis bien éloigné de vouloir qu'on les confonde avec ceux des auteurs profanes, en n'y faisant remarquer aux jeunes gens que ce qui flatte l'oreille & l'esprit, & ce qui peut les former au bon goût. Le but que Dieu s'est proposé en parlant aux hommes dans ses Ecritures, n'a pas été sans doute de nourrir leur orgueil & leur curiosité, ni d'en faire des orateurs & des savans, mais de les rendre meilleurs, Son dessein, dans ces li-

vres sacrés, n'est pas de plaire à notre imagination, ou de nous apprendre à remuer celle des autres ; mais de nous purifier & de nous convertir, & de nous rappeler du dehors où nos sens nous conduisent, à notre cœur où la grace nous éclaire & nous instruit.

Il est vrai que la Sagesse divine mène à sa suite tous les biens, & qu'elle a dans sa main toutes les qualités que le siècle respecte, & qu'il ne peut recevoir que d'elle. Et comment ne feroit-elle pas éloquente, elle ^a qui ouvre la bouche des muets, & qui rend éloquentes les langues des petits enfans ? ^b *Qui a fait la bouche de l'homme*, dit-elle ailleurs en répondant à Moïse, qui croioit manquer du talent de la parole ? *Qui a formé le muet & le sourd ; celui qui voit, & celui qui est aveugle ? N'est-ce pas moi ?*

Mais cette divine Sagesse, pour se rendre plus accessible & plus intelligible, a bien voulu se rabaisser jusqu'à notre langage, prendre notre ton, & balbutier, pour ainsi dire, avec les en-

^a Sapientia aperuit os mutorum, & linguas infantium fecit disertas. Sap. 10. 21. & nudius tertius... Quis fecit os hominis ? aut quis fabricatus est mutum & surdum ; videntem & cæcum ? Nonne Ego ? Exod. 4. 10. & 11.

^b Obscuro, Domine : non sum eloquens ab heri

fans. De là vient que le caractère dominant des Ecritures, & qui s'y fait sentir presque par-tout, est la simplicité.

Cela est encore plus sensible dans les Ecritures du Nouveau Testament, & S. Paul nous en découvre une raison bien sublime. D'abord le dessein du Créateur avoit été d'attirer les hommes à sa connoissance par l'usage de leur raison, & par la considération de la sagesse de ses ouvrages. Dans ce premier plan, & dans cette première manière d'enseigner, tout étoit grand & magnifique, tout répondoit & à la majesté du Dieu qui parloit, & à la grandeur de celui qui étoit instruit. Le péché a renversé cet ordre, & a fait prendre une

voie toute opposée. *Dieu voyant que le monde avec la sagesse humaine ne l'avoit point connu dans les ouvrages de la sagesse divine; il lui a plu de sauver par la folie de la prédication ceux qui croiroient en lui.* 1. Cor. I. 21.

Or une partie de cette folie consiste dans la simplicité de la parole & de la doctrine évangélique. Dieu a voulu mettre au décri la vanité de l'éloquence, de la science, & de l'esprit des philosophes, & rendre méprisables le faste & l'enflure de l'orgueil humain, en faisant écrire les livres saints, seuls de-

stinés à convertir les hommes, d'un stile tout différent de celui des auteurs payens. Au lieu que ceux-ci ne paroissent presque occupés que du soin de relever leurs discours par des ornemens, les auteurs sacrés ne songent jamais à faire paroître de l'esprit dans leurs écrits, pour ne point ravir à la croix de Jesus-Christ l'honneur de la conversion du monde, en le donnant ou à l'agrément de l'éloquence, ou à la force du raisonnement humain.

Si donc, malgré cette simplicité, qui est le vrai caractère des Ecritures, on y trouve des endroits si beaux & si éclatans; il est très remarquable que cette beauté & cet éclat ne viennent point d'une élocution recherchée & étudiée, mais du fond même des choses qu'on y traite, qui sont par elles-mêmes si grandes & si élevées, qu'elles entraînent nécessairement la magnificence du stile.

D'ailleurs il en est de la manière dont la Sagesse divine a parlé aux hommes par les Ecritures, comme de celle dont elle a conversé avec eux par l'incarnation, & dont elle a opéré leur salut. Elle étoit voilée à la vérité & obscurcie par les dehors rebutans de l'enfance, du silence, de la pauvreté, des contra-

dictions, des humiliations, des souffrances : mais au travers de tous ces voiles elle laissoit toujours échaper des traits & des raions de majesté & de puissance, qui annonçoient clairement sa divinité. Ce double caractère de simplicité & de grandeur éclate aussi partout dans les livres sacrés : & quand on examine avec attention & ce que cette Sagesse a souffert pour notre salut, & ce qu'elle a fait écrire pour notre instruction, on reconnoit également dans l'un & dans l'autre le Verbe éternel, par qui tout a été fait, *In principio erat Verbum*, voila la source de sa grandeur ; mais qui s'est fait chair pour nous, & *Verbum caro factum est*, voila la cause de ses foiblesses.

Il étoit nécessaire de prendre ces précautions, & d'établir ces principes, avant que d'entreprendre de faire remarquer dans les Ecritures ce qui regarde l'éloquence. Car sans cela, en faisant trop valoir ces sortes de beautés, on exposeroit les jeunes gens au péril de respecter moins les endroits de l'Ecriture, où elle est plus accessible aux petits, quoique dans ces endroits-là même elle soit aussi divine que dans les autres, & qu'elle y cache souvent de

plus grandes profondeurs ; ou on les exposeroit à un autre danger non moins à craindre , qui est de négliger les choses mêmes que nous dit la Sagesse , & de n'être attentifs qu'à la manière dont elle les dit ; & ainsi d'estimer moins les avis salutaires qu'elle nous donne , que les traits d'éloquence qui lui échappent. Or c'est lui faire injure que d'admirer sa suite & son cortége , & de ne la pas regarder ; ou d'être plus touché des présens qu'elle fait souvent à ses ennemis , que des graces qu'elle réserve pour ses enfans & ses disciples.

Je parcourrai différentes matières ; mais sans y garder un ordre bien exact. J'ai déjà averti ailleurs que la plupart des réflexions que l'on trouvera ici sur l'Ecriture sainte ne sont pas de moi , & la beauté du stile le fera assez remarquer.

§. I. SIMPLICITE'

DES ECRITURES MYSTERIEUSES.

Luc. 23. 33. Ibi crucifixerunt eum. „ Là ils crucifièrent Jesus-Christ.

PLUS on fait attention au caractère inimitable des Evangélistes , plus on y reconnoit la conduite d'un autre esprit.

que celui de l'homme. Ils se contentent de dire en un mot, que leur maître fut crucifié, sans marquer ni étonnement, ni compassion, ni reconnoissance. Qui parleroit ainsi d'un ami qui auroit donné sa vie pour lui? Quel fils rapporteroit d'une manière si courte & si simple comment son pere l'auroit exempté du dernier supplice, en le souffrant à sa place? Mais c'est en cela que le doit de Dieu est évident: & moins l'homme paroît dans une conduite si peu humaine, plus l'opération de Dieu est manifeste.

* Les Prophètes décrivent les souffrances de Jesus-Christ d'une manière vive, touchante, pathétique. Ils sont pleins de sentimens & de réflexions. Mais les Evangélistes les racontent d'une manière simple, sans mouvemens, sans réflexions, sans rien permettre à leur admiration & à leur reconnoissance, sans paroître avoir aucun dessein de changer leurs lecteurs en disciples de Jesus-Christ. Il n'étoit pas naturel que des hommes éloignés de tant de siècles de celui du Messie, fussent si touchés de ses souffrances. Il n'étoit pas naturel que des témoins oculaires de sa croix, & si zélés pour

* David
ps. 21. & 68.
Isai. ch. 50.
& 53.
Jerem. ch.
11. & c.

sa gloire, parlassent d'une manière si modérée du crime inoui commis contre sa personne. Le zèle des Evangélistes eût été suspect : celui des Prophètes ne pouvoit l'être. Mais si les Evangélistes & les Prophètes n'avoient été inspirés, les premiers eussent écrit d'une manière plus animée, & les seconds d'une manière plus indifférente. Les uns eussent marqué un dessein de persuader, & les autres une timidité & une hésitation dans leurs conjectures qui n'eût touché personne. Tous les Prophètes sont ardens, zélés, pleins de respect & de vénération pour les mystères qu'ils annoncent : tous les Evangélistes sont tranquilles, & avec un zèle égal à celui des Prophètes, ils ont une modération inimitable. Qui peut ne pas reconnoître la main qui a conduit les uns & les autres ? & quelle preuve peut être plus sensible de la divinité des Ecritures, que de ne ressembler en rien à tout ce qu'écrivent les hommes ? Mais en même tems, combien un tel exemple, & il y en a une infinité d'autres pareils, doit-il nous apprendre à respecter l'auguste simplicité des livres saints, qui souvent cache les plus sublimes

vérités , & les plus profonds mystères ?

C'est ainsi à peu près que l'Écriture *Gen. ch. 22* raporte qu'Isaac fut mis par Abraham sur le bois qui lui devoit servir de bucher , & qu'il fut lié avant que d'être immolé , sans nous dire un seul mot ni des dispositions de ce fils , ni du discours que son pere lui tint : sans nous préparer à un tel sacrifice par quelques réflexions , & sans nous dire avec quels sentimens le fils & le pere s'y étoient soumis. L'historien Joséphe met dans la bouche d'Abraham un discours assez long , qui est fort beau & fort touchant : Moyse lui fait garder le silence , & le garde lui-même. C'est que l'un écrivoit en homme , & par son propre esprit ; & que l'autre n'étoit que l'instrument & la plume de l'esprit de Dieu , qui lui dictoit toutes ses paroles.

§. II. SIMPLICITE' ET GRANDEUR.

Au commencement Dieu créa le ciel & la terre. Quel homme ayant à parler de si grandes choses , eût commencé comme Moyse ? Quelle majesté , & en même tems quelle simplicité ! Ne sent-on pas que c'est Dieu lui-même qui nous instruit d'une merveille qui ne l'étonne point , & au dessus de la- *Gen. 1. 1*

quelle il est ? Un homme ordinaire auroit voulu s'efforcer de répondre par la magnificence de ses expressions à la grandeur de son sujet : & il n'auroit montré que sa foiblesse. La Sagesse éternelle, qui ^a s'est jouée en faisant le monde, en fait le récit sans s'émouvoir.

Les Prophètes, dont le but est de nous faire admirer les merveilles de la création, en parlent d'un ton bien différent.

Pf. 92. 1.

^b *Le Seigneur prend possession de son empire : il s'est revêtu de gloire. Le Seigneur s'est revêtu de force : il s'est armé de son pouvoir.*

Le saint Roi, transporté en esprit à la première origine du monde, dépeint en termes magnifiques comment Dieu, qui jusques-là étoit demeuré inconnu, invisible, & caché dans le secret impénétrable de son Etre, s'est tout d'un coup manifesté par une foule de merveilles incompréhensibles.

Le Seigneur, dit-il, fort enfin de sa solitude. Il ne veut plus être seul heureux, seul juste, seul saint. Il veut

^a Ludens in orbe terrarum. Prov. 8. 31. | decorum indutus est. Indutus est Dominus fortitudinem, & præcinxit se.

^b Dominus regnavit :

régner par sa bonté & par ses largesses. Mais de quelle gloire ce Roi immortel est-il revêtu ! Quelles richesses vient-il d'étaler à nos yeux ! De quelle source partent tant de lumières, & tant de beautés ? Où étoient cachés ces trésors & cette riche pompe, qui sortent du sein des ténèbres ? Quelle est la majesté même du Créateur, si celle qui l'environne imprime un tel respect ? Que doit-il être, puisque ses ouvrages sont si magnifiques ?

Le même Prophète, dans un autre pseaume, sortant d'une profonde méditation sur les ouvrages de Dieu, & pénétré d'admiration & de reconnoissance, s'exhorte lui-même à louer & à benir une majesté & une bonté infinie, dont les merveilles l'étonnent, & les bienfaits l'accablent. *^a O mon ame, bénissez le Seigneur. Seigneur mon Dieu, vous avez fait éclater excellemment votre grandeur. Vous vous êtes revêtu d'honneur & de gloire : Vous vous êtes couvert de la lumière comme d'un manteau. Ne semble-t-il pas que tout d'un coup le Roi des siècles s'est revêtu de magnificence &*

Ps. 103. 1. 2

*^a Benedic anima mea | nem (heb. gloriam) &
Domino. Domine Deus | decorem induisti , ami-
meus , magnificatus es | tus lumine sicut vesti-
vêtement. Confessio- | mento.*

de gloire, & qu'en sortant du secret de son palais, il s'est fait voir tout brillant de lumière? Mais tout cela n'est que sa parure extérieure, & comme un manteau qui le cache. Votre majesté, ô mon Dieu, est bien au-dessus de la lumière qui l'environne. J'arrête mes regards sur vos habits, ne pouvant les fixer sur vous. Je puis discerner la riche broderie de votre pourpre : mais je cesserois de vous voir, si j'osois élever mes yeux jusqu'à votre visage.

Il n'est pas inutile de comparer ainsi la simplicité de l'historien, avec la sublime magnificence des Prophètes. Ils parlent du même objet, mais dans des vues toutes différentes. Il en est ainsi de toutes les circonstances de la création. J'en rapporterai seulement quelques-unes, qui feront juger des autres.

2.^a *Dieu fit deux grands corps lumineux, l'un plus grand pour présider au jour, & l'autre moindre pour présider à la nuit : il fit aussi les étoiles.*

Y a-t-il rien en même tems de plus grand & de plus simple? Je ne parlerai

a Fecit Deus duo luminaria magna : luminare majus, ut præset diem : & luminare minus, ut præset noctem : & stellas. Gen. 1. 16.

que

que du soleil & des étoiles, & je commencerai par les dernières.

Il n'appartient qu'à Dieu de parler avec cette indifférence du plus étonnant spectacle dont il avoit orné l'univers : *Et stellas*. Il dit en un mot, ce qui ne lui a coûté qu'une parole. Mais qui peut sonder la vaste étendue de cette parole ? Faisons-nous réflexion que ces étoiles sont innombrables, toutes infiniment plus grandes que la terre, toutes, excepté les planettes, une source inépuisable de lumière ? ^a Mais quel est l'ordre qui a fixé leurs rangs ? Et à qui obéit si ponctuellement, & avec tant de joie, cette armée du ciel, dont toutes les sentinelles sont si vigilantes ? Le firmament, parsemé de ce nombre infini d'étoiles, ^b est le premier prédicateur qui a annoncé la gloire du Dieu tout-puissant : & pour rendre tous les hommes inexcusables, il ne faut que ce livre écrit en caractères de lumière.

Pour le soleil, qui peut l'envifager fixement, & soutenir quelque tems

^a *Stellæ dederunt lumen in custodiis suis, & lætatae sunt. Vocatae sunt, & dixerunt, Adsumus, & luxerunt ei cum jucunditate, qui fecit illas. Baruc. 3. 34.*

^b *Cœli enarrant gloriam Dei, & opera manuum ejus annuntiat firmamentum. Ps. 18. 1.*

Ecli. 43. 2. 5. l'éclat de ses raions. ^a C'est l'ouvrage admirable du Très-haut. Il brûle la terre en son midi: & qui peut supporter ses vives ardeurs? Il conserve une fournaise de feu toujours agissante. Il brûle les montagnes d'une triple flamme: il élance des raions de feu, & la vivacité de sa lumière éblouit les yeux. Le Seigneur qui l'a fait est grand, & il hâte sa course pour lui obéir. Est-ce donc là le même soleil, dont la Genese parle d'une manière si simple: *Fecit luminare majus, ut præset diei*? Que de beautés renfermées & comme voilées sous ce petit nombre de paroles? Peut-on concevoir avec quelle pompe & quelle profusion le soleil commence sa course, de quelles couleurs il embellit la nature, & de quelle magnificence il est lui-même revêtu en s'élevant sur l'horison, comme l'époux que le ciel & la terre attendent, & dont il fait les délices? *Ipse tanquam sponsus procedens de thalamo suo.* Mais voyez comme il allie avec la majesté & les graces d'un époux, la course rapide d'un géant, qui songe

^a Sol. . . vas admirabile, opus excelsum. In meridiano exiit terram, in conspectu ardoris ejus quis poterit sustinere? Fornacem custodiens in operibus ardoris: triplici-
 ter sol exiens montes, radios igneos exafflans, & resurgens: radius suis obsecrat oculos. Magnus Dominus qui fecit illum, & in sermonibus ejus superavit iter,

moins à plaire, qu'à porter par tout la nouvelle du Prince qui l'envoie, & qui est moins occupé de sa parure que de son devoir. *Exultavit ut gigas ad currendam viam. A summo caelo egressio ejus; & occurfus ejus usque ad summum ejus; nec est qui se abscondat à calore ejus.* Sa lumière est encore aussi vive & aussi abondante qu'au premier jour, sans que ce déluge continuel de feu qui se répand de toutes parts, ait affoibli la source incompréhensible d'une profusion si pleine & si précipitée. Le Prophète a bien raison de s'écrier, *Magnus Dominus qui fecit illum!* Quelle est la majesté du Créateur, & que doit-il être lui-même, puisque ses ouvrages sont si magnifiques?

3. J'ajouterai encore ce qui regarde la formation de la mer. *Dieu dit que les* Gen. 1. 9 *eaux qui sont sous le ciel se rassemblent en un seul lieu, & quel élément aride paroisse.*

Si les Prophètes ne nous aidoient à découvrir les merveilles cachées sous la surface de ces paroles, leur profondeur seroit encore plus impénétrable pour nous, que celle de la mer.

Ce commandement, qui n'est ici qu'une simple parole, est une menace terrible, & un tonnerre selon le Pro-

*Pf. 103, 6. 7. phéte.^a Les eaux avoient surpassé les montagnes. Mais votre voix menaçante les a mises en fuite. Au bruit de votre tonnerre elles se sont retirées avec empressement & fraieur. Au lieu de s'écouler tranquillement, elles prirent la fuite avec épouvante : elles se hâtèrent de se précipiter, & de s'entasser les unes sur les autres, pour laisser libre l'espace qu'elles avoient ce semble usurpé, puisque Dieu les en chassoit. Il arriva quelque chose de semblable, quand Dieu fit passer à son peuple la mer rouge & le Jourdain : *Increpuit mare rubrum, & exsiccatum est*. Ce qui donne lieu à un autre ^b Prophète, de demander à Dieu, si c'est donc contre la mer & contre les fleuves qu'il est irrité.*

Dans cette obéissance tumultueuse, où les eaux effraïées paroïssoient devoir porter le désordre par tout où elles se déborderoient, une main invisible les gouverna avec autant de facilité qu'une mere gouverne & manie un enfant qu'elle avoit d'abord emmailloté, & qu'elle place ensuite dans son berceau. C'est sous ces images que Dieu lui-même nous représente ce qu'il

^a Super montes stabunt aquæ. Ab increpatione tua fugient : à voce tonitru tui formidabunt.

^b Numquid in fluminibus iratus es Dominus ? vel in mari indignatio tua ? *Habac. 3. 8.*

fit alors. ^a *Qui prit soin de la mer, lorsqu'elle sortoit du sein où elle avoit été retenue? lorsque je la couvris d'une nuée comme d'un vêtement, & que je l'environnai de vapeurs obscures comme de langes & de bandelettes? lorsque je lui donnai mes ordres, & que je lui opposai des portes & des barrières, en lui disant: Tu viendras jusqu'ici, mais tu n'iras pas au delà: & ce terme arrêtera l'orgueil de tes flots.* Il n'est pas nécessaire de relever la beauté de ces dernières paroles: à qui ne se fait-elle pas sentir? Dieu marqua des bornes à la mer, & elle n'osa les passer. ^b Ce qu'il avoit écrit sur son rivage, l'empêcha d'aller au delà; & l'élément qui paroît le plus indocile, fut également obéissant & dans sa fuite, & dans son repos. Cette obéissance est toujours la même depuis tant de siècles, & quelque agités que paroissent les flots, dès qu'ils

^a Quis conclusit ostiis mare, dir-il à Job, (*Heb.* Quis protexit in valvis mare, cum ex utero prodiens exiret?) quando erumpebat, quasi de vulva procedens: cum ponerem nubem vestimentum ejus, & caligine illud, quasi pannis infantie, obvolverem? Circumdedit illud terminis meis, (*Heb.* decrevi

super eo decretum meum) & posui vestem & ostia. Et dixi: Usque huc venies, & non procedes amplius, & hic confringes rumentes fluctus tuos. (*Heb.* meta hæc confringet tumorem fluctuum tuorum.)

^b Posui arenam terminum mari, præceptum sempiternum, quod non præteribit. Et commove-

558 DE L'ELOQUENCE
approchent du bord, la défense de
Dieu les tient en respect, & les arrête
tout court.

§. III. *La beauté de l'Ecriture ne vit
point des mots, mais des choses.*

ON SAIT que les auteurs les plus
excellens, soit grecs, soit latins, per-
dent presque toutes leurs graces lorf-
qu'ils sont traduits littéralement, par-
ce que l'expression fait une grande par-
tie de leur beauté. Comme celle des
livres saints consiste plus dans les choses
memes que dans les termes, nous voions
qu'elle subsiste & se fait sentir dans les
traductions les plus simples & les plus
litérales. Il ne faut qu'ouvrir l'Ecriture
sainte, pour se convaincre de ce que
je dis ici. Je me contenterai d'en ra-
porter deux ou trois passages.

*Isai. 5. 8. 9. I. a Malheur à vous qui joignez maison
à maison, qui ajoutez terres à terres, jus-
qu'à ce qu'enfin le lieu vous manque! Serez-
vous donc les seuls qui habiterez sur la
terre? J'entens le Seigneur: sa voix est à mes
oreilles. Je vous déclare, dit-il, que cette*

buntur, & non poterunt,	domum ad domum, &
& intumescunt flatus	agrum agro copularis uf-
ejus, & non transibunt	que ad terminum loc.
illud. Jerem. 5. 22.	(Heb. Donec deficiat lo-
a Vx qui conjungitis	cus.) Numquid habitare

*multitude de maisons, ces maisons si vastes
& si embellies seront toutes désertes, sans
qu'un seul homme y habite.*

L'éloquence profane n'a rien qu'on
puisse comparer à la vivacité du re-
proche que fait ici le Prophète aux ri-
ches de son tems, qui perdant de vûe
la loi de Dieu, laquelle avoit assigné à
chaque particulier une portion de la
terre promise avec défense de l'alié-
ner pour toujours, engloutissoient dans
leurs vastes parcs la vigne, le champ,
la maison de ceux qui avoient le mal-
heur d'être leurs voisins.

Mais la réflexion qu'ajoute le Pro-
phète, ne me semble pas moins élo-
quente, quelque simple qu'elle paroisse.
In auribus meis Dominus exercituum.
J'entens le Seigneur: sa voix est à mes
oreilles. Pendant que tout le monde
n'est attentif qu'à ses plaisirs, & que
personne n'écoute la loi de Dieu, j'en-
tens déjà gronder son tonnerre contre
ces riches ambitieux qui ne pensent
qu'à bâtir, & qu'à s'établir sur la terre.

*bitis vos soli in medio
terre? In auribus meis
Dominus exercituum:
Nisi domus multe deser-
tae fuerint grandes & vul-
tae absque habitatore.*

*l'hébreu: au lieu que la
version latine attribue ces
paroles à Dieu, & non
au Prophète. In auribus
meis sunt hæc: dicit Do-
minus exercituum.*

** C'est ainsi que porte*

Dieu fait retentir à mes oreilles une continuelle menace contre leurs vaines entreprises, & une espèce de jurement plus effrayant encore que la menace, parce qu'il est une preuve qu'elle est prête à éclater, & qu'elle est irrévocable : *Si non domus multa deserta fuerint, &c.*

2. Le même Prophète dans un autre endroit peint avec des traits merveilleux le caractère du Messie. ^a *Un petit enfant nous est né, & un fils nous a été donné. Sa principauté sera sur son épaule ; & il sera appelé l'Admirable, le Conseiller, Dieu, le Fort, le Prince du siècle futur, le Prince de la paix.*

Je ne m'arrête qu'à cette expression : *Et erit principatus super humerum ejus ;* » Sa principauté sera sur son épaule ; qui a un sens merveilleux, & une énergie toute particulière quand on l'approfondit.

Jésus-Christ naîtra enfant, mais il n'attendra ni l'âge, ni l'expérience pour régner. Il n'aura besoin ni d'être reconnu par ses sujets, ni d'être aidé

a. Parvulus natus est nobis, & filius datus est nobis : & factus est (*Heb* & erit) principatus super humerum ejus, & vocabitur nomen ejus, Admirabilis, Consiliarius, Deus, Fortis, Pater futuri seculi, Princeps pacis.

par ses armées à soumettre les rebelles. Il fera lui-même sa force, sa puissance, sa roiauté. Il sera infiniment différent des autres rois, qui ne peuvent l'être, s'ils n'ont un État qui les reconnoisse; & qui retombent dans la condition d'un homme privé, si leurs sujets refusent de leur obéir. Leur autorité n'est point à eux: elle ne tire point d'eux son origine ni sa durée. Mais l'enfant qui naîtra, lors même qu'il paroîtra avoir besoin de tout, & n'être capable d'aucun commandement, portera tout le poids de la majesté divine & de la roiauté. ^a Il soutiendra tout par son efficace & sa puissance, & la souveraine autorité résidera pleinement & solidement sur lui. *Et erit principatus super humerum ejus.* Rien ne le prouvera mieux que la voie même qu'il choisira pour régner. Il faudra qu'il ait par lui-même, & indépendamment de tous les moïens extérieurs, une souveraine puissance, pour se faire adorer par tous les hommes malgré l'ignominie de la croix, dont il aura bien voulu se charger, & pour convertir l'instru-

^a Portans omnia verbo | titudine veniet, & brachium suum dominabitur. *Isai.* 40. 10.
 virtutis suæ. *Heb.* 1. 3.
 Ecce Deus vestester: ecce
 Dominus Deus in for-

562 DE L'ELOQUENCE
ment de son supplice en l'instrument
de sa victoire, & en la marque la plus
éclatante de sa roiauté. » Sa principau-
té fera sur son épaule.

Quand on étudie avec quelque soin
les Ecritures, on reconnoit que c'est
toujours la force des pensées & la
grandeur des sentimens qui en font
la beauté.

§. IV. DESCRIPTIONS.

I. Cyrus a été le plus grand conqué-
rant, & le Prince le plus accompli
dont il soit parlé dans l'histoire. L'Ecri-
ture nous en découvre la raison. C'est
que Dieu avoit pris plaisir à le former
lui-même pour l'accomplissement des
désseins de miséricorde qu'il avoit sur
son peuple. Deux cens ans avant sa
naissance il l'appelle par son nom, &
avertit que c'est lui qui lui mettra la
couronne sur la tête, & l'épée en main
pour le rendre le libérateur de son
peuple.

*Isai. 45. 1. ^a Voici ce que dit le Seigneur à Cyrus qui
est mon Christ, que j'ai pris par la main*

^a Hæc dicit Dominus Christo meo Cyro, cujus apprehendi dexteram, ut subjeciam ante faciem ejus gentes, & dorsa re- gum vertam, & aperiam coram eo januas, & portæ non claudentur. Ego ante te ibo, & gloriosos terræ humiliabo: portas

pour lui assujettir les nations, pour mettre les Rois en fuite, pour ouvrir devant lui toutes les portes sans qu'aucune lui soit fermée. Je marcherai devant vous: j'humilierai les grands de la terre: je briserai les portes d'airain & de bronze... Je suis le Seigneur, & il n'y en a point d'autre: il n'y a point de Dieu que moi. Je vous ai mis les armes à la main, & vous ne m'avez point connu.

Dans un autre endroit, il commande à Cyrus Roi des Perses, appelés pour lors Elamites, de partir avec les Médes: il donne les ordres pour le siège, & Babylone tombe. *a Marche, Elam; Isai. xxi. 2.* Medes, assiége la ville. Enfin Babylone ne fera plus soupirer les autres. Qu'il vienne maintenant à mon ordre. Qu'ils s'unissent aux Médes. Qu'il assiége une ville ennemie de mon culte & de mon peuple. Qu'il m'obéisse sans me connoître, qu'il me suive les yeux fermés: qu'il exécute mes volontés sans être ni de mon conseil, ni dans ma confiance: & qu'il apprenne à tous les princes, & même à tous les hommes, combien je suis maître des empires, des événemens,

areas conteram, & ve-	re: & non cognovisti.
des ferreos contringam...	me.
Ego Dominus, & non	a Ascende, Elam;
est amplius: extra me	obside, Mede: omnem
non est Deus. Accinxi	gemitum ejus cessare feci.

des volontés mêmes, puisque je me fais également obéir par les rois, & par chaque soldat de leur armée, sans avoir besoin ni de me montrer, ni d'exhorter, ni d'emploier d'autres moïens que ma volonté, qui est aussi ma

Isai. 45. 6. puissance. *Ut sciant hi qui ab ortu solis, & qui ab occidente, quoniam absque me non est. Ego Dominus, & non est alter.*

Qu'il y a de grandeur dans ce peu de paroles: *Ascende, Ælam*: Prince des Perses, partez. *Obside, Mede*: Et vous Prince des Médes, formez le siège. *Omnem gemitum ejus cessare feci*: Babylone est prise & pillée. Elle est sans pouvoir. Sa tyrannie est finie.

2. Comme Dieu est extrêmement sensible à l'oppression des pauvres & des foibles, aussi bien qu'à l'injustice des Juges & des grands de la terre, c'est ce que l'Ecriture a peint avec les couleurs les plus vives.

Isai. 59. 14. ^a *Isaïe nous représente la vérité foible & tremblante, qui implore en vain*

^a *Conversum est retrorsum judicium, & justitia longè stetit: quia corruit in platea veritas, & æquitas non potuit ingredi. Et facta est veritas in oblivionem: & qui recessit à malo, præda*

patuit: & vidit Dominus, & malum apparuit in oculis ejus, quia non est judicium. Et vidit quia non est vir: & aporiatum est, quia non est qui occurrat.

le secours des Juges, & qui se présente inutilement devant tous les tribunaux. Tout accès lui est fermé. Par tout elle est rebutée, mise en oubli, foulée aux piés. Le crédit l'emporte sur le bon droit. L'homme de bien est livré en proie à l'injuste. *Le Seigneur l'a vu, dit le Prophète, & ses yeux ont été blessés de ce qu'il n'y avoit plus de justice au monde. Il a vu qu'il ne restoit plus d'homme sur la terre, & il a été saisi d'étonnement de voir que personne ne s'opposoit à ces maux.*

Son silence fait croire ou qu'il ne voit point ces désordres, ou qu'il y est indifférent. Il n'en est pas ainsi, dit le Prophète dans un autre endroit. Tout se prépare pour le jugement, sans que les hommes y pensent. ^a Le Juge invincible est présent. Il est debout pour prendre en main la défense de ceux qui n'en ont point d'autre; & pour prononcer contre les injustes, & pour les foibles & les pauvres, un jugement très différent. *Le Seigneur entrera en ju-*

Isai. 3. 13-

15.

^a Stat ad judicandum (Heb. concertandum) Dominus, & stat ad judicandos populos. Dominus ad judicium veniet cum sensibus populi sui, & principibus ejus. Vos enim (Heb. & vos)

depasti estis vineam. Rapina pauperis in domo vestra. Quare atteritis populum meum, & facies pauperum commolitis, dicit Dominus Deus exercituum?

gement avec les anciens & les princes de son peuple. Quoi! c'est vous qui avez ravagé la vigne. La dépouille du pauvre paroît dans vos maisons. Pourquoi foulez-vous aux piés mon peuple? pourquoi brisez-vous les pauvres, dit le Seigneur, le Dieu des armées? Rien n'est plus vif ni plus éloquent que les reproches que Dieu fait ici aux juges & aux princes de son peuple. Quoi! vous qui deviez défendre mon peuple, comme une vigne dont vous aviez la garde; vous qui deviez lui servir de haie & de rempart: c'est vous-mêmes qui avez ravagé cette vigne, & qui l'avez ruinée, comme si le * feu y avoit passé. *Et vos depasti estis vineam.* Encore si vous aviez la modération de ménager vos freres, & de ne pas les ruiner entièrement. Mais après avoir dépouillé mon peuple, vous le mettez sous le pressoir, pour tirer de ses os quelque suc, *atteritis*; & vous le brisez sous le moulin, pour achever de le mettre en poudre, *commolitis*. Vous prétendez peutêtre me déguiser vos vols & vos rapines, en les convertissant en de superbes ameublemens dont vous ornez vos maisons. J'ai suivi avec des yeux attentifs & jaloux tout ce qui étoit à votre frere, & que vous

* C'est la forme du texte original.

Jui avez enlevé. Je le voi, malgré l'application que vous avez à me le cacher. *Rapina pauperis in domo vestra.* Tout demande vengeance, & l'obtiendra. Elle tombera sur vous & sur vos enfans; & le fils d'un pere injuste, en héritant de son crime, héritera aussi de ma colére.

^a *Malheur à vous*, dit-il ailleurs, Habac. 2.
11. 12.
qui bâtissez vos maisons du sang du peuple. La pierre criera contre vous du milieu de la muraille: & le bois qui sert à lier le bâtiment, rendra témoignage contre vous.

On voit un caractère tout opposé dans la personne de Job, qui étoit le modèle d'un bon Juge & d'un bon Prince. ^b *La compassion*, dit-il, *m'a élevé* Job. cap. 31.
18. & cap. 29.
12. 17.
& m'a nourri dès mon enfance, & je l'ai eue pour guide dès le sein de ma mere... *Mon vêtement étoit la justice, & elle me servoit de manteau. L'équité de mes jugemens étoit mon diadème. Je délivrois le*

^a <i>Væ qui ædificat civitatem in sanguinibus... Quia lapis de pariete clamabit: & lignum, quod inter juncturas ædificiorum est, respondebit.</i> ^b <i>Ab infantia mea crevit mecum miseratio, [Heb. educavit me.] & ab utero matris deduxi illam... Liberabam pauperem vociferantem & pupillum cui non erat ad-</i>	jutor. Benedictio perituri super me veniebat, & cor viduæ consolatus sum. Justitia indutus sum; & vestivi me, sicut vestimento & diademate, judicio meo. Oculus fui cæco, & pes claudō. Pater etiam pauperum... Conterebam molas iniqui, & de dentibus illius auferebam prædā.
--	---

568 DE L'ELOQUENCE

pauvre qui demandoit justice par ses cris, & l'orphelin qui étoit sans protecteur. Celui qui étoit près de périr, me combloit de bénédictions ; & je consolais le cœur de la veuve. J'étois l'œil de l'aveugle, & le pié du boiteux. J'étois le pere des pauvres... Je brisois les machoires de l'injuste, & je lui arrachois sa proie d'entre les dents.

3. Je finirai par une description d'un genre bien différent de celles qui ont précédé, mais qui n'est pas moins remarquable : c'est celle d'un cheval de bataille, que Dieu lui-même nous a tracée dans le livre de Job,

Job. 39. 19.
25.

Est-ce vous, dit Dieu à Job, qui avez donné au cheval la force & le courage ? qui l'avez rendu terrible par un frémissement semblable au tonnerre ? Le rendrez-vous inquiet, & le ferez-vous bondir comme une sauterelle, dans le tems que la fierté qui paroît dans le mouvement de ses narines inspire la terreur ? Il creuse du pié la terre :

a Numquid præbebis equo fortitudinem, aut circumdabis collo ejus hinnitum ? Numquid suscitabis eum quasi locustas ? Gloria narium ejus terror. Terram ungula fodit : exultat audacter : in occursum pergit armatis. Contemnit pavorem, nec cedit gladio. Supe-

ipsum sonabit phatetra, vibrabit hasta & clypeus. Fervens & fremens sorbet terram, nec reputat tubæ sonare clangorem. Ubi audierit buccinam, dicit, Vah ! Procul odoratur bellum, exhortationem ducum, & ululatum exercitus.

il est plein de confiance en sa force : il va au devant des hommes armés. Il se rit de la peur, & il en est incapable, & la vue de l'épée ne le fait point reculer. Ne pouvant retenir son inquiétude & son ardeur, il frappe la terre & l'enfonce ; & il ne devient point tranquille par les premiers signaux de la trompette. Mais lorsqu'elle donne un signal décisif, alors il dit : Courage. Il distingue, comme par l'odorat, que le combat va se donner, avant qu'il se donne. Il entend ce semble le commandement des Généraux, & il prend part au bruit confus de l'armée.

Chaque mot demanderoit d'être développé, pour en faire sentir la beauté : je ne m'arrêterai qu'aux derniers, qui donnent une espèce d'entendement & de parole au cheval.

Les armées sont lontems à se mettre en ordre de bataille, & elles sont quelquefois lontems en présence sans s'ébranler. Tous les mouvemens sont marqués par des signaux particuliers, & les différens sons de trompette apprennent aux soldats tout ce qu'ils doivent faire. Cette lenteur importune le cheval. Comme il est prêt au premier son de trompette, il porte avec impatience qu'il faille avertir tant de

fois l'armée. Il murmure en secret contre tous ces délais, & ne pouvant demeurer en place, ni aussi désobéir, il bat continuellement du pié, & se plaint en la manière qu'on perde inutilement le tems à se regarder sans rien faire. *Fervens & fremens sorbet terram.* Dans son impatience, il compte pour rien tous les signaux qui ne sont point décisifs, & qui ne font que marquer quelque détail dont il n'est point occupé : *nec reputat tubæ sonare clangorem.* Mais quand c'est tout de bon, & que le dernier coup de la trompette annonce la bataille, alors toute la contenance du cheval change. On diroit qu'il distingue, comme par l'odorat, que le combat va se donner, & qu'il a entendu distinctement l'ordre du Général : & il répond aux cris confus de l'armée par un frémissement qui marque son allégresse & son courage. *Ubi audierit buccinam, dicit, Vah ! Procul odoratur bellum, exhortationem ducum, & ululatum exercitus.*

Qu'on compare les admirables descriptions qu'Homère & Virgile ont faites du cheval, on verra combien celle-ci est supérieure.

§. V. FIGURES.

CE SEROIT une chose infinie que de vouloir parcourir toutes les différentes espèces de figures qui se rencontrent dans l'Ecriture. Les passages que j'ai déjà cités en renferment un grand nombre. J'y en ajouterai encore quelques-unes, sur-tout de celles qui sont les plus communes, telles que sont la Métaphore, la Similitude, la Répétition, l'Apostrophe, la Prosopopée.

I. Métaphore & Similitude.

^a *J'ai toujours craint la colère de Dieu, Job. 31. 23.*
comme des flots suspendus sur ma tête, &
je n'en ai pu supporter le poids. Quelle
idée de la colère de Dieu! des flots qui
engloutissent tout, un poids qui acca-
ble & qui brise. *Iram Domini portabo. Mich. 7. 9.*
Comment la pourrons-nous porter
pendant toute l'éternité?

La magnificence de Dieu à l'égard
de ses élus n'est pas moins difficile à
comprendre & à exprimer. ^b *Il les enri-* Ps. 35. 9.
vrera de ses biens, il les inondera d'un
torrent de délices.

^a Semper quasi tumen-
tes super me fluctus ti-
mui Deum, & pondus
ejus. ferre non potui.

^b Inebriabuntur ab-
ubertate domus tuæ: &
torrente voluptatis tuæ
potabis eos.

Il est une autre ivresse bien terrible ;
 ¶ Ezech. 23. réservée aux impies.^a *Tu seras enivrée*
 33. & 34. *de douleurs*, dit un Prophète à Jérusalem réprouvée. *Tu boiras la même coupe que ta sœur Samarie a bu, qui n'est pleine que de désolation & de tristesse. Tu la boiras jusqu'à la lie. Tu seras même contrainte d'en manger les fragmens : & dans l'excès de ton désespoir, tu te déchireras la poitrine. Car c'est moi qui l'ai ainsi ordonné, dit le Seigneur.* Voila une affreuse peinture de la rage des réprouvés, mais encore infiniment au dessous de la vérité.

2. Répétition.

Jer. 31. 28. *b Comme je me suis appliqué à les arracher, & à les détruire, & à les dissiper, & à les perdre, & à les affliger : ainsi je m'appliquerai à les édifier, & à les planter, dit le Seigneur.* La conjonction répétée ici plusieurs fois marque comme autant de coups redoublés de la colère de Dieu.

^a Ebrietate & dolore repleberis : calice mœroris & tristitiæ, calice sororis tuæ Samariæ. Et bibes illum, & epotabis usque ad fæces, & fragmenta ejus devorabis, & ubera tua lacerabis : quia ego locutus sum,

ait Dominus Deus.

^b Sicut vigilavi super eos ut evellerem : & demolirer, & dissiparem, & disperderem, & affligerem : sic vigilabo super eos ut ædificem, & plantem, ait Dominus.

^a *Babylone est tombée, elle est tombée* *Apos. 14. 8.*
cette grande ville, qui a fait boire à toutes
les nations le vin empoisonné de sa prosti-
tution. Cette répétition, qui est aussi dans
 Isaïe, marque que la chute de cette *Isai. 21. 9.*
 grande ville paroitra incroyable, & que
 pour y ajouter foi, on se fera répéter
 plusieurs fois cette étonnante nouvelle.

^b *C'est maintenant, dit le Seigneur, que* *Isai. 33. 10.*
je me leverai: c'est maintenant que je signa-
lerai ma grandeur: c'est maintenant que je
ferai éclater ma puissance. C'est-à-dire,
 qu'après avoir lontems paru endormi,
 il sortira enfin de son sommeil, pour
 prendre avec éclat la défense de son
 peuple; & que le moment en est ve-
 nu: *nunc, nunc.* Dieu s'explique en-
 core d'une manière plus vive dans le
 même Prophète: ^c *Je me suis tû jusqu'à* *Isai. 42. 14.*
cette heure, je suis demeuré dans le silen-
ce, j'ai été patient: mais maintenant je
me ferai entendre comme une femme qui
est dans les douleurs de l'enfantement: je
détruirai tout, j'abîmerai tout.

^a *Cecidit, cecidit Ba-* *exaltabor: nunc suble-*
bylon illa magna: quæ *vabor.*

à vino iræ fornicatio- *c Tacui semper, silui,*
nis suæ potavit omnes *patiens fui: sicut partu-*
gentes. *riens loquar: dissipabo*
& absorbebo simul.

^b *Nunc confurgam,*
dicit Dominus: nunc

3. *Apostrophe. Prosopopée.*

Ces deux figures sont souvent mêlées ensemble. La dernière consiste principalement à personifier des choses inanimées, à leur donner du sentiment & de la parole, ou bien à leur adresser son discours.

Dans le Pseaume 136 c'est un citoyen de Jérusalem relégué à Babylone, qui tristement assis sur les bords du fleuve qui arrosoit cette ville, exhale sa douleur & ses plaintes, en tournant les yeux vers sa chère patrie. Ses maîtres qui le tenoient captif, le pressoient de chanter pour les réjouir quelques airs de musique sur les instrumens. Pénétré de douleur & d'indignation, *Ps. 136. 4. 5.* il s'écrie : *a* Comment chanterions-nous le cantique du Seigneur dans une terre étrangère ? Si je viens à l'oublier, ô Jérusalem, que ma main droite oublie tout ce qu'elle fait : que ma langue demeure attachée à mon palais, si je ne me souviens plus de toi. Combien cette apostrophe à Jérusalem rend-elle tendre & touchant le discours de ce Juif exilé ! Il croit la voir,

a Quomodo cantabimus canticum Domini in terra aliena ? Si oblitus fuerit tui, Jerusalem, oblivio- ni detur (Heb. obliviscetur) dextera mea. Adhaereat lingua mea faucibus meis, si non meminero tui.

l'entretenir, lui protester avec serment qu'il consent à perdre la voix & l'usage de la langue aussi bien que de ses instrumens, plutôt que de l'oublier en prenant part aux fausses joies de Babylone.

Les Ecrivains sacrés font un merveilleux usage de la Prosopopée, & Jérusalem en est souvent l'objet. Je me contenterai d'en indiquer un seul exemple tiré de Baruch, où ce Prophète décrit le malheur des Juifs emmenés captifs à Babylone. Il introduit Jérusalem comme une mere désolée, mais soumise aux ordres de son Dieu, quelque rigoureux qu'ils soient, qui exhorte ses enfans d'obéir à l'arrêt qui les condamne à l'exil; qui déplore sa solitude & leurs misères; qui leur représente que c'est la juste peine de leurs prévarications & de leur ingratitude; qui leur donne des avis salutaires pour leur apprendre à faire un saint usage de leur dure captivité; & qui enfin, pleine de confiance en la bonté & en la promesse de Dieu, les assure de leur retour glorieux. Le Prophète ensuite adresse la parole à cette même Jérusalem, & la console par la vue du rappel de ses enfans, & de tous les avantages qui le suivront. *Existe te,*

*Baruch. c. 4.
& 5.*

*Jerusalem, stola luctus, & vexationis tue,
& indue te decore, & honore ejus, quæ à
Deo tibi est, sempiterna gloria... Nomi-
nabitur enim nomen tuum à Deo in sempi-
ternum : Pax justitiæ, & honor pietatis.*

Rien n'est plus ordinaire dans les Ecritures, que de personifier l'épée du Seigneur.^a Dieu lui commande : elle s'aiguise, elle se polit, elle se prépare à obéir, elle part au moment marqué, elle va où Dieu l'envoie, elle dévore ses ennemis, elle s'engraisse de leur chair, elle s'enivre de leur sang, elle s'échauffe dans le carnage ; & quand elle a exécuté les ordres de son maître, elle revient dans son lieu. Le Prophète Jérémie réunit presque toutes ces idées dans un seul endroit, & y en ajou-

Jerem. 47.
6-7.

te encore de plus vives.^b *O épée du Seigneur, ne te reposeras-tu jamais ? Rentre en ton fourreau, refroidis-toi, & demeure en*

^a *Mucro, mucro, evagina te ad occidendum ; lima te ut interficias & fulgeas... Gladius exacutus est, & limatus. Ut cadat victimas, exacutus est : ut splendeat, limatus est. Ezech. 21. v. 28. & 9. 10.*

Gladius Domini repletus est sanguine, incrassatus est adipe. Isai. 34. 6.

Devorabit gladius, &

saturabitur, & inebriabitur sanguine eorum. Jerem. 46. 10.

^b *O mucro Domini, usquequo non quiesces ? Ingredere in vaginam tuam, refrigerare, & sile. Quomodo quiescet, cum Dominus præceperit ei adversus Ascalonem.... ibique dixerit illi ?*

silence.

silence. Comment se reposeroit-elle, replique le Prophète, puisque le Seigneur lui a commandé d'attaquer Ascalon, & que c'est là qu'il lui a ordonné de se rendre.

§. VI. ENDROITS SUBLIMES.

Dixit Deus, Fiat lux; & facta est lux. Gen. 1. 3.
 L'original porte: *Dixit Deus, Sit lux; & fuit lux*: ce qui est bien plus vif. Dieu dit: *Que la lumière soit; & la lumière fut.*

Où étoit-elle un moment auparavant? Comment a-t-elle pu naître du sein même des ténébres? Avec la lumière, toutes les couleurs, dont elle est la mere, embellirent la nature. Le monde, plongé jusqu'alors dans l'obscurité, parut sortir une seconde fois du néant. Il n'y eut rien qui ne fût orné, en devenant éclairé.

Voilà ce que produisit une simple parole, dont la majesté s'est fait sentir même aux infidèles, qui ont admiré que Moïse eût fait parler Dieu en maître; & qu'au lieu d'employer des expressions qu'un petit esprit auroit trouvé magnifiques, il se soit contenté de celle-ci: *Dieu dit, Que la lumière soit; & la lumière fut.* Longin.

Rien en effet n'est plus noble ni plus

élevé que cette manière de penser. Pour créer la lumière, (& il en est ainsi de l'univers) Dieu n'a eu qu'à parler : c'est encore trop dire ; il n'a eu qu'à vouloir. ^a La voix de Dieu, est sa volonté. Il parle en commandant, & il commande par ses décrets.

La Vulgate diminue quelque chose de la vivacité de l'expression : *Dieu dit, Que la lumière soit faite ; & la lumière fut faite.* Car le mot de *faire*, qui parmi les hommes a différens degrés, & suppose une succession de tems, semble en quelque sorte retarder l'ouvrage de Dieu, qui fut fait dans le moment même qu'il le voulut, & eut tout d'un coup toute sa perfection.

C'est dans ce même stile que le Prophète Isaïe fait parler Dieu, lorsqu'il prédit la prise de Babylone par Cyrus. *Je suis le Seigneur qui fais toutes choses : c'est moi seul qui ai étendu les cieux ; &*

^a Dicere Dei, voluisse est. *S. Eucher.*

Naturæ opifex lucem locutus est, & creavit. Sermo Dei, voluntas est : opus Dei, natura est. *S. Ambros.*

^b Ego sum Dominus, faciens omnia : extendens cælos solus, stabilis terram, & nullus

mecum. . . Qui dico profundum : Desolare, & flumina tua arefaciam. Qui dico Cyro : Pastor meus es, & omnem voluntatem meam complebis. Qui dico Jerusalem : Edificaberis ; & templo : Fundaberis. *Isai.* 44. 24. 27. 28.

personne ne m'a aidé quand j'ai affermi la terre. ... C'est moi qui dis à l'abyme* : Epuise-toi, je mettrai tes eaux à sec. Qui dis à Cyrus : Vous êtes le pasteur de mon troupeau, & vous accomplirez ma volonté en toutes choses. Qui dis à Jérusalem : Vous serez rebâtie ; & au temple : Vous serez fondé de nouveau.

Le roi de Syrie, & celui d'Israel, avoient juré la perte de Juda, & les mesures qu'ils avoient prises pour détruire ce royaume paroissent immanquables. Un seul mot les dissipe. *a Voici ce que dit le Seigneur : Ce dessein ne subsistera pas, il n'aura point d'effet.*

La même pensée est plus étendue dans un autre endroit ; & le Prophète, qui fait que Dieu a promis de faire subsister la race de David jusqu'àu tems du Messie qui en doit naître, brave avec une sainte fierté les vains efforts des princes & des peuples conjurés pour détruire la famille & le trône de David. *b Assemblez-vous, peuples, & vous*

(* Il marque l'Euphrate, que Cyrus dessèche pour prendre Babylone.)
a Hæc dicit Dominus Deus : Non stabit, & non erit istud. Is. 7. 7.
b Congregamini, populi, & vincimini : & au-
 dite universæ procul terræ : confortamini, & vincimini : accingite vos, & vincimini : inite consilium, & dissipabitur ; loquimini verbum, & non fiet : quia nobiscum Deus. Isai. c. 8. v. 9. 10.

serrez vaincus. Peuples éloignés, peuples de toute la terre, écoutez : réunissez vos forces, & vous serez vaincus ; prenez vos armes, & vous serez vaincus ; formez des desseins, & ils seront dissipés ; donnez des ordres, & ils ne s'exécuteront point : parce que Dieu est avec nous. Isaïe prédit ici en termes dignes de la puissance infinie de Dieu, que tous les hommes ensemble ne retarderont pas un seul moment des promesses immuables ; que les confédérations, les conspirations, les desseins secrets, les armées nombreuses, seront inutiles : que tous ceux qui attaquerront le foible royaume de Juda, seront vaincus ; que l'univers entier ne pourra rien contre lui : & que ce qui le rendra invincible, c'est que *Dieu est avec lui*, ou, ce qui est la même chose, parce qu'Emmanuel est son protecteur & son roi, & que c'est de ses intérêts qu'il s'agit, plutôt que des princes dont il doit naître.

Des obstacles infinis s'opposoient au dessein qu'avoit Zorobabel, de faire rebâtir le temple de Jérusalem ; & ces obstacles, comme une montagne, étoient insurmontables à tous les efforts humains. Dieu ne fait que parler, mais d'un ton de maître, & la montagne

disparoit. ^a *Quis tu, mons magne, coram
Zorobabel? In planum.*

Tout le monde fait avec quelle éner-
gie l'Écriture fait disparoitre par une
ruine subite l'impie, qui un moment
auparavant, semblable au cédre, por-
toit sa tête orgueilleuse jusques dans le
ciel. *Vidi impium superexaltatum & ele-* Ps. 36. v. 35.
vatum sicut cedros Libani: & transivi, & 36.
ecce non erat; & quasiivi eum, & non est
inventus locus ejus. Il est tellement dispa-
ru & anéanti, que le lieu même où il
étoit ne subsiste plus. M. Racine a tra-
duit cet endroit:

J'ai vû l'impie adoré sur la terre.

Esther. Att.

Parcil au cédre, il cachoit dans les cieux ^{v. scene der-} niérs.

Son front audacieux.

Il sembloit à son gré gouverner le tonnerre,
Fouloit aux piés ses ennemis vaincus.

Je n'ai fait que passer, il n'étoit déjà plus.

Voila ce qu'est toute la grandeur
des princes les plus formidables,
quand eux-mêmes ne craignent point
Dieu; une fumée, une vapeur, une
ombre, un songe, une vaine image.

In imagine pertransit homo.

Ps. 38. 7.

Quelle noble idée au contraire l'E-

^a *Qui es-tu, grande* [robabel? *sois applani-*
monagne, devant Zo- Zach. 4. 7.

criture nous donne-t-elle de la grandeur de Dieu ^a Il est celui qui est. Son nom est l'Eternel; le monde entier son ouvrage. Le ciel est son trône, & la terre son marchepié. Toutes les nations ne sont devant lui que comme une goutte d'eau, & la terre qu'elles habitent que comme un grain de poussière. Tout l'univers est devant Dieu comme n'étant point. Sa puissance & sa sagesse le conduisent, & en réglent tous les mouvemens avec la même facilité qu'une main soutient un poids léger, dont elle se joue plutôt qu'elle n'en est chargée. ^b Il dispose des royaumes en maître souverain, & les donne à qui il lui plaît : mais son empire, aussi bien que son pouvoir, est sans bornes.

^a Ego sum, qui sum.
Exod. 3. 14.

Cœlum sedes mea, terra autem scabellum pedum meorum. *Isai. 66. 1.*

Quis mensus est pugillo aquas, & cœlos palmo ponderavit? quis appendit tribus digitis molem terræ, & libravit in pondere montes, & colles in statera? . . . Ecce gentes quasi stilla situlæ, & quasi momentum statera reputatæ sunt; ecce insulæ qua-

si pulvis exiguus. . . Omnes gentes quasi non sint, sic sunt coram eo, & quasi nihilum & inane reputatæ sunt ei. *Isai. 40. 12. 5. 17.*

^b Donec cognoscant viuentes, quoniam dominatur Excelsus in regno hominum, & cuicumque voluerit, dabit illud. . . Potestas ejus potestas sempiterna, & regnum ejus in generationem & generationem. *Dan. 4. 14. 31.*

Tout cela nous paroît grand & sublime, & l'est en effet par raport à nous. Mais dès que l'on parle aux hommes un langage qu'ils soient capable d'entendre, que peut-on dire qui soit digne de Dieu ? L'Ecriture elle-même succombe sous le poids de sa majesté, & les expressions qu'elle emploie, quelque magnifiques qu'elles soient, n'ont aucune proportion avec l'unique grandeur qui mérite ce nom.

C'est ce que Job nous marque d'une manière admirable. Après avoir rapporté les merveilles de la création, il termine ce récit par une réflexion très simple & en même tems très sublime.

^a *Ce que nous venons de dire, n'est qu'une petite partie de ses œuvres: que si ce que nous avons entendu est seulement comme une goutte en comparaison de ce que l'on en peut dire, qui pourroit donc soutenir le tonnerre de ses merveilles & de sa toute-puissance ? Le peu qu'il nous découvre de sa grandeur infinie, n'a aucune proportion avec ce qu'il est, & surpasse néanmoins notre intelligence. Il se rabaisse, & nous ne saurions atteindre jusqu'à lui dans le* Job. 26. 14.

^a Ecce, hæc ex parte dicta sunt viarum ejus; & cum vix parvam stil- lam sermonis ejus audie- ri-nus, quis poterit toni- truum magnitudinis illius intueri ?

tems même qu'il descend jusqu'à nous. Il est contraint d'employer notre langage & nos pensées pour se rendre intelligible, & alors même nous sommes plutôt éblouis de sa lumière, que véritablement éclairés. Que seroit-ce donc s'il se montroit dans toute sa majesté? s'il levoit les voiles qui en tempèrent l'éclat? s'il vouloit nous dire tout ce qu'il est? Quelles oreilles seroient à l'épreuve d'un tel tonnerre? Quels yeux ne seroient point aveuglés par une lumière si disproportionnée à leur foiblesse? *Quis poterit tonitruum magnitudinis illius intueri?*

§. VII. *Endroits tendres & touchans.*

ON NE pourroit croire qu'une telle majesté fût capable de se rabaisser comme elle fait en parlant aux hommes, si l'Ecriture ne nous en donnoit des preuves presque à chaque page. Ce qu'il y a de plus vif & de plus tendre dans la nature, ne l'est pas encore assez pour son amour.

Isai. 1. v. 2. 3. a *J'ai nourri des enfans, dit-il par la bouche d'Isaïe, & je les ai élevés; &*

a Filios enutrivî, &	nus præsepe domini sui:
exaltavi: ipsi autem spre-	Israel autem me non co-
verunt me. Cognovit bos	gnovit.
possessorem suum, & asin-	

après cela ils m'ont méprisé. Le bœuf con-
noit celui à qui il est, & l'âne l'étable de
son maître : mais Israël ne m'a point connu.

^a Maintenant donc, vous habitans de *Isai. 5. 3. 4.*
Jérusalem, & vous hommes de Juda, soiez
les juges entre moi & ma vigne. Qu'ai-je
dû faire de plus à ma vigne que je n'ai point
fait ? Est-ce que je lui ai fait tort d'atten-
dre qu'elle portât de bons raisins, au lieu
qu'elle n'en a produit que de mauvais ?

^b On dit d'ordinaire : si une femme, après *Jerem. 3. 2.*
avoir été répudiée par son mari, & l'avoir
quitté, en épouse un autre, son mari la re-
prendra-t-il encore : & cette femme n'est-
elle pas considérée comme impure & comme
deshonorée ? Mais pour vous, ô fille d'Is-
raël, vous vous êtes corrompue avec plu-
sieurs qui vous aimoient : & néanmoins re-
venez à moi, dit le Seigneur, & je vous
recevrai.

^c Ecoutez-moi, maison de Jacob, & vous *Isai. 46. 3.*
tous qui êtes restés de la maison d'Israël,

^a Nunc ergo, habitatores
Jerusalem, & viri Juda,
judicate inter me & vi-
neam meam. Quid est
quod debui ultra facere
vineæ meæ, & non feci
ei ? An quod expectavi ut
faceret uvæ, & fecit la-
bruscas ?

virum alterum ; numquid
revertetur ad eam ultra ?
numquid non polluta &
contaminata erit mulier
illa ? Tu autem fornicata
es cum amatoribus mul-
tis : tamen revertere ad
me, dicit Dominus, &
ego suscipiam te.

^b Vulgò dicitur : si di-
miserit vir uxorem suam,
& recedens ab eo duxerit

^c Audite me, domus
Jacob, & omne reli-
quum domus Israël qui

vous que je porte dans mon sein, que je renferme dans mes entrailles. Je vous porterai moi-même encore jusqu'à la vieillesse, je vous porterai jusqu'à l'âge le plus avancé. Je vous ai créés, & je vous soutiendrai: je vous porterai, & je vous sauverai.

Isai. 66. 13.

a Comme une mere caresse son petit enfant, ainsi je vous consolerai, & vous trouverez votre paix dans Jérusalem.

*Isai. 49. 14.
15.*

b Sion a dit: Le Seigneur m'a abandonnée; le Seigneur m'a oubliée. Une mere peut-elle oublier son enfant, & n'avoir point de compassion du fils qu'elle a porté dans ses entrailles? Mais quand même elle l'oublieroit, pour moi je ne vous oublierai jamais.

Toutes ces comparaisons, quelque tendres qu'elles soient, ne fussent pas encore à Dieu, pour nous témoigner jusqu'où va sa tendresse & sa sollicitude pour des hommes qui le méritent si peu. Ce souverain maître de l'univers ne dédaigne pas de se comparer à une poule, qui tient toujours ses ailes éten-

portamini à meo utero, qui gestamini à mea vulva. Usque ad senectam ego ipse, & usque ad canos ego portabo. Ego feci, & ego feram; ego portabo, & salvabo.

a Quomodo si cui mater blandiatur, ita ego consolabor vos; & in Je-

rusalem consolabimini.

b Dixit Sion: Dereliquit me Dominus, & Dominus oblitus est mei. Numquid oblivisci potest mulier infantem suum, ut non misereatur filio uteri sui? Et si illa oblita fuerit, ego amen non obliviscar tui.

dues pour y recevoir ses petits, & il déclare que le plus petit de ses serviteurs lui est aussi cher & aussi précieux que nous l'est la prunelle de l'œil. ^a *Jérusalem, Jérusalem, qui tues les Prophètes, & qui lapides ceux qui sont envoiés vers toi ; combien de fois ai-je voulu rassembler tes enfans, comme une poule rassemble ses petits sous ses ailes, & tu ne l'as pas voulu ?* Il dit lui-même en parlant de son peuple ; ^b *Celui qui vous touche, touche la prunelle de mon œil.* Mat. 23. 37. Zach. 2. 8.

De là viennent ces expressions si ordinaires dans l'Ecriture, dont il est étonnant que des créatures osent se servir à l'égard de Dieu : ^c *Gardez-moi comme la prunelle de votre œil : Couvrez-moi sous l'ombre de vos ailes.* A qui des hommes, ô mon Dieu, oserois-je parler de la sorte, & à qui pourrois-je dire que je lui suis précieux comme la prunelle de ses yeux ? Mais c'est vous-même qui m'inspirez & me commandez cette confiance. Rien n'est plus délicat ni plus foible que la prunelle. En cela elle est

^a Jérusalem, Jerusalem, quæ occidis prophetas, & lapidas eos qui ad te missi sunt : quoties volui congregare filios tuos, quemadmodum gallina congregat pullos suos sub	alas, & noluisti ? ^b Qui tetigerit vos, tangit pupillam oculi mei. ^c Custodi me ut pupillam oculi ; sub umbra alarum tuarum protege me.
---	--

mon image. Qu'elle le soit aussi, ô mon Dieu, dans tout le reste; & multipliez les secours à mon égard, comme vous avez multiplié les précautions par rapport à elle, en l'environnant de paupières & de défenses. *Custodi me ut pupillam oculi.* Mes ennemis m'environnent comme des oiseaux de proie, & je ne puis leur échapper, si je ne me réfugie dans votre sein. Vous avez appris à des petits encore foibles à se retirer sous les ailes de leurs meres, & vous avez donné aux meres cette sollicitude & cette tendresse pour leurs petits qui fait notre admiration. Vous vous êtes peint dans vos ouvrages, & vous avez exhorté les hommes à recourir à vous par toutes les preuves de votre bonté que vous avez répandues dans les animaux & dans la nature. Que j'ose, ô mon Dieu, avoir autant de confiance en vous, que vous avez de bonté pour moi! *Sub umbra alarum tuarum protege me.*

Rien n'est plus tendre ni plus touchant que l'histoire admirable de Joseph; & il est difficile de retenir ses larmes, ^a lorsqu'on le voit obligé de

^a Festin vitque, quia | erumpebant lacrymæ. Gen.
commota fuerant viscera | 43. 30.
ejus super fratre suo, & | En oculi vestri, & oque.

se détourner ou de se retirer pour es-
 fuier les siennes, parce que ses entrail-
 les étoient attendries par la présence
 de Benjamin; ou lorsqu'après s'être fait
 connoître, il se jette au cou de ce cher
 frere, & le tenant étroitement embras-
 sé, mêle ses larmes aux siennes, & en
 fait autant à l'égard de ses autres freres,
 sur chacun desquels il est dit qu'il pleu-
 ra. Dans ce moment aucun d'eux ne
 parle; & ce silence est infiniment plus
 éloquent que tous les discours. La sur-
 prise, la douleur, le souvenir du passé,
 la joie, la reconnoissance, étouffent en
 eux toute parole. Leur cœur ne s'ex-
 plique que par des larmes, qui signi-
 fient tout ce qu'ils pensent, mais qu'ils
 ne peuvent exprimer.

Quand on lit les a tristes lamenta-
 tions de Jérémie sur la ruine de Jérusalem

li fratris Benjamin, vi-
 dent quod os meum lo-
 quatur ad vos. . . Cum-
 que amplexatus recidisset
 in collum Benjamin fra-
 tris sui, flevit, illo quo-
 que similiter sente super
 collum ejus. Osculatus
 que est Joseph omnes fra-
 tres suos, & ploravit su-
 per singulos. Post quæ au-
 di sunt loqui ad eum. Gen.
 45. 12. 14. 15.

a Quomodo seder sola ci-
 vias plena populo: facta

est quasi vidua domina
 gentium. . . Via Sion lu-
 gent, eo quod non sint qui
 veniant ad solemnitatem. . . Sacerdotes ejus ge-
 mentes: virgines ejus squa-
 lidæ. . . Sederunt in terra;
 conticuerunt senes filiarum
 Sion: consperserunt cinere
 capita sua, accincti sunt
 ciliciis. . . Parvuli petie-
 runt panem, & non erat
 qui frangeret eis. Lament.
 4. 1. v. 1. 4. 6. 2. v. 10. 6.
 4. v. 4.

salem ; qu'on voit cette ville , autre-
fois si peuplée , réduite en une affreuse
solitude ; la maitresse des nations , de-
venue comme une veuve désolée ; les
rues de Sion pleurer , parce qu'il n'y
a plus personne qui aille à ses solen-
nités ; les prêtres & les vierges , plon-
gés dans l'amertume , gémir jour &
nuit ; les vieillards couverts de cendre
& de cilices , soupirer sur les tristes rui-
nes de leur patrie ; les enfans affamés
demander du pain , & n'en pouvoir ob-
tenir : on est prêt à s'écrier avec le Pro-
phète : ^a *Qui fournira à mes yeux une fon-
taine de larmes , pour pleurer les malheurs
de Jérusalem ?*

C'est cet état de Jérusalem qui tiroit
continuellement de la bouche des Pro-
phètes des plaintes si tendres , & des
prières si vives. ^b *Seigneur , regardez-nous
du ciel : jetez les yeux sur nous de votre
demeure sainte , & du trône de votre gloire.
Où est maintenant votre zèle & votre for-
ce ? Où est la tendresse de vos entrailles &
de vos miséricordes ? Elle ne se répand plus*

^a Quis dabit capiti meo
aquam , & oculis meis
fontem lacrymarum ? &
plorabo die ac nocte in-
terfectos filiarum populi mei.
^b Attende de cælo , &
vide de habitaculo san-

cto tuo , & gloriæ tuæ.
Ubi est zelus tuus , & fir-
mitudo tua : multitudo
viscerum tuorum & mise-
rationum tuarum ? super
me continuerunt se.

sur moi...^a Cependant, Seigneur, vous êtes notre pere. ... C'est vous qui nous avez formés, & nous sommes les ouvrages de vos mains... Jetez les yeux sur nous, & considérez que nous sommes tous votre peuple. La ville de votre Saint a été changée en un désert; Sion est déserte: Jérusalem est désolée. Le temple de notre sanctification & de notre gloire, où nos peres avoient chanté vos louanges, a été réduit en cendre, & tous nos bâtimens les plus somptueux ne sont plus que des ruines. Après cela, Seigneur, vous retiendrez-vous encore? Demeurerez-vous dans le silence, & nous affligerez-vous jusqu'à l'extrémité?

Isai. 64.

8-12.

§. VIII. CARACTÈRES.

IL N'EST pas étonnant que l'esprit de Dieu ait peint dans l'Ecriture les différens caractères des hommes avec des couleurs si vives. C'est lui qui a mis dans notre cœur tous les sentimens raisonnables qui s'y trouvent; & il connoit

^a Et nunc, Domine, patris & gloriæ nostræ, ubi
ter noster es tu. . . . & laudaverunt te patres no-
fictor noster tu, & opera stri, facta est in exustio-
manuum tuarum omnes nem ignis; & omnia de-
nos. . . Ecce respice, popu- siderabilia nostra versa
lus tuus omnes nos. Civi sunt in ruinas. Numquid
tas sancti tui facta est de- super his continebis te,
ferta: Sion deserta facta Domine; tacebis, & affli-
est: Jerusale'm desolata ges nos vehementer?
est. Domus sanctificatio-

mieux que nous-mêmes ceux que notre propre corruption y a ajoutés.

Qui ne reconnoit pas la candeur ingénue, & l'innocente simplicité de l'enfance, dans le^a récit que fait Joseph à ses freres de songes qui devoient allumer leur jalousie & leur haine contre lui, & qui l'allumèrent en effet ?

Quand le même Joseph se découvre à sa famille, il ne dit que deux mots, mais qui sont puisés dans le fonds même de la nature : ^b *Je suis Joseph. Mon pere vit-il encore ?* Voila de ces traits d'éloquence qui sont inimitables. L'historien Joséphe n'a pas senti cette beauté : du moins il ne l'a pas conservée dans son récit. Le long discours qu'il y substitue, quoique beau en lui-même, n'est pas en sa place.

Il y a dans les Actes un trait merveilleux, qui peint au naturel le caractère d'une joie subite & impétueuse. S. Pierre avoit été mis en prison. En aiant été tiré miraculeusement, il vint à la maison de Marie mere de Jean, où les fidèles étoient assemblés & en

^a Hæc ergo causa somniorum atque sermonum, invidiæ & odii fomitem ministravit. Gen. 37. 8.

^b Elevavit vocem cum

fletu... & dixit fratribus suis : Ego sum Joseph. Adhuc pater meus vivit ? Gen. 45. 2. 3.

prières. ^a Quand il eut frappé à la porte, une fille nommée Rhode, aiant reconnu sa voix, au lieu de lui ouvrir, dans le transport où elle étoit, courut vers les fidèles leur dire que Pierre étoit à la porte.

La douleur, & sur-tout d'une mere, a aussi un langage & un caractère qui sont particuliers. Je ne sai s'il est possible de les mieux représenter qu'ils le sont dans l'histoire admirable de Tobie. Dès que ce cher fils fut parti pour son voiage, sa mere qui l'aimoit tendrement, ne le voiant plus, fut inconsolable ; & plongée dans l'amertume, elle ne fit plus que pleurer. Mais sa douleur augmenta infiniment, lorsqu'elle vit qu'il n'étoit point revenu au jour marqué. ^b *Ah, mon fils, mon fils,* Job. 10. *s'écria-t-elle baignée de larmes, pourquoi* 5.7.

Et ut cognovit vocem Petri, præ gaudio non aperuit januam, sed intrò currens nuntiavit statè Petrum ante januam. *Act. 12. 14.*

^b Flebat igitur mater ejus irremediabilibus lacrymis, atque dicebat: Heu heu me fili mi, ut quid te misimus peregrinari, lumen oculorum nostrorum, baculum senectutis nostræ, solatium

vitz nostræ, spem posteritatis nostræ? Omnia simul in te uno habentes, te non debuimus dimittere à nobis... Illa autem nullo modo consolari poterat, sed quotidie exiliens circumspiciebat, & circuibat vias omnes per quas spes remeandi videbatur, ut procul videret eum, si fieri posset, venientem.

vous avons-nous envoié si loin, vous qui étiez la lumière de nos yeux, le bâton de notre vieillesse, le soulagement de notre vie, & l'espérance de notre postérité? Nous ne devions pas vous éloigner de nous, puisque vous seul nous teniez lieu de toutes choses. Rien ne la pouvoit consoler, & sortant tous les jours de sa maison, elle regardoit de tous côtés, & alloit dans tous les chemins, par lesquels elle espéroit qu'il pourroit revenir, pour tâcher à le découvrir de loin quand il reviendrait. On peut juger de l'effet que produisit le retour de Tobie & de Raphaël. Le chien qui les avoit suivis durant le chemin, courut devant eux; & comme s'il eût porté la nouvelle de leur venue, il sembloit témoigner sa joie par le mouvement de sa queue, & par ses caresses. Le pere de Tobie, tout aveugle qu'il étoit, se leva & se mit à courir, s'exposant à tomber à chaque pas; & donnant la main à un serviteur, il s'en alla au-devant de son fils. L'ayant rencontré, il l'embrassa & sa mere ensuite, & ils commencèrent tous deux à pleurer de joie. Puis ayant adoré Dieu, & lui ayant rendu grâces, ils s'affirent. Il ne manque rien à ce récit; & l'Ecriture, pour en augmenter la naïveté, n'a pas omis la circonstance même du chien, qui est tout-à-fait dans la nature.

Un mot échapé à l'ambitieux Aman,
 nous découvre tout ce qui se passe dans
 l'ame de ceux qui sont livrés à l'insatia-
 ble desir des honneurs. Il étoit arrivé
 au plus haut comble de fortune où
 puisse parvenir un mortel, & tout le
 monde fléchissoit le genou devant lui,
 à l'exception du seul Mardochée. ^a Mais, *Esth.* 5. 13.
 dit-il en confidence à ses amis en leur
 ouvrant son cœur, *quoique j'aie tous*
ces avantages, je croirai n'avoir rien
tant que je verrai le Juif Mardochée de-
meurer assis devant la porte du palais du
roi quand je passe. Ce trait n'est pas
 échapé à M. Racine, & il a bien su en
 profiter.

Dans les mains des Persans jeune enfant
 apporté,

Je gouverne l'empire où je fus acheté.

Mes richesses des rois égalent l'opulence.

Environné d'enfans, soutiens de ma puis-
 sance,

Il ne manque à mon front que le bandeau
 roial.

Cependant, des mortels aveuglement fatal!

De ces amas d'honneurs la douceur pas-
 sagère

a Cùm hæc omnia ha- | Mardochæum Judæum
 beam, nihil me habere | sedentem ante fores re-
 puto, quandiu videro | gias.

Fait sur mon cœur à peine une atteinte
légère.

Mais Mardochée assis aux portes du palais
Dans ce cœur malheureux enfonce mille
traits :

Et toute ma grandeur me devient insipide
Tandis que le soleil éclaire ce perfide.

Je finirai par un endroit de l'Ecriture, où la suppression d'un seul mot nous peint d'une manière merveilleuse le caractère d'une personne fortement occupée d'un objet. L'esprit de Dieu avoit révélé à David que l'arche auroit enfin une demeure fixe sur la montagne de Sion, où l'on bâtiroit l'unique temple qu'il vouloit avoir dans l'univers. ^a Ce saint Roi tout transporté hors de lui-même, & comme dans une sainte ivresse, sans rendre compte de ce qui s'est passé en lui, ni de qui il parle, & supposant que les autres, aussi-bien que lui, ne sont occupés que de Dieu, & du mystère qui vient de

Pf. 86. 1. 2. lui être révélé, s'écrie : ^b Sa demeure stable & ferme est sur les saintes monta-

^a Repletus spiritu sancto civis iste, & multa de amore & desiderio civitatis hujus volvens secum, tanquam plura in-
aus apud se meditatus;

erumpit in hoc FUNDAMENTA EJUS.

S. August. in Psalm. 86.

^b Fundamenta ejus (ou plurôt, fundatio ejus, le-des ejus fundata, firma.)

gues. *Le Seigneur aime mieux les portes de Sion que toutes les tentes & tous les pavillons de Jacob.* Il n'y aura donc plus de variation dans les promesses, & le Seigneur ne s'éloignera plus d'Israel. Sa demeure est désormais fixe parmi nous. Son arche ne fera plus errante. Son sanctuaire ne fera plus incertain: & Sion fera dans tous les siècles le lieu de son repos. *Fundamenta ejus in montibus sanctis.*

C'est par le même sentiment que Madeleine, lorsqu'elle cherchoit Jesus-Christ dans le tombeau, toute occupée de l'objet de son amour & de ses desirs, croiant voir un jardinier, lui dit, sans l'avertir de qui elle parloit: *Seigneur, si c'est vous qui l'avez enlevé, Joann. 20 1 56* dites-moi où vous l'avez mis, & je l'emporterai. ^a Transportée hors d'elle-même par l'ardeur de son amour, elle s' imagine que tout le monde doit avoir dans l'esprit celui qu'elle a dans le cœur, & que personne ne peut ignorer qui est celui qu'elle cherche.

Les Pseaumes seuls fournissent une

in montibus sanctis. Diligit Dominus portas Sion super omnia tabernacula Jacob.

^a *Via amoris hoc age-*

re solet in animo, ut quem ipse semper cogitat, nulli in alium ignorare credat. S. Gregor, Pap.

infinité de traits admirables pour tous les genres d'éloquence : pour le stile simple, le sublime, le tendre, le véhément, le pathétique. On peut lire ce que dit sur ce sujet M. Bossuet Evêque de Meaux dans le second chapitre de sa préface sur les Pseaumes, qui a pour titre, *De grandiloquentia & suavitate Psalmorum*. On y reconnoît par tout le génie vif & sublime de ce grand homme. J'en rapporterai ici un seul endroit, qui suffiroit pour montrer comment il faut s'y prendre pour faire sentir les beautés de l'Ecriture sainte : c'est celui où David fait la description d'une tempête.

Pf. 106.
25. &c.

» Sit exempli loco illa tempestas :
 » *Dixit, & adstitit spiritus procellæ: in-*
 » *tumuerunt fluctus: ascendunt usque ad*
 » *cælos, & descendunt usque ad abyssos.*
 » Sic undæ fusque deque volvuntur.
 » Quid homines? *Turbati sunt, & moti*
 » *sunt sicut ebrius: & omnis eorum sapien-*
 » *tia absorpta est; quam profectò fluc-*
 » *tuum animorumque agitationem non*
 » Virgilius, non Homerus, tanta ver-
 » borum copia æquare potuerunt. Jam
 » tranquillitas quanta; *statuit procellam*
 » *ejus in auram, & siluerunt fluctus ejus.*
 » Quid enim suavius, quàm mitem in au-

„ ram desinens gravis procellarum tu-
 „ multus , ac mox silentes fluctus post
 „ fragorem tantum ? Jam , quod nostris
 „ est proprium , majestas Dei quanta
 „ in hac voce : *Dixit , & procella adsti-*
 „ *tit ?* Non hîc Juno Æolo supplex :
 „ non hîc Neptunus in ventos tumidis
 „ exaggeratisque vocibus sæviens , at-
 „ que æstus iræ suæ vix ipse interim pre-
 „ mens. Uno ac simplici jussu statim om-
 „ nia peraguntur.

Dieu commande , & la mer s'enfle &
 s'agite : les flots s'élèvent jusqu'aux
 cieux , & descendent jusqu'au fond des
 abymes. Le même Dieu parle , & d'un
 mot il change la tempête en un doux
 Zéphyre , & l'agitation tumultueuse des
 flots en un profond silence. Quelle viva-
 cité & quelle variété d'images !

§. IX. *Cantique de Moïse , après le passa-*
ge de la mer rouge , expliqué selon les
règles de la Rhétorique.

L'explication de ce Cantique est de
 M. H E R S A N , ancien professeur de
 Rhétorique au Collège du Plessis. Son
 nom & sa réputation doivent faire atten-
 dre quelque chose d'excellent. On a cru
 devoir faire dans cet écrit quelques chan-
 gemens , que l'Auteur adopteroit sans
 peine , s'il étoit encore vivant.



CANTICUM MOYSIS.

†. 1. ^a **C**ANTEMUS Domino: gloriōse
enim magnificatus est. Equum &
ascensorem dejecit in mare.

^a Heb. Cantabo.

†. 2. Fortitudo mea & laus mea Dominus,
& factus est mihi in salutem. Iste Deus
meus, & glorificabo eum: Deus patris
mei, & exaltabo eum.

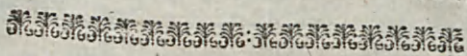
†. 3. Dominus quasi vir pugnator; Omni-
potens, nomen ejus. Heb. Jehova, vir
belli: Jehova nomen ejus.

†. 4. Currus Pharaonis & exercitum ejus
projecit in mare: electi principes ejus
submersi sunt in mari rubro.

†. 5. Abyssi operuerunt eos: descenderunt in
profundum quasi lapis.

†. 6. Dexterā tuā, Domine, magnificata
est in fortitudine: dexterā tuā, Domine,
percussit inimicum.

†. 7. Et in multitudine gloriæ tuæ deposuisti
CANTIQUE



CANTIQUE DE MOYSE.

JE chanterai des hymnes en l'honneur du Seigneur, parce qu'il a fait éclater sa grandeur. Il a précipité dans la mer le cheval & le cavalier.

Le Seigneur est ma force, & le sujet de mes louanges, parce qu'il est devenu mon salut (*ou*, mon Sauveur.) C'est lui qui est mon Dieu, & je publierai sa gloire. Il est le Dieu de mon pere, & je releverai sa grandeur.

Jéhova (le Seigneur) a paru comme un guerrier : son nom est Jéhova.

Il a renversé dans la mer les chariots de Pharaon, & son armée : les plus distingués d'entre ses officiers ont été submergés dans la mer rouge.

Ils ont été ensevelis dans les abîmes : Ils sont descendus au fond des eaux comme une pierre.

Votre droite, Seigneur, a fait éclater sa force : votre droite, Seigneur, a brisé l'ennemi.

Par la grandeur de votre puissance
Tome II.

C c

adversarios tuos. Misisti iram tuam, ^a quæ devoravit eos sicut stipulam.

^a Il n'y a dans l'original ni *quæ*, ni *&*, ni aucune autre conjonction. L'expression en est plus vive.

8. *Et in spiritu furoris tui congregatæ sunt aquæ: ^b stetit unda fluens: ^c congregatæ sunt abyssi in medio mari.*

^b Heb. Steterunt, sicut acervus, fluentia,

^c Heb. Coagulatae sunt.

9. *Dixit inimicus: Persequar, & comprehendam; dividam spolia; implebitur anima mea; evaginabo gladium meum; ^d interficiet eos manus mea.*

^d Heb. Possidebit, ou possidere faciet.

10. *^e Flavuit spiritus tuus, & operuit eos mare. Submersi sunt quasi plumbum in aquis vehementibus.*

^e Heb. Sufflasti spiritu tuo.

11. *Quis similis tui in ^f fortibus, Domine; quis similis tui, magnificus in sanctitate, ^g terribilis atque laudabilis, faciens mirabilia?*

^f Le mot hebreu signifie également Dieux & forts.

^g Heb. Terribilis laudibus.

12. *Extendisti manum tuam, ^h & devoravit eos terra.*

^h & n'est point dans l'Hebreu.

& de votre gloire , vous avez terrassé ceux qui s'élevoient contre vous. Vous avez envoié votre colére : elle les a dévorés comme une paille.

Au soufflé de votre fureur les eaux se sont entassées : l'onde qui couloit s'est tenu élevée comme en un monceau : les flots de l'abyme se sont condensés & durcis au milieu de la mer.

L'ennemi disoit : Je les poursuivrai ; je les atteindrai ; je partagerai les dépouilles ; j'assouvirai mes desirs (*ou* je satisferai ma vengeance) je tirerai mon épée , ma main me les assujettira [de nouveau.]

Vous avez soufflé , & la mer les a abymés. Ils sont tombés au fond des eaux violentes comme une masse de plomb.

Qui d'entre les Dieux est semblable à vous ? Qui vous est semblable , vous qui faites paroître avec éclat votre sainteté , qui méritez d'être loué avec une fraieur religieuse , & dont les œuvres sont autant de merveilles.

Vous avez étendu votre main , [&] la terre les a dévorés.

- ¶. 13. Dux fuisti in misericordia tua populo quem redemisti : & ^a portasti eum in fortitudine tua ad habitaculum sanctum tuum.

^a Heb. deduces.

- ¶. 14. ^b Ascenderunt populi, & irati sunt : dolores obtinuerunt habitatores Philisthiim.

^b Heb. Audient populi.

- ¶. 15. Tunc conturbati sunt principes Edom : robustos Moab obtinuit tremor : ^c obriguerunt omnes habitatores Chanaan.

^c Heb. dissolventur.

- ¶. 16. Irruat super eos formido & pavor : in magnitudine brachii tui, fiant immobiles quasi lapis, donec pertranseat populus tuus, Domine, donec pertranseat populus tuus iste, quem possedisti.

- ¶. 17. Introduces eos, & plantabis in monte hereditatis tue, firmissimo habitaculo tuo quod operatus es, Domine : Sanctuarium tuum, Domine, quod firmaverunt manus tue.

- ¶. 18. Dominus regnabit in eternum, & ultra,

Vous vous êtes rendu par votre miséricorde le guide de ce peuple que vous avez racheté ; & vous le conduirez par votre puissance jusqu'au lieu de votre demeure sainte.

Les peuples l'apprendront , & en seront consternés : les habitans de la Palestine en seront pénétrés de douleur.

Les Princes de l'Idumée seront dans le trouble : les chefs de Moab tremblent de fraieur : tous les habitans de Chanaan tomberont dans le découragement.

L'épouvante & l'effroi foudront sur eux. La grandeur [& la force] de votre bras les rendra immobiles comme une pierre, jusqu'à ce que votre peuple soit passé , Seigneur ; jusqu'à ce que soit passé le peuple que vous vous êtes acquis.

Vous les introduirez , & vous les^a établirez sur la montagne de votre héritage, dans ce lieu que vous construirez, Seigneur, pour vous servir de demeure ; dans ce sanctuaire, Seigneur, que vos mains affermiront.

^a Lett. vous les planterez.

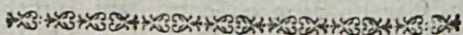
Le Seigneur régnera dans l'éternité, & au delà de tous les siècles.

ψ. 19. *Ingressus est enim eques Pharaon cum
curribus & equitibus ejus in mare ; & re-
duxit super eos Dominus aquas maris : fi-
lii autem Israel ambulaverunt per siccum
in medio ejus.*



Car Pharaon est entré dans la mer
avec ses chariots & sa cavalerie; & le
Seigneur a fait retourner sur eux les
eaux de la mer : mais les enfans d'Israel
ont passé au milieu d'elle à pié sec.





CANTIQUE DE MOYSE

*Expliqué selon les règles de la
Rhétorique.*

CET EXCELLENT Cantique peut passer à bon droit pour une des plus éloquentes pièces de l'antiquité. Le tour en est grand, les pensées nobles, le stile sublime & magnifique, les expressions fortes, les figures hardies : tout y est plein de choses & d'idées qui frappent l'esprit, & saisissent l'imagination. Cette pièce, qui, selon le sentiment de quelques personnes, a été composée par Moïse en vers hébreux, surpasse tout ce que les profanes ont de plus beau dans ce genre. Virgile & Horace, les plus parfaits modèles de l'éloquence poétique, n'ont rien qui en approche. Personne n'a plus d'estime que moi pour ces deux grands hommes ; & je les ai étudiés avec une grande application & un grand plaisir pendant plusieurs années. Cependant, quand je lis ce que Virgile dit à la louange d'Auguste au commencement du troisième

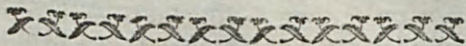
livre des Géorgiques , & à la fin du huitième de l'Énéide ; & ce qu'il fait chanter au prêtre d'Evandre en l'honneur d'Hercule dans le même livre : v. 675-728. v. 287-302. quoique ces endroits soient très beaux, je les trouve rampans au prix de notre Cantique. Virgile me paroît tout de glace , & Moÿse tout de feu. Il en est de même d'Horace dans les Odes 14. & 15. du quatrième livre , & dans la dernière des Epodes.

Ce qui semble favoriser ces deux poètes & les autres profanes , c'est qu'ils ont le nombre, l'harmonie, & l'élégance du stile , qu'on ne trouve point dans l'Ecriture sainte. Mais aussi l'Ecriture sainte que nous avons, n'est qu'une traduction : & l'on fait combien les meilleures traductions françoises de Cicéron , de Virgile , & d'Horace , défigurent ces auteurs. Or il faut qu'il y ait bien de l'éloquence dans la langue originale de l'Ecriture , puisqu'il nous en reste encore plus dans ses copies , que dans tout le latin de l'ancienne Rome , & dans tout le grec d'Athènes. Elle est ferrée , concise , dégagée des ornemens étrangers , qui ne serviroient qu'à ralentir son impétuosité & son feu. Ennemie des longs

circuits , elle va à son but par le plus court chemin. Elle aime à renfermer beaucoup de pensées en peu de mots pour les faire entrer comme des traits , & à rendre sensibles les objets les plus éloignés des sens par les images vives & naturelles qu'elle en fait. En un mot , elle a de la grandeur , de la force , de l'énergie , avec une majestueuse simplicité , qui la mettent au dessus de toute l'éloquence payenne. Que l'on prenne seulement la peine de comparer les endroits que je viens de citer de Virgile & d'Horace avec les réflexions que nous allons faire , & l'on sera convaincu de ce que je dis.

OCCASION ET SUJET DU CANTIQUE.

Le grand miracle que Dieu fit au passage de la mer rouge est l'occasion de ce Canticque. Le dessein du Prophète est de s'abandonner aux transports de joie , d'admiration , de reconnaissance sur ce grand miracle : de chanter les louanges du Dieu libérateur ; de lui rendre des actions de grâces publiques & solennelles , & d'inspirer au peuple les mêmes sentimens.



EXPLICATION

DU CANTIQUE.

*C*Antemus (Heb. cantabo) Domino : *ψ. I.*
gloriosè enim magnificatus est. Equum
& ascensorem dejecit in mare. » Je chan-
 » terai des hymnes en l'honneur du
 » Seigneur , parce qu'il a fait éclater
 » sa grandeur. Il a précipité dans la
 » mer le cheval & le cavalier.

Moyse plein d'admiration , de reconnoissance , & de joie , pouvoit-il mieux déclarer les mouvemens de son cœur , que par cet exorde impétueux , qui marque la vive reconnoissance du peuple délivré , & la grandeur terrible du Dieu libérateur ?

Cet exorde est la proposition simple de toute la pièce. Il est comme l'abrégé & le point de vûe , où toutes les parties du tableau se rapportent. Il faut toujours l'avoir dans l'esprit en lisant le Cantique , pour comprendre avec quel artifice le Prophète tire tant de beautés & tant de richesses d'une proposition qui paroît si simple & si stérile.

Cantabo, est bien plus énergique, plus intéressant, plus tendre, que ne seroit le pluriel, *cantabimus*. Cette victoire des Hébreux sur les Egyptiens ne ressemble point aux victoires ordinaires qu'un peuple remporte sur un autre peuple, & dont le fruit est général, vague, commun, presque imperceptible à chaque particulier. Ici tout est propre à chaque Israélite, tout est personnel. Dans ce premier moment chacun pense à ses propres fers rompus, chacun croit voir son cruel maître noyé, chacun sent le prix de sa propre liberté qui lui est assurée pour toujours. Car il est naturel au cœur humain dans les dangers extrêmes de rappeler tout à soi, & de se compter seul pour tout.

Il a précipité dans la mer le cheval & le cavalier. Ce singulier, *le cheval, le cavalier*, qui embrasse la généralité, la totalité des chevaux & des cavaliers, est bien plus énergique que n'auroit été le pluriel. D'ailleurs, ce singulier est bien plus propre à marquer la facilité & la promptitude de la submersion. La Cavalerie Egyptienne étoit nombreuse, formidable, & couvroit des plaines entières. Il auroit falu

une victoire continuée pendant plusieurs jours pour la défaire & pour la mettre en pièces. Mais à Dieu sa dé faite n'a couté qu'un instant , qu'un effort , qu'un seul coup. Il l'a toute renversée , noyée , abymée , comme si ce n'avoit été qu'un seul cheval , & qu'un seul cavalier. *Equum & ascensorem dejecit in mare.*

Le Seigneur est ma force , & le sujet de mes louanges , &c. Voila l'amplification du premier mot du Cantique : *cantabo.* Voions comment cela est développé.

De tous les attributs de Dieu , il ne loue que la force , parce que c'est par elle qu'il a été délivré.

Fortitudo mea. Cette figure est énergique , pour *causa fortitudinis* , qui est plat & languissant : outre que *fortitudo mea* fait sentir que Dieu tint seul lieu de courage aux Israélites , & les dispensa de faire aucun usage du leur.

Laus mea. *Le sujet de mes louanges.* Même figure , & de même énergie. Il est l'unique sujet de mes louanges. Aucun instrument ne les partage avec lui. La puissance , la sagesse , l'industrie humaine n'y peuvent être associées. Il mérite seul toute ma reconnoissance , puisqu'il a seul tout fait , tout ordon-

né, & tout exécuté. *Laus mea Dominus.*

Factus est mihi in salutem. Le siècle d'Auguste auroit dit, *me servavit.* L'Ecriture dit bien plus. Le Seigneur s'est chargé de faire lui-même tout ce qu'il falloit pour me sauver, il a fait de mon salut son affaire propre & personnelle : & ce qui est bien plus expressif, *il est devenu mon salut.*

Iste Deus meus. *Iste*, est emphatique, & signifie beaucoup plus qu'il ne paroît. *Iste*, non pas les dieux des Egyptiens & des nations : des dieux sans force, sans parole, sans vie : mais celui qui a fait tant de prodiges en Egypte & dans notre passage, celui-là est mon Dieu : c'est lui seul que je glorifierai.

Deus meus. Ce, *meus*, peut avoir un double rapport : l'un à Dieu, l'autre à l'Israélite. Dans le premier : Dieu paroît n'être grand, n'être puissant, n'être Dieu que pour moi. Distract sur le reste de l'univers, il ne s'occupe que de mes périls & de ma sûreté : & il est prêt à sacrifier à mes intérêts toutes les nations de la terre. Dans le second rapport : *Iste Deus meus.* *C'est lui qui est mon Dieu* : Je n'en aurai jamais d'autre.

Je réunis en lui seul tous mes vœux ,
tous mes desirs , toute ma confiance.
Il est seul digne de mon culte & de
mon amour. Il aura pour jamais tous
mes hommages.

*C'est le Dieu de mon pere , & je rele-
verai sa grandeur.* Cette répétition est
la chose du monde la plus tendre. Ce-
lui dont je relève la grandeur , n'est
point un Dieu étranger , inconnu jus-
qu'à ce jour , protecteur pour une oc-
casion passagère , & prêt à accorder le
même secours à tout autre. Non : c'est
l'ancien protecteur de ma famille. Sa
bonté est héréditaire. J'ai mille preu-
ves domestiques de son amour con-
stant , perpétué de race en race jusqu'à
moi. Ses anciens bienfaits étoient des
titres & des gages qui m'en assuroient
de pareils. C'est le Dieu de mon pere.
C'est le Dieu qui s'est montré tant de
fois à Abraham , à Isaac , à Jacob.
C'est le Dieu enfin qui vient d'accom-
plir les grandes promesses qu'il a faites
à mes ayeux.

Qu'a-t-il fait pour cela ? *Il a paru
comme un guerrier. Dominus quasi vir pu-
gnator.* Dans l'hébreu ; *Jehova vir belli.*
Il pouvoit dire : comme il est le Dieu
des armées , il nous a délivrés de l'ar-

616 DE L'ELOQUENCE
mée de Pharaon : mais c'étoit trop peu
dire. Il regarde son Dieu comme un
soldat , comme un capitaine : Il lui
met , pour parler ainsi , les armes à la
main , & le fait combattre pour les en-
fans de Jacob.

Dominus quasi vir pugnator : Omnipotens nomen ejus. L'hébreu porte : *Jehova vir belli : Jehova nomen ejus.* Moÿse insiste sur le terme *Jehova* , pour mieux faire sentir par cette répétition , quel est ce guerrier extraordinaire qui a daigné combattre pour Israël. Comme s'il disoit : *Jehova* , le Seigneur apparu comme un guerrier. Entend-on bien ce que je dis ? Comprend-on toute l'étendue de cette merveille ? Oui , je le répète : C'est le Dieu suprême en personne , c'est le Dieu unique , c'est , pour tout dire , celui qui s'appelle *Jehova* , qui porte le nom incommunicable , qui possède seul toute la plénitude de l'être : c'est celui-là qui s'est rendu le champion d'Israël. Lui-même leur a tenu lieu de soldat. Il s'est chargé seul de tout le poids de la guerre. *Dominus (Jehova) pugnabit pro vobis & vos tacebitis* , disoit Moÿse aux Israélites avant l'action. Le Seigneur (*Jehova*) combattra pour vous , & vous demeurerez

Qui est.
Ego sum , qui
sum.

Exod. 14. 14.

dans le silence : c'est-à-dire, vous vous tiendrez en repos sans combattre.

Il a renversé dans la mer les chariots 4. & 5. de Pharaon & son armée : les plus distingués d'entre ses officiers ont été submergés dans la mer rouge. Ils ont été ensevelis dans les abymes. Ils sont descendus au fond des eaux comme une pierre.

Remarquez le pompeux étalage de tout ce qui est contenu dans ces deux mots, *Equum & ascensore*, le cheval & le cavalier.

1. *Curvus Pharaonis*. 2. *exercitum ejus*. 3. *electi principes ejus*. Belle gradation.

Que dirons-nous de cette admirable amplification : *Projecit in mare. Submersi sunt in mari rubro. Abyssus operuerunt eos. Descenderunt in profundum quasi lapis* ? Tout cela pour expliquer, *Dejecit in mare*. Vous voyez dans tous ces mots une suite d'images qui se succèdent & se grossissent par degrés. 1. *projecit in mare*. 2. *submersi sunt in mari rubro*. Tous submergés dans la mer rouge. *Submersi sunt*, enchérit sur *projecit*... *In mari rubro*, est une circonstance qui fixe plus que *mari* simplement. Heb. *in mari Suph*. Il semble que Moïse veuille relever la grandeur de la puissance que

Dieu a fait paroître dans une mer qui faisoit partie de l'empire Egyptien , & qui étoit sous la protection des dieux * d'Egypte. 3. *Electi principes*, les plus grands d'entre les princes de Pharaon : c'est-à-dire , les plus superbes , & peut-être les plus emportés contre les ordres du Dieu d'Israel : enfin les plus capables de se sauver du naufrage , sont submergés comme les moindres soldats. 4. *Abyssi operuerunt eos*. Quelle image ! Ils sont couverts , abymés , disparus pour toujours. 5. Pour achever cette peinture , il finit par une similitude , qui est comme le gros trait qui figure la chose : *descenderunt in profundum quasi lapis*. Tout fiers qu'ils sont , ils ne font pas plus de résistance pour remonter contre le bras de Dieu qui les enfonce , qu'une pierre qui tombe au fond des eaux.

Après cela que devoit penser Moïse ? que devoit-il dire ? C'est une des plus importantes règles de Rhétorique , & à laquelle Cicéron ne manque jamais , qu'après le récit d'une action surprenante , ou même d'une circonstance extraordinaire , il faut sortir de l'air tranquille & paisible de la narration , pour se répandre dans des mou-

venemens plus ou moins impétueux selon la nature du sujet : ce qui se fait presque toujours par des apostrophes, des interrogations, des exclamations, figures propres à réveiller & le discours & l'auditeur. C'est ce que Moïse fait dans tout ce Cantique d'une manière inimitable.

Dexteratua, Domine, magnificata est &c. 6. in fortitudine : dextera tua, Domine, percussit inimicum ; & in multitudine gloriae tuae deposuisti adversarios tuos.

Il y a ici plusieurs choses à remarquer.

1. Moïse pouvoit dire : *Deus magnificavit fortitudinem suam percutiendo Pharaonem*. Mais que cela seroit foible & languissant, pour exprimer une si grande action ! Il s'élance vers Dieu, & lui dit par une espèce d'enthousiasme : *Dextera tua, Domine, magnificata est, &c.*

2. Il pouvoit dire : *O Domine, magnificasti fortitudinem, &c.* Mais cela ne porte point assez d'idée, & n'a rien de sensible : au lieu que dans l'expression de Moïse, vous voyez, vous distinguez pour ainsi dire, la main de Dieu, qui s'étend & qui écrase les Egyptiens. D'où je conclus tout à la

fois , que la véritable éloquence est celle qui persuade : qu'elle ne persuade ordinairement qu'en touchant : qu'elle ne touche que par des choses & par des idées palpables : & que par toutes ces raisons l'éloquence de l'Ecriture Sainte est la plus parfaite de toutes , puisque les choses les plus spirituelles & les plus métaphysiques y sont représentées sous des images vives & sensibles.

3. *Dextera tua , Domine , percussit inimicum.* Belle répétition , & nécessaire pour mieux faire sentir la puissance du bras de Dieu. Le premier membre , *votre droite a fait éclater sa force* , n'ayant désigné l'événement qu'en général & confusément , le Prophète croit n'en avoir pas assez dit ; & pour marquer la manière de cette action , il répète aussitôt : *Votre droite a brisé l'ennemi.* C'est le génie des grandes passions , de répéter ce qui sert à les entretenir. Nous voyons cela dans tous les endroits passionnés des meilleurs auteurs. Et c'est ce qui règne particulièrement dans l'Ecriture , sur-tout dans les Pseaumes.

4. *In multitudine gloriae tuae deposuisti adversarios tuos.* L'hébreu porte : *In mul-*

titudine elationis (celsitudinis) tua destruxisti insurgentes contra te. Il y a de grandes beautés cachées dans le texte original, qui méritent d'être un peu développées.

1. Par ces mots : *in multitudine elationis tue*, l'Auteur sacré veut marquer l'action d'un grand Seigneur qui se redresse, qui prend un air haut & fier, qui s'élève à proportion de ce qu'un petit inférieur ose s'élever contre lui, & qui se plaît à le mettre d'autant plus bas. Les Egyptiens se comptoient pour quelque chose de grand : ils s'attaquoient à Dieu même : ils demandoient fièrement, *Quel* Exod. 5. 2. *est donc ce Seigneur ?* Mais à mesure que ces insolens s'élevoient selon toute leur étendue, Dieu s'élevoit aussi, & prenoit contre eux toute l'élevation de sa grandeur infinie, toute la hauteur de sa majesté suprême : *alta à longè cognoscit.* Et c'est de Pf. 137. 6. là qu'il a renversé ses ennemis si pleins d'eux-mêmes, & les a rabaisés non-seulement contre terre, mais dans les abymes les plus profonds de la mer.

2. *Insurgentes contra TE.* Ce n'est pas contre Israël que les Egyptiens se

font déclarés : c'est vous-même qu'ils ont osé attaquer : c'est vous qu'ils ont bravé. Notre querelle étoit la vôtre : c'est à vous qu'ils faisoient la guerre : *contra te*. Ce tour est délicat & touchant , pour intéresser Dieu même dans la cause d'Israel.

7. *Vous avez envoyé votre colère : elle les*
 8. *a dévorés comme une paille. Au souffle*
de votre fureur les eaux se sont entassées :
l'onde qui couloit s'est tenu élevée comme
en un monceau : les flots de l'abyme se
 9. *font condensés & durcis au milieu de la*
mer. L'ennemi disoit : Je les poursuivrai ;
je les atteindrai ; je partagerai les dépouil-
les ; j'assouvirai mes desirs ; ou , je satis-
ferai ma vengeance ; je tirerai mon épée ;
ma main me les assujettira de nouveau.
 10. *Vous avez soufflé, & la mer les a abymés.*
Ils sont tombés au fond des eaux comme
une masse de plomb.

Moyse revient à sa narration , non pas comme aux versets 4 & 5 , par une description toute pure , mais en continuant son apostrophe à Dieu ; ce qui passionne davantage le récit ; en quoi la conduite de ce Cantique me paroît au dessus de l'éloquence ordinaire. Plus il s'éloigne de la proposition simple qui lui sert d'exorde ,

plus on voit augmenter la force de ses amplifications.

Misti iram tuam. Quelle figure ! Quelle expression ! Le Prophète donne à la colére divine de l'action & de la vie. Il la transforme en un ministre ardent & zélé, que le Juge tranquille envoie du haut de son trône exécuter les arrêts de sa vengeance. Les rois ont besoin, contre leurs ennemis, de cavalerie, de troupes, d'armes, & d'un grand attirail de guerre. A Dieu, sa colére seule lui suffit pour punir des coupables. *Vous avez envoyé votre colére.* Que de choses renfermées dans un seul mot, qui laisse au lecteur le plaisir de compter lui-même dans son imagination les feux, les éclairs, les foudres, les tempêtes, & tous les autres instrumens de cette colére ? On sent mieux la beauté de cette expression, qu'on ne peut l'exprimer. On y trouve une certaine profondeur, & un je ne sais quoi, qui occupe & qui remplit l'esprit. Horace a eu en vûe cette figure par son *Iracunda fulmina*. Virgile l'a Od. 3. liv. 1. attrapée dans l'ingénieuse composition de la foudre qu'il décrit au huitième livre de l'Énéide :

Sonitumque , metumque
 Miscebant operi , flammisque sequacibus iras.

Qu'a donc fait cette terrible colére ? *Elle les a dévorés comme une paille.* Il n'appartient qu'à l'Ecriture de nous donner de telles images. Tâchons d'approfondir cette pensée. Nous verrons la colére de Dieu qui dévore une armée épouvantable. Hommes , chevaux , chariots , tout cela est broié , consumé , abymé : foibles synonymes. Tout cela est dévoré : ce seroit tout dire. Mais la similitude qui vient après , acheve le portrait. Car dans le mot de *dévorer* , vous concevez une action qui dure quelque tems : mais *sicut stipulam* vous montre une action d'un moment. Quoi donc une armée si nombreuse est dévorée comme une paille ! Pesez bien ces idées.

Mais comment cela s'est-il fait ? Dieu par un vent furieux a rassemblé les eaux , qui se sont élevées comme deux montagnes au milieu de la mer. Les enfans d'Israel y ont passé à sec. Les Egyptiens les y ont poursuivis , & ils ont été envelopés dans les flots. Voilà un récit simple & sans ornement.
 Mais

Mais que de beautés, que de richesses dans le tour de l'Ecriture ! Je n'aurois jamais fait, si je voulois les examiner en détail. Tout le Cantique me charme : mais cet endroit m'enleve.

In spiritu furoris tui congregata sunt aqua. Le Prophète annoblit le vent, en lui donnant Dieu même pour principe ; & il anime les eaux, en les représentant susceptibles de fraieur. Pour mieux peindre l'indignation divine & ses effets, il emprunte l'image de la colére humaine, dont les vifs transports sont accompagnés d'une respiration précipitée, qui cause un souffle impétueux & violent. Et lorsque cette colére, dans une personne puissante, se tourne contre une populace timide, elle l'oblige, pour s'en garantir, de céder la place, & de se renverser tumultuairement les uns sur les autres. C'est ainsi qu'*au souffle de la fureur* du Seigneur, les eaux épouvantées se sont retirées avec précipitation de leur lieu naturel, & se sont entassées à la hâte les unes sur les autres, pour laisser passer cette colére sans y mettre obstacle : au lieu que les Egyptiens, qui se sont présentés sur son chemin, en ont été dévorés comme une paille. Cette peinture

de la colére divine se trouve souvent
 Ps. 113. 3. dans les Ecritures. ^a *La mer l'a vû, &*
 Ps. 17. 16. *apris la fuite. On a vû les abymes des*
eaux s'entr'ouvrir... par le bruit de vos
 Ibid. v. 9. *menaces, Seigneur, & par la respira-*
tion du souffle de votre colére. La fumée de
sa colére s'est élevée : un feu dévorant est
sorti de sa bouche ; des charbons en ont
été allumés. Faut-il s'étonner qu'u-
ne telle colére renverse & abîme
tout ?

Congregata sunt abyssi in medio mari.
 C'est la répétition, & tout ensemble
 l'amplification de *congregata sunt aqua.*
 1. Au lieu de *congregata*, le texte ori-
 ginal porte *coagulata*, c'est-à-dire, les
 eaux se sont prises & épaissies com-
 me de la glace. 2. *Abyssi* donne une
 idée beaucoup plus affreuse que *aqua.*
 3. *In medio mari.* Cette circonstance a
 beaucoup d'emphase. Elle attache l'i-
 magination, & fait concevoir des
 montagnes d'eau solides dans le cen-
 tre des choses liquides.

Les deux versets suivans sont d'une
 beauté qu'on ne peut assez admirer.

^a Mare vidit, & fu- git. Apparuerunt fontes aquarum ab increpatione tua Domine, ab inspira- tione spiritus iræ tuæ ...	Ascendit fumus in ira ejus, & ignis à facie [Heb. ex ore] ejus exar- sit : carbonēs succensī sunt ab eo.
--	---

Au lieu de dire simplement, comme nous l'avons déjà remarqué, les Egyptiens sont entrés dans la mer, en poursuivant les Israélites : le Prophète entre lui-même dans le cœur de ces barbares, il se met à leur place, il prend leurs passions, & les fait parler, non pas qu'ils aient parlé en effet, mais parce que le desir de vengeance, & la chaleur à poursuivre les Israélites, étoient le langage de leurs cœurs, que Moyse leur a mis dans la bouche pour varier & passionner sa narration.

Dixit inimicus, pour, *dixerunt Aegyptii*. Ce singulier, cet *inimicus*, tout cela est de si bon goût !

Persequar...comprehendam...dividam spolia, &c. On lit, & on voit dans ces mots, une vengeance palpable, dont on se sent presque animé en lisant. L'auteur sacré n'a point mis de conjonction à aucun des six verbes qui composent le discours du soldat Egyptien, afin de lui donner plus de vivacité, & d'exprimer plus au naturel la disposition d'un homme plein de passion, qui s'entretient avec lui-même, & qui ne se met pas en peine de mettre des liaisons & des conjonctions dans ses pensées, qui demandent de la liberté.

Un autre en seroit demeuré là : mais Moïse va plus loin. *Implebitur anima mea*. Il pouvoit dire : *Dividam spolia*, & *iis me implebo*. Mais *implebitur anima mea*, nous les représente regorgeant de dépouilles, & nageant dans la joie.

Je tirerai mon épée : ma main les égorgera. C'est ainsi que porte la vulgate. *Evaginato gladio meo; interficiet eos manus mea*. La réflexion qui suit, suppose ce sens, & est fort belle. Le plaisir d'égorger leurs ennemis n'est pas moins sensible, que celui de les dépouiller. Voions comme il touche cet endroit. Il pouvoit dire en un mot, *eos interficiam*; je les égorgerai; mais cela auroit passé trop vite : il leur ménage le plaisir d'une si longue vengeance. *Evaginato gladio meo; je tirerai mon épée*. Quelle image ! Elle frappe même les yeux du lecteur. *Interficiet eos manus mea; ma main les égorgera*.

Ce *manus mea*, est d'une beauté que je ne puis exprimer. On voit dans cette expression un soldat sûr de la victoire. On le voit qui regarde, qui remue, & qui mesure son bras. Je tremble pour les enfans d'Israël. Grand Dieu ! que ferez-vous pour les sauver ?

Voilà un déluge de barbares qui courent en fureur à la vengeance & à la victoire. Tous les traits de votre colère peuvent-ils suffire pour arrêter vos ennemis? Dieu souffle, & la mer les a déjà envelopés. *Flavit spiritus tuus, & operuit eos mare.*

Il faut avouer que cette réflexion est bien vive, bien éloquente, & bien propre à former le goût: & c'est pour cela que j'ai cru n'en devoir pas priver le lecteur. Mais je suis obligé d'avertir, que le texte Hébreu, au lieu de, *interficiet eos manus mea*, a *possidere faciet eos manus mea*, *possessioni restituet eos manus mea*. Ce qu'on pourroit traduire: *ma main me les assujettira de nouveau. Ma main s'en rendra maitresse. Maman me remettra en possession de ces fugitifs*. En effet, c'étoit là le véritable motif de la poursuite si ardente des Egyptiens: l'histoire y est formelle.

On vint dire au Roi des Egyptiens, que *Exod. 14. 5.* les Hébreux s'en étoient enfuis. En même tems le cœur de Pharaon & de ses serviteurs fut changé à l'égard de ce peuple: & ils dirent: *A quoi avons nous pensé, de laisser ainsi aller les Israélites, afin qu'ils ne nous fussent plus assujettis?* L'intention de Pharaon & de ses Officiers,

n'étoit donc pas de tuer & d'exterminer les Israélites : ils auroient agi contre leurs intérêts. Mais ils songeoient à les forcer les armes à la main à rentrer dans l'esclavage, & à retourner aux travaux publics de leur ancienne servitude.

Il y a aussi, ce me semble, une grande beauté dans cette expression, *Ma main me les assujettira de nouveau*. Le Dieu des Israélites s'étoit vanté de tirer son peuple de la prison des Egyptiens, & de les délivrer de leur dure servitude par la force de son bras :

Exod. 6. 6. Educam vos de ergastulo Ægyptiorum, & eruam de servitute, ac redimam in

Ibid. 9. 3. brachio excelsso. Il avoit fait dire plusieurs fois à Pharaon qu'il étendrait sa main sur lui, sur ses serviteurs, sur ses campagnes, sur ses bestiaux : qu'il lui feroit bien voir qu'il étoit le Maître & le Seigneur, en étendant sa main sur toute l'Egypte, & en tirant son

Exod. 7. 5. peuple de l'esclavage : Scient Ægyptii quia ego sum Dominus, qui extenderim manum meam super Ægyptum, & edu- xerim filios Israel de medio eorum. Ici l'Egyptien, qui se croit déjà vainqueur, insulte au Dieu des Hébreux. Il semble lui reprocher la foiblesse de son bras,

& la vanité de ses menaces. Il oppose sa main à celle de Dieu ; il se dit à lui-même , dans l'enivrement d'une joie insolente , & dans les transports d'une folle confiance : Quoiqu'en ait dit le Dieu d'Israel , *ma main me les assujettira de nouveau.*

Vous avez soufflé, & la mer les a abymés. y. 10. Ils sont tombés au fond des eaux violentes , comme une masse de plomb.

Vous avez soufflé, & la mer les a abymés. Moÿse pouvoit-il mieux exprimer la suprême puissance de Dieu ? Il ne fait que souffler pour abymer tout d'un coup des troupes innombrables. Voilà ce qu'on appelle le véritable sublime. *Le fiat lux , & facta est lux* , a-t-il rien de plus grand ?

Et la mer les a abymés. Que de choses en trois mots ! *operuit eos mare.* Quelle sobriété de termes ! quelle foule d'idées ! C'est ici qu'on peut appliquer ce que Pline dit du peintre Timanthe : *In omnibus ejus operibus plus intelligitur, quàm pingitur ... ut ostendat etiam quæ occultat.*

Un autre que Moÿse auroit donné l'essor à son imagination. Il nous auroit fait un long détail , & de grandes descriptions fades & inutiles. Il auroit

épuisé tout le sujet, & avec un pompeux verbiage, & une stérile abondance, il auroit appauvri sa matière, & fatigué son lecteur. Mais ici Dieu souffle, la mer obéit, elle tombe sur les Egyptiens: les voila tous engloutis. Y eut-il jamais rien de si plein, de si vif, ni de si animé? Vous ne voyez point d'espace entre le souffle de Dieu, & le terrible miracle qu'il fait pour sauver son peuple. *Flavit spiritus tuus, & aperuit eos mare.*

Ils sont tombés au fond des eaux comme une masse de plomb. Considérez bien ce dernier trait, qui aide l'imagination, & acheve le tableau.

- γ. 11. *Qui d'entre les dieux est semblable à vous? Qui vous est semblable, vous qui faites paroître avec éclat votre sainteté, qui méritez d'être loué avec une fraieur religieuse, & dont les œuvres sont autant*
- γ. 12 *de merveilles? Vous avez étendu votre main, & la terre les a dévorés.*

Cet admirable récit est suivi d'un admirable retour de louanges. La grandeur du miracle demandoit cette vivacité de sentiment & de reconnoissance. Et quel moien de ne pas se récrier & de ne pas sortir comme hors de soi-même à la vûe d'une telle

merveille? Interrogation, comparaison, répétition: toutes figures propres à l'admiration & à l'extase.

Magnificus in sanctitate, &c. Il est impossible ici d'approcher du stile vif & concis du texte, qui a trois petits membres, séparés les uns des autres, sans liaison, & dont chacun est composé de deux mots assez courts. *Magnificus sanctitate, terribilis laudibus, faciens mirabilia.* Il n'est pas plus facile de rendre le sens, quelque étendue qu'on donne à la version, ce qui d'ailleurs la rend froide & languissante, au lieu que l'Hébreu est plein de feu & de vivacité.

Vous vous êtes rendu par votre miséricorde le guide de ce peuple. . . & vous le conduirez par votre puissance jusqu'au lieu, &c. v. 13. 17.

Ces cinq versets sont une prophétie de la protection éclatante que Dieu devoit donner à son peuple après l'avoir tiré d'Egypte. Tout y est plein d'images vives & touchantes. On ne fait ce qu'on doit admirer davantage dans cette prédiction, ou la tendresse de Dieu pour son peuple, dont il veut bien devenir lui-même le guide & le Deut. 32. 10. conducteur, en le conservant pendant ^{11.}

tout le voyage, selon qu'il le dit ailleurs, comme la prunelle de son œil, & le portant sur ses épaules, comme l'aigle se charge de ses aiglons : ou sa formidable puissance, qui faisant marcher devant elle la terreur & l'effroi, glace de crainte tous les peuples qui pourroient s'opposer au passage des Israélites, & les rend immobiles comme une pierre : ou enfin l'attention merveilleuse de Dieu à les établir d'une manière fixe & permanente dans la terre promise, ou plutôt à les y planter : *plantabis in monte hereditatis tue*, expression énergique, & qui seule rappelle tout ce que l'Ecriture dit en tant d'endroits du soin que Dieu avoit pris de planter cette vigne chérie, de l'arroser, de la faire croître, de l'environner de fossés & de haies, de multiplier & d'étendre au loin ses branches fécondes.

v. 18. 19. *Le Seigneur régnera dans l'éternité, & au-delà de tous les siècles. Car Pharaon est entré dans la mer avec ses chariots & sa cavalerie ; & le Seigneur a fait retourner sur eux les eaux de la mer ; mais les enfans d'Israel ont passé au milieu d'elle à pié sec.*

C'est ici la conclusion de tout le

Cantique , par laquelle Moyse promet à Dieu , au nom de tout le peuple , une éternelle reconnoissance pour le signalé bienfait par lequel il vient de le délivrer.

Cette conclusion paroitra peutêtre trop simple , en comparaison de ce qui a précédé. Mais je reconnois pour le moins autant d'artifice dans cette simplicité , que dans tout le reste. En effet, après avoir remué & enlevé les esprits par tant de grandes expressions, & de si violentes figures , la justesse de l'art vouloit qu'il terminât son Cantique , par une exposition simple & naïve , tant pour délasser les esprits , que pour leur faire comprendre sans figures , sans détours , & sans embarras , la grandeur du miracle que Dieu venoit de faire en leur faveur.

La sortie du peuple Juif de l'Egypte est le prodige le plus merveilleux que Dieu ait fait dans l'ancien Testament.

Il le rappelle en mille occasions : il en parle , s'il étoit permis de s'exprimer ainsi , avec une espèce de complaisance : il le donne comme la preuve la plus éclatante de la force toute-puissante de son bras. En effet ce n'est pas un seul prodige , mais une longue

636 DE L'ELOQUENCE

suite de prodiges plus admirables les uns que les autres. Il étoit bien juste que la beauté du Cantique, destiné à conserver la mémoire de ce miracle, répondît à la grandeur de l'événement: & cela ne pouvoit pas n'être point de la sorte, puisque le même Dieu qui étoit l'auteur des prodiges, l'étoit aussi du Cantique.

Mais quelle beauté, quelle grandeur, quelle magnificence n'y apercevrons - nous pas, s'il nous étoit donné de pénétrer dans les sens mystérieux cachés sous le voile & sous l'écorce de ce grand événement? Car on ne peut disconvenir, que la sortie de l'Egypte ne couvre & ne représente d'autres délivrances. L'autorité de S. Paul, & de toute la tradition, & les prières de l'Eglise, nous obligent d'y voir la liberté que le Chrétien acquiert par les eaux du baptême, & son affranchissement du joug du Prince du monde. L'Apocalypse fait un autre usage de cet événement, en nous montrant ceux qui ont vaincu la bête, tenant à la main les harpes de Dieu, & chantant le Cantique de Moïse serviteur de Dieu, & le Cantique de l'Agneau, en disant: Seigneur

Cantantes
Cantic. Moysi
servi Dei.

Dieu, vos œuvres sont grandes & merveilleuses, &c. Or comme, selon l'Ecriture, les merveilles de la seconde délivrance surpasseront infiniment celles de la première, & en aboliront entièrement la mémoire : ainsi l'on peut juger que les beautés du sens spirituel de ce Cantique effaceroient celles du sens historique.

De telles merveilles passent de beaucoup mes forces, & n'entrent point dans le dessein de cet ouvrage, où je me suis proposé de former le goût des jeunes gens par rapport à l'éloquence. Cette explication du Cantique de Moïse peut y contribuer plus que toute autre chose. J'ai cru, en donnant ce morceau, faire au public un présent qui lui seroit agréable. La modestie de l'Auteur l'avoit tenu jusqu'ici comme enseveli dans les ténèbres : on ne fera point fâché que la juste reconnaissance d'un disciple plein de respect pour la mémoire de son maître, le fasse paroître au jour. A la qualité de maître, il avoit joint à mon égard celle de pere, m'ayant toujours aimé comme son enfant. Il avoit pris dans les classes un soin particulier de me former, me destinant dès-lors pour

son successeur : & je l'ai été en effet en Seconde , en Rhétorique , & au Collège Roial. Je puis dire sans flatterie que jamais personne n'a eu plus de talent que lui pour faire sentir les beaux endroits des auteurs , & pour donner de l'émulation aux jeunes gens. L'Oraison funébre de M. le Chancelier le Tellier qu'il prononça en Sorbonne , & qui est la seule pièce de prose qu'il ait permis qu'on imprimât , suffit pour montrer jusqu'où il avoit porté la délicatesse du goût : & les vers qu'on a de lui peuvent passer pour un modèle en ce genre. Mais il étoit encore plus estimable par les qualités du cœur , que par celles de l'esprit.

** Il n'a jamais voulu consentir à être élu Recteur dans l'Université.* Bonté, simplicité , * modestie , désintéressement , mépris des richesses , générosité portée presque jusqu'à l'excès , c'étoit-là son caractère. Il ne profita de la confiance entière qu'un

** M. de Louvois.* puissant * Ministre avoit en lui , que pour faire plaisir aux autres. Quand il me vit Principal au Collège de Beauvais , il sacrifia par bonté pour moi , & par amour du bien public , deux mille écus pour y faire des réparations & des embellissemens nécessaires. Mais les dernières années de sa vie ,

quoique passées dans la retraite & l'obscurité, ont effacé tout le reste. Il s'étoit retiré à Compiègne, lieu de sa naissance. Là, séparé de toute compagnie, uniquement occupé de l'étude de l'Ecriture Sainte, qui avoit toujours fait ses délices, aiant continuellement dans l'esprit la pensée de la * mort & de l'éternité, il se consacra entièrement au service des pauvres enfans de la ville. Il leur fit bâtir une école, peut-être la plus belle qui soit dans le royaume; & fonda un maître pour leur instruction. Il leur en tenoit lieu lui-même: il assistoit très souvent à leurs leçons: il en avoit presque toujours quelques uns à sa table: il en habilloit plusieurs: il leur distribuoit à tous dans des tems marqués diverses récompenses pour les animer: & sa plus douce consolation étoit de penser qu'après sa mort ces enfans feroient pour lui la même prière que le fameux Gerson, devenu par humilité maître d'école à Lyon, avoit demandée par son testament à ceux dont il avoit pris soin: *Mon Dieu, mon Créateur,*

* Il a donné au public un recueil des extraits qu'il avoit faits sur ce sujet, intitulé, *Pensées édifiantes* sur la mort, tirées des propres paroles de l'Ecriture Sainte & des saints Pères.

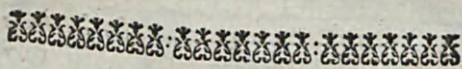
640 DE L'ELOQUENCE &c.

aiez pitie de votre pauvre serviteur ;
Jean Gerson. Il a eu le bonheur de mourir pauvre en quelque sorte au milieu des pauvres , ce qui lui restoit de bien aiant à peine suffi pour une dernière fondation qu'il avoit faite des Sœurs de la Charité pour instruire les filles, & pour prendre soin des malades. Je prie le lecteur de me pardonner cette digression , que ma tendre reconnoissance pour un maître à qui j'ai tant d'obligations doit rendre excusable.

F I N.



TABLE



T A B L E.

LIVRE TROISIEME.

DE LA RHETORIQUE. p. 1.

CHAPITRE PREMIER.

Des Préceptes de Rhétorique. p. 5

CHAPITRE SECOND.

De la Composition. p. 13

ART. I. **D**ES matières de composition. p. 14

ART. II. Essai de la manière dont on peut former les jeunes gens à la composition, soit de vive voix, soit par écrit; où l'on apporte des modèles tirés des auteurs anciens & modernes. 27

CHAPITRE TROISIEME.

De la lecture & de l'explication des Auteurs. 74

ART. I. **D**ES trois différens genres ou caractères d'Eloquence. 78

§. I. Du genre simple. 82

§. II. Du genre sublime. 99

§. III. Du genre tempéré. 114

Tome II.

Ee

TABLE.

§. IV. Réflexions générales sur les trois genres d'Eloquence.	127
ART. II. De ce que l'on doit principalement observer en lisant ou en expliquant les Auteurs.	140
§. I. Du Raisonnement & des Preuves.	141
Explication d'une Harangue de Tit-Live.	154
§. II. Des pensées.	161
Combat des Horaces & des Curiaces.	163
Différentes réflexions du P. Bouhours sur les pensées.	174
Des pensées brillantes : où l'on examine quelques endroits de Sénèque.	191
§. III. Du choix des mots.	212
§. IV. De l'arrangement des mots.	225
§. V. Des Figures.	244
§. VI. Des précautions oratoires.	296
§. VII. Des passions.	308

LIVRE QUATRIEME.

Des trois genres d'Eloquence.

CHAPITRE PREMIER.

De l'Eloquence du Barreau. 331

ART. I. **D**Es modèles d'éloquence qu'il convient de se proposer au Barreau. 332

§. I. Démosthène & Cicéron modèles de l'Eloquence les plus parfaits. 333

TABLE.

§. II. Extraits de Démosthène & d'Eschine.	337
§. III. Jugement des anciens sur Démosthène & sur Eschine.	373
§. IV. De l'Eloquence de Cicéron comparée avec celle de Démosthène.	385
§. V. De ce qui a fait dégénérer l'Eloquence à Athènes & à Rome.	398
§. VI. Courtes réflexions sur la manière de faire des rapports.	408
ART. II. Par quels moiens les jeunes gens peuvent se préparer à la plaidoirie.	413
Court récit de ce que Démosthène & Cicéron ont fait pour s'y préparer.	414
ART. III. Des Mœurs de l'Avocat.	443

CHAPITRE SECOND.

De l'Eloquence de la Chaire.

ART. I. D E la manière dont un Prédicateur doit parler.	460
I. Devoir du Prédicateur : Instruire, & pour cela parler avec clarté.	461
Combien la clarté est nécessaire pour ceux qui sont chargés de faire des Catéchismes.	466
II. Devoir du Prédicateur : Plaire, & pour cela parler d'une manière ornée & polie.	473
1. Défaut à éviter: Trop rechercher les ornemens du discours.	480
2. Défaut: Trop négliger les ornemens du discours.	483

T A B L E.

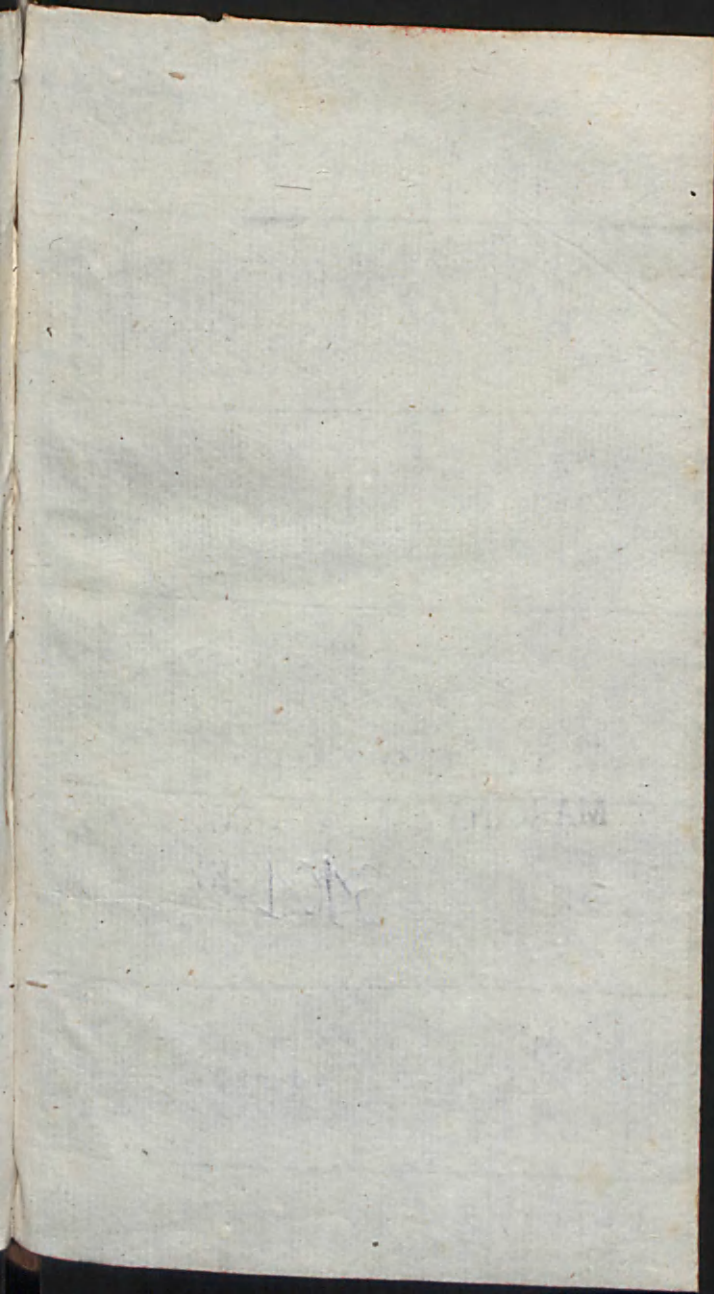
III. Devoir du Prédicateur : Toucher & émouvoir par la force du discours ceux à qui il parle.	497
Extrait de S. Augustin.	501
Extrait de S. Cyprien.	505
Extraits de S. Jean Chrysostome.	507
ART. II. Du fond de science nécessaire à l'Orateur chrétien.	526
§. I. De l'étude de l'Ecriture sainte.	528
§. II. De l'étude des Pères.	536

CHAPITRE TROISIEME.

D E l'Eloquence de l'Ecriture sainte.	541
§. I. Simplicité des Ecritures mystérieuse.	546
§. II. Simplicité & grandeur.	549
§. III. La beauté de l'Ecriture ne vient pas des mots, mais des choses.	558
§. IV. Descriptions.	562
§. V. Figures.	571
§. VI. Endroits sublimes.	577
§. VII. Endroits tendres & touchans.	584
§. VIII. Caractères.	591
§. IX. Cantique de Moysse expliqué selon les règles de la Rhétorique.	599

FIN.

De l'Imprimerie de QUILLAU.



KSIEGOZBIÓR
MARCINA ZAMOYSKIEGO

3401-KZ

3111-K2

